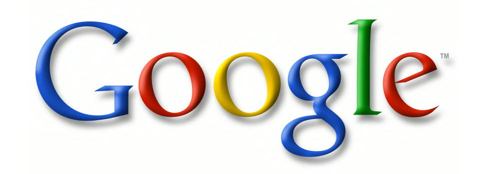


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

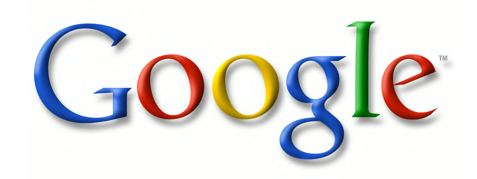
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

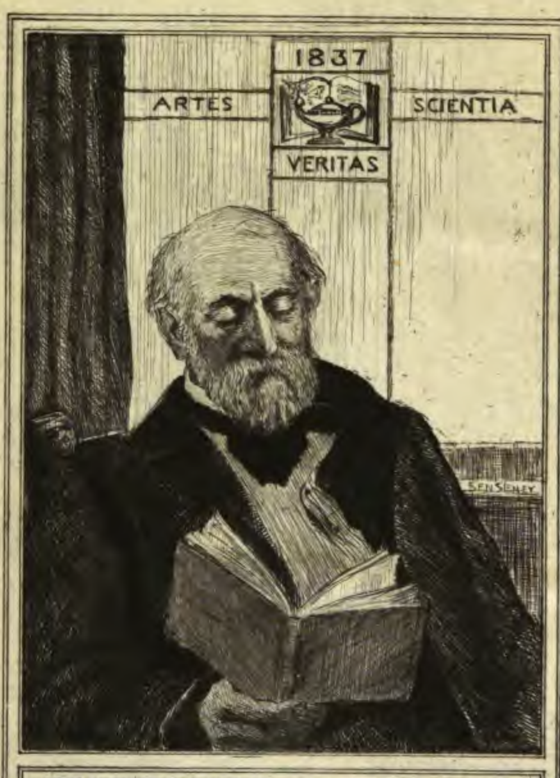
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

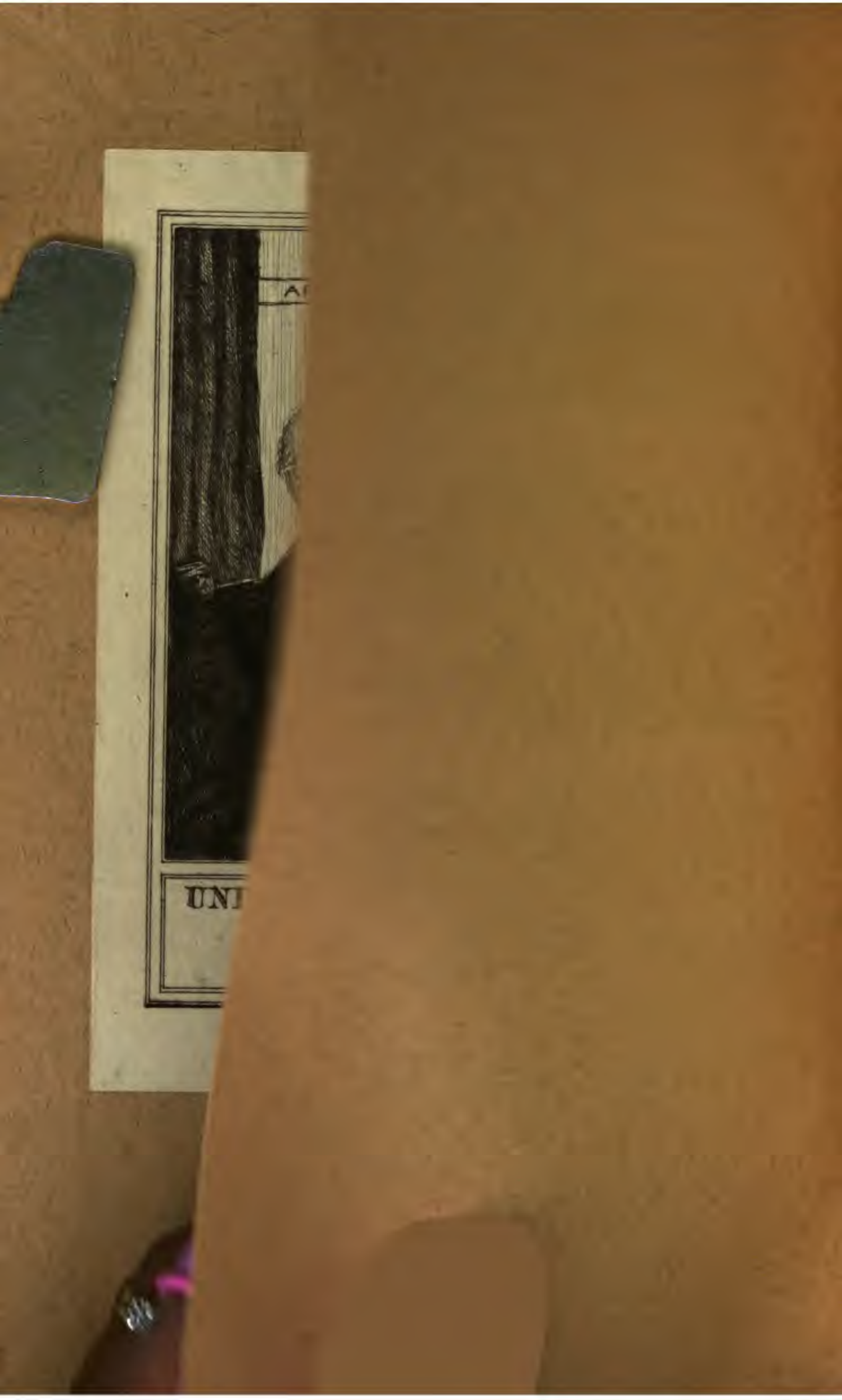
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR B
a39015 00026969 9b



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

IIG
209
A526



DG
209
.A526

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES DE J. J. AMPÈRE

FORMAT IN-8

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

AVEC DES PLANS TOPOGRAPHIQUES DE ROME A DIVERSES ÉPOQUES

Deuxième édition — Quatre volumes

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un volume

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

Troisième édition — Deux volumes

MÉLANGES LITTÉRAIRES

Deux volumes

VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE

Sous presse — Un volume

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

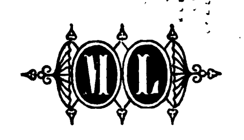
L'EMPIRE ROMAIN A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC., ETC.

TOME SECOND



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

Vignaud Lit.

L'EMPIRE ROMAIN

A ROME

VI

CALIGULA, CLAUDE ET NÉRON

Caligula, ses portraits. — Acroissement de la demeure et de la puissance impériales, monuments insensés. — Cirque, amphithéâtre. divertissements de Caligula. — Claude au camp des prétoriens. — Œuvres de Claude, son aqueduc, son port, son émissaire. — Les contradictions de sa nature et ses portraits. — Mort de Messaline dans les jardins de Lucullus. — Agrippine, temple de Claude. — Néron, ses prétentions d'artiste, portraits qui les rappellent. — Corbulon. — Poppée. — Sénèque. — La littérature sous Néron. — Conspiration de Plautius Lateranus, tombeau de la famille Plautia. — L'art sous Néron. — Tombeau de Pallas, les affranchis. — Néron dans le cirque et sur le théâtre. — La Maison-Dorée. — Incendie de Rome, Rome rebâtie. — Thermes et villa de Néron. — Mort de Néron et sa sépulture. — Golfe de Naples, meurtre d'Agrippine.

Le despotisme, établi à Rome avec tant de prudence par les deux premiers empereurs, au troisième en est

425386

arrivé à sa période de folie. Ce danger le menace toujours, et il ne s'est pas écoulé beaucoup plus de temps entre Pierre Ier et Paul Ier en Russie; mais dans l'empire romain, on doit le reconaître, la puissance illimitée a un caractère d'extravagance particulier. La démence de la tyrannie, chez Caligula, chez Néron, chez Domitien, chez Commode, chez Caracalla, chez Héliogabale, ne saurait se comparer à rien dans l'histoire moderne. Pour trouver quelque chose de pareil, il faut aller le chercher à la cour des despotes d'Orient. On a dit que Caligula avait bu un philtre qui l'avait privé de la raison, on en a dit autant de Masaniello : le vrai philtre qui rendit insensés l'empereur romain et le pêcheur de Naples, ce fut le pouvoir absolu. Caligula était le fils du grand et sage Germanicus, il avait été élevé par la vertueuse Agrippine : ses commencements ne furent pas entièrement mauvais; mais, jeune, il se trouva en possession d'une autorité sans bornes, et il en perdit l'esprit.

Caligula débuta par l'hypocrisie, jusqu'à lui début obligé de l'empire. Pour se faire adopter par Tibère, il s'appliqua aux lettres, que Tibère aimait, et y réussit. Bien que détestant son prédécesseur, qui avait voulu le déshériter, il prononça son éloge funèbre en pleurant. Il montra pour la mémoire de sa mère Agrippine et de ses deux frères une piété inspirée probablement par sa rancune contre Tibère, qui les avait persécutés et avait voulu l'exclure lui-même. Monté

sur le trône, il affecta d'abord, comme avaient fait Auguste et Tibère, une déférence hypocrite pour le sénat, dont il se disait l'élève et le nourrisson, prodigua des largesses aux soldats et à la plèbe romaine, qui l'appelait son poulet et son poupon, si bien que le trésor ne tarda pas à être épuisé, et c'est alors que pour le remplir il eut recours à toutes les violences. Il adopta surtout le moyen le plus expéditif qui fût à sa disposition : il fit mourir tous ceux dont il voulait hériter. Bientôt il donna au monde le spectacle d'un tyran fantasque, ne souffrant jamais la liberté et ne permettant pas toujours l'adulation. Lui aussi, comme Tibère, se contraignit d'abord et se masqua ; puis, las de feindre, il se mit à l'aise et fut franchement un monstre.

Les traits de Caligula étaient réguliers et beaux ; mais tous ses portraits leur donnent une expression violente et sinistre, image vraie de cette âme cruelle et troublée. On reconnaît le *frons lata et torva*, le front large et sombre dont parle Suétone ; on lit sur son visage le *natura sæva et probrosa* du même auteur et le *turbata mens* de Tacite. D'ailleurs nous savons qu'il s'étudiait à donner à ses traits une expression farouche. Nulle part cette expression n'est plus frappante que dans un buste en basalte du Capitole. Cette pierre noire et durcie par la flamme convenait merveilleusement pour rendre la dureté implacable, l'ardente férocité et la noirceur de l'âme de Caligula. Une sta-

tue du Vatican montre le successeur de Tibère la tête un peu penchée et jetant de côté un regard menaçant et triste. Il avait cet air-là le jour où, mécontent de la populace du cirque qui n'applaudissait pas à son gré, il s'écria : « Plût au ciel que le peuple romain n'eût qu'un seul cou ! » — et non pas une seule tête, comme on traduit communément. — Ses statues seraient plus ressemblantes, si elles le représentaient dans les costumes honteux et insensés dont il aimait à se revêtir, portant des robes à manches et des bracelets, ou bien déguisé en dieu, en Jupiter, en Neptune, en Mercure, quelquefois en Vénus. Il faudrait, pour achever le portrait de ses folies, que nous eussions cette image de Caligula en or qu'il avait placée dans son propre temple, et qu'il habillait chaque jour d'un vêtement pareil à celui qu'il portait lui-même. Étrange idée qui ne ressemble à rien, si ce n'est à cet usage bizarre des anciens Mexicains, lesquels, quand le roi était malade, plaçaient sur la face de leurs idoles un masque en pierre ressemblant à ce roi ! Du reste, un rapprochement avec des peuples qui immolaient des victimes humaines n'a rien de bien extraordinaire quand il s'agit de Caligula.

On voit à plusieurs de ses statues la *caliga*, cette espèce de chaussure militaire à laquelle il dut son surnom. Enfant des camps, le fils de Germanicus avait reçu de l'armée ce sobriquet guerrier et le conserva comme cette chaussure de soldat qu'il était indigne de

porter, car il eut toujours une prétention, chez lui bien ridicule, au rôle de guerrier. Il fit une expédition en Germanie, mais son seul exploit fut d'attaquer quelques Germains de sa garde auxquels il avait fait passer le Rhin, et qu'il alla surprendre à la tête de sa cavalerie. Il est étonnant que le sénat ne lui ait pas à cette occasion décerné un arc de triomphe, mais l'empereur l'avait défendu.

Le mont Palatin est le lieu le plus historique de Rome. Nulle part on n'est mieux placé pour assister aux commencements de la Rome des rois, à la naissance et aux accroissements successifs de l'omnipotence des empereurs. Le Palatin a encore la forme carrée de la ville primitive (*Roma quadrata*), comme le jour où la charrue étrusque en fit le tour. Les restes assez considérables d'un mur que l'on voit en plusieurs endroits appliqués contre les flancs de la colline appartiennent aux remparts de cette antique Rome du Palatin, à la cité de Romulus[1].

[1] Quand j'ai parlé dans ce recueil (*la Revue des Deux-Mondes*) de la Rome des rois, je connaissais l'existence de ces curieux débris de maçonnerie étrusque très-semblables à la muraille qu'élevèrent plus tard Servius Tullius et les Tarquins, et dont on a trouvé récemment deux grands morceaux sur le mont Aventin; cependant le mur du Palatin ne peut avoir fait partie de l'enceinte de Servius, qui passait assez loin de là. Il est très-certainement, selon moi, un reste de l'enceinte de la ville de Romulus, de celle qui était bornée au Palatin, et par conséquent le plus ancien monument de Rome. J'ose aujourd'hui énoncer cette opinion. qui dès lors était la mienne, maintenant que les archéologues qui la combattaient d'abord ont fini par l'admettre.

Du haut du Palatin, on voit autour de soi les collines qui successivement furent réunies à ce premier noyau de la ville éternelle. Sur le mont lui-même et sans en sortir, on peut reconnaître le progrès de la grandeur et de la tyrannie impériales, progrès magnifique et funeste qui devait, non comme le premier, former une ville maîtresse du monde, mais par l'asservissement conduire cette ville à la ruine, et y amener un jour les barbares, faire qu'à cette heure des étrangers, fils de ces barbares, y sont encore campés, et qu'on se promène comme moi, autre barbare, sur la colline, aujourd'hui presque inhabitée, où Rome fut fondée, sur la colline qui plus tard donna son nom au palais des empereurs, et par lui à tous les autres palais.

L'extension progressive du *palais* est l'histoire du développement et du débordement de la puissance impériale elle-même. Auguste, on le sait, avait choisi sa demeure dans une partie peu en vue du Palatin, pour y cacher son pouvoir naissant. Tibère avait adossé à la maison d'Auguste son palais, déjà plus considérable, mais encore d'une médiocre étendue. Jusqu'ici, l'empire affecte des apparences modestes et se déguise pour se faire accepter; mais avec Caligula l'insolence de l'empire éclate : le pouvoir absolu, qui croit n'avoir plus rien à ménager, apparaît dans son orgueil et sa démence. Caligula fait abattre les maisons qui formaient le beau quartier de Rome dans

les derniers temps de la république. Là était la demeure de Cicéron. On ne dit pas que Caligula ait acheté le sol qu'il envahissait, comme Auguste acheta celui dont il avait besoin pour son forum, et qu'il ait fait reculer le mur de son palais devant les refus des particuliers. Auguste, par ces ménagements habiles et timides, avait fondé une puissance qui ne se sentait plus obligée d'en avoir de pareils. Caligula étendit donc du côté du Forum et du Capitole un vaste palais qui couvrait une partie du Palatin. C'est dans ce palais que, tourmenté par l'insomnie et par l'agitation de son âme furieuse, il passera une partie de la nuit à errer sous d'immenses portiques, attendant et appelant le jour. C'est là aussi qu'il aura l'incroyable idée de placer un dieu infâme.

Caligula se fit bâtir sur le Palatin deux temples. Il avait d'abord voulu avoir une demeure sur le mont Capitolin; mais, ayant réfléchi que Jupiter l'avait précédé au Capitole, il en prit de l'humeur et retourna sur le Palatin. Dans les folies de Caligula, on voit se manifester cette pensée : Je suis dieu! pensée qui n'était peut-être pas très-extraordinaire chez un jeune homme de vingt-cinq ans devenu tout à coup maître du monde. Il parut en effet croire à sa divinité, prenant le nom et les attributs des divers dieux, et changeant de nature divine en changeant de perruque.

Non content de s'élever un temple à lui-même, Caligula en vint à être son propre prêtre et à s'adorer.

Le despotisme oriental avait connu cette adoration étrange de soi : sur les monuments de l'Égypte on voit Ramsès-roi présenter son offrande à Ramsès-dieu; mais Caligula fit ce que n'avait fait aucun pharaon : il se donna pour collègue, dans ce culte de sa propre personne, son cheval, qu'il ne nomma pas, mais qu'il songea un moment à nommer consul.

Toujours se rêvant dieu, il fit du temple de Castor et Pollux le vestibule de son palais. On le vit s'aller placer entre les statues des deux frères divins, pour partager avec eux les adorations[1]. Il jeta un pont qui, passant devant ce temple et par-dessus la basilique Julia, aboutissait au Capitole. C'est par là qu'il allait voir son père Jupiter, avec lequel il s'entretenait familièrement, et qu'il rudoyait parfois.

On reconnaît dans ce pont jeté par Caligula à travers le Forum, entre le Palatin et le Capitole, le goût des œuvres gigantesques et folles qui lui fit construire un autre pont de Pouzzoles à Baïes. Celui-ci était long de plus d'une lieue. Caligula avait réuni là un grand nombre de bâtiments enlevés au transport du blé, ce qui produisit une famine à Rome. Sur ce pont de bateaux, il établit une chaussée semblable à la voie Appienne, et, le long du chemin, des relais et des auberges. Le

[1] Le voisinage du palais de Caligula sur le Palatin et du temple de Castor et Pollux dans le Forum peut faire penser que les trois belles colonnes qui s'élèvent à l'angle du Forum et au pied du Palatin, qui ont porté tant de noms, et dont le vrai nom est encore problématique, faisaient partie du temple de Castor et Pollux.

premier jour, Caligula parut sur son pont en guerrier, fit mine d'attaquer la ville de Pouzzoles, et revint comme en triomphe; le second jour, il se montra en cocher. La nuit, on éclaira les montagnes; le golfe demi-circulaire semblait un théâtre illuminé de partout. A quoi pensait le Vésuve en ce moment? Quelle belle occasion pour joindre à l'illumination son feu d'artifice! Caligula, ivre, termina sa fête gaiement en faisant précipiter dans la mer ceux qu'il avait invités. Cette plaisanterie coûta la vie à un grand nombre, mais l'empereur avait pu se dire qu'il était allé en char et à cheval sur la mer. Voilà ce que rappellent quelques débris d'un môle romain qu'on voit près de Pouzzoles, et qu'on appelle le *pont de Caligula*. Une vieille batelière napolitaine n'en savait pas tant, et me disait que là avait été un pont qu'une fée avait fait bâtir par le magicien Pierre Abélard.

Quant au pont qui réunissait le Palatin au Capitole, il était probablement en bois, et il n'en reste aucun vestige. Caligula éleva peu de monuments durables, cependant il en acheva quelques-uns commencés par Tibère; il voulait continuer Tibère comme Auguste voulait continuer César. Tibère avait entrepris de réparer le théâtre de Pompée, Caligula termina cette réparation et mit la dernière main au temple d'Auguste, que Tibère avait laissé inachevé. Il voulut même construire un aqueduc; c'était pourtant un monument d'utilité publique. On s'étonne qu'il en ait eu la pen-

sée. En revanche, et ceci se comprend mieux, il détruisit plusieurs arcs de l'aqueduc d'Agrippa, qui amenait à Rome l'*aqua virgo*, pour faire un amphithéâtre en bois. Comment n'eût-il pas voulu bâtir un amphithéâtre, lui si passionné pour les jeux de l'arène? Il n'hésita pas un moment à sacrifier le bien-être des citoyens aux amusements sanguinaires de l'empereur, un édifice solide à une bâtisse éphémère.

L'amphithéâtre et le cirque, tels sont les deux monuments qui figurent sans cesse dans l'histoire de sa vie, et toujours par des barbaries et des extravagances. Le cirque était le lieu favori de Caligula. Il voulut donner aux courses un éclat extraordinaire et bizarre, car en tout il aimait le bizarre et l'extraordinaire. Il fit répandre sur l'arène du vermillon, toujours tourmenté du besoin de se prouver l'infinité de sa puissance par les caprices de sa fantaisie.

Spectateur assidu des jeux, il se passionnait pour les cochers qu'il préférait, s'emportait, quand d'autres avaient l'avantage, contre le public qui les appaudissait. Il voulait que tout le monde partageât son goût effréné de ces divertissements. Quand le peuple était mécontent, pour contrarier l'empereur, il se privait du spectacle. Il n'est pas de pouvoir qui puisse supprimer tout signe d'opposition. Depuis que la tribune était muette, le cirque parlait. Quand chaque voix est éteinte, le mécontentement ne peut plus s'exprimer, même par le silence; mais il reste l'absence, et par-

fois sous Caligula les Romains usèrent de ce genre de protestation. Il est vrai que pour reconquérir la faveur de la populace, il n'avait qu'à faire quelque odieuse extravagance, la populace reparaissait dans le cirque et applaudissait l'empereur. Caligula, pour témoigner sa reconnaissance, jetait à la foule des *tessères* où étaient écrits les noms d'objets de tout genre que gagnaient ceux entre les mains desquels elles tombaient : c'était, comme on voit, une sorte de loterie; ou bien l'empereur jetait du haut de la basilique Julia de l'argent au peuple, qui venait pour cela au Forum, où il venait dans d'autres temps pour écouter Cicéron.

Caligula, dans un caprice de popularité et probablement pour défaire l'œuvre de Tibère, avait rendu au peuple les comices; déjà les hommes prudents s'effrayaient de ce dangereux retour vers la liberté. Caligula, plus sage, ne s'en effrayait point. Ces habitués du cirque, auxquels l'empereur plaisait par ses folies et qui se disputaient la loterie de ses aumônes, ne l'inquiétaient pas beaucoup comme électeurs. Cependant il se ravisa, il reporta au sénat un droit dérisoire. Les *Septa*, où se faisaient les élections populaires, ne servant plus à rien, il y creusa un bassin dans lequel il fit paraître un vaisseau, ce qui consola probablement la multitude de la perte de son droit.

Ce Palatin, témoin des crimes et des démences de Caligula, devait l'être aussi de son châtiment. Il y fut

tué par le tribun Cassius Chæreas et quelques autres, au moment où il sortait de son palais pour aller entendre des chanteurs, car les amusements de sa vie devaient être l'occasion de sa mort. L'équité de la Providence paraît en ceci que les six furieux qui déshonorèrent l'empire, Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla et Héliogabale, eurent tous une triste fin. Du reste, les meurtriers n'étaient pas beaucoup plus intéressants que la victime, s'il est vrai, comme le dit Josèphe, qu'après s'être faits les instruments des cruautés de Caligula, ils n'avaient pris la résolution de les punir que parce qu'ils avaient craint que leur tour ne vînt aussi. Alors le Palatin vit une étrange scène. On venait de frapper un exécrable tyran ; le sénat songeait à rétablir la république, et en conséquence ne s'était pas réuni dans la curie qui portait le nom de Jules-César, mais au Capitole, car à Rome le choix du lieu où l'on s'assemblait était regardé comme très-important. Pendant qu'on se disputait sur les moyens à prendre, un soldat qui parcourait le palais, espérant peut-être, dans la confusion du moment, trouver quelque chose à voler, mit la main sur un empereur qu'il ne cherchait pas. L'oncle de Caligula, Claude, qu'on traitait comme un imbécile, avait pris peur, et s'était caché derrière une tenture de porte (ce que nous appelons une *portière*) qui laissait voir ses pieds. Le soldat remarqua ces pieds qui passaient, et tira Claude de sa cachette. Claude tomba aux genoux du soldat,

lui demandant la vie. Il se releva salué empereur par cet homme, qui le conduisit à ses camarades. Ceux-ci étaient incertains de ce qu'ils avaient à faire. Il fallait un empereur sur-le-champ, pour ne pas laisser au sénat le temps de se reconnaître. Les soldats prennent le pauvre Claude, le jettent dans une litière, et le conduisent triste et tremblant au camp des prétoriens. Voilà le pouvoir que César avait voulu conquérir par la gloire, vers lequel Auguste s'était avancé avec une adresse infinie, devenu le don du hasard et le prix de la peur. Voilà le camp des prétoriens, établi sous Tibère pour être l'appui des empereurs, qui fait un empereur par surprise. Le pouvoir despotique a déjà passé aux instruments du despotisme. Ce camp est pour la première fois le théâtre de ce honteux marché qui se renouvellera à chaque règne, et dont Claude donna le premier l'exemple.

Le camp des prétoriens sera témoin sous Claude de deux autres scènes bien différentes. Quand Messaline aura poussé l'impudence de l'adultère jusqu'à célébrer publiquement son mariage avec Silius, et qu'enfin les yeux de Claude se seront ouverts, c'est dans le camp des prétoriens qu'effrayé de la justice qu'il accomplit, il ira se retrancher pour ordonner le supplice d'une épouse déhontée. Plus tard, dans la plaine qui s'étend en avant de ce camp, en présence de Claude et de celle qui aura succédé à Messaline, l'orgueilleuse mère de Néron, placée comme son époux sur la tri-

bune militaire, paraîtra le vaillant chef des Bretons, Caractacus; là, le barbare fera entendre des paroles dignes d'un Romain à ces Romains dégénérés : « Parce que vous voulez tout asservir, croyez-vous que personne ne veuille être libre? » La hauteur de l'âme a passé de Rome chez les peuples que Rome méprise, et les paroles du petit roi de Bretagne semblent annoncer au monde que son île doit être un jour l'asile des sentiments de liberté morts avec la république romaine, et qui, je persiste à le croire, ne mourront pas en Angleterre.

Mais n'anticipons pas sur l'avenir, et arrivons, comme toujours, à l'histoire par les monuments. Le premier soin de Claude fut d'effacer Caligula. Il fit disparaître toutes les statues de l'odieux empereur en une nuit; sa timidité choisit l'heure de cette exécution, et probablement il ne mit pas beaucoup de fermeté, la fermeté n'était point sa qualité dominante, à se faire obéir, car les statues et les bustes de Caligula ne sont pas rares. Claude répara l'aqueduc de l'eau *virgo*, interrompu et mutilé pour faire place à l'amphithéâtre en bois de Caligula. On ne saurait douter qu'il n'ait chassé de ses deux temples les images que cet insensé s'y était fait élever, et qu'il adorait lui-même; mais les temples ne furent point détruits, car ils existaient au temps de l'abréviateur Zonaras.

Plus pieux envers les siens que le fils de Livie ne l'avait été pour Auguste, Claude fit terminer un arc de

triomphe érigé à Tibère près du théâtre de Pompée. Cependant il n'avait pas beaucoup à se louer de Tibère, qui l'avait toujours traité avec le dernier mépris. Il répara le théâtre de Pompée, qui avait brûlé encore une fois. Les incendies jouent un grand rôle dans l'histoire des monuments de l'ancienne Rome. Il n'est presque pas un seul de ces monuments qui n'en ait éprouvé plusieurs, malgré les vigiles établis par Auguste, et quoique les Romains ait connu la pompe à incendie.

Cet empereur de rencontre s'annonçait encore mieux que les deux empereurs qui l'avaient précédé, et il devait surtout moins démentir ces heureux commencements. Il publia sagement une amnistie pour tout ce qui s'était passé pendant les deux jours d'interrègne, et fit si bien qu'au bout de peu de temps le peuple l'adorait. Le souvenir de Caligula n'était pas fait pour rendre difficile à l'endroit de son successeur. Claude devint bien vite si populaire, que, le bruit de sa mort s'étant répandu, ce fut à Rome une consternation générale. Le peuple accablait d'imprécations et de menaces le sénat et l'armée, qu'il croyait avoir attenté aux jours de Claude, et il fallut pour le calmer que plusieurs magistrats vinssent dans la tribune aux harangues assurer que l'empereur était vivant. Caligula lui-même avait d'abord joui de la même faveur. Quand il était malade, le palais était entouré de gens qui faisaient vœu de donner leur vie pour sauver la sienne. C'est une triste chose, et qui inspire une profonde

compassion pour la condition humaine, que cette facilité avec laquelle les multitudes se passionnent pour un prince qui n'a point encore fait de mal. Il faut qu'elles soient habituellement bien malheureuses pour croire avec tant d'empressement aux espérances d'un règne nouveau.

Claude n'a guère laissé d'autre réputation que celle d'un mari imbécile. Il fut sans doute un mari très-trompé et très-aveugle, guère plus cependant que Marc-Aurèle; mais, sans pouvoir être comparé à cet admirable empereur, il mérite quelques éloges. L'histoire de Rome par les monuments lui est favorable. Le plus grand et le mieux conservé des aqueducs romains, celui qui est formé par cette longue ligne d'arceaux allant de la Porte-Majeure vers les montagnes et concourt avec elles à composer la sublimité de la campagne romaine, cet aqueduc fut construit par Claude. Là, son souvenir n'a rien de ridicule; il est lié avec l'impression du plus majestueux spectacle qui puisse s'offrir aux yeux humains. Frontin appelle les arcs de l'aqueduc de Claude *très-élevés;* en certains endroits, ils ont plus de cent pieds. Ce n'est pas encore la hauteur des arcs qui devaient former le premier étage des aqueducs, œuvre admirable de Vauban, qui traversent le parc de Maintenon[1]. Les Romains n'ont point élevé

[1] Puisque ce nom revient sous ma plume, je suis bien aise de dire que je n'ai pu le prononcer avec celui de Livie qu'à l'occasion de Saint-Cyr et de la conviction où je suis que madame de Maintenon a moins dirigé Louis XIV qu'on ne le croit communément.

d'aqueducs qui aient approché de ce qu'aurait été l'aqueduc de Maintenon si on l'eût terminé, ou qui même en égalent les restes. Quant à la longueur de l'aqueduc de Claude, l'inscription qu'on lit encore au-dessus de la Porte-Majeure nous apprend que des cours d'eau amenés par lui à Rome, l'un avait 45 milles (15 lieues), l'autre 62 milles (plus de 20 lieues), de parcours.

Claude eut, après Sylla et Auguste, l'honneur d'agrandir l'enceinte sacrée de la ville de Rome, ce qu'on appelait le *Pomœrium*. Pour reculer les limites du Pomœrium, il fallait avoir augmenté l'étendue de la domination romaine. Malgré son expédition en Bretagne, plus sérieuse toutefois que celle de Caligula, qui s'était borné à aller ramasser, pour les rapporter en triomphe, des coquilles sur les bord de l'Océan, Claude n'avait pas beaucoup de droit à agrandir le Pomœrium romain. En général, l'empire ne fut pas conquérant et ne devait pas l'être, car sa grandeur était un de ses périls. Adrien devait prendre le parti peut-être sage, mais bien nouveau, de resserrer les bornes de la domination romaine, de faire reculer le dieu Terme qui, toujours porté en avant par les légions de Rome libre et ne rétrogradant jamais, s'était avancé irrésistiblement à la conquête du monde. Le mouvement de contraction avait succédé au mouvement d'expansion depuis que la vie se refroidissait au cœur de l'État. Or, le jour où une puissance qui a toujours

marché s'arrête, elle est menacée ; le jour où elle recule, elle est perdue.

Claude fit cette expédition en Bretagne, conduit par un sentiment louable qui n'avait pas toujours été celui de ses prédécesseurs, « ne trouvant pas, dit Suétone, digne d'un souverain de recevoir les ornements triomphaux sans avoir mérité les honneurs d'un juste triomphe. » Un arc triomphal lui fut élevé sur la voie Flaminienne. Si on ne les avait pas abattus, quatre arcs de triomphe décoreraient aujourd'hui le Corso, qui traverse la Rome moderne et suit à peu près la direction de l'ancienne voie Flaminienne. L'arc de Claude était un des quatre, et se verrait non loin du palais Sciarra. On a placé dans le péristyle du casino de la villa Borghèse quelques fragments des bas-reliefs qui ornaient l'arc de Claude ; ils sont très-mutilés, mais on y reconnaît un beau travail. Il est curieux, pour les Anglais qui viennent à Rome, de retrouver là ces monuments de la résistance de leurs pères aux Romains. Claude ne se doutait pas que dans ce pays de Bretagne, dont les habitants étaient pour lui presque des sauvages, serait un peuple qui ressemblerait plus aux Romains de la république que ne leur ressemblaient les Romains de l'empire, et que les descendants de ceux qu'il avait vaincus viendraient à Rome visiter les débris de son arc triomphal renversé.

On n'eût pas attendu de Claude un sentiment aussi noble que celui qu'indique Suétone ; on est encore

bien plus étonné en le voyant accomplir deux des plus grandes choses que les Romains aient faites, le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, conceptions de César, que ni lui ni Auguste n'avaient réalisées. La construction du port d'Ostie présentait de très-grandes difficultés; elles avaient déterminé César, qui ne se décourageait pas facilement, à y renoncer. Claude n'était point César; mais malgré les ingénieurs, qui voulaient l'effrayer de la dépense à faire et lui présentaient les atterrissements perpétuellement formés par la mer comme un obstacle invincible, il s'opiniâtra et réussit. Claude fut décidé à mener à fin ce grand travail par le besoin d'assurer l'approvisionnement de Rome, qui tirait, comme on sait, presque tous ses blés de l'Égypte et de la province d'Afrique. Les blés ayant manqué pendant plusieurs années, il y eut une émeute; le pauvre empereur fut un jour assailli par le peuple, qui l'accablait d'injures et lui jetait des morceaux de pain à la tête. La question des subsistances est toujours une grande question. Sous un gouvernement absolu, elle est, à vrai dire, la seule question politique, car la faim est le seul argument avec lequel un tel gouvernement ait à compter, et la liberté de ne pas mourir de faim la seule liberté qu'il ne puisse supprimer sans opposition. Claude le comprit, et il chercha tous les moyens de remédier à la famine. Il proposa des primes pour les importateurs, les assura contre les accidents de mer, fit de grands avantages à

ceux qui construiraient des bâtiments de transport, et enfin construisit le port d'Ostie. Il creusa un vaste bassin protégé par deux jetées, créa une digue, et y plaça un phare que Juvénal comparait à celui d'Alexandrie.

Voilà une œuvre importante, et que Claude eut réellement le mérite de concevoir et le courage d'exécuter. L'autre, qui lui appartient également, c'est l'émissaire du lac Fucin, dans le pays des Marses. Claude l'entreprit, suivant Suétone, déterminé par le profit autant que par la gloire, des particuliers s'étant chargés des frais, s'ils obtenaient la concession des terrains desséchés. Il y avait un double avantage à déverser dans le Tibre le trop plein des eaux du lac; par là, on donnait à l'agriculture un sol nouveau, et l'on rendait plus facile la navigation du fleuve. Les œuvres de Claude avaient un mérite d'utilité réelle, tandis que celles de Caligula et de Néron était des prodiges stériles. L'empereur montra ici, comme dans la création du port d'Ostie, une persévérance et une ténacité remarquables; trente mille hommes travaillèrent continuellement, pendant onze ans, à percer un tunnel d'une lieue à travers une montagne où il fallut tour à tour creuser le sol et tailler le roc; mais on ne le fit pas sauter, comme par une incroyable distraction le dit La Harpe dans sa traduction de Suétone, où l'on trouve d'assez singuliers contre-sens, et dans laquelle le grand champion de l'antiquité se montre très-mé-

diocre latiniste. L'affranchi Narcisse avait été chargé de la direction des travaux; on l'accusa d'y avoir fait ses affaires. Peut-être lui revient-il une part dans l'honneur de l'entreprise; mais Claude y avait pris un intérêt véritable, et il voulut en célébrer l'achèvement par un combat naval donné sur le lac avant qu'on eût ouvert une issue à ses eaux. Deux flottes, chacune composée de douze galères à trois rangs de rames, se rencontrèrent au bruit de la trompette d'un triton d'argent, qu'une machine avait fait sortir du milieu du lac.

La création du port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin attestent une énergie de volonté singulière chez un homme dont le caractère eut des faiblesses si déplorables. C'est que Claude était un composé de contrastes. Il eut des instincts d'humanité et des goûts barbares. Il acheva d'abolir les sacrifices humains en Gaule. Quelques Romains ayant, pour se dispenser de les soigner, exposé leurs esclaves malades dans l'île Tibérine, où était un temple d'Esculape dont il reste aujourd'hui quelques vestiges près de l'église de Saint-Barthélemy, Claude déclara que tous ceux qui seraient exposés ainsi, s'ils guérissaient, recevraient la liberté, et que le maître qui tuerait son esclave au lieu de l'exposer serait jugé coupable de meurtre. Et le même homme, dans les combats de gladiateurs, faisait égorger sur-le-champ les combattants qui tombaient par hasard, pour se donner le plaisir de les voir expirer. Il se plaisait à faire appliquer la question en sa présence.

Un jour qu'il était allé à Tibur, attiré par une barbare curiosité d'érudit, pour voir un mode antique de supplice, il attendit le bourreau et le spectale jusqu'au soir.

Son intelligence offrait les mêmes contradictions que son cœur. Sa stupidité est proverbiale. Cependant il était non-seulement instruit, mais savant : il avait écrit en grec une histoire des Carthaginois et une histoire des Étrusques ; la perte de ce dernier ouvrage est irréparable. Pour rassurer ses sujets sur une éclipse, il donna une assez bonne explication de ce phénomène. Parmi les niaiseries que Suétone raconte, plusieurs sont plutôt des distractions, souvent, il est vrai, assez fortes ; quelques singularités qu'on cite comme absurdes pourraient passer pour des traits d'esprit. Quand, par exemple, ayant consenti à rétablir sur le rôle des sénateurs un personnage dont il avait effacé le nom, il voulut que la rature au moins subsistât, c'était une protestation pour l'équité de la censure et une leçon assez finement adressée à ceux qui en avaient demandé l'abrogation. Casaubon a fait cette remarque. De plus, nous savons que cet homme si gauche était éloquent.

Tout cela m'avait inspiré des doutes sur la stupidité absolue de Claude ; ces doutes se sont beaucoup accrus quand j'ai vu au Vatican une statue, et surtout deux bustes de cet empereur qui sont loin d'annoncer un imbécile. Ils justifient Suétone qui, tout en insistant sur ses habitudes déplaisantes, sur ses jambes mal

assises et sa tête branlante, reconnaît que son extérieur avait une dignité imposante: *auctoritas dignitasque formæ non defuit*. En effet, cette tête est noble, intelligente et triste.

Je ne veux pas soutenir un paradoxe et faire de Claude un grand homme; il reste assez de faits qui le montrent sensuel, gourmand, timide, brutal, manquant de présence d'esprit et de décision, et parfois d'un incroyable aveuglement sur ce qui se passait autour de lui. Tout cela cependant peut s'expliquer sans une stupidité complète que d'autres faits ne confirment pas : les grands travaux qu'il fit exécuter, les mesures humaines et sages dont il fut l'auteur, son zèle assidu à rendre la justice, ses connaissances, son éloquence, avouées par les historiens qui lui sont le plus contraires et qu'un fragment de son discours prononcé à Lyon ne dément point.

Il est certain que Claude était gourmand et même glouton; mais un appétit robuste ne condamne pas nécessairement un souverain à l'imbécillité. La voracité de l'estomac de Louis XIV est célèbre. Louis XVIII, qui ne manquait pas d'esprit, ressemblait par ce côté prosaïque à son grand aïeul, et Fréderic II est mort pour n'avoir pas voulu s'abstenir de choux et de pâté. Je n'ai garde de comparer Claude à ces princes, et je crois qu'on ne trouverait dans la vie d'aucun d'eux un trait pareil à celui que je vais rapporter et qui m'appartient, car ce fait se passa dans un lieu histo-

rique dont j'ai parlé, le forum d'Auguste, et dans le temple de Mars Vengeur, dont il reste trois magnifiques colonnes, auxquelles il est dur d'avoir à rattacher une anecdote aussi vulgaire. Un jour que Claude jugeait une cause dans le forum d'Auguste, son odorat fut frappé par le fumet d'un festin que l'on préparait pour les prêtres saliens, près de là, dans le temple de Mars. Abandonnant son tribunal, il monta chez ces prêtres et se mit à table avec eux.

Passe pour la gourmandise, dira-t-on, mais ses niaises réponses, ses ignorances de mari au sujet de Messaline, ses goûts cruels, cette réputation d'hébêtement qui lui est restée, comment les concilier avec de grandes œuvres d'utilité publique, avec l'humanité du législateur qui, le premier, songea à protéger la vie des esclaves, avec la science de cet empereur qui passe pour un idiot, avec l'expression intelligente de sa physionomie grave et pensive? Quoi! le même homme, bon et cruel, intelligent et insensé, beau et mal tourné, dont la parole est éloquente et embarrassée : il y a là un problème curieux à résoudre, et qui ne peut l'être qu'en tenant compte des particularités de l'organisation de Claude et des circonstances au milieu desquelles il a vécu.

Claude avait certainement reçu de la nature une enveloppe épaisse, et dans toutes ses allures quelque chose de gauche et de lourd que durent faire ressortir à son désavantage les qualités aimables et brillantes

de son frère Germanicus. Il fut de bonne heure en butte aux sarcasmes de son aïeule Livie et de sa mère Antonia; il était, qu'on me passe cette expression, le *Cendrillon* de la famille. On lui avait donné pour pédagogue un ancien palefrenier. Tibère, qui fut soupçonné de se débarrasser parfois de ses héritiers par le meurtre, voulut rendre celui-ci incapable de nuire en achevant de le rendre incapable de régner, et pour le dégrader, il le livra aux insultes de ses bouffons, qui, pendant le repas, lui jetaient à la figure des noyaux d'olives et de dattes, ou bien, quand il s'endormait suivant sa coutume, lui mettaient ses souliers aux mains pour qu'à son réveil il s'en frottât le visage. Comme ces frères de sultan qui ne doivent pas régner, il passa une jeunesse oisive dans le palais, entouré de femmes et d'affranchis, au sein de voluptés faciles auxquelles il fut toujours très-enclin. Il faut reconnaître cependant que, seul dans la famille de César, il mérita l'éloge d'être étranger à certains vices; mais, traité avec mépris, abandonné au ridicule et aux outrages, il en vint à se mépriser, à se délaisser lui-même, à feindre, comme il le dit plus tard, une stupidité qui pouvait le sauver, et il se plongea dans les amusements grossiers du jeu et de l'ivrognerie. Des excès précoces altérèrent cette nature vigoureuse, et il fut atteint d'une sorte maladie mentale intermittente. Il y eut chez tous les césars un principe maladif. Le premier était épileptique; son

neveu fut toujours valétudinaire; une humeur âcre ulcérait la face de Tibère; Caligula était d'une pâleur étrange, dormait peu, avait constamment une sorte de transport au cerveau, et Néron donna des signes non équivoques de folie. Claude eut une disposition physique à l'imbécillité; mais cette disposition ne triompha jamais d'une manière constante, elle fut toujours combattue par quelque chose de robuste dans l'intelligence. Cette intelligence était une ruine misérable, mais qui conservait de la grandeur. Claude fut, à quelques égards, un grotesque, et parfois un grotesque sanguinaire; à quelques égards, il mérita une admiration mêlée de ridicule et de pitié. De là les contradictions que présente cette âme étouffée dans des organes appesantis et dépravés; mais, comme le disait Auguste, ce fin connaisseur des hommes, « lorsque son esprit n'était pas absent, on retrouvait en lui une noblesse naturelle. »

Après avoir fait cette étude, que je crois vraie, sur le bizarre et malheureux Claude, on comprendra mieux sa nature, et l'on s'expliquera la beauté de ses portraits, où son âme, entravée et empêchée par une étoffe grossière, reluit sombre et triste. Cette âme se débat, pour ainsi dire, contre son enveloppe, et l'effort de cette lutte se trahit par la profonde mélancolie du regard, pareil à celui que devaient avoir ces génies des contes orientaux qu'une fée avait emprisonnés dans le corps d'une brute.

Claude, selon moi, n'était donc pas habituellement stupide, mais il avait de véritables absences. Il disait alors ce qu'il n'aurait point dû dire, oubliait ce qu'il avait ordonné de cruel, et semblait tout étonné et repentant quand il l'apprenait. Des absences, des éclipses complètes d'un esprit naturellement sain et droit, voilà Claude. Jamais il ne donna de ces défaillances intellectuelles une preuve plus manifeste que dans ses rapports avec Messaline. C'est son rôle d'époux qui a surtout rendu Claude ridicule aux yeux de ses contemporains et de la postérité ; jamais il n'y en eut de plus trompé et qui parut moins s'en apercevoir. Imaginez un pauvre savant absorbé par les antiquités étrusques, un pédant, car Claude l'était beaucoup, qui est le mari d'une coquine : ce côté de la vie de Claude a le plus frappé l'imagination du vulgaire, toujours avant tout sensible au ridicule. Quand on arrive aux écrivains des bas temps comme Aurelius Victor, il n'est presque plus question des bonnes qualités que Suétone reconnaît à Claude et des grandes choses qu'il lui attribue ; Claude n'est plus qu'un Sganarelle gourmand et poltron. On a peut-être exagéré les débordements de Messaline, au moins dans quelques détails. Juvénal seul représente l'impératrice courant la nuit les rues de Rome pour aller chercher dans des bouges hideux des amours d'une heure. Suétone ne dit rien de pareil. Messaline prenait ses amants plus près d'elle, parmi les jeunes patriciens de sa cour. Ce

qui a pu donner lieu à ces invraisemblables récits, c'est qu'un *lupanar* avait été établi par Caligula dans le palais impérial lui-même, à l'usage des grandes dames romaines. Celui-là, Messaline peut l'avoir fréquenté.

Le dénoûment tragique de l'audacieuse comédie du mariage de Messaline et de Silius contracté publiquement à Rome pendant que l'empereur était à Ostie, ce dénoûment eut pour théâtre les jardins qui avaient appartenu à Lucullus et où est aujourd'hui la villa Médicis. C'est dans ce lieu charmant, promenade ouverte aux oisifs de Rome, et dont les bosquets toujours verts abritent les ateliers des jeunes pensionnaires de l'Académie de France, que se termina par une scène terrible le drame impur de la vie de Messaline. Il y avait là une juste rétribution du ciel. Pour posséder ces beaux jardins qu'elle convoitait, Messaline avait obtenu de la faiblesse de Claude la mort de celui auquel ils appartenaient alors, ce voluptueux Valerius Asiaticus, qui montra dans ses derniers moments ce qu'on pourrait appeler la sublimité de l'épicuréisme, quand il fit déplacer le bûcher déjà préparé, pour que la fumée du feu qui allait brûler son cadavre ne gâtât pas ses beaux arbres. Ce lieu de délices devait voir les derniers moments de celle qui l'avait acquis par un crime. J'y ramènerai le lecteur pour le faire assister à ce châtiment mérité; mais il faut qu'il me suive d'abord sur le Palatin, où dans la demeure impériale

Messaline s'abandonne à la joie de son adultère insolent solennisé à la face du ciel. Le récit admirable et détaillé de Tacite va nous guider.

C'était l'automne. Messaline célébrait la saison de Bacchus, *faisait l'octobre*, comme on dit à Rome, où, vers cette époque de l'année, ont encore lieu de véritables bacchanales. « L'on foulait la vendange, le vin ruisselait dans les cuves ; des femmes vêtues de peaux de bêtes, comme les ménades, bondissaient en l'honneur du dieu. Messaline elle-même, les cheveux dénoués, secouait un thyrse ; Silius, couronné de lierre et chaussé du cothurne, balançait la tête au chant lascif du chœur bruyant. Vettius Valens étant, dit-on, monté par jeu au sommet d'un arbre, on lui cria : Que vois-tu ? Il répondit : Une tempête qui vient d'Ostie. »

Plaisanterie ou hasard, Vettius disait vrai. Bientôt on apprend que ce n'est pas un nuage pluvieux qui vient du côté d'Ostie, comme il arrive souvent dans cette saison, mais que l'empereur sait tout et s'approche pour punir. Messaline s'enfuit dans les jardins de Lucullus ; elle n'y reste pas longtemps. Elle prend tout à coup un parti hardi, celui d'aller au-devant de Claude et d'en être vue (*aspici*) ; elle comptait sur ses charmes. Elle traverse toute la ville à pied, presque seule. Arrivée à la porte de Rome, — le trajet avait été long, il y a loin de l'Académie de France à la porte Saint-Paul, — trop fatiguée sans doute pour

pouvoir marcher encore, elle se jette dans un tombereau qui servait à enlever les immondices des jardins, et s'avance ainsi sur la route d'Ostie. Claude arrivait, suivant la même voie en sens opposé. Ils allaient se rencontrer. Claude était effrayé. L'affranchi Narcisse, qui est l'ennemi de Messaline et qui sent que le moment est décisif, monte dans la litière de l'empereur. Celui-ci, tout troublé, ne s'expliquait point, et répétait comme machinalement ces mots : « O crime! ô forfait! » Déjà Messaline était en vue et criait : « Qu'il écoute la mère d'Octavie et de Britannicus! » L'affranchi répondait : « Silius, mariage. » En même temps il met sous les yeux de Claude un mémoire dénonciateur des débauches de Messaline, afin d'empêcher l'empereur de la regarder. Au moment d'entrer dans Rome, Claude trouve à la porte de la ville ses deux enfants et une vestale qui demande impérieusement que l'empereur ne livre pas sa femme à la mort sans qu'elle se soit défendue. Narcisse répond que l'empereur l'entendra, fait écarter les enfants, et renvoie la vestale à son temple. Il mène d'abord Claude au palais, où tout ce qu'il voit l'irrite, puis au camp des prétoriens, déjà prévenus et qui demandent la punition des coupables. Ils étaient fort nombreux; on en condamna une douzaine. Pendant la route, Claude, qui craignait que Silius ne saisît l'empire, se demandait s'il était encore empereur.

Retournons une dernière fois aux jardins de Lucul-

lus, où Messaline s'est réfugiée, et laissons parler Tacite.

« Pendant ce temps, Messaline, dans les jardins de Lucullus, veut prolonger sa vie ; elle forme des suppliques avec un reste d'espoir et des accès de colère, tant dans ces extrémités l'orgueil vivait encore. Et si Narcisse n'eût hâté le meurtre, c'est l'accusateur qui était perdu, car Claude était rentré au palais, s'était mis à table à son heure. Calmé par le repas, échauffé par le vin, il ordonne qu'on aille dire à cette malheureuse (ce fut, dit-on, le terme dont il se servit) qu'elle eût à comparaître le lendemain pour plaider sa cause. En entendant cela, en voyant la colère s'affaiblir et revenir l'amour, on craignit, si l'on différait, le danger de la nuit prochaine, et que Claude ne se souvînt du lit conjugal. Narcisse s'élance hors de la salle, et va dire aux centurions et au tribun qui étaient là : « Que la mort soit donnée, l'empereur le veut. » On leur joint l'affranchi Evodus pour inspecteur et surveillant. Le premier, il se rend en toute hâte aux jardins ; il trouve Messaline couchée par terre, et près d'elle sa mère Lepida, qui, brouillée avec sa fille quand elle était puissante, avait été fléchie par ses dernières détresses, et en avait pitié. Elle l'exhortait à ne pas attendre l'exécuteur, lui disait que c'en était fait de la vie, qu'il ne fallait plus songer qu'à la dignité de la mort; mais il n'y avait plus rien de noble dans cette âme que les vices avaient corrompue. Messaline pleu-

rait et poussait d'inutiles gémissements. Les portes s'ouvrirent avec fracas. Le tribun entra silencieux, l'affranchi s'emportant et raillant comme un esclave.

« Alors pour la première fois Messaline vit clair dans son sort; elle prit le fer qu'on lui présentait, et, comme dans son tremblement elle l'approchait en vain de son col et de son sein, le tribun la perça de part en part. Son corps fut accordé à sa mère, et l'on annonça à Claude, pendant qu'il soupait, que *Messaline était morte*, sans dire si c'était de sa propre main ou d'une main étrangère. Il ne s'en informa point, demanda à boire, et acheva son repas comme à l'ordinaire. »

Voilà bien une de ces absences dont je parlais. Les jours qui suivirent la mort de Messaline, Claude parut plongé dans une léthargie intellectuelle, n'en parlant pas, n'ayant pas l'air d'y penser, et comme ayant oublié qu'elle avait existé. Le sénat aida à l'oubli de Claude en faisant disparaître de partout le nom de Messaline et ses images. Quelques-unes ont survécu cependant à cette proscription. Je ne saurais croire que les traits nobles et fins du buste de la galerie de Florence, qu'on dit être celui de Messaline, soient ressemblants. Il serait trop triste de penser que le vice le plus abject se trahit si peu. J'aime mieux voir Messaline dans un buste du Capitole, et qui représente une grosse commère sensuelle, aux traits bouffis, à l'air assez commun, mais qui pouvait plaire à Claude.

La partie de l'histoire de Claude qui se rapporte à cette femme est de nature à faire admettre tout ce que l'on a répété sur son défaut de bon sens ; mais on doit se souvenir qu'il y a autre chose dans son histoire que les désordres de Messaline. Ce que Suétone a dit de son inégalité dans l'administration de la justice, on peut le dire de sa vie tout entière : « Variant sans cesse, tantôt plein de circonspection et de sagacité, tantôt sans réflexion et précipité, quelquefois puéril et semblable à un insensé. » Son esprit avait des moments lucides et même lumineux, puis se voilait de ténèbres.

Son mariage avec Agrippine fut une faiblesse de vieillard séduit par une jeune et belle nièce, qui ne négligea rien pour y réussir. Dominé par elle, il lui laissa préparer la grandeur de Néron aux dépens de son fils Britannicus ; puis, se réveillant de cette langueur, il voulut réparer le mal qu'il avait fait. Agrippine surprit cette pensée de Claude. Bientôt il mourait après avoir mangé, avec son avidité ordinaire, des champignons qu'elle lui avait présentés, ou d'une mort encore plus ridicule, car il fallait qu'il y eût de l'ignoble et du burlesque dans la mort de Claude comme dans sa vie.

Agrippine, qui vient d'empoisonner Claude, va lui élever un temple. Ce temple, qu'entourait un immense portique, n'existe plus ; mais on en reconnaît parfaitement la place et l'étendue sur le mont Cœlius,

derrière le Colisée. Le temple de Claude et ses dépendances occupaient ce carré long bien aplani et taillé à pic de trois côtés, où est aujourd'hui le jardin des *passionnistes*. Quelques maigres cyprès qui s'y dressent semblent une image du deuil peu profond d'Agrippine. Pour elle, il faut l'aller chercher au musée du Capitole. Un buste l'y montre avec cette beauté plus grande que celle de sa mère, et qui était pour elle un moyen. « Chaste, quand il n'y allait pas de sa domination, » a dit Tacite; mais si son ambition était intéressée, elle se servait de sa beauté sans pudeur et sans remords, — pour séduire son vieil oncle Claude, pour s'assurer le concours de l'affranchi Pallas, pour subjuguer son fils. Des soupçons fâcheux répandus sur le compte d'Agrippine et des aveux honteux de l'histoire, il semble résulter qu'elle n'avait plus le droit d'invoquer son titre de mère contre un fils parricide et de dire au centurion chargé de la tuer : *Ventrem feri*. Quand Marie-Antoinette poussa ce cri d'indignation sublime : « J'en appelle à toutes les mères, » elle oubliait Agrippine.

Le buste du Capitole est très-remarquable. Agrippine a les yeux levés vers le ciel; on dirait qu'elle craint et qu'elle attend. Il n'y a pas de doute sur l'authenticité des bustes d'Agrippine. On n'en peut dire autant d'un buste du Vatican qui passe pour être celui du père de Néron. C'est un chef-d'œuvre de naturel et de vérité, mais je ne puis reconnaître dans ce

gros homme inoffensif Domitius Ænobarbus, célèbre par une cruauté qui devait être héréditaire. Ce n'est pas là celui qui fit mourir un de ses affranchis parce qu'il refusait de boire avec excès, qui écrasa volontairement sur la voie Appienne un enfant, et qui a pu dire : « De moi et d'Agrippine il ne saurait rien naître que d'exécrable. »

Quant à Néron lui-même, un buste qui est au Vatican le représente avec la couronne de laurier que recevaient dans les concours publics les chanteurs et les poëtes, et une statue, avec les attributs d'Apollon qui tient la lyre (*citharœdus*). Grâce à de tels accessoires, ces deux portraits sont ceux qui rendent le mieux le vrai du caractère de Néron. En effet, chez lui l'artiste l'emportait sur l'empereur. Un succès de théâtre était plus à ses yeux que n'aurait été la conquête du monde. Il parcourut son empire comme un comédien en voyage. Néron ne triompha qu'une fois, et ce fut pour célébrer ses succès dramatiques. Souvent il revêtait le costume des joueurs de lyre. Il avait placé dans sa chambre à coucher une statue où il figurait dans ce costume. On peut s'en faire une idée, soit par celle dont je parlais tout à l'heure, soit par celle d'Apollon citharède tenant la lyre et vêtu d'une robe flottante, qu'on admire au Vatican dans la salle des Muses.

Néron avait tout d'un auteur et d'un chanteur de profession : la passion du succès, la jalousie et la va-

nité, qui se cachent sous les dehors d'une modestie affectée. Son régime était calculé pour fortifier sa voix. Quand il paraissait sur le théâtre, il montrait une envie puérile et fiévreuse de réussir, sollicitant timidement l'indulgence de ses juges, tremblant de faire une faute, et en mourant il s'écria : « Quel artiste on perd en moi! *qualis artifex pereo!* » Là est le mot de sa vie. Tout dans cette vie se rapporte à sa passion insensée pour les applaudissements du théâtre, à ses prétentions d'artiste. Thraséas fut tué parce qu'il n'allait point l'entendre chanter, et s'il fit mourir Britannicus, ce fut en partie parce qu'on trouvait la voix de ce jeune prince plus mélodieuse que la sienne. Quand déjà le soulèvement de Vindex menaçait son pouvoir et sa vie, il n'était sensible qu'à l'injustice avec laquelle ce rebelle, dans ses manifestes, traitait les talents scéniques de son empereur. Il déclarait que s'il était renversé, il aurait dans son talent de quoi subsister partout.

Le besoin des applaudissements le poursuivait, c'était une manie. Caligula avait le premier, pour ses courses du cirque, inventé ces applaudisseurs à gages qui ont chez nous un nom plus vulgaire. Néron perfectionna l'invention de Caligula. Il fit rassembler cinq mille applaudisseurs très-robustes, divisés en plusieurs bandes dont chacune avait ses instructions particulières. Pour s'assurer un auditoire, Néron faisait fermer les portes du théâtre, et l'on vit de mal-

heureux spectateurs, afin de lui échapper impunément, se précipiter du haut des murs ou feindre la mort pour pouvoir être emportés. Peut-être, si Néron eût eu un vrai talent pour les vers et pour la musique, la conscience de ce talent eût laissé son âme plus tranquille, et il eût été moins cruel; mais, malgré tous les témoignages d'admiration qu'il arrachait par la peur et tous ceux qu'il s'accordait complaisamment à lui-même, il y eut toujours au fond de son cœur un mécontentement sourd de lui et des autres, l'humeur d'un Cotin révolté, le dépit furieux de l'auteur à qui l'on n'a pas rendu justice comme Robespierre, ou du comédien sifflé comme Collot-d'Herbois. De là une irritation secrète et perpétuelle, dangereuse chez un homme qui avait à sa disposition tant de moyens de la soulager. A chaque effort malheureux de l'artiste, l'empereur s'en consolait par une cruauté. C'est pourquoi les portraits de Néron sont de deux sortes : les uns lui donnent une face grasse et pouparde sur laquelle on ne surprend aucun indice de méchanceté ; dans les autres, il est plus maigre, et il a l'air méchant ; ceux-là nous montrent Néron encore satisfait de lui parce que rien ne l'a détrompé, ceux-ci Néron que le sentiment obscur de sa médiocrité, joint à une vanité immense, a rendu féroce. Là c'est Néron applaudi par la complaisance de ses admirateurs, ici c'est Néron qui s'est enfin aperçu que le public le sifflait intérieurement.

Il n'y eut qu'un homme de guerre très-remarquable sous Néron, Domitius Corbulon, général de la même trempe militaire que les généraux de la république, et qui, comme le dit Tacite, avait pensé qu'il était digne du peuple romain de recouvrer les conquêtes de Lucullus et de Pompée. Corbulon n'eut qu'un tort, qu'il expia : servir Néron et se fier à lui. Pour récompense des plus grands services et de la plus loyale abnégation, il reçut de l'empereur l'ordre de se donner la mort. Corbulon se perça le cœur en disant : « C'est bien fait ! » Le buste de Corbulon est expressif : on y retrouverait volontiers ce Romain de la vieille roche égaré au service de Néron. Il y a du dédain dans le coin de sa bouche ; Corbulon semble baisser sous le joug une tête énergique et intelligente, d'un air tout ensemble résolu et résigné. Malheureusement cette tête petite et fine ne paraît guère avoir pu appartenir au grand corps que Tacite donne à Corbulon.

Rien n'empêche au contraire que le buste attribué à Poppée, épouse de Néron, ne soit bien réellement le sien. Ce visage a la délicatesse presque enfantine que pouvait offrir celui de cette femme, dont les molles recherches et les soins curieux de toilette étaient célèbres, et dont Diderot a dit avec vérité, bien qu'avec un peu d'emphase : « C'était une furie sous le visage des grâces. » Sa mémoire fut maudite avec celle du méchant empereur auquel elle avait conseillé le meurtre d'Octavie, et ses statues avaient été brisées

du vivant même de Néron. Othon, devenu empereur à son tour et cherchant à raviver tous les souvenirs de Néron, dont il voulait faire tourner à son profit l'inconcevable popularité, releva les statues de Poppée, qu'il avait aimée. C'est à cette honteuse réhabilitation de Néron que nous devons de posséder un si grand nombre de ses images et le portrait de Poppée.

Nous avons aussi en abondance les portraits de Sénèque, qui fut le précepteur de Néron et sa victime; Sénèque, que Diderot s'est en vain efforcé de rendre intéressant, et qui restera toujours un type brillant, mais peu recommandable, des faux sages, de ces hommes dont les paroles et les doctrines sont démenties par leur conduite. Celui qui écrivit tant de choses ingénieuses et quelquefois sublimes sur la modération des désirs, l'austérité des mœurs, la force d'âme, fut l'amant d'Agrippine et d'une autre sœur de Caligula. Par les excès de son usure, il fut près de soulever des provinces. Enfin il avait adressé de la Corse, lieu de son exil, à Claude les flatteries les plus déhontées, qu'il lui faisait parvenir par Polybe, un de ces affranchis tout-puissants sous le faible empereur. Sénèque ne rougissait point de louer la vigilance, l'activité, la douceur de celui auquel, dans une satire posthume faite pour plaire au successeur de Claude, qui le détestait, il devait reprocher sa paresse et sa cruauté. Pour consoler l'affranchi Polybe de la mort d'un frère, Sénèque lui disait : « Tu ne peux te plaindre de la

fortune tant que César vit. S'il est sain et sauf, tous les tiens le sont également. Tu n'as rien perdu; tes yeux doivent être non-seulement secs, mais joyeux. »

Les bustes nombreux de Sénèque le représentent toujours avec une physionomie sans noblesse, on pourrait dire piteuse, la barbe et les cheveux mal soignés, affectation d'un stoïcisme tout extérieur, mensonge de sévérité qui pourrait nous décevoir si nous ignorions la vie de Sénèque, mais qui, sa vie étant connue, peint la prétention hypocrite de ce tartuffe du Portique. Sénèque a une physionomie renfrognée, ce qui faisait partie de son rôle, et triste, ce qui pouvait être sincère, car, exilé sous Claude, sous Néron sa faveur fut précaire et bientôt annulée par Agrippine, au meurtre de laquelle il concourut peut-être et certainement ne s'opposa point. Sénèque a l'air sombre et soucieux, car il sent son élève lui échapper, et, homme d'esprit, il comprend que les complaisances qui le déshonorent ne le sauveront pas. Un de ses bustes du Vatican semble dire : « Hélas ! je n'y puis rien. » Il s'améliorait en vieillissant, ses lettres le prouvent, et il sut mourir[1].

[1] Diderot dit en parlant de Sénèque : « Tous ses bustes m'ont paru médiocres. Sa figure aux bains est ignoble. Sa véritable image, celle qui vous frappera d'admiration, qui vous inspirera le respect..., elle est dans ses écrits; c'est là qu'il faut aller chercher Sénèque. » Je ne le pense pas, et je regarde ses écrits comme un portrait de son âme peu ressemblant. J'aime encore mieux en croire ses actions et ses bustes. Il y en a, soit à Rome, soit ailleurs, qui ne sont point *très-médiocres*. Quant à la statue qu'on a appelée *Sénèque au Bain*, Dide-

La littérature romaine sous Néron offre un caractère particulier. La simplicité noble de l'âge d'Auguste, par laquelle se continuait en s'adoucissant la mâle grandeur des grands écrivains de la république, cette simplicité sublime se corrompt alors de deux manières : par la recherche et par l'emphase. La première domine chez Sénèque, et la seconde chez Lucain, ce qui n'exclut pas toujours, chez le second surtout, une véritable élévation de pensée. Lucain, qui avait eu le malheur, au commencement de sa *Pharsale*, de prodiguer des louanges hyperboliques à Néron, peut-être pour faire passer les fiers sentiments de liberté si noblement exprimés dans son poëme, Lucain racheta du moins cet instant de faiblesse en tentant, au prix de sa vie, de délivrer Rome de Néron. Un des principaux conjurés était Plautius Lateranus, dont la brillante demeure s'élevait à l'extrémité orientale du mont Cœlius et a donné son nom à la basilique de Saint-Jean de Latran, construite dans le voisinage du palais des Laterani. Le nom de Plautius Lateranus se rattache à un autre monument, le tombeau de la famille Plautia, qui se présente d'une manière si pittoresque au voyageur allant de Rome à Tivoli, près du *ponte Lucano*. Le pont et le tombeau ont fourni au Poussin le sujet d'un tableau de la galerie Doria. On a

rot a bien raison de ne pas l'y reconnaître, car il est avéré aujourd'hui que ce n'est point Sénèque qu'elle représente, mais probablement un esclave occupé à pêcher.

trouvé dans ce tombeau les noms de plusieurs personnages de la famille Plautia, dont l'un figure dans la foule des amants de Messaline, mais non celui de Plautius Lateranus. L'acte qui recommande son nom à là postérité l'a fait effacer dans la sépulture de sa famille.

Un autre poëte du temps de Néron a, comme Lucain, cette énergie qui sent l'effort. C'est Perse, formé aussi à l'école du stoïcisme. L'effort est naturel aux écrivains qui, dans une époque abaissée, conservent quelque vigueur morale. Les âmes qui résistent alors ne peuvent le faire qu'en se raidissant avec violence. De là ce langage tendu qui se rencontre chez Perse comme chez Lucain. Le premier a de plus pour caractère propre l'obscurité qu'introduisent nécessairement dans le style les ombrages de la tyrannie. Perse, mort jeune, après avoir attaqué avec violence un temps corrompu, offre quelque ressemblance avec notre Gilbert, sauf les injustices de celui-ci. Une tête en bas-relief, qu'on voit à la villa Albani, est donnée comme un portrait de Perse; mais M. Braun fait remarquer avec raison que la barbe est du temps d'Adrien. La poésie de l'âge de Néron a quelque chose de pompeux et de retentissant qui lui est propre, et qu'on trouve dans les vers du voluptueux Pétrone comme de l'austère Lucain. Tout était alors à la magnificence. C'était le temps des embellissements de Rome et des pompes splendides de la *Maison-Dorée*.

L'art avait plus que les lettres conservé sa pureté. L'architecture surtout, le plus vivace et le plus tenace des arts, celui qui reproduit le plus longtemps les beaux types, peut-être parce que ces types peuvent être reproduits, pour ainsi dire, mathématiquement, l'architecture n'atteignit jamais à Rome une perfection plus grande que sous Néron. Quelques piliers en brique de l'aqueduc de Néron, qu'on voit près de la Porte-Majeure, sont d'un travail de construction achevé et supérieur à tout ce que les Romains nous ont laissé en ce genre, par la belle qualité des briques, par l'excellence et la petite épaisseur du ciment. Les deux môles de Porto d'Anzo sont aussi un modèle d'architecture. Les restes de la villa que Néron avait fait bâtir dans cet Antium où il était né attestent le goût et la magnificence de ce temps. Les noms latins des deux architectes de la Maison-Dorée prouvent que les arts étaient devenus indigènes à Rome; le colosse de Néron, dont l'auteur fut un artiste gallo-romain, fit voir que les arts étaient cultivés avec succès dans les provinces. La statuaire grecque, soit originale, soit reproduite par des copies, ornait les palais de Néron. On a trouvé dans celui de Rome le Laocoon et le Méléagre, et dans les ruines d'Antium le Gladiateur et l'Apollon du Belvédère. Le goût de Néron pour la poésie grecque et son voyage en Grèce avaient donné encore plus de vogue à tout ce qui avait une origine hellénique. L'art devait s'en ressentir, et aussi l'élé-

gance de la vie. Les peintures qui décorent même à cette heure une partie de la Maison-Dorée, et qui ont peut-être inspiré les arabesques de Raphaël, en font foi. Il y avait une sorte d'atticisme dans la corruption monstrueuse de cette société qui a produit Pétrone, et que Pétrone a peinte.

Il faut le reconnaître, les arts peuvent fleurir sous la tyrannie. Ils conservent quelque temps l'inspiration qu'ils ont reçue de la liberté, et même, quand ils ont perdu la grandeur, ils peuvent encore aspirer à l'élégance. L'éloquence, la philosophie, la haute poésie, sont plus atteintes par l'esprit de liberté ; cependant elles peuvent avoir sous les plus mauvais règnes une sorte d'éclat superficiel : Sénèque écrivait sous Néron.

Les magnificences de l'art n'étaient pas seulement pour l'empereur, elles étaient encore pour tous les hommes opulents, et en particulier pour certains affranchis. Les *régionnaires* du IVe siècle placent près de la porte Tiburtine, aujourd'hui la porte San-Lorenzo, les jardins de l'affranchi Épaphrodite, un de ceux qui accompagnèrent Néron dans sa fuite. Le monument appelé, sans bonne raison, temple de *Minerva Medica*, une des belles ruines de Rome, était une dépendance des jardins d'Épaphrodite. Du même côté, mais hors de la ville, se trouvaient les jardins de Pallas, qui fut puissant sous Claude et sous Néron. Pallas s'y était fait bâtir un tombeau magnifique. On y lisait cette inscription : « A cause de sa piété et de sa fidé-

lité envers ses patrons, le sénat lui a décerné les ornements prétoriens et 150,000 sesterces, honneur dont il s'est contenté. » Pline le Jeune, qui avait lu l'insolente épitaphe, y revient dans deux de ses lettres, et montre, par le sénatus-consulte qu'il cite, l'incroyable abaissement du peuple romain. Ce document atteste que Pallas a refusé d'abord et qu'il s'est fait ordonner par l'empereur d'accepter l'hommage du sénat. Pallas, qui traitait ainsi le sénat romain, ne daignait jamais parler à ses esclaves, et ne leur communiquait ses volontés que par écrit. L'orgueil de Pallas, le faste de ses jardins et de ceux d'Épaphrodite, qui attestent la grande existence des affranchis, me fournissent l'occasion de signaler un trait caractéristique des mœurs romaines à cette époque et une condition des gouvernements absolus à laquelle ils échappent rarement à la longue, l'omnipotence des favoris.

Suétone énumère plusieurs autres affranchis tout-puissants sous Claude : l'eunuque Possidès, auquel il accorda une distinction militaire; Felix, qu'il fit gouverneur de Judée, et qu'on appelait le mari de trois reines; Harpocras, qui fut comblé d'honneurs, et enfin Polybe, attaché au département des études impériales (*a studiis*). Sous un empereur érudit comme Claude, cette fonction n'était pas une sinécure. Polybe était un homme docte, car il avait traduit Homère en latin et Virgile en grec. Tacite, parlant de ces affranchis, dit que Claude fit leur pouvoir égal à celui des lois, ce

qui n'était pas grand'chose, et à celui de l'empereur lui-même, ce qui était beaucoup plus.

En effet, on voit ces hommes conduire tous les événements. Narcisse fut assez puissant pour perdre Messaline. Deux femmes se disputaient la main de Claude, Lollia Paulina et Agrippine. La première avait pour elle l'affranchi Calliste, la seconde Pallas, à qui la superbe fille de Germanicus s'était livrée. La protégée de Pallas triompha grâce à lui. Pallas dicta le discours par lequel Claude vint annoncer au sénat qu'il déshéritait son fils Britannicus au profit du fils d'Agrippine. Néron, peu reconnaissant, priva de ses charges l'affranchi qui était comme le maître de l'État, *velut arbitrum regni agebat*, et finit par le faire mourir, parce que « sa vieillesse prolongée gardait trop longtemps ses immenses richesses. »

On croit lire des histoires du sérail. Le despotisme romain prend des allures orientales. Comme les sultans, les empereurs écartent tous ceux à qui l'illustration de la naissance pourrait donner quelque importance et permettre quelque dignité personnelle; ils s'entourent de fils d'esclaves que leur origine a préparés à être les instruments nés de la tyrannie. Le sénat, qui restait encore à l'état de fantôme, car, dit Tacite, il restait sous Néron quelque image de la république, le sénat voulut faire une loi contre les affranchis, et priver de leur liberté ceux qui ne se montreraient pas dignes de la conserver. Les objec-

tions qu'on fit à cette mesure sont curieuses : « Ce corps était répandu partout... Si l'on mettait à part les fils des affranchis, on verrait quelle disette il y avait de citoyens libres. » Voilà ce qu'était devenue la population romaine !

Nous avons une peinture satirique de l'existence de ces affranchis, de leur opulence, de leur luxe extravagant, de leurs profusions ridicules, dans le festin de Trimalcion, raconté par Pétrone, ce Trimalcion qui se propose d'acheter la Sicile pour pouvoir aller en Afrique sans sortir de ses terres. L'orgueil de ces enrichis s'exprime avec toute son insolence dans le discours de l'un d'eux, invité à la table de Trimalcion. « Pourquoi donc, diras-tu, ai-je servi ? Parce qu'il m'a plu de me mettre en servitude. J'ai mieux aimé être habitant de Rome que tributaire ; mais j'espère vivre maintenant de manière à ne plus amuser personne. Je suis un homme parmi les hommes, et je marche la tête haute. Je ne dois un sou à qui que ce soit. J'ai acheté des terres ; j'ai des lingots dans mon coffre-fort ; je nourris vingt bouches par jour, sans compter mon chien. » On a voulu voir dans le personnage grotesque de Trimalcion une parodie de Claude ou de Néron : cette opinion me paraît insoutenable. Trimalcion a des prétentions au savoir, mais son ignorance est déplorable : il confond Médée et Cassandre, et parle de Dédale enfermant le corps de Niobé dans le cheval de Troie, de Diomède et Ganymède qui

étaient frères, de leur sœur Hélène qui fut enlevée par Agamemnon, etc. Pétrone n'a pu prêter de pareilles méprises à Claude, qui était réellement très-savant. Une grossière liberté qu'il donne à ses convives pourrait être une allusion à une burlesque loi sur le même objet, dont la pensée fut attribuée à Claude. Quant à Néron, il est impossible que Pétrone ait pensé au jeune empereur en peignant le vieux débauché. Ce que représente véritablement Trimalcion, c'est un affranchi qui a fait fortune, et qui conserve au milieu de son opulence fastueuse la vulgarité de langage et d'habitudes d'un esclave parvenu à la liberté.

Claude avait voulu effacer Caligula, Néron aspire à le renouveler. Caligula est son modèle, il se plaît à imiter ses prodigalités. « Il admirait son oncle Caïus, dit Suétone, surtout pour avoir en peu de temps dissipé les richesses accumulées par Tibère. » Néron admirait aussi et enviait sans doute la gloire que Caligula s'était acquise dans les jeux publics. Les palmes du cocher impérial l'empêchaient de dormir ; il voulut les cueillir à son tour, et y joindre celles de l'histrion. On peut rapporter en effet presque tous les actes de son règne soit au cocher, soit au chanteur, au danseur ou au comédien. La scène des premiers est le cirque, la scène des seconds est le théâtre. La vie de Néron se passa dans ces lieux-là.

Il avait commencé par le goût des courses du cir-

que. Enfant, il ne parlait d'autre chose ; dans les commencements de son empire, il allait les voir en cachette. Il s'exerça d'abord dans ses jardins, probablement dans ces prairies, situées au bord du Tibre, qui avaient appartenu à son père Domitius, et qui, avant d'être les jardins de Néron, avaient été le champ de Cincinnatus. Après avoir répété sous les yeux de ses esclaves et de la dernière populace, il débuta devant le public, dans le grand cirque ; un affranchi tenait la place du magistrat qui ordinairement donnait le signal.

Néron rêva aussi les succès du gladiateur. Il avait imaginé de venir nu dans l'arène étouffer un lion dans ses bras ; mais cet exploit avait son danger, il y renonça et se contenta de voir combattre. Il avait, comme Caligula, fait construire un amphithéâtre en bois. Néron n'y fit mettre à mort aucun criminel, mais il y exposa au fer des gladiateurs quatre cents sénateurs et six cents chevaliers romains. On le vit encore figurer dans le cirque commencé par Caligula, de l'autre côté du Tibre, au pied de cette colline vaticane dont le nom s'est attaché dans les temps modernes à une si grande chose, et qui n'est citée par les auteurs latins que pour son mauvais vin. Le *vaticanum* était le Suresnes de Rome. Caligula avait établi son cirque à l'extrémité des jardins de sa mère Agrippine, qui venaient jusqu'au bord du Tibre, et où un jour, en se *promenant*, comme nous l'apprend Sené-

que, il fit égorger aux flambeaux un certain nombre de personnages consulaires, de sénateurs et de dames romaines. Néron devait imaginer mieux : il devait, près de là, faire servir des corps humains à l'éclairer, barbarie plus atroce et plus ingénieuse ; la première était d'une bête féroce, la seconde d'un *dilettante*, toujours occupé à varier, par des raffinements étranges, ses cruelles voluptés. Une partie de la place et de l'église de Saint-Pierre occupe l'emplacement du cirque de Néron et de Caligula. L'obélisque qui se dresse au milieu de cette place, entre les deux grandes fontaines, s'élevait non loin de là, dans le cirque, dont il formait la *meta*. Claude l'y avait fait apporter d'Égypte. C'est dans ce cirque, en partie son ouvrage, que Néron faisait servir les chrétiens de flambeaux vivants, et c'est là que s'élève aujourd'hui la plus grande église chrétienne du monde.

Néron, l'ennemi du genre humain, devait attacher son nom à la première persécution des chrétiens. Cette persécution est attestée par Suétone en des termes qui ne permettent pas de croire à une interpolation : « Il livra au supplice des chrétiens, espèce d'hommes adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante. » Ces deux accusations adressées au christianisme sont bien d'un auteur païen. Tout ce qui est nouveau passe d'abord pour dangereux, et l'est en effet à ce qui est vieux et doit périr. On a dit avec raison que l'intolérance du paganisme n'était pas religieuse, mais poli-

tique. J'admets la distinction, mais je ne saurais y voir une apologie des persécutions, car punir une secte inoffensive au nom de la politique me paraît aussi odieux que la frapper au nom de la religion. Brûler les chrétiens, comme le faisait Néron dans son cirque, parce qu'ils étaient nouveaux et dangereux, c'était faire exactement comme a fait depuis l'Inquisition, quand elle a brûlé les hérétiques, accusés aussi d'être nouveaux et dangereux.

Mais Néron ne brille pas seulement dans le cirque, comme Caligula ; ce qui lui est particulier, c'est la passion des succès de théâtre. Aussi est-il sans cesse occupé de ce lieu, qui est le champ de bataille où il rêve ses triomphes, et s'il reçoit l'hommage d'un roi d'Arménie, Tiridate, ce jour-là il dore le théâtre de Pompée. « Non-seulement la scène, mais tout l'intérieur de l'enceinte était doré, dit Dion Cassius... ; les voiles étendus dans l'air pour défendre du soleil étaient de pourpre. Au milieu, on avait brodé l'image de Néron conduisant un char et entouré d'astres d'or. » Quand, au temps de Pompée, le sénat gardait encore assez du vieil esprit romain pour ne pas vouloir permettre qu'un théâtre eût des gradins sur lesquels on pût s'asseoir, craignant que par là les citoyens ne fussent amollis, il ne pensait pas qu'un maître absolu y recevrait et y couronnerait un souverain étranger. Néron, du reste, inspira à ce roi d'Arménie, qui venait de recevoir de lui le diadème, un mépris qu'il ne put

cacher quand il vit l'empereur romain chanter en s'accompagnant de la lyre, puis, vêtu d'une casaque verte et portant le casque des gladiateurs, conduire un char dans l'arène. Qu'eût-il dit s'il l'eût vu monter sur le théâtre pour y jouer l'accouchement de Canacé? Il joua aussi *Oreste meurtrier de sa mère*. Il y avait tant en lui du comédien et de l'auteur nourri des souvenirs classiques, que lorsque je le vois, après la mort d'Agrippine, se croire poursuivi par les furies, je ne peux m'empêcher de soupçonner dans cet appareil de terreurs une réminiscence de la poésie grecque, dont il avait la prétention de s'inspirer, et un souvenir de son rôle d'Oreste.

Le faste de Néron ne se montre nulle part avec plus de magnificence que dans le palais ou plutôt l'ensemble de palais qu'on appelle la Maison-Dorée.

Aujourd'hui, quand on suit le chemin qui a remplacé le grand cirque, on rencontre à sa gauche une petite porte au-dessus de laquelle sont écrits ces mots : *Ingresso al palazzo dei cesari*, entrée du palais des césars. Une ficelle est suspendue à cette petite porte; on sonne, la portière du palais des césars tire le cordon, on trouve un petit escalier, et l'on monte au premier. Une seconde porte vous est ouverte par une bonne femme qui a quitté ses poules et a posé son panier à salade sur un chapiteau corinthien renversé. Vous pénétrez seul dans un jardin qui est au pied des ruines, et entre deux carrés de choux, vous

gagnez un second escalier qui vous conduit à ce qui formait le sol du palais de Néron; au-dessous sont de grands arceaux qui, vus d'en bas, semblent très-imposants et ne formaient pourtant que les substructions, c'est-à-dire les fondements, de la demeure impériale. Arrivé là, on est au milieu des ruines, des arbres et des fleurs. C'est un labyrinthe de gigantesques débris se dressant parmi la verdure. A ses pieds, on voit d'humbles toits, demeure de quelque famille, ou des granges à foin qui ont remplacé les somptuosités de la Maison-Dorée. Tels sont les contrastes que présente Rome, dont on a fait souvent des peintures de convention ; mais la Rome réelle est ainsi. L'ancien et le moderne, le sévère et le riant, le majestueux et le misérable s'y rencontrent pêle-mêle. Ce n'est pas une froide tragédie moderne, c'est un drame de Shakespeare.

Ces ruines solitaires sont les ruines d'un palais qui a vu toutes les magnificences, toutes les turpitudes de l'empire, et ces festins d'une recherche bizarre dont Pétrone nous a laissé une si vive caricature dans le festin de Trimalcion. Ce personnage grotesque n'a rien à faire, je l'ai dit, avec Néron; mais plusieurs détails des débauches somptueuses du riche affranchi ont dû se retrouver dans les orgies impériales. Les salles à manger de Néron dont parle Suétone, et dont les lambris d'ivoire s'ouvraient pour laisser tomber sur les convives des fleurs et des parfums, sont exac-

tement semblables à celles de Trimalcion. Chez celui-ci, « le lambris s'entr'ouvre, et laisse descendre sur les têtes de ses hôtes un vaste cercle qui, se détachant de la coupole, leur offre dans son contour des couronnes dorées et des vases remplis de parfums. » Dans le palais de Néron comme dans la maison de Trimalcion, sa Maison-Dorée à lui, où il pouvait recevoir et loger cent personnes, il se trouvait, nous le savons encore par Suétone, des statues précieuses, des orgues hydrauliques pour accompagner les chants pendant les interminables et prodigieux repas. Les scènes lascives du *Satiricon* se sont reproduites cent fois dans ces salles dont il ne reste plus que des débris abandonnés. Sur ce Palatin, si gravement mélancolique, on peut évoquer, Pétrone à la main, les folles et honteuses joies des fêtes de Néron.

Il faut comprendre par le nom de Maison-Dorée, non-seulement des bâtiments magnifiques, mais de grands espaces remplis par des jardins, des étangs, des bois, quelque chose d'analogue aux *paradis* des Orientaux, au sérail de Constantinople, à la résidence des souverains de Delhi. C'est toujours à l'Orient que ramène le despotisme insensé et colossal de Néron. La Maison-Dorée, avec toutes ses dépendances, commençait sur le mont Palatin, qui avait été envahi progressivement par l'extension toujours croissante de la demeure impériale, descendait dans la vallée que domine le Cœlius, et où les étangs de Néron remplis-

saient l'espace occupé depuis par le Colisée, remontait les pentes de l'Esquilin et allait toucher l'*agger* de Servius Tullius, au delà de Sainte-Marie-Majeure. C'est comme si, à Paris, elle eût couvert la montagne Sainte-Geneviève et se fût prolongée jusque vers les Invalides.

A l'entrée, du côté du Forum, était placé ce colosse de Néron qui, transporté plus tard devant l'amphithéâtre, lui a donné son nom. Le colosse avait cent vingt pieds. Suétone parle d'un portique immense. « Les étangs, ajoute-t-il, étaient comme une mer entourée d'édifices, qui semblaient former une ville. Il y avait des champs de blé, des vignes, des pâturages, des forêts remplies de toute sorte d'animaux domestiques et de bêtes sauvages. » — « La maison de Néron, dit Martial, touchait à tous les points de la ville. » Et Pline l'Ancien, renchérissant encore, affirme qu'elle enveloppait Rome tout entière. Pline le Jeune loue Trajan de n'avoir pas, comme Néron dépossédant les propriétaires, fait entrer dans son habitation lacs, bois sacrés, forêts. Pour sortir des exagérations poétiques et oratoires, ce qu'on appelait la Maison-Dorée de Néron avait, selon Nibby, trois milles et demi de tour, plus d'une de nos lieues, et couvrait un espace de dix millions de pieds carrés. On conçoit que cette extension de la demeure impériale ait donné lieu à un plaisant du temps de faire deux vers dont voici le sens : « Rome ne sera plus qu'une maison. Allez à Veies, ô Romains, si Veies déjà ne fait partie de cette maison. »

Néron n'arriva pas tout d'abord à ce gigantesque résultat; sa première demeure ayant brûlé dans l'incendie que lui-même avait très-probablement allumé, et qui consuma une partie de la ville, il se bâtit un second palais. L'or, qui était partout prodigué, fit donner à celui-ci le nom de Maison-Dorée. Néron se servit, pour la construire, des ruines de sa patrie, dit sévèrement Tacite, dont la vive description nous permet parfaitement de suivre la marche de l'incendie. L'incendie commença dans cette partie du cirque qui touchait au Palatin et au Cœlius, du côté de Saint-Grégoire; poussée par un vent violent qui s'engouffrait dans le cirque, la flamme en suivit rapidement la longueur. Il y avait là des boutiques comme il y en avait aux abords des théâtres et de tous les lieux où les Romains se réunissaient en grand nombre. Ces boutiques contenaient des matières inflammables qui alimentèrent le feu. Ravageant d'abord les lieux bas, le feu gagna les hauteurs, puis redescendit dans la plaine. Des quatorze quartiers de Rome qu'on appelait *régions*, quatre seulement furent épargnés, trois furent détruits, sept presque entièrement consumés. Il n'y a dans l'histoire que l'incendie de Moscou qui puisse être comparé à celui-là.

Néron l'avait-il allumé? Suétone et Dion Cassius l'affirment. Tacite hésite à le croire; pour moi, j'incline à l'admettre. L'idée de refaire une Rome nouvelle plus belle que l'ancienne, si irrégulière, si pleine de

petites rues tortueuses, pouvait tenter son goût d'artiste. Il n'est pas impossible que, dans sa prédilection pour tout ce qui se rapportait à Homère et à la guerre de Troie, prédilection qui lui fit récompenser la plate traduction des poëmes homériques par Labéon, il ait dit, mêlant à son enthousiasme classique la férocité bizarre de son âme dépravée : « Heureux Priam qui, en perdant l'empire, a vu la destruction de sa patrie ! » et qu'il ait voulu faire, après une imitation en vers de quelque poëme cyclique sur l'incendie de Troie, un plagiat en action. Il était à Antium quand le feu se déclara ; s'il ne le fit point allumer, il ne se pressa point en tout cas de venir l'arrêter, car il ne reparut dans Rome que lorsque le fléau, après avoir fait le tour de la ville, vint attaquer la demeure impériale sur l'Esquilin, près des jardins de Mécène.

Les hommes qu'on vit çà et là jeter des torches allumées sur les maisons, en disant qu'ils avaient reçu des ordres, pouvaient faire d'ordres supposés un prétexte au pillage ; mais il est bien difficile de rejeter le récit qui courut alors, selon Tacite, et que ne révoquent en doute ni Suétone, ni Dion Cassius, d'après lequel Néron aurait, soit dans l'intérieur de son palais, soit du sommet de ce palais, soit du haut de la tour de Mécène, chanté l'incendie de Troie. Rien n'est plus dans le caractère de cet homme, toujours préoccupé du chant et du drame, voyant tout au point de vue théâtral. Peut-être était-ce un poëme de lui

qu'il chanta, car Juvénal nous apprend que Néron avait composé des *Troïca*. La vanité de l'auteur et celle du chanteur auraient trouvé alors dans le spectacle offert à ses yeux une égale occasion de briller. Quoi qu'il en soit, la tradition de Néron contemplant en artiste la conflagration de Rome est restée populaire dans cette ville, et on appelle encore tour de Néron une tour en briques qui n'est point celle de Mécène, mais qui a été bâtie au moyen âge par les Caetani.

Néron eut donc le plaisir de rebâtir Rome, et de la rebâtir comme il l'entendait : il ouvrit des rues larges et de vastes espaces, et fit placer devant les maisons des portiques dont les plates-formes pouvaient servir à éteindre les incendies. Cependant les changements trop brusques entraînent toujours quelque inconvénient, et il y eut des esprits chagrins qui regrettèrent les petites rues étroites et les maisons très-élevées, disant que la ville était moins salubre depuis qu'on avait moins d'ombre et qu'on était dévoré par la chaleur.

Les constructions projetées par Néron attestent une ambition insensée de grandeur. Il voulait que Rome s'étendît jusqu'à Ostie, et que la mer vînt jusqu'à Rome, en tous ces projets tourmenté par le besoin de se prouver à lui-même et de prouver aux autres sa toute-puissance. Du reste, Néron avait la rage de bâtir, comme Auguste, et aussi comme Domitien et Ca-

racalla. Ce fut la cause principale de l'épuisement du trésor public : *non in alia re damnosior quam in ædificando*, selon Suétone. Il bâtit surtout pour lui-même : s'il construisit un aqueduc, ce fut afin d'amener l'eau à son palais, d'alimenter les pièces d'eau de la Maison-Dorée. Néron n'oublia pas non plus de construire des lieux de divertissement pour cette multitude dont le cocher du cirque, le chanteur et le danseur du théâtre sollicitait et parfois obtenait les applaudissements. Il avait bâti des thermes magnifiques, à en juger par cette épigramme de Martial :

Quid Nerone pejus?
Quid thermis melius neronianis?

« Qu'y a-t-il de pire que Néron? — Qu'y a-t-il de supérieur aux thermes de Néron? »

Le nom de l'église de *San-Salvator in Thermis* montre que ces thermes, dont il ne reste que des vestiges, existaient encore au moyen âge. Par un singulier hasard, sur l'emplacement des thermes de Néron, qui se confondirent plus tard avec ceux d'Alexandre Sévère, a été bâtie l'église de Saint-Louis des Français. Il était donc dans la destinée de ce lieu, d'abord marqué d'un nom néfaste, que deux fois le souvenir d'un bon prince vînt remplacer et expier pour ainsi dire le souvenir d'un scélérat.

Auguste et Tibère, devenus empereurs, avaient peu fait la guerre. Caligula avait singé des batailles et des

triomphes, Claude avait paru en Bretagne, Néron eut la pensée de prendre part à une expédition contre les Parthes; mais il réprima ce désir. On lui vota des arcs de triomphe à l'occasion des triomphes de Corbulon en Arménie, et on lui en dressa un sur le Capitole, ce qui était sans exemple. Cet honneur exceptionnel devait être décerné à celui qui n'avait jamais triomphé. Je me trompe, après avoir fini sa tournée d'acteur ambulant en Grèce, pendant laquelle il avait fait mettre à mort son meilleur général, il revint triompher à Rome. Un pan de muraille fut abattu devant les pas du ridicule vainqueur. On vit paraître d'abord ceux qui portaient les couronnes décernées à Néron; d'autres tenaient des piques, auxquelles étaient attachés des écriteaux indiquant les noms des concours où il avait eu le prix du chant. Puis venait Néron sur un char triomphal, vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, couronné de feuilles d'olivier et le laurier pythique à la main. Un joueur de lyre était à côté de lui. Il traversa ainsi le cirque, suivi de soldats, de chevaliers et de sénateurs, et monta au Capitole. Toute la ville était illuminée. Les sénateurs criaient : « Bravo, vainqueur olympique! bravo, vainqueur pythien! Auguste! Auguste! à Néron Hercule! à Néron Apollon! Voix sacrée, heureux ceux qui t'entendent! » Néron fit porter ses couronnes dans le cirque, et les fit placer sur le grand obélisque. Il y en avait plus de mille. Cet obélisque est celui qui s'élève aujourd'hui sur la place

du Peuple, et dont les hiéroglyphes racontent les conquêtes de Sésostris. Il devait porter les ridicules trophées de Néron!

Ce que Néron construisait ne lui suffisait pas, il prenait possession des constructions antérieures à lui. Non content d'avoir creusé un lac dans la Maison-Dorée, il fit servir à la somptuosité extravagante de ses fêtes obscènes un bassin qu'Agrippa avait consacré à l'utilité publique. La dépression que le lit de ce bassin a laissée dans le sol paraît avoir donné à l'église de Saint-André son nom de *Sant' Andrea della Valle*. Là un festin fut préparé sur un grand bateau que d'autres bateaux remorquaient. Les rameurs étaient des infâmes. Le bassin était bordé de mauvais lieux remplis de dames romaines. On peut voir dans les historiens ce qui se passa quand vint la nuit, et que les arbres et les toits voisins retentirent de mille chants et brillèrent de mille feux. Le contraste est grand entre une église et le lac théâtre de cette orgie. Il ne l'est pas moins entre les voluptés dont la villa de Néron à Subiaco dut être témoin et les austérités de saint Benoît, qui ont rendu ce lieu célèbre.

Néron, qui prétendait être un connaisseur en matière d'art, devait prétendre aussi à savoir apprécier les beautés romantiques de la nature. En effet, il s'était fait bâtir une villa dont quelques ruines subsistent encore dans une contrée chère aux paysagistes, à Subiaco. Ce nom même rappelle le voisinage de la

villa de Néron ; il vient de *sublacum* (sous le lac), le lac artificiel de la villa impériale. Ce lac a disparu, et il n'en reste que le nom de *Subiaco*. Avoir une villa dans les montagnes du pays des Æques, c'était pour Néron ce que serait pour un moderne la fantaisie d'un châlet en Suisse.

Mais tandis qu'il allait de ses palais à ses villas et du cirque au théâtre, se formait le soulèvement qui devait le renverser. A Subiaco, un éclair brisa la coupe dans sa main et renversa la table du festin. C'était un avertissement.

Le soulèvement vint de la Gaule, que les exactions de Néron avaient irritée. On dit beaucoup que l'empire traitait les provinces avec plus de douceur que la république; mais ce bien-être prétendu qu'elles durent à l'empire est énergiquement démenti par l'histoire et par les témoignages contemporains. Suétone nous montre Néron après l'incendie ne recevant pas seulement, mais sollicitant des dons volontaires (*collationes*) et épuisant *les revenus des particuliers et des provinces*. On peut voir aussi dans Juvénal une peinture énergique, et trop détaillée pour être une pure déclamation, de la misère des provinces comparée à leur ancienne prospérité : « Quand la province que tu attendais depuis longtemps t'a reçu pour la gouverner, mets un frein à ta violence et à ton avarice. Aie pitié de la pauvreté de nos alliés... Autrefois ce n'était pas un gémissement pareil et une telle blessure, une telle

ruine pour les alliés, alors florissants et seulement vaincus. Leurs maisons étaient pleines de richesses... Maintenant nos alliés possèdent quelques paires de bœufs, un petit troupeau de juments. On prend l'humble champ et l'on enlève le taureau. » Le poëte montre alors le danger dont ces extorsions menacent Rome : « Crains l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie ; épargne ces moissonneurs d'Afrique qui nourrissent la ville tandis qu'elle est tout entière aux jeux du cirque et de la scène... Prends garde de trop accabler des malheureux qui ont du courage, car, bien que tu leur ôtes tout ce qu'ils possèdent d'or et d'argent, il faudra leur laisser le bouclier et l'épée, le casque et le javelot ; aux dépouillés restent les armes. » Juvénal parle encore d'une province qui a gagné son procès sans être indemnisée de ses pertes, *victrix provincia plorat.* On voit que les provinces n'étaient pas mieux sous Domitien que sous Néron, et cet état de choses avait commencé plus tôt. Voici ce que dit M. Amédée Thierry, très-favorable du reste à l'empire romain : « Auguste mourut léguant l'empire à Tibère. Déjà pillées sous le gouvernement précédent, les Gaules se virent livrées à des excès intolérables sous l'administration dure et insouciante du nouveau prince. Les impôts croissant, il fallut que les particuliers et les villes empruntassent à gros intérêts ; de là les dettes accumulées, les expropriations et une misère sans terme. »

Quand on achève de lire la vie de Néron, c'est un grand soulagement de contempler ses derniers moments, de voir ses peurs, ses fuites, ses larmes, ses incertitudes et ses lâchetés devant la mort. Heureusement il y a peu d'événements dont on puisse aussi bien suivre à Rome toutes les phases, et dont la topographie soit plus évidente.

Il était minuit quand Néron apprit que ses gardes l'avaient abandonné. Il se lève de son lit et envoie avertir ses amis : aucun ne parut; lui-même se décide à les aller chercher : nulle porte ne s'ouvrit. Alors il rentre dans ce palais qu'il avait fait si magnifique, mais d'où ses serviteurs s'étaient maintenant enfuis en pillant jusqu'à ses couvertures et en emportant la boîte d'or renfermant le poison que lui avait donné Locuste. Il demande un gladiateur pour se faire tuer; il n'en trouve pas, et s'élance hors du palais avec l'intention d'aller se précipiter dans le Tibre. Il dut sortir par une porte de derrière du palais et traverser une partie de ce cirque témoin de ses honteux triomphes. Qu'éprouva-t-il en passant sous la loge impériale, en marchant à travers les ténèbres dans ce lieu qu'il avait vu tant de fois si rempli d'hommes et de bruit, et qui maintenant était si vide et si muet? Changeant d'avis et voulant gagner du temps pour tâcher de se résoudre à mourir, il se laissa entraîner, par son affranchi Phaon, dans une villa voisine de Rome. Il fallait traverser une partie de la ville, de

cette ville qu'il avait brûlée, et où dans chaque maison on faisait des vœux pour sa mort. Suivons-le du Grand-Cirque à la porte Nomentane (aujourd'hui la porte Pie), par laquelle il va s'échapper de Rome. Quel spectacle! Néron, accoutumé à toutes les recherches de la volupté, s'avance à cheval, les pieds nus, en chemise, couvert d'un vieux manteau dont la couleur était passée, un mouchoir sur le visage. Quatre personnes seulement l'accompagnent; parmi elles est ce Sporus, que dans un jour d'indicible folie il avait publiquement épousé. Il sent la terre trembler, il voit des éclairs au ciel: Néron a peur. Tous ceux qu'il a fait mourir lui apparaissent et semblent se précipiter sur lui. Nous voici à la porte Nomentane, qui touche au Camp des Prétoriens. Néron reconnaît ce lieu où, il y a quinze ans, suivant alors le chemin qu'il vient de suivre, il est venu se faire reconnaître empereur par les prétoriens. En passant sous les murs de leur camp, vers lequel son destin le ramène, il les entend former des vœux pour Galba et lancer des imprécations contre lui. Un passant lui dit : « Voilà des gens qui cherchent Néron. » Son cheval se cabre au milieu de la route : c'est qu'il a flairé un cadavre. Le mouchoir qui couvrait son visage tombe; un prétorien qui se trouvait là le ramasse et le rend à l'empereur, qu'il salue par son nom. A chacun de ces incidents son effroi redouble. Enfin il est arrivé à un petit chemin qui s'ouvre à notre gauche, dans la direction de la

voie Salara, parallèle à la voie Nomentane. C'est entre ces deux voies qu'était la villa de Phaon, à quatre milles de Rome. Pour l'atteindre, Néron, qui a mis pied à terre, s'enfonce à travers un fourré d'épines et un champ de roseaux comme il s'en trouve tant dans la campagne de Rome; il a peine à s'y frayer un chemin; il arrive ainsi au mur de derrière de la villa. Près de là était un de ces antres creusés pour l'extraction du sable volcanique, appelé *pouzzolane*, tels qu'on en voit encore de ce côté; Phaon engage le fugitif à s'y cacher; il refuse. On fait un trou dans la muraille de la villa par où il pénètre, marchant à quatre pieds, dans l'intérieur. Il entre dans une petite salle et se couche sur un lit formé d'un méchant matelas sur lequel on avait jeté un vieux manteau. Ceux qui l'entourent le pressent de mourir pour échapper aux outrages et au supplice. Il essaye à plusieurs reprises de se donner la mort et ne peut s'y résoudre; il pleure. Enfin, en entendant les cavaliers qui venaient le saisir, il cite un vers grec, fait un effort et se tue avec le secours d'un affranchi.

On peut faire, sur les pas de Néron, une promenade qui commence au Grand-Cirque et se termine au lieu où a dû être la villa de Phaon : je l'appellerais la promenade vengeresse.

A Rome, on suit Néron au delà de sa mort et jusqu'à son tombeau. Il ne se trouva que des femmes pour lui rendre les derniers devoirs, ses deux nour-

rices et sa concubine Acté. Elles enveloppèrent ses cendres d'une étoffe précieuse, et allèrent les placer dans le tombeau de la famille des Domitius. Du temps de Suétone, on le voyait encore du Champ-de-Mars s'élevant sur la *Colline des Jardins*, aujourd'hui le *Pincio*. On peut déterminer avec précision le lieu de la sépulture de Néron, car, en suivant les murs de Rome, on reconnaît parfaitement les arceaux des substructions de la villa des Domitius où se trouvait leur tombeau. La belle construction de ces arceaux et la disposition réticulaire qu'ils présentent ne permettent pas de les confondre avec les murs de Rome, bâtis beaucoup plus tard, et dont en ce lieu-là ils continuent l'enceinte. La villa des Domitius était à l'extrémité de la promenade actuelle du Pincio.

Où l'histoire s'arrête, la légende commence. Pour les hommes du moyen âge, Néron, exécrable tyran et premier persécuteur des chrétiens, se confondait avec l'Antechrist. Encore aujourd'hui sa mémoire demeure odieuse, et beaucoup de ruines dans l'État romain passent pour des débris de villes détruites par Néron. Au moyen âge, on croyait que son fantôme errait sur le Pincio, sur cette aimable colline qui est aujourd'hui le rendez-vous des promeneurs. Chaque jour, les bourgeois de Rome à pied, les élégantes en calèche, les Anglais à cheval, vont y jouir d'une vue admirable en écoutant la musique militaire, en respirant la fraîcheur du soir, sans penser qu'ils sont

chez Néron. Ce fut, dit-on, pour conjurer son fantôme que l'on construisit tout près de là l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Voilà comment les souvenirs de l'antiquité se sont perpétués à Rome dans la tradition populaire.

Mais à Rome, outre l'antiquité selon l'histoire et l'antiquité selon la légende, il y a l'antiquité selon les *ciceroni*, et celle-là ne ressemble point aux deux autres, surtout à la première. Comme il fallait montrer aux étrangers le tombeau de Néron, on a imaginé de donner ce nom à un monument funèbre placé sur la grand'route de Florence, à quelques milles de Rome : on l'avait mis là sur le chemin des voyageurs, ce qui était fort commode pour eux. Malheureusement on avait oublié de lire l'épitaphe, on y aurait vu que ce tombeau était celui d'un certain Vibius : il est vrai qu'elle n'est pas tournée du côté de la route. Aussi le tombeau de Vibius porte encore le nom de tombeau de Néron.

Pour compléter par les souvenirs qui s'attachent aux lieux et aux monuments l'histoire des premiers empereurs, il faut compléter le voyage de Rome par le voyage de Naples. Auguste alla recréer ses yeux mourants au spectacle des rivages de la Campanie et des îles du golfe napolitain : il mourut à Nola. Tibère a donné à Caprée une honteuse immortalité ; Misène vit sa triste et juste fin. Pouzzoles rappelle encore la folie de Caligula. Enfin cette région enchantée a vu

sous Néron s'accomplir le plus odieux de ses crimes, le meurtre d'Agrippine, meurtre manqué et repris à plusieurs fois, et qui se termine par un tableau que l'on ose à peine regarder, Néron accourant vers le cadavre nu de sa mère, le contemplant et le touchant, louant ceci, blâmant cela, toujours avec sa prétention de connaisseur et d'artiste; puis il eut soif et il but!

Il y a plus de trente ans, jouissant pour la première fois du spectacle de ces bords incomparables, je ne pouvais, au milieu de leurs enchantements, écarter leurs souvenirs, et sortant des Champs-Élysées de Virgile, qu'on a cru retrouver dans ces lieux dignes d'un tel nom, je m'écriai :

A voir ces frais coteaux, ces bords délicieux,
Qu'ombrage le figuier, que le pampre couronne,
Ces sommets verdoyants qu'un air pur environne,
Ces contours arrondis pour le charme des yeux,
Ces flots si doucement roulant leurs plis humides,
    Semblables aux plis gracieux
D'une robe d'azur qu'à la clarté des cieux
Déroule en se jouant une des néréides;
  A voir ce jour si doux, si radieux,
Ce jour qui semble fait pour éclairer les dieux,
On se croirait encore au sein de l'Élysée.....
  Mais cette terre, où nous cueillons des fleurs,
    De sang humain est arrosée,
     C'est la terre des douleurs,
C'est la terre de l'homme, et du crime, et des pleurs.
Néron sur cette plage a fait tuer sa mère,
Et cette île à nos pieds, c'est l'île de Tibère [1].

[1] *Voyage aux Enfers de Virgile.*

VII

GALBA — OTHON — VITELLIUS — VESPASIEN ET TITUS

Galba, son caractère et ses portraits ; lieu de sa mort et de sa sépulture. — Othon continue la Maison-Dorée, et aspire à continuer Néron. — Vitellius, service que son buste a rendu à sa renommée. — La guerre civile à Rome, siége et incendie du Capitole. — Fin de Vitellius. — Vespasien, son caractère et sa physionomie. — Réaction contre la mémoire de Néron, le colosse de Néron transporté, le temple de Claude restauré, le Colisée remplaçant le lac de Néron. — Vespasien relève le temple de Jupiter Capitolin, motif politique. — Le temple de la Paix, la paix sous l'empire. — Titus, son arc de triomphe, les Juifs à Rome. — A-t-il mérité sa réputation? — Beauté de Titus. — Thermes de Titus construits sur la Maison-Dorée.

C'est par un singulier abus de langage qu'on a appelé les douze premiers maîtres absolus de Rome les douze Césars. César n'a pas fondé une dynastie, il n'a eu qu'un héritier. Tibère, successeur du petit-neveu de César, n'a plus rien de son sang. Caligula descend, il est vrai, par les femmes de Julie, fille d'Auguste ; mais Claude est un neveu de Tibère. Avec lui, l'em-

pire sortit une seconde fois de la famille de César ; il rentra dans la ligne féminine de cette famille par Néron, arrière-petit-fils de Julie. On voit combien le principe de succession était incertain. Caligula régna, quoique Tibère eût laissé un fils et lui eût légué l'empire. Caligula, Claude et Néron sont déjà les élus de la soldatesque. Après Néron, la race des Césars fut entièrement éteinte. Dès ce moment, l'élection ou l'adoption transmit l'empire, où l'hérédité ne fut jamais permanente. Ce gouvernement auquel, comme dit Dion Cassius, il n'est personne qui ne pût prétendre, n'offrait pas les avantages de la succession régulière des monarchies ; révolutionnaire de sa nature, il ne connut que l'hérédité du despotisme.

Les descendants d'Auguste ont tous quelque chose de ce beau profil césarien que, par un jeu étonnant du sort, devait reproduire après tant de siècles le premier empereur des Français ; mais avec Galba commence une nouvelle série de princes, empereurs d'aventure qui n'ont plus une goutte du sang d'Auguste ou de Livie, et dont les traits sont nouveaux comme l'origine. Bien que Galba prétendît descendre de Jupiter et de Pasiphaé, Vitellius de la déesse Vitellia et de l'ancien roi mythologique du Latium Faunus, ils ne durent leur grandeur qu'au choix des armées et à la docilité de la multitude ; leur fabuleuse extraction n'y fut pour rien.

Aussi toute ressemblance extérieure avec Auguste

ou Tibère a disparu de leurs images. Galba a ce nez crochu dont parle Suétone. C'est un vieillard chauve, il avait soixante-treize ans quand il monta sur le trône. Son visage, sombre et dur, est sans noblesse, mais ne manque pas d'énergie. En effet, son caractère montra quelques traits de l'ancienne physionomie du général romain. Dans le mot adressé par lui au soldat qui se vantait d'avoir tué son rival Othon : « Qui te l'a ordonné ? » on retrouve la tradition de la discipline antique. Galba dit aussi aux troupes qui réclamaient ses largesses : « J'enrôle les soldats et ne les achète point. » Malheureusement l'avarice, qui fut un de ses vices honteux, peut avoir dicté ces mots autant que la fermeté. Cette fermeté est le seul beau côté du caractère de Galba, et la haine qu'elle inspira aux prétoriens le seul trait qui honore sa mémoire. C'est sans doute ce qui l'a fait appeler un grand citoyen par Juvénal, hyperbolique cette fois dans la louange comme il l'est plus souvent dans la satire ; mais il ne faut pas oublier que chez Galba la fermeté était accompagnée d'une cruauté que les haines qu'elle souleva purent alléguer pour se justifier. Quand les légions d'Espagne l'eurent proclamé, il marcha sur Rome précédé par cette double réputation de sévérité et de barbarie ; on racontait que les commandants de places qui avaient hésité à le reconnaître avaient été égorgés avec leurs femmes et leurs enfants, et qu'il avait fait massacrer des milliers de soldats désarmés.

Il s'était arrêté en chemin pour mettre à mort sans jugement plusieurs personnages considérables. Sa marche fut ralentie par ses meurtres, *tardum Galbæ iter et cruentum*. Pour son avarice, on en citait des exemples incroyables qui vont bien à la vulgarité de ses traits, comme cette route lente et sanguinaire dont parle Tacite s'explique par leur dureté. On ne peut se défendre d'une certaine émotion en voyant la triste fin de ce vieux soudard cruel et débauché, qui, s'il fut un faible empereur, dominé par ceux qui l'entouraient et dont il toléra toutes les iniquités, montra au moins une certaine vigueur contre les indignes soldats qui commençaient à perdre les vertus militaires au moment où ils usurpaient le pouvoir politique. Déjà Corbulon s'était plaint que leur lâcheté lui était plus à craindre que le courage de l'ennemi : pourquoi eussent-ils aimé à braver les fatigues et les périls pour une patrie qui n'était plus, ou pour un empereur comme ceux qu'ils faisaient?

Plutarque, qui a daigné écrire la vie de Galba, la termine par ces mots : « Il ne laissa personne qui regrettât le gouvernement de son empire, mais bien plusieurs qui eurent pitié et compasion de sa mort. »

Pour ma part, j'éprouvais cette pitié peu mêlée d'intérêt, quand, dans mes promenades au Palatin et au Forum, je suivais pour ainsi dire à la trace les incidents de sa chute misérable et de sa mort tragique. Je ressentais en même temps un profond dégoût pour

ces soldats qui l'égorgèrent sept mois après l'avoir proclamé, parce qu'il marchandait avec eux sur le payement de l'élection, et pour cette foule qui regarda pendant le meurtre et applaudit après. Tacite nous a laissé de la mort de Galba un récit détaillé dont l'exactitude topographique permet, quand on est sur les lieux, d'assister pour ainsi dire à l'événement.

Galba est sur le Palatin, il adresse des sacrifices et des prières à ces dieux qui, selon la forte expression de l'historien, ont déjà passé à un autre empereur. Galba n'ose affronter l'armée, il envoie vers elle Pison, cet intéressant jeune homme qu'il venait d'adopter, et qui allait périr cinq jours après son adoption. Pison harangue les cohortes de service du haut de l'escalier par où on descendait du palais dans le Forum. Des messagers sont envoyés vers un corps d'élite de l'armée d'Illyrie qui campait sous le portique Vipsanien, c'est-à-dire le portique d'Agrippa, là où est maintenant le palais Doria, par conséquent à une assez petite distance du Palatin; d'autres, au camp des prétoriens, dont nous connaissons l'emplacement, près de la porte Nomentane, aujourd'hui la *Porta Pia*. Les prétoriens menacent les envoyés de Galba et arrêtent l'un d'eux. Au portique d'Agrippa, ils sont reçus à coups de javelot. Les troupes de Germanie hésitent. On avait été les chercher dans le temple de la Liberté, ce lieu dont le nom figure si étrangement au milieu de ces luttes pour l'empire. Cependant la plèbe

tout entière, à laquelle se mêlaient des esclaves, envahit le palais où Galba demeurait toujours, ignorant ce qui se passait au dehors. Le palais retentit de clameurs discordantes qui demandaient la mort d'Othon, le supplice des coupables, comme cette tourbe dans l'amphithéâtre aurait, par caprice, demandé la mort d'un gladiateur. Tout cela n'avait rien de sérieux, car, ajoute Tacite, « le même jour ils devaient demander le contraire avec un égal emportement; mais c'était un usage reçu de flatter le prince, quel qu'il fût, par des acclamations désordonnées et un enthousiasme apparent. » Entouré de sa cour tumultueuse, Galba balance entre deux partis, sortir du palais ou y rester. Autour de lui, les avis sont partagés et s'expriment avec violence. Tout à coup le bruit se répand qu'Othon a été tué; c'était un piége tendu à Galba pour l'attirer hors du palais. Alors les applaudissements et l'enthousiasme redoublent. « Des chevaliers et des sénateurs, téméraires depuis qu'ils ne tremblent plus, brisent les portes du palais et s'y précipitent pour se montrer à Galba; » on a reconnu Tacite. Galba se décide à sortir. Il prend sa cuirasse; mais comme au milieu de cette foule en désordre le vieillard ne peut se tenir sur ses jambes, on le place dans une litière et on l'emporte ainsi.

Pendant que ces choses se passaient au Palatin, dans la demeure impériale, Othon, sans que Galba s'en doutât, avait été proclamé empereur dans le Fo-

rum à deux pas de lui ; présent au sacrifice qu'avait offert Galba, Othon s'était retiré, sous prétexte d'aller voir une maison qu'il voulait acheter. Appuyé sur le bras d'un affranchi, il traverse le palais de Tibère, sort par les derrières du Palatin, descend au Velabre, grâce à ce détour arrive au Forum, caché, selon quelques-uns, dans une litière de femme, et gagne le *Milliaire d'Or*, au-dessous du temple de Saturne. On a découvert, il y a peu d'années, la base de cette pierre milliaire, centre de toutes les voies de l'empire, et elle est placée en effet au-dessous du temple de Saturne, dont il reste plusieurs colonnes. A côté du *Milliaire d'Or* était l'ancienne tribune aux harangues, dont la base aussi a été retrouvée. C'est là qu'Othon fut salué empereur par vingt-trois soldats, qui, le prenant sur leurs épaules, l'emportent, fort inquiet du nombre de ses partisans, au camp des prétoriens. Pendant le trajet, qui ne put durer beaucoup plus d'un quart d'heure, une vingtaine de soldats, peu décidés, se joignent à son cortége. Arrivé au camp, les prétoriens, qui avaient besoin d'un chef pour renverser Galba, prennent celui qu'on leur apporte, le font monter sur la tribune militaire d'où ils viennent de renverser la statue de Galba, et rangent les drapeaux et les aigles autour de lui. « Othon étendait les mains vers les soldats, leur envoyait des baisers, se prosternait devant la foule, faisant tout ce qui est d'un esclave pour régner. » On vient dire

alors à Othon que le peuple s'arme et veut défendre Galba. « Hatons-nous, s'écrie-t-il, et prévenons ce danger. »

Pendant ce temps, Galba était descendu dans le Forum. « Les basiliques et les temples étaient remplis, l'aspect du Forum lugubre; chacun se taisait. Les visages étaient étonnés, les oreilles ouvertes à tous les bruits. Ce n'était ni le tumulte ni le calme, mais comme le silence d'une grande crainte et d'une grande colère, » dit Tacite. Pison avait rejoint Galba et venait mourir avec lui. Les mauvaises nouvelles arrivaient de toutes parts. Les conseils les plus contraires se croisaient. Les uns, les poltrons, disaient qu'il fallait rentrer au palais, les autres monter au Capitole, le plus grand nombre s'établir dans les Rostres, c'étaient les nouveaux Rostres établis par César à l'extrémité méridionale du Forum. Les anciens Rostres, placés à l'autre extrémité, au pied du Capitole, venaient de voir Othon salué empereur. Dans ceux-ci, Cicéron avait parlé contre Catilina, dans les autres contre Antoine. Maintenant Catilina s'appelait Othon et Antoine Galba, mais il n'y avait plus de Cicéron. Le fameux *il est trop tard*, qui est le mot de toutes les révolutions rapides, échappe ici à Tacite. « Comme il arrive, dit-il, dans les délibérations malheureuses, on jugeait le meilleur le parti qu'il n'était plus temps de prendre. »

Galba flottait entre les diverses déterminations

qu'on lui proposait, tandis que dans sa litière il était poussé çà et là par les ondulations de la foule. Alors parurent les soldats qui venaient du camp avec Othon. « Ni l'aspect du Capitole, dit Tacite, ni celui des temples qui dominent le Forum (c'étaient le temple de la Concorde et le temple de Saturne, dont les ruines ou les restes le dominent encore), ne les peuvent arrêter. » Ils dispersent le peuple et s'élancent vers Galba, qui était à l'autre bout du Forum. Par suite du trouble de ceux qui le portaient, le vieil empereur est précipité; il roule à terre près du lieu où Curtius avait plongé dans le gouffre : un soldat lui coupe la gorge, d'autres déchirent ses bras et ses jambes, que ne protége pas sa cuirasse, ou frappent le cadavre, déjà décapité. L'infortuné Pison est arraché du temple de Vesta, situé tout près du Forum, là où est l'église de Saint-Théodore ; on l'égorge, sa tête et celle de Galba sont portées sur des piques, à côté des aigles. Cette scène de l'empire romain est encore plus hideuse que les scènes de notre Terreur, qu'elle rappelle, car si des têtes furent portées par des misérables dans les rues de nos villes, on ne les vit jamais à côté des drapeaux de nos armées.

Voici ce qui surpasse tout : ce peuple, ce sénat, qui voulaient défendre Galba, et que ses meurtriers ont chassés du Forum, se précipitent au camp pour leur rendre grâces de ce qu'ils ont fait, pour insulter Galba, pour baiser la main d'Othon ; mais dans ce moment,

comme pour punir ces lâches citoyens, on apprend que Vitellius a pris les armes. Ainsi tant de bassesse sera perdue. En se prosternant devant le vainqueur et en outrageant le vaincu, on n'a rien fait; voici un autre concurrent qui peut-être l'emportera. Alors viennent toutes les terreurs de la guerre civile, alors on regrette celles mêmes de ces guerres qui ont laissé un souvenir funeste. L'empire s'est maintenu, dit-on, sous Jules César, sous Auguste, la république se fût maintenue sous Pompée et Brutus; mais comment faire des vœux pour Vitellius ou pour Othon? Voilà où l'on en était venu, voilà la paix et la sécurité qu'avait amenées l'empire.

Du Forum encore ensanglanté, Othon fut porté, par-dessus les cadavres, d'abord au Capitole, puis au palais impérial, où le premier il arriva par un égorgement. Il permit de brûler les corps de Galba et de Pison, et de leur donner un tombeau. Un certain Argius, autrefois esclave de Galba, ramassa son corps, qui avait subi mille outrages, et alla lui creuser une humble sépulture dans les jardins de son ancien maître; mais il fallut retrouver la tête : elle avait été mutilée et promenée par les goujats de l'armée. Enfin Argius la trouva le lendemain, et la réunit au corps déjà brûlé.

Les jardins de Galba étaient sur le Janicule, près de la voie Aurélienne, et on croit que le lieu qui vit le dernier dénoûment de cette affreuse tragédie est

celui qu'occupe aujourd'hui la plus charmante promenade de Rome, là où inclinent avec tant de grâce sur des pentes semées d'anémones et où dessinent si délicatement sur l'azur du ciel et des montagnes leurs parasols élégants les pins de la villa Pamphili.

J'ai peu à dire sur Othon, qui ne régna pas tout à fait trois mois, et dont la mort, l'événement le plus remarquable de son histoire, n'eut pas lieu à Rome. On sait que, sans être réduit aux dernières extrémités, entouré de soldats dévoués, dont un, pour lui prouver leur affection, se tua devant lui, il se décida tranquillement à mourir par dégoût, dit-il, de la guerre civile, et plutôt, je pense, par dégoût de la vie. Ce dernier sentiment peut s'expliquer chez un voluptueux blasé comme Othon. Ce qui est sûr, c'est que ce voluptueux, cet efféminé montra dans son suicide, précédé d'un paisible sommeil, cette résolution calme, cette préoccupation du sort des autres qui rendent si admirable la fin de l'austère Caton d'Utique. La fermeté qu'il devait déployer dans sa mort, Othon en avait fait preuve, ce qui est plus extraordinaire, dans plusieurs circonstances de sa vie. Parvenu à l'empire, il ne s'endormit pas au sein des délices, il montra de l'habileté et de l'énergie; mais rien ne fut changé dans son extérieur, ainsi que nous l'apprennent ses bustes. Il conserva pendant son règne rapide cet aspect *mulièbre* dû au soin qu'il prenait d'effacer sur son visage les signes de la virilité

et à l'habitude de remplacer sa chevelure appauvrie par une chevelure artificielle, adaptée avec tant d'art qu'on y était trompé. Les rares portraits d'Othon le montrent en effet d'une beauté régulière et douce, sans barbe et avec un arrangement de cheveux qui le fait d'abord reconnaître. Et le même homme savait parfois marcher en avant des aigles, portant une cuirasse de fer, des vêtements et la chevelure en désordre, *horridus et incomptus*, bien différent de sa renommée, dit Tacite, et j'ajouterai de ses portraits. Il faut avouer que si Othon avait, comme l'assure Juvénal, un miroir dans son bagage de guerre, il ne s'en servait pas tous les jours.

Othon n'eut le temps d'élever aucun monument; mais la première signature qu'il donna, l'expression est de Suétone, fut pour consacrer une somme considérable à l'achèvement de la Maison-Dorée. On a peine à le comprendre, se donner comme le continuateur de Néron était un moyen de popularité. Le bas peuple, pour flatter Othon, l'appelait Néron, et lui-même joignit ce nom au sien dans ses premiers actes. Oui, il y avait une portion du peuple de Rome à qui la mémoire de Néron resta longtemps chère. Longtemps encore après le jour où il avait péri, il y eut des hommes fidèles à cette exécrable mémoire qui portèrent sur son tombeau les fleurs du printemps et de l'été. Comme je l'ai dit, la populace aimait cet empereur, qui chantait, dansait, déclamait devant elle, et

courait dans le cirque pour l'amuser, qui haïssait le sénat, menaçait de le détruire et de livrer les armées et les provinces aux affranchis. L'alliance de la tyrannie et de la démocratie corrompue est naturelle. Du reste on peut croire que ces fleurs apportées au tombeau de Néron l'étaient par des esclaves et des affranchis aux cœurs d'esclaves, mais que le peuple véritable ne partageait point ces honteux regrets, car la mort de Néron fut une joie publique, et les plébéiens (*plebs*) coururent toute la ville coiffés du bonnet de la liberté.

Othon, tout dépravé qu'il était, montra quelques-unes des qualités d'un empereur et mourut admirablement; mais Vitellius, qui lui succéda, fut la honte de l'empire. On avait eu des souverains cruels et insensés, on eut un souverain crapuleux, ce qui ne l'empêchait pas d'être cruel. Sur le champ de bataille de Bedriac, l'aspect des nombreux soldats morts dans la lutte, triste spectacle qui arrachait des larmes aux légionnaires, ne l'émut point. Il fut joyeux, dit Tacite, qu'indigne cette insensibilité, et Dion Cassius nous apprend « qu'il parcourut toute la plaine où gisaient les cadavres, rassasiant ses yeux de cette vue, comme si à ce moment il eût vaincu. » Il ne les fit point ensevelir, car, disait-il, devançant le mot attribué depuis à Charles IX, le corps d'un ennemi sent toujours bon. Il fut accusé de la mort de sa mère et de son fils. Son âme était aussi basse que sanguinaire.

On ne peut dire ce que dans sa jeunesse il avait été pour Tibère à Caprée; le premier il reconnut et adora la divinité de Caligula ; les statues des affranchis de Claude figuraient parmi ses dieux domestiques. Pour gagner la protection de Messaline, il lui avait demandé un jour la permission de la déchausser, portait un soulier de cette femme sous sa toge, et de temps en temps le baisait. Pour plaire à Néron, il avait chanté sur le théâtre, esclave acheté par celui l'engraissait, *saginæ mancipatus emptusque*. Vitellius aurait une réputation plus exécrée, si le goût effréné des plaisirs de la table, qui l'a rendu célèbre, n'eût servi sa mémoire en mettant dans l'ombre ses autres vices et ses crimes, et cela est dû, je pense, en partie à un admirable buste de lui qui a été souvent reproduit, et dans lequel l'artiste a pris à tâche de montrer surtout l'homme gras et gourmand. On croit que ce buste pourrait bien ne pas être authentique, et on y voit une œuvre de la Renaissance, qui a su si bien parfois contrefaire l'antiquité. Je connais, il est vrai, des artistes qui ne sont point de cet avis; mais quel que soit l'auteur de ce buste, qu'on peut voir au musée du Capitole et au musée de Paris, il est évident que le Vitellius qu'on a voulu représenter est le Vitellius sensuel et ami des bons repas, et non le Vitellius impitoyable et parricide. Il vrai qu'il était grand mangeur, toujours ivre dès le milieu du jour et chargé d'embonpoint. Tel le montre en effet le buste que j'ai

cité, mais il a l'air assez bon homme, tandis que sur les médailles et dans un de ses portraits qui se voit à la villa Albani, Vitellius est moins gras et a l'air très-mauvais. Au fond celui-là est le plus historique, car il importait assez peu aux Romains d'avoir pour empereur un goinfre, mais il était pour eux beaucoup plus sérieux d'avoir pour maître un méchant homme.

Aussi bien qu'Othon, Vitellius se montra continuateur de Néron, et zélateur intéressé de sa mémoire. Il voulait embellir encore la Maison-Dorée, qu'il trouvait indigne de lui, et fit célébrer des cérémonies funèbres en l'honneur de celui qui ne méritait que des malédictions. « Ces cérémonies eurent lieu, dit Suétone, au milieu du Champ-de-Mars[1].» Était-ce sur le Pincio, où se trouvait le tombeau de Néron? Peu importe où s'accomplit cet hommage à un souvenir infâme et infamant pour celui qui le rendait. Plutarque fait cette observation : « A tout le moins avaient les habitants de Rome, qui étaient ainsi opprimés, une consolation, c'était qu'il ne leur fallait point d'autre vengeance à l'endroit de ceux qui étaient cause de leur oppression, car ils les voyaient s'entre-tuer eux-mêmes. » En effet,

[1] L'expression *au milieu* serait inexacte quant à la largeur du Champ de Mars, dont le Pincio désigne plutôt la limite du côté de l'orient; mais ces mots pourraient être entendus de la longueur du Champ de Mars, car celui-ci s'étendait au nord, bien au delà de l'enceinte actuelle de Rome et de la Porte du Peuple, jusque vers le pont Milvius, aujourd'hui *Ponte-Molle*.

Othon, qui avait fait tuer Galba, venait de disparaître, et Vitellius allait disparaître à son tour devant Vespasien.

Vitellius, voyant les progrès de l'armée qui a proclamé Vespasien, s'est résolu à déposer l'empire, espérant conserver la vie. Il vient le déclarer au milieu des clameurs de la foule et du silence des soldats. La foule, touchée de pitié, n'accepte point cette abdication pusillanime, lui rend un peu de courage et le décide à retourner au palais. Un seul chemin lui est ouvert, la voie Sacrée ; il la suit et regagne le Palatin. Cependant ses soldats parcourent la ville et égorgent ceux qu'ils rencontrent. Sabinus, frère de Vespasien, était préfet de Rome ; attaqué, il se réfugie avec quelques troupes dans le Capitole. Les soldats de Vitellius, sans chef, entraînés par un mouvement furieux, traversent en courant le Forum. Arrivés au pied du Capitole, ils commencent à monter la pente qui regarde le Forum, dépassent les temples qui le dominaient, et dont, je l'ai dit, deux le dominent encore de leurs débris. Les vitelliens arrivent ainsi aux premières portes de l'enceinte fortifiée. Un portique s'élevait à leur droite; de là les gens de Sabinus jetaient aux assiégeants des pierres et des tuiles. Ceux-ci lancent des matières enflammées, comme c'était l'usage dans les siéges, sur une partie du portique qui faisait saillie. Ils suivaient le feu et allaient entrer par la porte embrasée du Capitole, si Sabinus n'avait improvisé un

rempart avec des statues. Voilà la première mutilation des œuvres de l'art antique, et ce ne sont pas les Barbares qui en sont les auteurs. Les peuples civilisés ont été souvent bien funestes à l'antiquité; Fourmont s'amusait à faire sauter des ruines grecques; une bombe vénitienne a coupé en deux le Parthénon, et j'ai entendu autrefois le brave général Fabvier raconter comment, quand il défendait l'acropole d'Athènes contre les Turcs, il fabriquait des bombes très-passables avec des tronçons de colonne. Il faut le dire, c'est dans le dernier siége de Rome par les Français que pour la première fois la guerre a respecté et ménagé les monuments de l'antiquité. Cette première attaque du Capitole se fit sur la droite de ceux qui encore aujourd'hui y montent du Forum par la rampe de gauche, au-dessus de l'ancienne voie triomphale. Les soldats de Vitellius, repoussés sur ce point et arrêtés par le mur de statues, tentèrent une autre attaque à gauche, là précisément où conduit la rampe dont je parlais tout à l'heure, vers le bois sacré de l'asile qui existait encore en mémoire de Romulus, — c'est aujourd'hui la place du Capitole, — et au pied des *cent marcnes* dont l'escalier par où l'on monte à la roche Tarpéienne représente une partie. De ce côté, l'abord de la citadelle était facilité par des maisons que l'on avait bâties pendant la paix jusqu'à la hauteur du Capitole, et sur les toits desquelles, plats comme l'étaient ceux de l'ancienne Rome, et le sont souvent ceux de la

Rome moderne, il était aisé de monter. Dans cet assaut, le feu prit au temple de Jupiter. Les aigles de bois qui soutenaient le faîte furent atteints par la flamme, et le Capitole brûla. Les assiégeants, maîtres de la place, saisirent Sabinus, le conduisirent à travers le Forum à Vitellius, qui se tenait sur les marches du palais, et qui parut vouloir épargner le frère de Vespasien ; mais la multitude demanda sa mort. Il fut percé de coups, déchiré ; on lui coupa la tête, et l'on traîna son corps aux Gémonies, situées au-dessous du Capitole. Vitellius, qui du lieu où il était placé put voir cet affreux spectacle, devait dans peu y être traîné lui-même.

Bientôt l'armée, qui avait proclamé Vespasien, fut aux portes de Rome. On se battit dans les faubourgs, parmi des maisons, des jardins, des chemins tortueux. Les jardins y sont encore. Les maisons n'y sont plus si pressées, à cause de la *mal'aria*. La populace de Rome prit les armes pour défendre Vitellius, et se rangea sur les collines que voient à leur gauche ceux qui viennent de Ponte-Molle. Les troupes du parti du Vespasien s'avancèrent en trois corps. L'un marchait au milieu par la voie Flaminienne, suivant la route que prennent maintenant les voyageurs qui arrivent de Florence; un second, à la droite de celui-ci, longeait le Tibre, qui fait un coude entre Ponte-Molle et Rome; l'autre avait pris à gauche par la plaine d'*Aqua acetosa*, et, tournant la hauteur qui domine cette plaine,

était allé chercher la *via Salara* pour entrer par la porte Colline, vers les jardins de Salluste. Il y avait là de petits chemins étroits et glissants. La partie de l'armée qui s'y était engagée fut fort incommodée par les vitelliens, qui du haut des murs de ces jardins faisaient pleuvoir sur elle des pierres et des traits; mais vers le soir ceux-ci furent enveloppés par la cavalerie, qui avait forcé la porte Colline. On combattit aussi dans le Champ de Mars. C'était la première fois que la guerre civile se faisait si près de Rome. Enfin Rome même en fut le théâtre. Les soldats de Vespasien, après y avoir pénétré, étaient arrêtés par une foule compacte qui encombrait les rues étroites, et écrasés par les tuiles qu'on lançait sur eux du sommet des maisons. Pour achever de rendre présents au lecteur ces combats, qu'il peut, grâce à la fidélité descriptive de Tacite, voir de ses yeux, je traduirai quelques lignes du grand historien.

« Les combattants avaient pour spectateurs le peuple, qui, comme s'il se fût agi d'un combat dans l'amphithéâtre, applaudissait ceux-ci ou ceux-là lorsque leurs adversaires avaient le dessous, demandant que les soldats qui se cachaient dans les boutiques ou se réfugiaient dans les maisons en fussent arrachés, puis égorgés, et s'emparait ainsi de la meilleure partie du butin, car, tandis que le soldat était tout entier au carnage et au sang, les dépouilles tombaient aux mains de la populace. L'aspect de la ville était terrible

et hideux. Ici des combats et des blessures, là des bains et des cabarets, du sang et des monceaux de morts, des prostituées et leurs pareils. Toutes les fureurs de la débauche dans une paix dissolue, toutes les horreurs d'une affreuse captivité étaient là, tous les crimes et toutes les joies. » Le camp des Prétoriens fut attaqué et défendu avec rage, avec un acharnement désespéré. Beaucoup moururent sur le mur du camp. Lorsqu'on brisa les portes, on vit ceux qui restaient, intrépides en présence de leurs vainqueurs, rendre blessure pour blessure ; les mourants avaient soin, en exhalant leur dernier soupir, de tourner la face à l'ennemi.

La mort de Vitellius est racontée par Tacite, par Suétone et par Dion Cassius avec autant de détails que celle de Galba, et nous pouvons de même contempler sa fin, aussi laide que sa vie. On éprouve quelque compassion pour Galba, bien qu'il fût avare et cruel, parce qu'il y avait du moins en lui quelque étincelle de l'ancienne énergie romaine ; mais il est impossible de s'attendrir beaucoup sur ce glouton féroce et bas, qui montra dans le malheur la plus vile pusillanimité. Le lieu de la scène est à peu près le même. Vitellius est au palais ; de ce palais, quelques jours auparavant, il avait vu, en dînant, brûler le Capitole ; il s'en échappe pour gagner, à travers le cirque, l'Aventin, où se trouvait la maison de sa femme, espérant de là se rendre à Terracine et y rejoindre son frère, qui y te-

nait avec quelques cohortes. Il n'avait auprès de lui qu'un boulanger et un cuisinier, deux personnages importants pour Vitellius, et dont il ne voulait pas se séparer. Puis, sur un bruit qu'il serait épargné, il se laisse reporter au palais, qu'il trouve vide. Ses deux compagnons de fuite l'abandonnent. Il met autour de son corps une ceinture remplie de pièces d'or, et va se réfugier où? Tacite se borne à dire dans une honteuse cachette; selon Suétone, dans la loge du portier. Il s'y barricada avec un matelas, après avoir attaché le chien devant la porte. Si l'on en croit Dion Cassius, Vitellius s'était caché dans un chenil, d'où on vint l'arracher vêtu d'une méchante saie et tout déchiré par les morsures des chiens. Nul ne le reconnaissait, et on lui demandait où était l'empereur; lui cherchait par ses réponses à prolonger l'erreur des soldats. Reconnu enfin, il demanda qu'on épargnât sa vie, qu'on le gardât prisonnier, disant qu'il avait à faire des révélations qui intéressaient le salut de Vespasien. Ses bourreaux ne l'écoutent pas, ils déchirent ses vêtements, lui attachent les mains derrière le dos, lui mettent une corde au cou, le traînent le long de la voie Sacrée et à travers le Forum. Beaucoup l'insultent, et personne ne le plaint. L'abjection de sa mort étouffait la pitié, selon la dure parole de Tacite. Pour moi, la pitié, que je croyais ne pouvoir éprouver pour Vitellius, me prend quand je le vois devenir le jouet de cette lâche cruauté de la populace, qui s'acharne éga-

lement sur sa proie, qu'elle soit innocente ou criminelle, cruauté dont quelques détails rappellent dans le supplice d'un monstre le supplice du vertueux Bailly. On lui jette des ordures au visage, et quand il veut baisser la tête, on le force avec la pointe d'un glaive à la relever. Cette foule abrutie par le despotisme lui reproche même ses défauts corporels, sa taille démesurée, sa face enluminée, son gros ventre, la faiblesse d'une de ses jambes. Le malheureux trouva sous ces outrages un mot triste et noble. Un tribun l'insultait; Vitellius lui dit : « J'ai été ton empereur! » Enfin, quand il fut arrivé au bout de la voie Sacrée, devant l'escalier des Gémonies, on l'égorgea à petits coups, et on le traîna avec un croc dans le Tibre. En présence de ce long et barbare supplice, l'indignation et le mépris, si justement dus à la victime, se reportent sur les meurtriers. On détourne les yeux avec dégoût du lieu où ces abominations viennent de s'accomplir. Le regard alors rencontre le temple de Vespasien, dont les ruines sont tout près, Vespasien qui ne méritait pas un temple, mais qui méritait mieux le pouvoir que ses prédécesseurs, et dont le règne intelligent et vigoureux va nous reposer des misérables règnes que nous venons de traverser.

Ce règne meilleur, nous n'avons pu voir à Rome qu'une partie de ce qui l'a précédé et amené. Que de désordres, de calamités, d'horreurs! Voilà cette paix de l'empire que l'on avait payée du prix de la liberté.

On voulait en finir avec les guerres civiles, et la guerre civile était dans les rues de Rome, et l'on se battait au Capitole; le Capitole brûlait, ce qui n'était jamais arrivé, même dans l'incendie allumé par les Gaulois. Il périt cinquante mille hommes dans la ville et autour de la ville pendant les combats des partisans de Vitellius contre les partisans de Vespasien, et ce n'était pas seulement Rome qui était ainsi ravagée : la guerre civile avait fait le tour du monde romain ; l'effroyable destruction de Crémone montre ce que coûtaient aux provinces les luttes des prétendants à l'empire. La guerre civile avait, comme dit Tacite, parcouru toutes les provinces et toutes les armées, et l'on avait pu regretter, selon lui, les luttes si sanglantes, mais moins désastreuses pour l'État, de César et de Pompée, d'Octave et d'Antoine.

Au moment d'aborder l'époque terrible d'où nous sortons, Tacite s'écrie de son ton le plus sombre : « L'histoire que je vais écrire abonde en désastres, en combats atroces, en discordes, la paix même y sera cruelle, quatre empereurs périssant par le glaive, trois guerres civiles, des guerres étrangères en plus grand nombre, et souvent en même temps la guerre étrangère et la guerre civile. » L'empire, déchiré au dedans, est menacé au dehors. Tacite continue : « Des succès en Orient, mais des revers en Occident. L'Illyrie se trouble, la Gaule chancelle, la Bretagne domptée est bien vite perdue, les Suèves et les Sarmates se

soulèvent. » En effet, l'armée des peuples barbares, que la république avait contenue, dont César avait rejeté l'avant-garde au delà du Rhin, qui avait épouvanté Auguste pour la sécurité de l'Italie, cette armée gronde au loin, de jour en jour plus menaçante. Le Batave Civilis put croire un moment qu'il allait régner sur la Germanie et sur la Gaule. La fortune de Rome, plus que la discipline et le courage de ses légions dégénérées, on le voit à chaque page dans Tacite, devait l'emporter encore. Plus tard quelques princes admirables et guerriers, comme Trajan et Marc-Aurèle, repousseront les Barbares au delà du Danube et les arrêteront pour un temps; mais quand tout dépend d'un coup de dé, on ne saurait gagner toujours, et c'était un coup de dé qui donnait les bons empereurs. Après eux, l'envahissement et le déchirement recommencèrent. Une société qui ne reposait point sur elle-même, mais sur les caprices d'un chef élu par le caprice d'une armée, s'affaissait inévitablement, et, sous le double poids des divisions intestines et des agressions extérieures, devait finir, en s'aplatissant toujours, par être écrasée tout à fait.

La famille des Flaviens donne le premier exemple d'une succession dynastique régulière pendant trois règnes; mais l'hérédité, passagèrement introduite dans l'empire romain, ne lui porta presque jamais bonheur. Marc-Aurèle fut père de Commode, Septime Sévère de Caracalla. De même Vespasien eut Domitien

pour fils. Quant à Titus, dont le règne si court fut salué avec un enthousiasme qui était surtout de l'espérance, j'y reviendrai.

Vespasien est un personnage. Il a de l'activité, de l'énergie, de l'habileté, de la modération. Avec lui, le bon sens arrive au trône. Il eût été, dit Tacite, l'égal des anciens généraux de la république, sauf l'avarice. Son avarice en effet fut révoltante, et on peut le dire quand on songe aux impôts qu'il imagina. Un jour il prit le pot-de-vin donné à l'un de ses serviteurs pour un emploi qui devait être accordé à la recommandation de celui-ci; il en partagea un autre avec son cocher. La détresse des finances de l'État, par laquelle on a cherché à justifier l'avarice de Vespasien, n'était là pour rien. C'était une manie. La seule excuse de cet amour de l'argent, c'est que sa famille était une famille de finance; son grand-père avait été percepteur, son père receveur des contributions et usurier, car l'avénement des Flaviens à l'empire est l'avénement de ce que nous appellerions la bourgeoisie. Jusqu'à elle les empereurs étaient ou avaient au moins la prétention d'être de race illustre. Pour Vespasien, il était fort exempt de toute vanité de ce genre, et riait beaucoup de ceux qui voulaient le faire descendre d'un compagnon d'Hercule. Vespasien fut, si j'osais employer ce mot dans son acception moderne, un empereur bourgeois; il conserva toujours des goûts simples, se déplaisait dans le palais impérial, et habitait de

préférence les jardins de Salluste. Positif et railleur, il se moquait des présages. Une comète ayant paru dans le ciel, il affirma que cela regardait le roi des Parthes, qui avait une longue chevelure; lorsqu'il tomba malade, il dit : « M'est avis. que je deviens dieu. »

Jamais portrait ne montra mieux l'homme. Son visage exprime la vigueur et la capacité, sans aucune élévation. C'est une tête ferme et carrée, comme était sa personne; *structurâ quadratâ firmisque membris*, dit Suétone, qui ajoute : « Il avait l'air d'un homme qui fait un effort. » Cette énergie constamment tendue lui inspira sa dernière parole : « Un empereur doit mourir debout. » On voit aussi dans ses petits yeux perçants, dans ses lèvres fines, l'expression sarcastique d'un esprit qui n'était dupe de rien. Vespasien a l'air d'un vieux général retors, bien fait, dans un temps comme le sien, pour monter de très-bas à l'empire et pour s'y maintenir. Rien ne lui coûtait d'ailleurs. Il avait été très-plat sous Caligula, s'était fait protéger par l'affranchi Narcisse sous Claude, avait escorté Néron dans son voyage en Grèce; mais, s'étant endormi pendant que l'empereur chantait, il avait perdu, par cette faute involontaire, tout crédit. Vespasien avait employé tous les moyens pour parvenir; au moins se montra-t-il digne d'être arrivé, mais il ne dépouilla jamais complétement l'abjection de sa première fortune, et sur sa toge impériale il y eut

toujours un peu de la boue que Caligula s'était amusé un jour à lui faire jeter.

Il ne faut pas être trop difficile envers les empereurs romains. En voilà un du moins qui a quelques grandes qualités ; d'abord les qualités guerrières. En Angleterre[1], Vespasien avait pris vingt villes et gagné trente batailles. Il savait se faire aimer des soldats sans les corrompre. Administrateur vigilant et réformateur sévère de la justice, il montra de l'humanité envers ses ennemis. La seule barbarie qu'on puisse lui reprocher, et elle étonne de sa part, c'est d'avoir fait mourir avec Sabinus sa femme Éponine, qui avait vécu près de lui neuf ans cachée dans un tombeau où elle était devenue mère de deux enfants, et qui, les montrant à Vespasien afin de l'attendrir en faveur de son mari, lui disait : « Je les ai mis au monde pour pouvoir te présenter plus de suppliants. »

Le principal mérite de Vespasien fut de commencer une honnête réaction contre la mémoire de Néron, ce que personne n'avait osé faire avant lui. Cette juste

[1] Il semblerait que Vespasien a laissé un fâcheux souvenir dans notre Normandie, qu'il traversa sans doute lors de son expédition dans la Grande-Bretagne, et qu'il dut rançonner en passant, car encore aujourd'hui son nom y est prononcé comme une injure par les paysans. Dans certains villages de cette province, on a entendu des mères dire à leurs enfants, en manière de reproche : « Tu es un Vespasian. » Ces bonnes femmes n'avaient pas lu l'histoire, et le nom de l'empereur romain n'avait pu leur arriver que par la tradition populaire, à moins que ce ne fût un souvenir des romans du moyen âge, où figurait Vespasien, et des cruautés du siége de Jérusalem.

réaction tentée par Vespasien se continua sous ses fils. Elle se manifeste à Rome d'une manière remarquable dans l'histoire des monuments. Vespasien fit transporter dans le temple de la Paix, qui était une sorte de musée, les chefs-d'œuvre de la Grèce que Néron avait entassés dans son palais. Si son colosse ne fut pas abattu, il fut ôté du moins de la place d'honneur qu'il occupait à l'entrée de la Maison-Dorée, et transporté dans la *via Sacra*, où il n'était plus qu'une décoration de la voie publique; on plaça des rayons autour de sa tête et on en fit un Apollon. Quant à la Maison-Dorée elle-même, cette œuvre gigantesque de Néron que voulaient continuer ceux qui, comme Othon, prétendaient aussi continuer son règne, Vespasien et son fils Titus, ainsi que nous le verrons plus en détail en parlant de celui-ci, prirent à tâche d'en faire disparaître les traces. Vespasien choisit le lieu où était le lac artificiel de Néron, un des principaux ornements de la Maison-Dorée, pour y jeter les fondements du Colisée. La même pensée fit relever par Vespasien le temple de Claude, que Néron, dans sa haine de son père adoptif, avait pris plaisir à détruire presque complètement pour faire place aux empiétements de la Maison-Dorée. La réparation de ce temple était un reproche adressé par Vespasien à l'impiété de Néron.

Réparateur de l'État après plusieurs empereurs qui avaient travaillé à sa ruine, Vespasien voulut aussi réparer les ruines que les incendies, et surtout celui de

Néron, y avaient faites. Dans cette intention, il permit d'occuper les terrains vacants et d'y construire, si les propriétaires n'en faisaient point usage. Le *Tabularium*, c'est-à-dire le dépôt des archives, avait souffert dans l'incendie du Capitole, auquel il était adossé. Le monument même n'avait point été consumé, car ses fortes arcades en péperin, du temps de la république, subsistent encore; mais trois mille tables de bronze, où étaient gravés les sénatus-consultes, les traités de paix, les priviléges accordés aux villes ou aux citoyens, avaient été la proie des flammes. Vespasien fit faire de grandes recherches pour en retrouver des copies, et rétablit cette collection de documents, qui, si nous l'avions, serait sans prix.

Vespasien restaura le théâtre de Marcellus. Ce théâtre avait déjà brûlé souvent et devait brûler encore. Ce qui brûlait ainsi, c'étaient sans doute les siéges, les planches du théâtre, les décorations, mais non pas le monument lui-même, au moins le monument tout entier; car ce qui en reste, on peut l'affirmer d'après l'intégrité et la pureté de l'architecture, n'a été ni réparé ni touché depuis le règne d'Auguste. On attribue encore à Vespasien la restauration du temple de l'Honneur et de la Vertu, dont il fit rafraîchir les peintures. C'était prendre bien de la peine pour un culte dont la mode était passée.

Vespasien, qui, dans sa vie privée, était d'une extrême parcimonie, n'épargnait rien quand il s'agissait

des divertissements ou des édifices publics. Il apporta un zèle extrême à rebâtir le Capitole. On le vit se mettre lui-même à l'ouvrage et placer des pierres sur son dos comme un simple manœuvre. Quelques débris de muraille cachés dans le couvent des franciscains d'*Ara-Cœli* sont tout ce qui reste de ce temple fameux. Vespasien avait ses raisons pour le reconstruire. D'abord c'étaient ses ennemis, les partisans de Vitellius, qui l'avaient incendié lorsqu'ils y attaquaient son frère Sabinus, si indignement égorgé par eux, et puis il était important pour lui de rendre aux Romains le temple de Jupiter Capitolin, temple dont on regardait l'existence comme liée aux destinées de Rome, à tel point que, lorsqu'il fut la proie des flammes, quelques-uns craignirent que ces destinées ne touchassent à leur terme. Il était habile, en réparant le *palladium* romain, de paraître lui donner un nouveau commencement associé aux commencements de la nouvelle famille appelée à l'empire. C'est ainsi qu'on s'explique l'empressement de Vespasien à prendre part aux travaux de reconstruction, comme l'aurait pu faire un prince plus dévot que lui. Vespasien ne se montrait religieux que parce qu'il était politique.

Comment un homme avant tout pratique comme il l'était eût-il négligé les travaux d'utilité publique? Aussi la Porte-Majeure nous montre-t-elle au-dessous de l'inscription de Claude une inscription de Vespa-

sien. Elle nous apprend qu'il avait réparé à ses frais l'aqueduc de Claude. Loin de Rome, une autre inscription atteste que Vespasien, pour faire passer la voie Aurélienne, a taillé une montagne. L'inscription a bien la simplicité du caractère de son auteur et se termine par la formule ordinaire : *faciendum curavit*, comme s'il s'agissait de tout autre chemin.

Enfin Vespasien bâtit le temple de la Paix. Cet avare, qui autrefois avait tout osé jusqu'à extorquer à un jeune homme 40,000 fr. pour le faire nommer sénateur contre la volonté de son père, et qui, devenu empereur, vivait assez pauvrement, éleva un des plus magnifiques monuments de l'ancienne Rome, le temple de la Paix. Il y avait rassemblé un grand nombre d'objets précieux, et entre autres les vases d'or et le chandelier aux sept branches pris dans le temple de Jérusalem. La république, qui avait élevé des temples à tant de divinités et même à la Fièvre, n'en avait point consacré à la Paix, car la guerre était l'état permanent et nécessaire du peuple romain. Auguste ferma le temple de Janus, mais il fallut bientôt le rouvrir. J'ai montré plus haut ce qu'était la paix de l'empire romain quand Vespasien monta sur le trône : par cela même, il devait attacher un grand prix à inaugurer l'ère pacifique qu'on attendait de chaque empereur avec un espoir toujours renaissant et toujours bientôt déçu.

Si le grand édifice, en partie conservé, qu'on ap-

pelle quelquefois le temple de la Paix, devait garder ce nom, une des plus imposantes ruines de Rome se rattacherait à la mémoire de Vespasien; mais cette ruine majestueuse, formée de trois grands arceaux qu'on voit encore aujourd'hui près du Forum, ne peut être le temple de la Paix. D'abord nous savons que ce temple magnifique brûla sous Commode[1]. En supposant qu'on l'ait reconstruit alors, ce que l'histoire ne dit point, l'architecture de l'édifice dont on voit encore les ruines ne peut être du temps des Antonins. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les ornements du prétendu temple de la Paix avec ceux du beau temple d'Antonin et Faustine, qui est à côté. De plus, cet édifice n'a jamais été un temple : ce fut évidemment une basilique. Nous la retrouverons quand nous serons parvenus à l'époque de Constantin. La basilique fut construite à peu près dans l'endroit où Vespasien avait élevé le temple de la Paix, ce qui explique comment l'on a confondu ces deux monuments. Un beau fragment de mur qu'on découvre près de la basilique a probablement fait partie du temple de la Paix, œuvre de Vespasien, dont il est le seul reste.

Derrière le temple de la Paix était, ce semble, le quartier des libraires; du moins c'est là que Martial

[1] Galien parle de cet incendie, qui consuma ses livres dans sa boutique (ἀποθήκη), qui était près du temple de la Paix. L'incendie dut être bien violent, car Galien mentionne aussi la destruction de grandes bibliothèques sur le Palatin, probablement les deux bibliothèques construites par Auguste, près de sa maison et du temple d'Apollon

donne l'adresse du sien. « Si tu veux, dit-il, avoir mes légers ouvrages pour en faire les compagnons de ta longue route, achète-les dans leur petit format, car ils peuvent tous tenir dans la main ; mais il faut que tu saches où l'on me vend. Pour t'éviter la peine de courir toute la ville, je vais te conduire de manière à ce que tu ne puisses t'égarer. Demande Secundus, l'affranchi du noble Lucens, derrière le temple de la Paix et le Forum-Palladien. » Les éditeurs de Rome faisaient comme les nôtres, ils affichaient à leur porte les titres des livres nouveaux. C'est ce que nous apprend ailleurs Martial en parlant d'un autre libraire qui demeurait non loin du premier, en face du Forum de César. « C'est là qu'il faut m'aller chercher. Demande-moi à Atrectus, c'est le nom que porte le maître du magasin ; il te donnera un exemplaire de première ou de seconde qualité, satiné à la pierre ponce, orné de pourpre ; tu peux avoir un Martial pour cinq deniers. » On voit que les livres se vendaient à Rome exactement comme chez nous. Cela étonne, on ne conçoit pas d'abord une vente régulière de livres là où ils ne peuvent être multipliés par l'imprimerie ; mais les copistes tenaient lieu d'imprimeurs. Pline le Jeune parle d'un livre *tiré à mille exemplaires*, et qui avait été expédié dans toute l'Italie et toutes les provinces. Le même auteur s'applaudit que ses ouvrages se vendent à Lyon. Je crois même que les anciens connaissaient les droits d'auteur. Sé-

nèque se pose quelque part cette question : « Les œuvres de Cicéron appartiennent-elles à Cicéron, qui les a composées, ou à Dorus, qui les a *achetées?* » Plus on étudie la société romaine, plus on trouve que dans les petites choses comme dans les grandes elle ressemblait assez souvent à la nôtre.

Du reste, il était un peu téméraire aux auteurs de faire vendre leurs œuvres dans ce quartier, car près du temple de la Paix étaient les *magasins de poivre*, et ils devaient parfois frémir en se rappelant un certain vers d'Horace sur les méchants écrivains dont les œuvres pouvaient servir à envelopper du poivre :

Et piper et quidquid chartis amicitur ineptis.

Mais retournons au temple de la Paix, d'où nous a un peu écartés Martial en nous conduisant chez ses libraires. Si nous n'avons pu découvrir qu'un débris incertain du grand édifice bâti par Vespasien, à quelques pas de là, à l'endroit où la voie Sacrée était le plus élevée, *in summâ viâ*, sur un petit tertre, dernière trace, dit-on, de la Velia de Collatin, nous trouverons, mieux conservé que le temple de la Paix et restauré avec une scrupuleuse exactitude, le charmant arc de Titus, et nous passerons ainsi naturellement de Vespasien à son fils.

Cet arc de triomphe fut élevé en l'honneur de Titus, à l'occasion de la prise sanglante de Jérusalem. On y

voit encore des bas-reliefs d'un très-beau travail. Dans l'un, qui représente le triomphe, on reconnaît, porté par des soldats, parmi les dépouilles du temple, le chandelier aux sept branches. On prétend que les Juifs encore aujourd'hui évitent de passer sous l'arc de Titus. Ils étaient déjà nombreux à Rome au temps de cet empereur, exerçant de petits métiers, échangeant par exemple des allumettes contre des verres cassés, et vivant sur la rive droite du Tibre. Le Transtevère était leur *ghetto*. C'est probablement parmi eux que d'abord se recruta surtout le christianisme à Rome. Aussi est-ce dans le quartier habité par les Juifs qu'apparaît la première assemblée publique des chrétiens, autorisée par Alexandre Sévère, au lieu où s'élève aujourd'hui la vieille et imposante basilique de *Santa-Maria in Trastevere*. On sait que les païens confondaient les premiers chrétiens avec les Juifs, et je crois possible que la pauvre Juive de Juvénal, qui, en mendiant, murmure en secret aux oreilles d'une dame romaine quelque chose sur la loi des Juifs, pourrait bien être une chrétienne, car rien n'était plus loin des idées juives que de parler de la loi à des étrangers. Les Juifs sont traités avec un grand mépris par les satiriques romains. On voit cependant par le témoignage de ces poëtes eux-mêmes que ce qu'ils appellent la superstition juive était très-répandue dans la ville des césars. Le fâcheux d'Horace parle de sa dévotion au sabbat, et à la fin de la cinquième satire de Perse est

une description curieuse de la célébration du sabbat dans les rues de Rome.

Malheureusement le récit qu'avait fait Tacite de la prise de Jérusalem, à laquelle se rapporte l'arc de Titus, est perdu; mais ce qu'il dit de cette singulière nation est remarquable. Si Tacite, en vrai Romain, veut tout rattacher aux traditions du polythéisme, l'émigration des Juifs, par exemple, à l'avénement de Jupiter, il sait le nom de Moïse, que connaît aussi Juvénal, le séjour des Hébreux en Égypte, leur fuite dans le désert, et même l'eau jaillissant miraculeusement du rocher. Parmi beaucoup d'erreurs et de calomnies, il a écrit sur les Juifs ceci : « Entre eux, une fidélité invincible, une charité toujours active; contre le reste du monde une haine indomptable. » L'histoire morale du peuple juif n'est-elle pas dans cette phrase de Tacite?

Une tradition dont je n'ai pu découvrir l'origine veut que le chandelier aux sept branches ait été jeté dans le Tibre par Maxence près de Ponte-Molle le jour de la mémorable bataille qui donna le monde au christianisme. Pour retrouver un tel trésor, il vaudrait la peine de fouiller le Tibre; mais je ne conçois pas pourquoi le païen Maxence aurait emporté de Rome avec lui cet objet sacré. De plus, Procope nous dit que les vases d'or du temple existaient encore au temps de Bélisaire, que Bélisaire les prit à Gélimer, qui les avait enlevés, et le chandelier aux sept bran-

ches était probablement avec les vases d'or. Je ne pense donc pas qu'il y ait espoir de le repêcher dans le Tibre.

Le règne de Titus fut marqué par de grandes calamités; elles lui fournirent l'occasion de montrer du zèle pour la chose publique et une préoccupation bienveillante du sort des citoyens. Alors eut lieu cette célèbre éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum et Pompéi, et dont nous voyons encore aujourd'hui plus que les traces, on peut dire la présence, dans la cendre et la lave sous lesquelles gisent ces villes que le terrible événement a laissées comme elles étaient au moment où il les a frappées. Nulle part on n'observe mieux l'antiquité surprise et saisie pour ainsi dire toute vivante. Une visite à Pompéi est un complément nécessaire au voyage historique que nous faisons dans l'antiquité romaine. Stace disait : « La race future le croira-t-elle, quand elle verra ici d'autres moissons croître sur des villes et des populations enfouies? » Pour voir ce que Stace doutait qu'on pût croire, il suffit d'aller à Portici.

En même temps Rome brûlait de nouveau[1]. Titus se chargea de tous les frais de réparation, et envoya dans

[1] Cet incendie fut terrible. Il consuma ou du moins endommagea beaucoup les temples de Sérapis, d'Isis, de Neptune, le temple de Jupiter Capitolin, qu'on venait de relever et dont Titus commença la reconstruction, les *Septa*, les thermes d'Agrippa, le Panthéon, le *Diribitorium*, le théâtre de Balbus et le théâtre de Pompée, la maison d'Auguste avec le temple d'Apollon et les bibliothèques. On voit que

les temples et les édifices publics les ornements de son palais. Pendant ce règne si court, qui ne dura guère que deux ans, il trouva le temps de restaurer de nouveau l'aqueduc de l'eau Claudia, que son père avait déjà réparé. Tout cela est d'un prince qui connaît ses devoirs envers l'État, et qui mérite l'estime de l'histoire. A-t-il mérité d'être appelé l'amour et les délices du genre humain? C'est autre chose. Qu'est-ce qui resterait pour Trajan, pour Antonin, pour Marc-Aurèle? Tâchons d'apprécier au juste, sans dénigrement, mais sans exagération, ce qu'a été et ce qu'a fait Titus pour se rendre digne de la popularité dont il a joui de son vivant et dans l'histoire.

D'abord il est reconnu qu'il était loin d'être comme césar ce qu'il fut comme empereur. Avant d'arriver au trône, il passait pour vicieux, cruel et avide. Vicieux, je m'abstiendrai des détails. Cruel, il apostait dans les théâtres et dans les camps des gens qui demandaient la mort des personnages qui lui étaient suspects, et en fit périr ainsi plusieurs. Avide, il faisait des marchés avec ceux qui avaient à traiter avec son père et en tirait des sommes. Tout cela était si connu, qu'on s'attendait à voir en lui un autre Néron. Il fallait que Titus eût une bien mauvaise réputation à cette époque pour qu'on l'ait accusé, pendant qu'il

le fléau frappa surtout le Champ de Mars, le Capitole et le Palatin. Il semble ne s'être pas étendu aux autres collines de Rome, comme avait fait l'incendie de Néron.

était en Judée, de travailler pour son propre compte et de vouloir régner en Orient, au point d'inspirer des inquiétudes à Vespasien, et pour qu'on l'ait soupçonné, sans fondement, je pense, d'avoir conspiré contre les jours de son père.

Monté sur le trône, on n'eut plus un seul reproche à lui adresser. Il ne fit tuer personne, ce que les historiens remarquent, car c'était un mérite pour un empereur romain. Il se conduisit bien dans les malheurs publics et s'efforça d'y remédier. Il montra de la libéralité, de la douceur, une constante envie de plaire, ce qui n'est point méprisable dans un souverain absolu. Il fut surtout aimable et gracieux. Empereur *coquette*, il avait pour maxime de ne renvoyer personne sans espérance. Tout cela est bien, mais est-ce assez? Je cherche des actions vraiment généreuses, des mesures vraiment utiles, des lois bienfaisantes, et je vois plus de paroles que d'actions : j'en trouve deux cependant. Il punit les délateurs, les fit battre de verges dans le Forum, puis après les avoir exposés dans l'amphithéâtre, c'est-à-dire dans le Colisée, qu'il venait de dédier, et dont, avant les martyrs chrétiens, c'est le meilleur souvenir, il les condamnait à l'esclavage et à l'exil. Enfin il fit une chose que je préfère aux mots de lui les plus cités. Ayant découvert une conspiration, non-seulement il pardonna aux conspirateurs, mais, ce que j'admire bien plus, il envoya un messager rassurer la mère de l'un d'eux sur le sort de son fils.

Ce trait, à mes yeux, vaut cent fois le fastueux pardon accordé par Auguste à Cinna.

J'ai dit de Titus tout le bien qu'en sait l'histoire, et je n'ai pas, je crois, cherché à l'atténuer; mais, je le demande de nouveau, y a-t-il là de quoi mériter d'être appelé les délices du genre humain? Il n'eut pas le temps d'en faire plus, dira-t-on; soit. Il ne faut pourtant pas trop insister sur la brièveté de son règne, car on pourrait se demander si ce règne, en se prolongeant, aurait tenu tout ce qu'il semblait promettre. Néron aussi avait bien commencé.

Ce qui me paraît distinguer surtout Titus, c'est la facilité, la bonne grâce, l'esprit. « J'ai perdu ma journée! » est un mot touchant, mais c'est surtout un mot spirituel. Titus avait une nature heureuse. Habile à tous les exercices, doué d'une mémoire extraordinaire, il réussissait aux vers, à la prose, à la musique, même il improvisait, art qui commençait à être à la mode, et dont la tradition s'est conservée en Italie jusqu'à nos jours. On craignait un Néron, on en fut quitte pour la peur, et on lui en tint compte. Il dompta ses mauvais penchants, il rassura, il séduisit ses contemporains, il a séduit la postérité.

Il ne négligeait pas de flatter les goûts favoris du peuple romain en donnant des jeux magnifiques, en prenant parti pour tel ou tel gladiateur, en faisant égorger cinq mille animaux en un jour. Il y en eut neuf mille de tués en tout à la dédicace du Colisée et

des thermes de Titus, un certain nombre par des femmes. Titus fit combattre des grues pour amuser le peuple, ce qui était nouveau, et donna le spectacle d'un combat naval dans l'amphithéâtre, transformé en naumachie, ce qui était facile, puisqu'on avait à sa disposition les eaux qui alimentaient les viviers de Néron. De tels spectacles, et les billets de loterie distribués au peuple, que Titus n'eut garde d'oublier, purent bien lui compter pour quelques vertus. Les Romains lui surent beaucoup de gré de ne pas épouser Bérénice, qui était reine et Juive, deux noms odieux; Bérénice, l'incestueuse sœur d'Agrippa, moins intéressante dans Juvénal que dans Racine. Il mourut bientôt, il n'eut pas le temps de diminuer l'admiration et de lasser la faveur publique, et il fut remplacé par Domitien. Celui-ci avait tout ce qu'il fallait pour faire valoir son prédécesseur; aussi Titus laissa-t-il une mémoire bénie, et l'on montrait au pied du Palatin, du côté qui regarde le Cœlius, la maison où il était né, comme on montre à Pau le berceau de Henri IV.

Je remarquais, à propos de Claude, que les historiens des bas temps ne savent presque plus rien de ce qu'il a fait de grand et de bon, et ne connaissent que ses ridicules; de même Aurelius Victor ne connaît que les vertus de Titus. L'histoire, en s'éloignant du temps qu'elle raconte, met toujours plus en évidence le bien ou le mal absolu, le côté dominant d'un caractère. Les nuances s'effacent par la distance des âges, comme les

objets par la distance; les traits saillants se dessinent seuls, et s'isolent des autres traits qui complétaient le tableau. La version des derniers historiens de l'antiquité a souvent été celle qu'ont reçue les âges modernes, dont ils étaient plus près, et auxquels ils ont transmis le passé tel qu'il s'était altéré en arrivant jusqu'à eux. Pour moi, je pense que Titus était un homme d'esprit dont les passions n'étaient pas très-fortes. Après avoir trop cédé, dans sa jeunesse, aux plaisirs, à la cruauté, à l'avidité, il y renonça noblement en montant sur le trône à quarante ans. Il eut un heureux penchant à être aimé, et sut très-habilement faire et surtout dire ce qu'il fallait pour cela. Suétone, qui l'admire sans restriction comme empereur, dit : « Il fut l'amour et les délices du genre humain. Pour gagner tous les cœurs, soit le naturel, soit l'art, soit la fortune, le servirent. » Tous trois y concoururent, je pense, mais l'art y fut pour quelque chose.

Encore cette fois, ce sont les portraits qui m'ont mis sur la voie d'une appréciation que l'étude de l'histoire a confirmée. En voyant ceux de Titus, je fus frappé d'étonnement. Ce qui domine dans presque tous, c'est par excellence la finesse. Je trouvais à l'adorable Titus un air narquois qui me rappelait Vespasien. Cette expression est surtout marquée dans une statue du Vatican, empreinte d'un caractère d'individualité manifeste. Elle est moins sensible dans quel-

ques bustes évidemment idéalisés. Ceux-ci ont une certaine douceur qu'on peut croire un peu étudiée, et jamais l'expression de la bonté vraie comme ceux d'Antonin le Pieux ou de Marc-Aurèle. Il en est qui donnent à Titus un air légèrement boudeur : c'est qu'apparemment il *avait perdu sa journée*, ce qui a bien pu lui arriver quelquefois.

En présence des images de Titus, je n'étais pas moins surpris des termes dans lesquels Tacite et Suétone vantent sa beauté, et même un certain air de majesté et d'autorité qui ne s'accorde guère avec ce qu'ajoute Suétone de sa petite taille et de son ventre un peu proéminent, restrictions que justifie pleinement la statue du Vatican dont je parlais tout à l'heure. La majesté lui manque tout à fait; la beauté même du visage n'est pas remarquable. Les bustes de Titus lui donnent en général une figure bouffie qui fait comprendre les inquiétudes des Romains quand il parvint à l'empire, car cette figure de Titus rappelle assez Néron, Néron jeune et en laid. Je ne puis m'empêcher de croire que l'exagération du mérite de Titus, exagération dont j'ai cherché à expliquer les causes, a produit sur ses historiens une illusion qui s'est étendue même à sa personne, et que dans l'enthousiasme excessif qu'il inspirait, on en est venu à le croire plus beau qu'il n'était parce qu'on le disait meilleur.

La réaction des Flaviens contre la mémoire de Néron a atteint sous Titus son apogée. Il est un monu-

ment à Rome qui montre aux yeux cette réaction trop peu remarquée par l'histoire, et la fait pour ainsi dire toucher au doigt : ce sont les thermes construits par Titus sur une partie de la Maison-Dorée de Néron. Rien n'est plus clair que la relation historique des deux monuments; on reconnaît parfaitement la disposition de l'un et de l'autre. On se promène dans plusieurs des salles du palais de Néron, qui ont été déblayées; on voit les autres encore encombrées, comme elles l'avaient toutes été pour porter les thermes de Titus, dont on découvre au-dessus les débris. Ces salles de la Maison-Dorée conservent les marques d'une grande magnificence. Les unes étaient tournées vers le midi pour l'hiver, les autres vers le nord pour l'été. Un grand corridor était décoré d'élégantes peintures, qui ne sont pas entièrement effacées. On reconnaît l'emplacement d'un petit jardin intérieur, et au milieu un bassin, au centre duquel était la gigantesque coupe de porphyre qui orne la salle ronde au Vatican. Cette coupe a plus de quarante pieds de circonférence et surpasse tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus précieux en ce genre. Çà et là sont des niches préparées pour des statues dont les piédestaux sont debout. Le Laocoon, qui a été trouvé dans une vigne du voisinage, était un des ornements de cette partie de la Maison-Dorée, de ce *casino* de l'immense et splendide villa de Néron.

L'intention qui a fait bâtir par Titus ses thermes

au-dessus de ces appartements magnifiques qu'il a comblés, comme Vespasien avait comblé le bassin de Néron pour y bâtir le Colisée, cette intention est évidente. Les Flaviens veulent étouffer enfin la popularité de Néron, encore caressée par Vitellius, le dernier des empereurs qui les ont précédés; ils veulent se débarrasser de la concurrence d'un souvenir et d'un fantôme, abolir ce souvenir autant que possible, enfouir sous les décombres ce fantôme qui hante le palais construit par Néron, en faisant servir ce palais de fondement à leurs propres édifices.

Suétone nous apprend que la construction des thermes de Titus fut très-promptement achevée. On avait hâte d'en finir avec la mémoire de Néron, et l'empressement était si grand que l'on ne prit pas la peine et qu'on ne se donna pas le temps de retirer des salles que l'on allait encombrer ni des statues admirables, ni cette merveilleuse coupe de porphyre qui n'a pas son égale. Tout cela fut enterré sous les thermes de Titus. Cette négligence à sauver de tels chefs-d'œuvre, négligence dont on ne s'étonne pas assez, suffirait à démontrer quel motif a décidé le fils de Vespasien à placer ses thermes en cet endroit, et sans ce motif elle serait inexplicable. Ainsi comprise, la superposition des deux monuments est une révélation de l'histoire : elle atteste et rend palpable une réaction que les historiens n'ont point assez signalée; mais, dans le silence des historiens, les pierres parlent.

Cette réaction peut se suivre dans les lettres comme à travers les ruines. Jusque-là, si quelque voix s'était élevée contre Néron, elle avait été étouffée sous ses successeurs, qui se portaient pour ses héritiers. En vain on avait écrit l'histoire de tous ceux que Néron avait exilés ou fait mourir. Cette histoire, qui pouvait être longue, ne nous est point parvenue : elle devançait le soulèvement de l'opinion, secondé par le pouvoir ; mais quand vinrent les règnes humains de Vespasien et de Titus, et après Domitien les règnes heureux de Nerva et de Trajan, la littérature s'empressa de condamner une mémoire que les empereurs qui la proscrivaient permettaient de haïr. Ceci se remarque chez presque tous les écrivains de cette époque, chez Tacite d'abord, l'ennemi et le flétrisseur immortel de la tyrannie. Juvénal, âme honnête et vigoureuse, qui eut l'honneur d'être exilé par Domitien, a sur Néron un morceau terrible dans sa huitième satire, et il l'a caractérisé d'un mot en l'appelant un prince joueur de lyre, *citharædo principe*. Sous Domitien lui-même, qui souffrait qu'on attaquât Néron pour faire croire qu'il ne lui ressemblait pas, on voit les poëtes les plus serviles, Stace et Martial, lancer contre Néron des invectives que n'avaient pas le droit de se permettre des flatteurs de Domitien. Stace, en glorifiant les œuvres de celui-ci, pour les relever encore, les oppose à celles de Néron, à ses lacs artificiels, qu'il appelle de sales marécages. Martial s'attendrit

sur le sort des pauvres gens dont la Maison-Dorée a envahi le petit champ; il fait des épigrammes sur Néron mort, pour plaire à Domitien vivant. Il devait en trouver aussi pour Domitien... sous Trajan. Lui et Stace célèbrent la mémoire de Lucain; Lucain, la victime de Néron, était à la mode sous les Flaviens. On achetait beaucoup sa *Pharsale*. Martial lui fait dire : « Il y a des gens qui prétendent que je ne suis pas poëte, mais mon libraire croit que je le suis. »

Ainsi s'accomplissait dans la poésie, comme dans l'opinion et le gouvernement, une juste réaction contre un égarement passager de la foule qui avait admiré Néron; mais on ne gagna pas grand'chose à être délivré de cette tyrannie posthume de sa mémoire, quand on fut livré à la tyrannie vivante de Domitien.

IX

DOMITIEN

Air de famille des Flaviens; ce qu'a Domitien de cette famille. — Sa femme Domitia, sa nièce Julie. — Ame et visage de Domitien. — Sa statue équestre, topographie du Forum. — Les Janus et les trophées. — Réparation de la voie Appienne. — Agrandissement du palais impérial. — Temples de Jupiter gardien et de Jupiter conservateur, platitudes de Martial et de Stace. — Monuments de famille, temple de Vespasien, temple des Flaviens. — Martial, peintures locales de Rome et des environs. — Villa de Domitien, amphithéâtre et collége de prêtres à Albano. — Cirque à Rome. — La place Navone. — Le Colisée, la férocité romaine, les Juifs, les chrétiens, spectacles de Domitien.

Domitien a, dans ses portraits, avec son père Vespasien et son frère Titus un air de famille, quelque indigne qu'il soit de leur ressembler. Cependant il leur ressembla en quelque chose : il eut de son père l'avidité, de son frère l'esprit, — Suétone cite de lui plusieurs mots spirituels, — de l'adroite famille des Flaviens la ruse. Domitien est une bête féroce intelli-

gente ; il fut, je crois, le plus pervers des empereurs romains, oui, plus pervers que Caligula et Héliogabale, parce qu'il était moins fou.

Sans doute, s'enfermer pour tuer des mouches est d'un maniaque de cruauté, donner dans un appartement où tout est peint en noir un festin servi par des esclaves dont on a noirci les traits pour les faire ressembler à des génies infernaux, n'y parler que de mort et s'amuser ainsi de la terreur des convives, c'est une fantaisie extravagante ; mais habituellement Domitien portait un grand sens dans ses atrocités, y mettait même un certain artifice. Je l'ai rangé parmi les empereurs insensés, je lui dois une réparation. S'il était d'une cruauté absurde de mettre à mort Pompusianus, parce qu'il avait dans sa chambre une carte géographique du monde, il était plus intelligent de le punir de lire les harangues républicaines de Tite-Live, et de faire tuer l'écrivain Maternus, qui déclamait contre les tyrans.

Domitien était féroce et hypocrite, hypocrite par goût, car il n'avait pas besoin de l'être ; mais il trouvait du plaisir à tromper, même sans profit, à faire accomplir par d'autres les meurtres qu'il eût pu ordonner lui-même, et à leur en laisser l'odieux, qui ne l'eût pas embarrassé pour son propre compte. C'est ce que nous lisons dans Dion Cassius. Nous y voyons aussi qu'il se plaisait à rassurer ceux qu'il allait perdre. Cette comédie l'amusait. Ce qui caractérise Domi-

tien, c'est ce que Suétone appelle *callida sævitia*, la ruse dans la cruauté.

Il avait pour Minerve une dévotion particulière. Chaque année, il célébrait par des jeux magnifiques la naissance de la déesse; il lui éleva un temple dans le *forum* qu'il construisit et que termina Nerva. Minerve n'était pas pour Domitien la déesse de la sagesse, mais la déesse de l'astuce, celle qui, dans l'Odyssée, admire tant Ulysse au moment où il vient de lui débiter les mensonges les plus circonstanciés et les plus gratuits. C'est cette Minerve-là que devait honorer Domitien. Si elle inspira souvent ses actes et ses paroles, elle ne lui fit pas éviter une mort tragique, car Domitien périt dans une conspiration subalterne de palais, égorgé par ses eunuques et ses valets de chambre, à l'instigation de sa femme Domitia, qui avait vu son propre nom sur les tablettes où son mari prenait note de ceux qu'il voulait faire mourir. Domitien, moins aveugle que Caligula ou Néron, pressentait sa fin terrible et cherchait contre elle des précautions inutiles; il avait tapissé les murs des portiques où il se promenait habituellement d'une pierre spéculaire, sorte de miroir où devait se réfléchir tout ce qui se ferait derrière lui; mais il fut tué dans sa chambre à coucher.

Domitia était fille et fille très-indigne du brave et malheureux Corbulon : c'était la dépravation même. Ses bustes indiquent assez bien la résolution dont elle

fut capable pour se sauver; elle semble en effet ruminer quelque chose; ses lèvres sont serrées, elle a perdu patience et dit intérieurement : « Il faut en finir! »

Une autre femme, bien peu intéressante aussi, et qui partagea avec Domitia le cœur de Domitien, c'est Julie, fille de Titus, dont la maussade figure vous poursuit dans les galeries de Rome. Cette princesse, de la nouvelle et bourgeoise race des Flaviens, n'offre plus rien du noble profil et de la fière beauté des Agrippines : elle a un nez écrasé et l'air commun. Le meilleur portrait de Julie à Rome est la statue en pied qui, au Vatican, fait pendant à celle de son père Titus; elle a de même un remarquable caractère d'individualité. D'autres bustes, qui du reste ressemblent beaucoup à cette statue, ont évidemment un peu idéalisé les traits de la fille de Titus. La coiffure de Julie achève de la rendre disgracieuse : c'est une manière de pouf assez semblable à une éponge. Comparé aux coiffures du siècle d'Auguste, le tour de cheveux ridicule de Julie montre la décadence du goût, plus rapide dans la toilette que dans l'art, parce que celle-là est plus docile aux caprices de la mode et plus prompte à les suivre.

Il semble qu'avec un tel visage et une telle coiffure, Julie eût dû être à l'abri de la séduction; cependant Domitien séduisit sa nièce. Il avait refusé de l'épouser; mais, quand elle fut mariée, il en fit sa maîtresse. Les portraits de Julie ne laissent à Domitien aucune excuse, et son intrigue avec elle ne peut s'expliquer

que par l'envie de chagriner Titus. Domitien détestait son frère; il fallait haïr beaucoup Titus pour aimer Julie. Au Capitole, le buste de Julie placé à côté de celui de son oncle semble le regarder d'un certain air penché; lorsqu'on est si laide, on ne devrait pas être coquette. Du reste, la pauvre princesse fut bien punie de sa faiblesse : elle mourut des suites d'un avortement exigé par Domitien. Il y a dans Juvénal des vers terribles sur ce sujet, qui flétrissent l'odieuse prétention de l'incestueux empereur à venger par la sévérité de ses lois les mœurs que sa vie outrageait. Pour Domitien lui-même, il est beau, il est sans comparaison le plus beau des trois Flaviens; mais c'est une beauté formidable, avec un air farouche et faux. Je songe surtout à un buste de la collection Campana. Ce Domitien-là est foudroyant; il a l'air de dire aux Romains : « Misérables, je vous punirai d'avoir fait empereur un monstre tel que moi. »

Sa statue du Vatican est une caricature terrible. Domitien fronce le sourcil; il grince des dents, il va mordre. L'artiste l'aura vu dans un de ses moments de fureur, quand, effrayé de la foudre qui semblait le menacer, il s'écriait : « Eh bien, frappe qui tu voudras! » Cette statue porte le costume militaire, car, comme Caligula, Domitien avait la prétention d'être un guerrier, et ne faisait pas la guerre. Après être allé jusque sur les bords du Danube combattre les Daces, il resta dans une ville de Mésie, se livrant à toutes les

débauches, ce qui ne l'empêcha pas de venir triompher deux fois à Rome, où il fit porter dans la pompe triomphale des objets précieux, non point enlevés à l'ennemi, qu'il n'avait pas vu, mais pris dans le trésor impérial, qu'il avait sous sa main. Nous savons par Martial, qui n'oublie rien, qu'un arc de triomphe fut élevé à Domitien près de la porte Flaminienne : on y voyait deux chars pour ses deux campagnes, sa statue en or et des éléphants. Il n'est pas surprenant qu'on ait de nombreuses statues de Domitien : le sénat en décréta, dit Dion, de quoi remplir l'empire. La plus célèbre de toutes était la statue équestre et colossale qui regardait le Forum, placée vers l'endroit où s'éleva depuis l'arc, encore intact, de Septime-Sévère. La platitude est vraiment bonne à quelque chose. Si le poëte Stace (le louangeur le plus déhonté de Domitien, n'était Martial) n'avait pas consacré une de ces improvisations ampoulées qu'il a appelées des *sylves* à célébrer longuement cette statue et celui qu'elle représentait, nous serions moins sûrs que nous ne le sommes de la place véritable de plusieurs monuments importants et de la désignation à donner aux principales ruines qu'on voit aujourd'hui dans le Forum et au pied du Capitole.

Heureusement encore Stace poussait jusqu'à l'excès le goût du genre descriptif, qui s'introduisait dans la littérature latine depuis qu'elle marchait vers sa décadence. A cette manie de décrire minutieusement, de

faire de la topographie en vers, nous devons des renseignements précieux sur la situation respective des monuments et des ruines. Stace, s'adressant à Domitien perché sur son énorme cheval, lui dit : « Tu embrasses le Forum, ta tête brille au-dessus des temples voisins. » Il y a là un peu d'exagération, quelle que fût la hauteur évidemment prodigieuse du piédestal ; mais il fallait bien rapprocher Domitien du ciel. Le reste est d'une scrupuleuse exactitude. « En face de toi semble t'ouvrir son temple celui qui le premier de nos dieux monta au ciel... » Il s'agit du petit temple élevé à César par les triumvirs, et qui faisait face à la statue de Domitien, à l'extrémité opposée du Forum. Il ne reste rien de ce temple ; seulement les vers de Stace confirment ce que l'on sait de l'emplacement. Stace continue : « D'un côté, tu vois la basilique Julia, de l'autre l'Emilia. » En effet, en se plaçant près de l'arc de Septime-Sévère et en se tournant vers le Forum, on avait à sa droite la première de ces basiliques, dont le sol a été retrouvé il y a quelques années, et à sa gauche la basilique construite par Emilius Paulus, qu'a remplacée l'église de Saint-Adrien. « Derrière toi, ajoute Stace, s'adressant toujours à Domitien, derrière toi, ton père et la Concorde au doux visage te contemplent. » La statue de Domitien avait derrière elle, il est vrai, le temple de la Concorde, dans lequel se rassembla le sénat, à portée, comme je l'ai dit ailleurs, de la tribune aux harangues, d'où Cicéron pro-

nonça les *Catilinaires*, et dont la base existe encore à côté de l'endroit où s'éleva depuis l'image de Domitien. Tout le monde est d'accord sur la position de ce temple de la Concorde. Il n'en est pas de même du temple de Vespasien ; l'indication fournie par Stace démontre, ce me semble, évidemment qu'il faut le reconnaître dans les trois colonnes voisines du temple de la Concorde et qu'on appelle encore quelquefois le temple de Jupiter tonnant, bien que ce temple ait été bâti par Auguste sur le Capitole, et non pas au pied du Capitole.

Je me suis un peu arrêté à ces vers de Stace sur la statue équestre de Domitien, car ils sont décisifs pour qui veut s'orienter avec certitude dans la partie la plus intéressante de l'ancienne Rome. Je passe maintenant aux monuments élevés par Domitien et aux souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Domitien était un grand bâtisseur. Il embellit Rome, il en élargit les rues. « O Germanicus (Martial l'appelle ainsi à cause de ses exploits en Germanie), tu as ordonné aux rues étroites de s'élargir, et ce qui était un sentier est devenu une voie. » Domitien améliora ce que nous appellerions la police de la voirie. Les petits marchands avaient envahi la voie publique : ce n'étaient partout que cabaretiers, cuisiniers, bouchers ; Rome semblait une grande boutique. Domitien fit disparaître ce désordre : cela était sensé. Ce qui l'était moins, c'était d'élever partout

des arcs avec des quadriges et des trophées, toujours par suite de ses goûts de triomphateur. Il remplissait aussi la ville de nombreux *Janus*. Ceux-ci avaient une destination plus pacifique : c'étaient des édifices ouverts et voûtés ; ceux du Forum, autour desquels on se rassemblait pour faire les marchés d'argent, pour prêter et emprunter, étaient célèbres ; ils tenaient lieu de bourse. Celui du Marché-aux-Bœufs se voit encore à Rome. Domitien avait construit une si grande grande quantité de ces Janus, qu'un plaisant écrivit un jour en grec sur l'un d'eux : « C'est assez. »

Le frère de Titus fit une chose plus utile en réparant la voie Appienne. La portion de cette voie qu'on trouvait après les Marais-Pontins était en très-mauvais état. Sénèque, que la mer avait effrayé, regrettait d'avoir pris la route de terre, et disait qu'en la suivant il lui semblait avoir navigué. En effet, il avait pu retrouver les ennuis de la traversée et jusqu'au mal de mer sur une telle route, car, comme nous l'apprend Martial, « les roues y enfonçaient dans la boue, le Vulturne qui l'inondait forçait à faire un long détour ; le voyageur, cahoté, était comme en croix, et au milieu des champs latins il éprouvait les inconvéniens d'une *navigation*. — Maintenant, ajoute-t-il, ce qui prenait un jour tout entier se fait en deux heures. » Et dans son admiration pour cette œuvre de Domitien, il s'écrie que sur ce

chemin on pourra désormais égaler la vitesse des oiseaux. Martial anticipait sur l'avenir, il devançait par ses éloges un temps qui n'est pas venu encore. Ces expressions ne seront justes que lorsqu'il y aura, et quand l'aura-t-on? entre Rome et Naples un chemin de fer.

Les détails sur l'établissement de la route, dans lesquels Martial entre ensuite, sont très-précis et très-curieux, et donnent une idée fort exacte de ce que l'on apportait de soins et de travail à bien asseoir une voie romaine. Seulement Domitien eut encore cette fois le tort d'élever là un arc de triomphe. Ici Martial est vrai, mais l'hyperbole l'entraîne quand il parle des additions faites par Domitien à cette demeure impériale du Palatin, à laquelle chacun voulait ajouter. « O César !, dit-il, ris des merveilles royales des Pyramides! que la barbare Memphis avec son œuvre orientale se taise!... Ton palais s'élance dans l'éther de manière à s'aller cacher parmi les astres; le sommet, qui dépasse les nuées, nage dans la lumière et se rassasie de la splendeur du soleil encore caché pour nous, avant que Circé ait vu le visage de son père, » c'est-à-dire avant que le Monte-Circello ait été éclairé par le soleil. L'exagération est forte dans ce qui précède; Martial ne s'en tient pas là, il ajoute bravement : « Et cependant, Auguste, cette demeure qui frappe du front les astres, égale au ciel, est moins grande que celui qui la possède. » On me per-

mettra de ne pas chercher dans ces vers un renseignement précis sur l'élévation à laquelle Domitien porta le palais impérial et de n'y trouver d'autre mesure que celle des énormes sottises que la rage de flatter peut faire dire à un homme d'esprit.

Stace aboutit à la même conclusion que Martial, mais il la fait précéder de quelques considérations qui ont leur prix. « La demeure de Jupiter, voisine de la tienne, est frappée de stupeur; pourtant les dieux se réjouissent de te voir logé à leur niveau, de peur que tu ne sois tenté d'escalader le ciel. » Il est vrai que Stace avait eu l'honneur de dîner dans ce palais impérial sur lequel il écrivait de si belles choses.

Le Palatin ne rappelait rien de glorieux dans la vie de Domitien, mais le Capitole lui offrait de fâcheux souvenirs. Pendant le siége soutenu contre les Vitelliens par son oncle Sabinus, le futur empereur s'était caché, tandis qu'on se battait, chez le gardien du temple, y avait passé la nuit et s'était échappé le lendemain déguisé en prêtre d'Isis. D'autres auraient négligé ce souvenir, mais Domitien érigea, à l'endroit de la cachette, un petit temple qu'il dédia à Jupiter gardien, et où il fit placer un bas-relief représentant sa mésaventure. Il éleva aussi sur le Capitole un édifice plus considérable et le dédia à Jupiter conservateur, toujours en mémoire de l'incident peu honorable qu'il eût mieux fait de laisser oublier. Son salut

lui tenait au cœur, et il ne croyait pouvoir trop prouver sa reconnaissance au dieu à qui il le devait après lui-même. Les Romains, délivrés des Gaulois, avaient autrefois élevé aussi sur le Capitole un temple à Jupiter conservateur, pour avoir sauvé Rome : Domitien en élevait un à Jupiter qui l'avait conservé. Au sujet de ces temples, Stace, qui s'était déjà signalé à propos du palais, semble avoir voulu se surpasser : « Si tu redemandes aux dieux, César, ce que tu leur as donné, et si tu veux être leur créancier, quand on ferait dans l'Olympe une vente à l'enchère, et quand les dieux seraient forcés de se défaire de tout leur avoir, comment pourraient-ils s'acquitter de ce qu'ils te doivent pour les temples du Capitole ? »

Domitien avait élevé ou réparé plusieurs temples : parmi ces derniers, celui de Castor et de Pollux, celui d'Isis et de Sérapis ; parmi les premiers, deux monuments de famille, le temple de Vespasien et le temple des Flaviens.

Auguste et Tibère faisaient encore quelques difficultés pour se laisser rendre les honneurs divins. Caligula, moins timide, s'était bâti un temple, dont il s'était institué le desservant en compagnie de son cheval. Claude avait eu besoin, pour arriver aux honneurs divins, des champignons d'Agrippine. Galba, Othon et Vitellius n'avaient pas eu le temps de se faire adorer. Vespasien et Titus avaient trop d'esprit pour prétendre à ce ridicule honneur. Domitien, qui se fai-

sait appeler *seigneur*, reprit la tradition de l'apothéose où Caligula l'avait laissée. Il se la donna d'abord à lui-même, en daignant, selon l'expression de Stace, s'abaisser jusqu'à prendre les traits d'Hercule dans un temple élevé à ce dieu, à quelques milles de Rome, sur la voie Latine; puis il érigea un autre temple à son père, et enfin donna ce nom au monument sépulcral qu'il fit construire pour sa famille. Auguste s'était contenté d'un mausolée, il fallut à Domitien un temple. Vespasien, se sentant malade, s'écriait : « Voilà que je deviens dieu! » Il aurait ri de ce rire ironique qui semble toujours près d'éclore sur ses lèvres, s'il avait su qu'il disait si vrai et qu'un temple lui serait consacré, à lui, ancien maquignon et fils d'usurier.

Domitien transforma l'humble demeure paternelle en *temple des Flaviens*. Les maisons des particuliers obscurs étaient souvent désignées par le voisinage d'une statue, d'un édifice remarquable, ou d'une enseigne de boutique. Domitien était né dans le quartier de *la Grenade*, sur le mont Quirinal; c'est là qu'il construisit le temple de sa famille. On sait que les cendres de la fille de Titus, Julie, y furent déposées avec celles de son père et de son grand-père. Pour Domitien, il ne devait pas reposer dans le temple qu'il avait destiné à ses restes. Après qu'on l'eut tué, les soldats, furieux de sa mort, voulurent immédiatement le faire déclarer dieu. Le peuple était indifférent, mais les sé-

nateurs, ces sénateurs qui avaient respectueusement délibéré sur le plat qui pourrait contenir le turbot impérial, montrèrent une lâche joie. Ils se rassemblèrent aussitôt, et déchirèrent par les plus violentes invectives celui qu'ils avaient flatté. Ils firent abattre ses trophées, renverser et briser ses statues, et déclarèrent sa mémoire abolie. Ce fut là son apothéose. Sa nourrice Phyllis, pour lui donner une sépulture cachée, fut obligée, Dion le dit expressément, de voler son cadavre.

Il faut parler des deux poëtes qui ont si brillamment figuré dans cette histoire des monuments érigés par Domitien. Stace nous a donné peu de détails sur lui-même, si ce n'est sur sa manière de composer par ordre, dans un très-court délai, des pièces de vers pour lesquelles le maître ne lui donnait souvent qu'un ou deux jours, et l'on ne pouvait faire attendre Domitien. Nous savons par Juvénal que les lectures de *la Thébaïde* de Stace étaient fort courues, mais qu'après il ne s'en trouvait pas plus riche, et ne se tirait d'affaire qu'en vendant une tragédie à Pâris, l'auteur à la mode et le favori de Domitia ; ce qui prouve, pour le dire en passant, que les pièces de théâtre s'achetaient comme les livres. Cette pauvreté de Stace n'est pas une excuse de ses bassesses, mais c'est une circonstance atténuante.

Il en est à peu près de même pour Martial, on le

voit par les lettres de Pline le Jeune. Martial adressait des vers, dont le ton est très-respectueux, à Pline, qui lui donnait quelque argent. Celui-ci ne rendait pas assez de justice au talent de son protégé, et en parlait un peu légèrement. « Ces vers qu'il a faits sur moi n'iront pas à l'immortalité, dites-vous? Peut-être bien (Pline se trompait); cependant il les a écrits comme s'ils devaient y arriver. » Martial pourtant n'était pas tout à fait pauvre. Si à Rome il demeurait au troisième étage, et dans une rue tellement étroite, qu'il pouvait toucher la main au locataire d'en face, il avait une petite maison de campagne ou ferme à quelques milles, près de Nomentum, dans un canton, il est vrai, peu fertile. Il nous a donné assez de renseignements sur ce qui le concerne pour que nous puissions facilement retrouver son habitation de ville. Martial nous a laissé son adresse, aussi bien que celle de ses libraires : il logeait dans le quartier du Poirier ou de la Poire, sur le Quirinal, près du temple de Quirinus et du cirque de Flore, et depuis son arrivée à Rome il y avait toujours vécu. Aujourd'hui l'habitation du poëte s'élèverait dans les environs du palais Barberini, un peu plus haut que ce palais sans doute, car Martial semble aussi avoir été voisin du temple des Flaviens, et il voyait par sa fenêtre du troisième les lauriers qui croissaient autour du portique d'Agrippa, près de la voie Flaminienne, à présent le *Corso*.

Outre ce que Martial nous apprend de sa propre demeure, il nous a laissé quelques vers précieux sur la *villa* d'un de ses amis qui avait le même surnom que lui, Martialis, mais qui n'était pas pour cela son parent, car le nom de cet ami était Julius, et le sien Valerius. Ce Julius était possesseur d'une villa sur le Janicule; elle devait être à peu près où est aujourd'hui la villa Mellini, au sommet de ce prolongement du Janicule qu'on appelle le Monte-Mario, et du haut duquel on a une vue de Rome dont, avant tous les touristes, Dante paraît avoir été frappé. Cette vue admirable, et qu'on ne saurait oublier, est décrite par Martial. « Les toits élégants de la villa, dit-il, s'élèvent doucement vers le ciel. De là tu vois les sept collines souveraines, et tu embrasses l'opulente Rome toute entière, les montagnes d'Albe, celles de Tusculum, la campagne qui domine Rome, Fidènes, l'antique Rubræ, et les voitures des promeneurs sur la voie Sacrée et la voie Flaminienne. » Martial, continuant sa description, place dans le paysage le pont Milvius et les bateaux qui descendent le Tibre. Tout cela est indiqué avec une extrême fidélité dans des vers bien faits; mais, il faut le dire, on n'y trouve point la grandeur, la sublimité, la poésie de ce spectacle incomparable. Moi aussi, comme tous ceux qui ont vécu à Rome, je suis allé bien des fois, là où était la villa de Julius Martialis, embrasser de mon regard

et Rome et surtout cette campagne, si imposante dans sa solitude, si majestueuse dans son abandon. Je voyais les calèches des promeneurs sur les routes dont parle Martial, et qui existent encore ; je voyais comme lui les bateaux sur le Tibre et, ce qu'il n'a point vu, un bateau à vapeur s'avancer, singulier spectacle, à travers ce désert, venant de la Sabine. Je voyais Fidènes et le pont Milvius. Seulement moi, moderne, je recevais de ce spectacle une impression que le poëte romain ne paraît pas avoir soupçonnée. Ce qu'il indique brièvement par ce vers :

Albanos Tusculosque colles,

les collines albaines et tusculanes, ce sont les deux groupes de montagnes qui forment l'admirable fond du paysage romain, l'un arrondissant ses suaves contours que domine la cime volcanique de Monte-Cavo, et qui, par une pente insensible, vont mourir vers la mer ; l'autre, d'un aspect abrupt et fier, quoique enchanteur aussi par la pureté des lignes et les prestiges de la couleur, étalant sous un soleil radieux, de Tivoli jusqu'au mont Soracte, ses masses sombres et lumineuses, l'azur, la pourpre et la neige de ses sommets. Martial aimait à regarder cela comme nous, mais, on le voit, il ne le sentait pas comme nous. La nature, que les anciens savaient goûter sobrement et rendre d'un trait rapide, plein de précision et de vérité, nous l'adorons, nous la péné-

trons, elle nous dit mille choses qu'elle ne leur disait pas. Voilà ce que je comprenais en présence de la campagne romaine; alors je fermais Martial, et je relisais dans Chateaubriand la lettre à M. de Fontanes.

En présence de la campagne de Rome, que m'ont rappelée les vers de Martial, j'ai eu le bouheur d'oublier un moment Domitien. Cependant même cette charmante montagne d'Albano que je contemplais si délicieusement aurait pu évoquer son souvenir, car c'est à Albano qu'il avait institué des jeux annuels où figuraient et concouraient, singulier mélange! des orateurs, des poëtes et des gladiateurs. Stace triompha dans ces concours à côté d'un rétiaire armé de son trident, ou de quelque Germain qui venait d'étouffer un ours monstrueux. Néron en était encore à la sévérité classique, il séparait les genres; Domitien les confondait et faisait figurer à la fois dans ses plaisirs les vers, l'éloquence et le sang. Il était le romantique de l'amphithéâtre.

Domitien avait en effet à Albano un amphithéâtre qui dépendait de sa villa. Les particuliers même eurent quelquefois des cirques dans leurs maisons de campagne. La villa de Domitien paraît s'être étendue sur la colline occupée aujourd'hui par le couvent des capucins, d'où l'on a une si ravissante vue de la campagne et de la mer. Ces capucins sont certainement de beaucoup plus honnêtes gens que les singuliers

prêtres de Minerve, transformée par Domitien en Cybèle, qu'il avait établis à Albano. Ces prêtres efféminés se peignaient les sourcils, portaient des colliers, emprisonnaient dans un réseau d'or leurs longs cheveux, et n'avaient de commun avec les capucins qu'une chose : ils ne permettaient pas aux femmes d'entrer dans leur couvent.

Albano était la résidence favorite de Domitien : il demandait au lac charmant un repos que les agitations de son âme violente et ténébreuse n'y pouvaient trouver. Quand, par un beau jour de printemps, on contemple le lac endormi dans une coupe de verdure et réfléchissant les gracieuses ondulations de ses bords, à la pensée de Domitien, on voit apparaître le bateau où Pline le Jeune nous le montre troublé du bruit des rames, dont chaque coup le fait tressaillir. Il fallait cesser de ramer et le remorquer. « Alors, dit Pline, immobile dans ce bateau muet, il semblait traîné comme à une expiation. »

Ce fut dans la villa impériale d'Albano qu'eut lieu cette mémorable discussion si comiquement racontée par Juvénal, dans laquelle, sous la présidence de Domitien, opinèrent, sur le fameux turbot, les favoris d'un maître qui les faisait trembler :

> In quorum facie miseræ magnæque sedebat
> Pallor amicitiæ.

« Et plût aux dieux, s'écrie avec raison le poëte,

qu'il eût donné à de telles puérilités tout le temps qu'il donna à ses barbaries! Il put frapper impunément bien des têtes illustres que personne ne vengea; mais il périt le jour où les derniers des citoyens commencèrent à le craindre. »

Domitien ne se contenta pas des plaisirs sanglants de l'amphithéâtre assaisonnés de littérature. Il y voulut joindre les amusements plus innocents du cirque, et pour cela il en construisit un dans le champ de Mars, et lui donna le nom grec de Stade. La figure de ce cirque est encore aujourd'hui indiquée par la configuration de la place Navone, un des endroits de Rome qui ont une physionomie à eux. C'est un marché de ferrailles et d'herbages, de vieux pots et de vieux livres. Tout différent qu'est ce lieu de ce qu'il était quand les diverses *factions* s'y disputaient la palme de la course en char au milieu des cris d'une multitude passionnée, plusieurs détails en rappellent la première destination. On voit très-clairement, à l'une des extrémités de la place Navone, la courbe formée par les maisons qui la bordent s'infléchir et dessiner le contour du cirque. Au milieu se dresse un obélisque que le Bernin, avec cette témérité de goût qui arrivait parfois à un certain grandiose, a planté sur les rochers artificiels de sa bizarre fontaine. On croirait que cet obélisque est celui qui servait, selon l'usage romain, de *meta* au cirque de Domitien, d'autant plus que, par un singulier hasard,

son nom s'y lit, écrit en hiéroglyphes, aussi bien que les noms de Vespasien et de Titus. Cependant on sait que cet obélisque a été apporté là du cirque de Maxence; mais il n'est pas impossible qu'il ait été pris par Maxence dans le cirque de Domitien et y ait été reporté. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y est très à sa place.

Les maisons de la place Navone sont assises sur la base des anciens gradins du cirque. Sous ces gradins étaient des voûtes habitées par des femmes perdues. Je ne dirai pas quel mot biblique et devenu français tire son étymologie de ces voûtes (*fornices*), mais je citerai un fait assez curieux qui se rapporte à l'histoire du cirque de Domitien. Un des antres hideux qui se cachaient sous les gradins passe pour avoir été le théâtre du miracle qui préserva la pudeur de sainte Agnès, qu'on avait condamnée à subir les derniers outrages. En mémoire de ce miracle, on a conservé avec soin et l'on montre sous l'église de Sainte-Agnès un reste du lieu infâme que le cicérone nomme très-crûment par son nom italien. Dante, au reste, a employé le mot.

A Rome, pendant l'été, l'usage veut que tous les dimanches on se promène en voiture dans la place Navone remplie d'eau. Cette habitude bizarre serait-elle un souvenir d'anciens divertissements imaginés par Domitien? « Tu nous as fait voir, dit Martial, des chars courir au milieu des eaux. »

C'est à propos de Domitien que je parlerai du Colisée : il ne l'a point bâti, mais il l'a terminé. Commencé par Vespasien, le Colisée fut dédié par Titus ; Domitien, qui l'acheva, mérite seul qu'on rattache à son nom ce monument admirable, car c'est, hélas ! un monument de férocité. Il est triste que la plus grande, la plus imposante ruine de Rome soit un amphithéâtre. Les peuples et les temps se peignent, je l'ai dit, par leurs monuments ; le passé nous est enseigné par ses débris: Que nous a laissé la vieille Égypte ? D'abord les pyramides, c'est-à-dire des tombes royales, puis d'autres sépultures gigantesques creusées dans les montagnes, des temples souterrains, des palais immenses, des édifices à la fois temples et palais, comme il convenait à un peuple dont la grande occupation était l'existence après la mort, et pour qui ses rois étaient des dieux. La Grèce antique vit dans la merveille du Parthénon, cette expression sans rivale du beau ; le moyen âge, dans ses religieuses cathédrales ; la renaissance, dans ses élégants palais, créés pour célébrer au milieu des fêtes le réveil radieux de l'esprit humain. Si Paris n'était plus qu'un monceau de ruines, sur ces ruines s'élèverait notre colossal Arc-de-Triomphe, symbole de cette grandeur militaire, la seule à laquelle nous ne renonçons jamais. Le plus magnifique reste de la civilisation romaine est un amphithéâtre, c'est-à-dire une boucherie.

Oui, le Colisée est un monument gigantesque de la férocité romaine, et la férocité fut, il faut le reconnaître, un trait fondamental et permanent de la physionomie du peuple romain. Aucun peuple civilisé ne méprisa plus la douleur qu'il infligeait et n'eut moins pitié de la mort. La loi des *douze tables* permettait aux créanciers d'un débiteur insolvable de le couper en morceaux. On égorgeait les vaincus pendant le triomphe. Un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivants dans le Forum. Quand le maître était tué, on mettait à mort tous ses esclaves. Cette dureté farouche est incarnée dans la tradition romaine. Si l'on remonte jusqu'aux fabuleuses origines de la cité de Mars, une louve allaite son fondateur et sera son symbole et son image. Un fratricide brutal, et qui ressemble à ces coups de couteau qu'on s'y donne encore aujourd'hui avec tant de facilité, ouvre sa légende. Il y a du sang dans le sillon qui fut l'enceinte sacrée de la Rome primitive, et le Capitole doit son nom à une tête coupée. Puis vient l'époque de l'histoire, et l'histoire est aussi sanglante que la légende. Chacune des phases de la république romaine est marquée par un meurtre accompagné de circonstances sinistres. On voit intervenir à chaque révolution tour à tour la hache qui abat sous les yeux de leur père la tête des enfans de Brutus, le couteau de boucher que Virginius plonge dans le cœur de sa fille, les vingt-trois poignards dont les uns frappèrent

le corps de César debout, les autres le cadavre de César tombé ; mais tant que la liberté subsiste, la grandeur se mêle à la férocité : quand la liberté n'est plus, la férocité paraît seule.

L'avénement de cette férocité sans grandeur s'annonce par l'assassinat des Gracques, elle se continue par les proscriptions plébéiennes de Marius et les proscriptions patriciennes de Sylla ; elle sera le génie de l'empire. Le premier empereur romain a commencé par se baigner dans le sang, le second s'y complaît, le troisième s'y vautre. La scandaleuse barbarie de Caligula, de Néron, de Domitien, n'a pu se produire que chez un peuple foncièrement cruel. Le pouvoir absolu permettait à cet instinct sanguinaire de se développer sans limites, et avec un excès dont nous nous étonnons plus que ne semblent s'en être étonnés les Romains eux-mêmes.

Chez un tel peuple, les amusements aussi devaient être féroces, et dès les temps de la république les Romains se divertirent à voir combattre des hommes contre des hommes, ou des hommes contre des animaux. J'ai parlé, dans la première partie de ces études, des mosaïques du palais de Saint-Jean-de-Latran et de la villa Borghèse, qui nous représentent dans toute leur hideuse vérité ceux qui étaient voués à ces ignobles combats et ces combats mêmes[1]. Quel-

[1] J'ai dit aussi qu'on y voyait la preuve que les combats de taureaux avaient une origine romaine. Ce qui achève de le démontrer, ce sont

quefois aussi on faisait combattre les animaux entre eux : c'était moins intéressant, mais cela avait son prix ; on voyait souffrir et mourir. Nous pouvons nous former une idée de ces luttes bestiales par un groupe expressif dont le sujet est un cheval dévoré par un lion, et qu'on a placé dans la cour du palais des Conservateurs. C'est probablement une scène de l'amphithéâtre d'après nature et rendue avec fidélité : le lion mord bien.

Quant aux gladiateurs, ils étaient de deux sortes. Les uns avaient embrassé librement ce métier. Ils étaient dressés dans des établissements qu'on appelait, comme les écoles littéraires, *ludi*. Le professeur portait le nom de *lanista*, voisin de *lanius*, boucher, et de *lanio*, bourreau. C'est là qu'on préparait et, si j'ose ainsi dire, qu'on *entraînait* les futurs concurrents de l'arène. Une de ces écoles de gladiateurs était située sur le Cœlius, dans le voisinage de l'amphithéâtre. Une inscription qu'on a trouvée en ce lieu-là parle d'un médecin attaché à l'établissement. La santé d'hommes destinés à amuser le peuple par le spectacle de leurs blessures et de leur mort était précieuse et méritait qu'on en prît soin. Il y a des vétérinaires pour les ménageries et les haras ; dans

des épigrammes de Martial, qui les mentionne parmi d'autres divertissements de l'amphithéâtre. On sait aussi que des cavaliers thessaliens poursuivaient des taureaux furieux dans l'arène, et finissaient par les atteindre et les abattre.

les plantations d'Amérique, des médecins pour les esclaves.

D'autres gladiateurs figuraient dans les jeux seulement pour y mourir : c'étaient les condamnés, qui n'étaient pas toujours des coupables. Le plaisir du peuple romain ressemblait alors tout à fait à celui qu'en tout pays une partie de la population trouve aux exécutions capitales. Ainsi le Colisée est une manifestation dans l'art de l'un des instincts les plus profonds et les plus durables du peuple romain : tel est son sens historique général. Suivons maintenant son histoire particulière, du moins le commencement de cette histoire, car nous la retrouverons plus tard et la suivrons à travers celle de l'empire, à laquelle elle est liée, à travers les annales du moyen âge et jusqu'à nos jours.

La première pensée du Colisée fut conçue par Auguste. Jusqu'à son temps, les combats de gladiateurs avaient eu lieu dans le Forum. A son instigation, Statilius Taurus construisit un amphithéâtre en pierre, mais d'une médiocre grandeur. Élever un édifice assez vaste pour recevoir la multitude toujours croissante du peuple romain, c'était une immense entreprise, dont l'idée ne pouvait venir qu'à l'époque où l'architecture prenait à Rome ces vastes proportions que la république n'avaient pas connues, et qui allaient mieux à un pouvoir maître de tous les bras comme de toutes les volontés, quand la grandeur pas-

sait des âmes aux édifices. Un monument plus vaste encore que ne devait l'être l'amphithéâtre projeté par Auguste existait, il est vrai, sous la république; c'était le Grand-Cirque; mais d'abord il datait de la tyrannie des rois étrusques, puis, dans l'origine, il ne se composait que d'une enceinte entourée de gradins appuyés à deux collines. Ce fut César qui le premier lui donna toute son extension, toute sa magnificence, et César, c'était l'empire.

Après Auguste, le projet d'élever un grand amphithéâtre paraît avoir été abandonné. Tibère bâtissait peu, Caligula bâtissait vite : il construisit son amphithéâtre en bois, car il avait le goût des monuments improvisés, et il n'avait pas le talent de Pantagruel, qui, on n'en peut douter, puisque Rabelais l'affirme, fit l'amphithéâtre de Nîmes et le pont du Gard en trois heures. Claude, tout Claude qu'il était, songeait, dans ses constructions, à l'utilité publique : il créait le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, il amenait à Rome l'eau Claudia par un aqueduc de vingt lieues. Il y eut là de quoi occuper tout son règne. Néron ne songeait qu'à sa Maison-Dorée. Puis vint un temps de trouble, vinrent les règnes éphémères et agités de Galba, d'Othon, de Vitellius. Aucun de ces empereurs de passage n'eut le loisir de bâtir un amphithéâtre. Pendant cette période de guerres civiles ou plutôt de luttes militaires, ce fut l'empire lui-même qui fut l'arène où se combattaient, comme des

gladiateurs condamnés à mort, quelques rivaux ambitieux, non pour amuser le peuple, mais pour le conquérir, car il était le prix du combat.

Il fut réservé aux Flaviens d'accomplir le dessein d'Auguste. Une famille nouvelle avait besoin de faire de grandes choses pour se fonder, et puis il fallait plaire à la multitude, il fallait lui faire oublier Néron, qu'à sa honte elle aimait toujours, opposer un monument grandiose aux splendeurs de la Maison-Dorée : on bâtit le Colisée. Martial, le flatteur outré de Domitien et le premier chantre du Colisée, ne s'est pas trompé sur la pensée qui l'avait fait construire, quand après avoir insulté, comme on l'a vu, les œuvres de Néron, et reproché à sa Maison-Dorée d'envahir les propriétés des pauvres citoyens, il s'est écrié : « Que tout cède à l'amphithéâtre de César ! » Le Colisée est l'œuvre des Flaviens ; tous trois travaillèrent à l'élever, et il figure sur les médailles de tous trois. Il s'appelait l'*amphithéâtre flavien;* c'est son nom historique, son vrai nom. Celui de *Colosseum*, dont nous avons fait Colisée, qui a l'inconvénient d'être trop doux pour désigner ce monument sanguinaire et cette masse formidable, ne lui fut donné qu'après qu'Adrien eut transporté dans son voisinage le colosse de Néron, déjà déplacé une fois par Vespasien. Je pense avoir expliqué pourquoi le grand amphithéâtre n'a pas été construit avant Vespasien, et pourquoi il l'a été par lui et par ses fils. Le lieu où il fût bâti me fournira la

matière d'une remarque que je crois importante. « Vespasien, dit Suétone, bâtit l'amphithéâtre *au milieu de la ville*, comme il savait qu'Auguste avait eu l'intention de le faire. » Ces mots, *au milieu de la ville*, étonnent : le Colisée est très-loin du centre de la ville actuelle, on peut presque dire qu'il est à une de ses extrémités, et ce passage de Suétone n'est pas isolé. Tite-Live dit que la prison Mamertine était au-dessus du Forum et *au milieu* de la ville; il y place également le quartier des Carines, Denys d'Halicarnasse le mont Palatin et Martial le temple de la Paix. Le Forum, le mont Palatin et le temple de la Paix sont très-proches les uns des autres et voisins des Carines et du Colisée. Ce fait, qui n'avait, que je sache, frappé personne, m'a beaucoup frappé, car il se lie à un problème curieux et difficile, le chiffre de la population de Rome.

Les opinions sur le chiffre vrai de cette population sont très-diverses. Les uns la portent à plusieurs millions, d'autres la restreignent considérablement. Rome, dit-on, s'étendait jusqu'à Ostie, qui est à une distance de sept lieues, ou à Otricoli, qui est encore plus loin. Cela ne peut s'entendre que du prolongement indéfini d'habitations allant des portes de Rome jusqu'à Ostie ou à Otricoli. A ce compte, on pourrait dire aussi que Londres s'étend à plusieurs lieues, parce que rien n'indique aux yeux la limite légale, la seule qui détermine l'étendue de ce qu'on est convenu d'ap-

peler la ville de Londres. Rome était dans le même cas pendant les trois premiers siècles de l'empire; elle n'avait aucune limite matérielle, et la limite légale, nous l'ignorons. Sur quoi pourrions-nous donc établir nos calculs relativement à sa population? Rome n'eut point de limites matérielles avant Aurélien, c'est-à-dire avant le moment où elle allait cesser d'être la capitale de l'empire. Il y avait bien la vieille muraille des rois, et l'on a pris en général, ainsi que l'a fait M. de Tournon dans son très-intéressant ouvrage, cette enceinte comme la base des calculs sur la population romaine; mais cette base est entièrement illusoire, car la vieille enceinte étrusque avait, sous les premiers empereurs, entièrement cessé d'être une enceinte véritable, elle ne comptait pour rien. Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'elle était comme perdue dans les maisons et les jardins, et les deux morceaux du mur des rois que l'on a a depuis peu retrouvé sur l'Aventin ont montré la vérité de ce témoignage. On voit en effet des murs de maison rencontrer obliquement le vieux rempart ou s'appuyer sur lui. Ailleurs des chambres sont situées des deux côtés de la muraille sur laquelle la maison était bâtie. Dans le jardin des dominicains de Sainte-Sabine, on avait fait servir de parois à l'une de ces chambres l'antique mur de Rome, on l'avait percé pour passer d'un appartement à un autre. Évidemment ce mur était comme s'il n'avait pas été, et

ne pouvait pas plus servir à limiter l'étendue de Rome que ne limitent l'étendue de Paris les anciens remparts dont on aperçoit des traces en plusieurs quartiers. Il y avait bien à Rome comme à Londres une limite légale et arbitraire, il y avait des faubourgs qui ne faisaient point partie de la ville. Nous savons que le champ de Mars était dans ce cas, puisque les triomphateurs, auxquels la loi ne permettait pas d'entrer dans Rome avant le jour du triomphe, y attendaient ce jour. Nous ne pouvons dire cependant d'une manière générale où finissait la ville et où commençaient les faubourgs. Nous n'avons d'autre renseignement vrai sur l'étendue de Rome qu'un passage de Pline, qui fait voir que sous Vespasien elle avait treize milles de tour : c'est à peu près l'étendue de la Rome actuelle, qui ne contient pas deux cent mille âmes; mais la population de la Rome antique devait être beaucoup plus considérable. L'univers y affluait sous l'empire. Au temps de Trajan, il y avait 250,000 places dans le cirque. Il fallait trouver moyen d'y faire tenir cette multitude, que la difficulté qu'on avait à la nourrir montre avoir été immense. Or on ne l'aurait pu, si l'enceinte de la Rome ancienne n'eût pas dépassé l'enceinte de la Rome de nos jours[1]. En effet, la plus grande partie de la Rome moderne

[1] De laquelle il faut encore retrancher la cité Léonine, bâtie par les papes dans l'*Ager Vaticanus*. Un lieu qui s'appelle un *champ* était nécessairement hors de la ville.

occupe l'ancien champ de Mars, où il ne se trouvait aucune habitation privée, mais seulement des édifices publics, temples, théâtres, basiliques. Des sept collines, quelques-unes, il est vrai, qui ne sont presque point habitées, l'étaient autrefois : nous le savons pour le Cœlius, où il y avait des *isles*, c'est-à-dire des agglomérations de maisons qui brûlèrent sous Tibère, et qu'il fit rebâtir; mais d'autres collines étaient dès lors couvertes presque entièrement de jardins, l'Esquilin par exemple, la plus considérable par son étendue des sept collines. L'espace qui s'étend des pentes de l'Esquilin au Forum était, j'en conviens, très-peuplé, mais seulement dans le quartier populaire de la Suburra, où la foule indigente qui le remplissait n'avait pas besoin de beaucoup de place, et s'entassait sans doute comme il arrive dans nos faubourgs de Paris, auxquels ressemblait la Suburra. Il ne pouvait en être de même dans l'élégant quartier des Carines, dont les habitations opulentes devaient occuper plus de place et ne pas contenir autant d'habitants. Le Palatin avait été envahi tout entier par la demeure impériale, qui, sous Néron, s'était prolongée jusqu'à des points fort éloignés. Le quartier toscan, entre le Forum et le Tibre, était fort populeux, mais tout cela réuni ne donne pas encore un espace assez vaste pour pouvoir y placer la population romaine. Cette difficulté m'avait toujours embarrassé à Rome, et comme poursuivi, jusqu'au jour

où tombèrent sous mes yeux les passages des auteurs anciens qui prouvent que le milieu de Rome était dans la région où s'élève le Colisée. Il me fut alors démontré que la ville devait s'étendre fort loin au sud par delà le mur d'Honorius, où elle s'arrête aujourd'hui, hors des portes Saint-Jean-de-Latran et Saint-Sébastien, et se prolonger le long des voies Latine et Appienne autant qu'elle se prolongeait au nord, à la droite de la voie Flaminienne. Désormais j'étais tranquille, j'avais trouvé le centre de Rome, et je pouvais loger le peuple romain.

Après avoir satisfait ma curiosité par cette recherche topographique, je reviens au Colisée et à sa signification dans l'histoire. D'abord il se lie à la prise de Jérusalem par Titus, s'il est vrai que des prisonniers juifs ont été employés à le bâtir. Étrange destinée de ce peuple d'avoir mis la main au plus grand édifice de l'Occident, comme ses pères au palais de Thèbes ou de Memphis! Par une singulière rencontre, qui fut peut-être intentionnelle, un pèlerin du moyen âge a tracé au-dessus de l'entrée actuelle, en dedans de l'amphithéâtre, une espèce de panorama de Jérusalem. Mais c'est surtout le souvenir des martyrs chrétiens qui consacre cette grande ruine et console un peu des barbaries qu'elle rappelle par un souvenir de dévouement et d'héroïsme. Je ne m'y arrêterai pas en ce moment, j'espère retrouver un jour cette page touchante et sublime de l'histoire du Colisée

lorsque j'écrirai les annales de la Rome chrétienne, quand ce ne serait que pour me délasser de ces tristes peintures de la Rome impériale. Dès aujourd'hui pourtant, je veux faire remarquer que, même à un point de vue purement terrestre et sans sortir de l'histoire politique pour entrer dans l'histoire religieuse, les chrétiens, vieillards, enfants, jeunes femmes et jeunes filles, qu'on amenait là sous la dent des lions, étaient les seules créatures humaines qui résistassent dans l'empire à une tyrannie devant laquelle tout ployait. Ils ne conspiraient point, ils laissaient frapper ces maîtres du monde, qui en étaient aussi la honte, par la main de leurs soldats et de leurs affranchis, ou du moins, s'ils conspiraient, ce n'était pas en tuant, mais en mourant, *non occidendo sed moriendo*, selon la belle expression de saint Hilaire de Poitiers. Obéissant aux lois tant que leur conscience pouvait y obéir, ils attendaient le jour où on leur demandait de brûler un grain d'encens devant l'image de l'empereur : alors, sans haine, sans violences, que l'empereur fût bon ou mauvais, ils refusaient, et la dignité humaine était sauvée.

Le temple de Mars Vengeur, bâti par Auguste, avait marqué l'avénement du grandiose dans l'architecture romaine : le Colisée y montra l'apparition du colossal, encore avec une grande pureté dans les détails, bien qu'avec un soin déjà moins heureux et une perfection moins exquise. Cependant la différence est bien

loin d'être aussi forte qu'entre un vers de Virgile et un vers de Stace. L'architecture résiste mieux que la poésie à la décadence de l'âme ; c'est qu'elle tient moins immédiatement à l'âme.

Il me reste à considérer l'amphithéâtre des Flaviens dans son rapport avec le troisième empereur de cette famille, avec Domitien. C'est lui qui l'inaugura réellement par une foule de spectacles variés et souvent monstrueux. L'amphithéâtre était une œuvre cruelle : Domitien avait dans ses instincts tout ce qu'il fallait pour faire accomplir complétement au Colisée sa destination de cruauté. Le fils de Vespasien était un génie inventif en ce genre. S'il s'amusait parfois à des spectacles qui ne violaient que la pudeur romaine, comme lorsqu'il faisait courir des jeunes filles dans son stade, s'il se contentait des égorgements ordinaires de la naumachie et de l'amphithéâtre, exécutés en grand, il est vrai, car ils mettaient aux prises des flottes, des bataillons et des escadrons entiers de gladiateurs à pied et à cheval, il trouvait moyen, même ces jours-là, de raffiner sur sa barbarie accoutumée par quelque ingénieuse espièglerie. Ainsi un jour, pendant un de ces spectacles, une grande pluie étant survenue, il ordonna que personne ne sortît, et, tout en changeant lui-même d'habit, interdit aux autres d'en changer, ce qui augmenta un peu le nombre des victimes de l'arène. Ou bien il ordonnait à Glabrio, qui avait

été dans une magistrature collègue de Trajan, de combattre un lion monstrueux, et le faisait ensuite mettre à mort pour s'être déshonoré par ce combat. Du reste, il était bon prince : un jour les spectateurs s'étant partagés, ceux-ci demandant un gladiateur, ceux-là un autre, Domitien mit tout le monde d'accord en les faisant combattre tous deux. « Pouvait-on mieux, dit Martial, terminer cette plaisante altercation? » et il ajoute : « O doux génie de notre invincible empereur! » Pline le Jeune parle sur un autre ton de Domitien à l'amphithéâtre : « Il y trouvait à moissonner des crimes de lèse-majesté ; il se croyait méprisé, si on ne respectait ses gladiateurs ; il disait qu'en les maudissant on le maudissait, qu'on violait sa divinité. L'insensé! il voulait qu'on le traitât comme un dieu, et qu'on traitât ses gladiateurs favoris comme lui-même. » Mais ce qui plaisait surtout à Domitien, c'était de faire représenter en sa présence des scènes dans lesquelles les souffrances et la mort étaient vraies. On ne voit pas que personne s'en fût avisé avant lui.

Nous connaissons cette préférence par les louanges que lui adresse à ce sujet Martial, qui a consacré un livre entier de ses épigrammes à célébrer les spectacles donnés par Domitien, et dont l'enthousiasme pour ces innovations dramatiques serait comique, s'il n'était révoltant. Martial, par exemple, parle d'un mime où le personnage principal, qui s'appelait Lau-

reolus, était mis en croix. Ordinairement on se bornait à simuler le supplice. Juvénal, voulant flétrir l'acteur chargé du rôle de Laureolus, déclare qu'il avait mérité d'être crucifié en effet : on ne le crucifiait donc point réellement ; mais Domitien faisait mieux les choses, il était pour l'illusion complète au théâtre, et Martial aussi, car il trouve admirable « qu'on ait abandonné aux dents d'un ours de Calédonie la poitrine du personnage qui cette fois était crucifié pour tout de bon. »

Nuda Caledonio sic pectora præbuit urso,
Non falsâ pendans in cruce Laureolus.

Un autre jour, on donnait une représentation d'*Orphée*. C'était une pièce à machines, il y avait des effets de scène merveilleux : les rochers marchaient, la forêt semblait courir, on avait rassemblé des animaux de toute espèce, des oiseaux perchés sur les arbres paraissaient écouter le chantre du Rhodope. Le plus beau pourtant, c'est qu'à la fin il fut déchiré par un ours malhonnête.

Ipse sed ingrato jacuit laceratus ab urso.

Quel magnifique dénoûment et quelle agréable plaisanterie ! Ces représentations fournissent au poëte des réflexions piquantes. Dédale ayant été, à la fin de son rôle, livré à une bête féroce, Martial s'écrie finement : « Ah ! Dédale, en ce moment tu voudrais bien

avoir eu tes ailes! » Les faits héroïques de l'histoire romaine n'étaient pas oubliés dans ces tableaux, ou plutôt dans ces drames et ces meurtres vivants. Domitien faisait représenter au naturel l'action de Mucius Scévola livrant sa main aux flammes. Ici Martial célèbre les vieux temps, bien inférieurs, il est vrai, à ceux où il vit, « car, dit-il, ce qui fut la gloire de l'âge de Brutus est un spectacle et un jeu dans l'arène de César. »

Pour reposer de ces drames pathétiques, il y avait des intermèdes. On voyait paraître dans l'amphithéâtre toute sorte d'animaux féroces apprivoisés par les *mansetuarii*, dont l'industrie avait devancé les merveilles qu'on admirait il y a quelques années à Paris. C'étaient des léopards sous le joug, des tigres qui recevaient patiemment des coups de fouet, des cerfs souffrant le mors, des ours la bride, des sangliers la muselière, enfin des éléphants qui dansaient. Les animaux eux-mêmes figuraient dans des représentations mythologiques. On fit servir un taureau à mettre en scène d'une manière complète l'aventure de Pasiphaé, et Martial transporté s'écria ? « O César, tout ce que chante la renommée, tu le trouves dans ton amphithéâtre! » J'en suis bien fâché, mais voilà les souvenirs du Colisée. Heureusement le Colisée est une ruine, et une admirable ruine. Il faut oublier tout ce qui s'y est passé, excepté la constance des martyrs, et le contempler comme un objet naturel,

comme une montagne, comme quelque chose de grand et de pittoresque qui n'aurait point d'histoire.

Chaque siècle a fait tour à tour l'essai de sa barbarie sur ce monument, qui n'a résisté que par sa masse et son immensité. Le Colisée a été une forteresse au moyen âge, à l'époque de la renaissance une carrière où l'on est venu chercher des pierres pour bâtir des palais : il a même été un magasin, car Sixte-Quint voulut le transformer en manufacture de laine et placer des boutiques sous les arcades : on ne ferait pas mieux de nos jours. Clément XI y établit une fabrique de salpêtre. Il n'est pas vrai que ce soit la religion qui l'ait conservé, et c'est bien tard qu'on s'est avisé d'en faire un lieu de dévotion. Benoît XIV, le premier, a eu cette idée au dix-huitième siècle. Néanmoins les profanations de la plus grande ruine de l'antiquité romaine continuent de nos jours sous une autre forme. Pendant la *saison* de Rome, une foule élégante et désœuvrée va porter là sa curiosité frivole, son admiration de commande et ses phrases apprises dans les livres. Certains soirs, quand le temps est beau et que la lune éclaire bien le Colisée, il ressemble tout à fait à un salon, et il y a presque autant de voitures à son entrée qu'à la porte de l'Opéra. Le jour, autre inconvénient, on a placé tout proche l'école de tambour. Du temps de Sénèque, on essayait là des flûtes : il affirme que ce bruit ne troublait point ses réflexions ; mais je ne sais si elles

auraient été à l'épreuve des tambours. Les tambours passeront; ce qui ne passera point, c'est le luxe de réparations par lequel on ôte au Colisée tout son caractère. Hors ce qui était nécessaire pour l'empêcher de tomber, je désapprouve toutes ces constructions modernes qui font tache sur l'antique et le déparent. Vraiment, en procédant ainsi, on semble être de l'avis du savant et spirituel, mais peu poétique président De Brosses, qui aurait voulu qu'on abattît une moitié du Colisée pour restaurer l'autre; « car, disait-il, il vaudrait mieux avoir une moitié d'amphithéâtre en bon état qu'un amphithéâtre entier en ruines. » Ceux qui trouvent le côté délabré le plus pittoresque ne peuvent être de l'avis de l'aimable président, car ils pensent que le plus grand mérite d'une ruine est de ressembler à une ruine.

On a dépouillé les murs à demi écroulés du Colisée des plantes et des arbustes qui en accompagnaient si bien la vieillesse. En revanche, on vient de planter des arbres le long du Forum pour masquer autant que possible le grand débris. Jusqu'ici ce sont des manches à balai entourés d'épines qui ne font que couper désagréablement la vue; s'ils grandissent, on sera parvenu à la gâter tout à fait. Espérons qu'un jour de bon sens on se ravisera, et que l'on en fera des fagots.

Les étrangers se donnent parfois l'amusement d'éclairer le Colisée avec des feux de Bengale. Cela

ressemble un peu trop à un finale de mélodrame, et on peut préférer comme illumination un radieux soleil ou les douces lueurs de la lune. Cependant j'avoue que la première fois que le Colisée m'apparut ainsi, embrasé de feux rougeâtres, son histoire me revint vivement à la pensée. Je trouvais qu'il avait en ce moment sa vraie couleur, la couleur du sang.

X

NERVA, TRAJAN ET ADRIEN

Statue et caractère de Nerva. — Forum de Domitien terminé par Nerva. — Bas-reliefs de la colonne et de l'arc de triomphe de Trajan, ses guerres. — Statues de captifs, triomphes de Trajan. — Trajan ami des lettres, ses bibliothèques, la basilique et le forum de Trajan. — Double renaissance. — Autres monuments de Trajan, sa piété, sa modestie. — Le grand cirque, les gladiateurs, tribut payé au temps. — Figure et caractère de Trajan. — La légende protége sa basilique et sa colonne. — Adrien succède à Trajan, Plotine. — Adrien spirituel et méchant ; il en a bien l'air. — Temple de Vénus et de Rome, meurtre d'Apollodore. — Monuments dans les provinces, voyages d'Adrien. — Monuments réparés et détruits, politique jalouse d'Adrien. — Portraits de Sabine et d'Antinoüs, l'art égyptien à Rome. — La villa Adriana, la Grèce à Rome. — Crimes, maladie et mort terrible d'Adrien, son mausolée.

Nous sommes arrivés au commencement du second siècle de l'empire. Voici enfin un souverain parfaitement honnête, Nerva ; un souverain honnête et grand, Trajan. — La vertu monte à Rome sur le trône impérial, elle s'y est fait attendre cent ans.

Nerva ne régna pas beaucoup plus d'une année, mais il régna bien et adopta Trajan. Son nom doit être prononcé avec respect et avec reconnaissance par la postérité. Les portraits de Nerva, surtout sa statue du Vatican, donnent l'idée d'un vieux sénateur intègre. Sa figure est maigre et longue, calme et digne. Il est assis, ce qui convient à un vieillard maladif que ses jambes ne pouvaient plus porter. Nerva a l'air sévère et n'a pas l'air dur. Il fit abattre les ridicules arcs de triomphe de Domitien ; il punit de mort les délateurs du règne précédent et les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres; c'était justice. En même temps il fut humain, et l'on pourrait dire charitable; non-seulement il donna des terres aux citoyens pauvres, mais pour leur venir en aide il vendit, outre ses propriétés privées et une partie du domaine et du garde-meuble impérial, des palais, des vêtements de luxe, des vases d'or et d'argent. On croit presque lire la vie de saint Ambroise vendant les vases sacrés pour nourrir les pauvres ; en agissant ainsi, Nerva ne cherchait point la faveur du peuple, car par une sage et courageuse économie, il supprima des jeux, des spectacles, et même des pompes religieuses. On ne voit pas que les prétoriens aient été pour quelque chose dans l'élection de Nerva, ni qu'il ait rien fait pour les acheter. Celui qu'il leur avait donné pour chef voulut les soulever contre lui. Ils demandèrent à Nerva des têtes; le

vieillard leur offrit tranquillement la sienne; découvrit sa gorge et leur dit de frapper : c'était sa manière de désarmer les conspirations. D'autres mécontents avaient conjuré sa perte; il le sut, les fit asseoir à côté de lui au théâtre et leur présenta des épées, en leur demandant si la pointe en était bonne. Simple comme Vespasien, mais aussi libéral que Vespasien était avare, il paraît avoir préféré de même aux splendides demeures du Palatin les jardins de Salluste, où il mourut. On croit qu'il fit don aux citoyens de ceux de Lucullus, purifiés par un si noble emploi des crimes et de la mort de Messaline, et il écrivit sur la porte du palais impérial *ædes publicæ*, propriété publique. Nerva, dans un règne si court, n'eut pas le temps de beaucoup construire, et d'ailleurs tout ce dont il pouvait disposer appartenait aux indigents. Le forum qui porte son nom fut réellement l'œuvre de Domitien. Nerva ne put que l'achever, mais le nom de Domitien était si exécré, qu'on donna de préférence à son forum le nom justement honoré de Nerva. J'ai voulu m'associer à cette équitable injustice, et j'ai renvoyé à ce moment le peu que j'avais à dire sur ce forum ainsi que sur le temple de Minerve qui s'y trouvait, et le faisait appeler aussi forum palladien.

Le temps a épargné une partie du mur d'enceinte, des bas-reliefs, une statue de Minerve, à laquelle le forum était dédié, et deux colonnes. Au commence-

ment du dix-septième siècle, Paul V fit abattre le portique du temple, dont il restait sept magnifiques colonnes et où on lisait une inscription en l'honneur de Nerva. Des marbres qui provenaient de cette destruction, il orna sa fontaine du Janicule; c'est un des mille exemples du vandalisme des temps éclairés, qui ont fait, j'en donnerai la preuve, beaucoup plus de mal aux monuments que les temps barbares.

Les bas-reliefs sont d'un goût très-pur et supérieurs à la statue de Minerve. La sculpture en bas-relief conserva plus longtemps la tradition du beau que la sculpture en ronde-bosse. On le voit dans diverses églises de l'époque barbare. De même la perfection du bas-relief devance au quinzième siècle la perfection de la statuaire. Il en est ainsi des ornements, des arabesques sculptés. Ce qui était le moins difficile est ce qui a duré le plus tard et ce qui a reparu le plus tôt.

Les bas-reliefs du forum de Nerva représentent des femmes occupées des travaux d'aiguille, auxquels présidait Minerve. Quand on se rappelle que Domitien avait placé à Albano, près du temple de cette déesse, un collége de prêtres qui imitaient la parure et les mœurs des femmes, on est tenté de croire qu'il y a dans le choix des sujets figurés ici une allusion aux habitudes efféminées de ces prêtres.

Le forum palladien nous a ramené à Domitien. Oublions-le cette fois tout à fait, pour nous occuper

des grands monuments de Trajan, — sa colonne, sa basilique, son forum, — et de l'excellent souverain dont ils portent le nom. Son monument le plus historique est la colonne, parfaitement conservée, couverte de bas-reliefs qui retracent ses campagnes, dont le sommet portait sa statue, et dont la base couvrait son tombeau. Trajan était tout entier dans cet admirable monument, piédestal de sa puissance, trophée de sa gloire, gardien de sa cendre.

La colonne Trajane a donné le premier exemple et a été le type plusieurs fois reproduit des colonnes triomphales, de la colonne Antonine à Rome, de celle de la place Vendôme à Paris. L'idée de ce monument est pleine de grandeur. D'un soubassement sur lequel sont figurés des trophées, s'élance une colonne en marbre autour de laquelle s'enroulent des bas-reliefs représentant les principaux événements des guerres de Trajan dans la vallée du Danube, et cette suite de bas-reliefs historiques vient aboutir au sommet de la colonne, où était placée la statue impériale. On peut juger de l'effet majestueux que produisait cette statue par celle de saint Pierre, qui l'a remplacée. La spirale continue que forment les bas-reliefs montait vers l'empereur victorieux comme l'hommage du monde, et venait mourir à ses pieds. Nous ne connaissons point par les livres les détails de ces guerres, nous n'avons pas les mémoires de Trajan ni ce qu'avaient écrit sur sa vie et ses victoires Marius

Maximus, Fabius Marcellinus, Aurelius Verus, Statius Valens, ni le poëme sur la guerre dacique composé en grec par Caninius Rufus ; mais les bas-reliefs de la colonne Trajane sont un magnifique supplément à l'histoire et à la poésie. Ce sont comme divers chapitres de la vie militaire du successeur de Nerva, qui semblent un grand livre roulé à la manière antique, *volumen*, et contiennent comme un récit monumental de ses conquêtes dans un pays que les armes françaises ont récemment visité quand elles ont rencontré vers la Dobrouscha le *mur de Trajan.*

Cette expédition était très-importante. Sous Domitien, les populations du Danube, gouvernées pas Décebale, avaient méprisé les aigles romaines. Elles apprirent sous Trajan à les respecter de nouveau, et une porte fut fermée pour longtemps à l'invasion. Le Danube fut romain. Il se forma là une population qui s'appelle encore roumaine et parle, aux extrémités de l'Europe, une langue née du latin, comme l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, à tel point que, dans un livre sur *les Origines de la langue française*, j'ai dû m'occuper d'un idiome usité en Valachie. Le souvenir de Trajan est resté populaire dans ces contrées, et il y est devenu presque mythologique. Le tonnerre s'appelle la voix de Trajan, et la voie lactée le chemin de Trajan. C'est la légende de la conquête et de l'apothéose.

Vingt-quatre tableaux sculptés forment comme une

épopée historique en vingt-quatre chants. Ils racontent ou plutôt font voir d'abord le passage d'un fleuve; puis les Romains abattent les arbres d'une forêt pour les besoins de l'armée et pour prévenir les embûches de l'ennemi. Vient ensuite une ambassade des Daces : les ambassadeurs portent la toge, car déjà les mœurs romaines avaient pénétré chez ces peuples par cette infiltration rapide dont on voit tant de preuves dans l'histoire, depuis Marbode, qui voulait introduire chez ses Germains la discipline des conquérants et un simulacre de l'empire, jusqu'au Goth Théodoric, qui devait se faire le continuateur et le restaurateur de la civilisation et de la culture latines; mais les propositions des Barbares n'ont pas été acceptées, car ils égorgent leur bétail et combattent. Trajan, après une première victoire, fait respecter les femmes et les enfants. Les Daces, que leur revers n'a point intimidés, osent attaquer les Romains dans leur camp fortifié. Deux espions viennent raconter ce qu'ils ont vu. On passe un second fleuve. Un soldat romain amène un paysan, les mains liées derrière le dos, pour avoir des renseignements sur les forces ennemies ou pour le faire servir lui-même d'espion. Une grande bataille est livrée. Nouveau passage du fleuve, nouvelle ambassade. Deux têtes sont portées sur des piques, des têtes d'espions ou de traîtres. Peut-être est-ce une allusion à ce Dace qui fut envoyé pour assassiner Trajan, et dont il n'est

fait mention que dans l'abréviateur Zonoras. Les soldats romains, irrités, brûlent les maisons des Daces. Ils font le camp; ils en sont sortis, et on les voit attaquer l'ennemi dans ses retranchements. On reconnaît parmi eux des alliés barbares à leurs pantalons pareils à ceux que portent les statues de Daces prisonniers dont je parlerai bientôt. Cette fois les Romains ont rencontré une ville à laquelle ils donnent l'assaut, et dont la résistance est représentée avec une grande énergie. Un roi dace a été pris, il est aux pieds de Trajan; mais ses sujets ne se rendent pas pour cela, et ils brûlent leur ville. Quelques-uns semblent prendre du poison. Le blé que les Romains ont pu sauver est apporté dans le camp. Trajan fait à ses soldats la distribution de vivres appelée *congiaire.*

Après cet avantage, les Romains coupent des arbres et se fortifient de nouveau; ils radoubent leurs bâtiments pour pénétrer plus avant ou se ménager une retraite par le fleuve; l'ennemi fait un dernier effort et vient encore une fois les attaquer dans leur camp: il est repoussé. Découragés enfin, les chefs apportent des présents et demandent la paix, tandis que la cavalerie romaine poursuit les fuyards dispersés dans la forêt. La tête du roi Décebale est montrée aux soldats dans le camp comme elle sera bientôt montrée dans le Forum romain. Enfin une dernière scène, vive et pathétique, représente les Barbares se retirant de-

vant le vainqueur et entraînant leurs troupeaux dans une région de montagnes, comme l'indique un torrent, loin des lieux habités : on en est averti par la présence de diverses bêtes sauvages. Un homme et une femme qui fuient se retournent ; ils regardent sans doute une dernière fois du côté où était leur village détruit, leur maison brûlée, leur pays envahi et asservi ; c'est ainsi que les derniers musulmans exilés de Grenade se retournaient pour contempler la riante vega, de ce point qui s'appelle encore aujourd'hui le *Soupir du Maure*.

Les bas-reliefs narratifs de la colonne Trajane nous donnent le spectacle d'une expédition romaine, et nous font faire pour ainsi dire cette campagne avec Trajan. Nous voyons comment on jetait sur un fleuve un pont de bateaux liés deux à deux, comment on palissadait le camp avec des planches taillées en pointe, comment on s'avançait à l'assaut en faisant la tortue, c'est-à-dire chaque soldat se couvrant de son bouclier, de manière que tous les boucliers rapprochés formassent un toit qui protégeait les assaillants contre les projectiles de l'ennemi ; on pousse contre une muraille un bélier qui a vraiment une tête de bélier ; des balistes placées sur des chars lancent des traits ; c'est une véritable artillerie, et même une artillerie à cheval. Les anciens lançaient aussi des globes de feu dont la nature n'est pas très-bien connue, et des balles de plomb au moyen des frondes. Les frondeurs

étaient de vrais tirailleurs[1]. On exagère donc un peu, sans parler des flèches et des javelots, quand on dit que dans l'antiquité on se battait toujours corps à corps ; ce qui est vrai, c'est que l'arme blanche était l'arme importante et décisive, et que le reste était accessoire. Enfin les sculptures de la colonne Trajane sont elles-mêmes une expression puissante de l'énergie guerrière ranimée dans l'empire par l'exemple d'un prince vraiment guerrier. Ce n'est point l'exquise pureté des cavaliers du Parthénon, mais c'est la vigueur et la sévérité de l'art romain.

Il est difficile de bien apprécier le caractère de cette sculpture, et il est impossible d'embrasser la suite des faits qu'elle retrace, en la considérant d'en bas; mais les bas-reliefs ont été gravés, et, ce qui vaut encore mieux, moulés en plâtre : quelques-uns de ces plâtres se trouvent à l'Académie des beaux-arts de Saint-Luc, et dans la salle du Vatican où est la *Bataille de Constantin*, peinte à fresque par Jules Romain, un élève de Raphaël. Polydore Caravage a reproduit plusieurs groupes importants de la colonne Trajane. A Rome, on peut souvent compléter l'étude des monuments anciens en visitant les monuments modernes; tout se tient dans sa longue histoire. C'est

[1] Dans les siéges représentés sur les bas-reliefs de Ninive, des balles sont lancées avec une espèce de cuiller : celles-là ne devaient pas être bien redoutables; mais les balles recevaient de la fronde une grande vitesse, et par suite une grande force, puisque les poëtes pouvaient oser dire qu'elles se fondaient en traversant les airs.

ainsi que les arabesques des loges vaticanes remplacent pour nous et nous font connaître les décorations des palais de Néron, restituées et perfectionnées par le génie de Raphaël. De même entrez sous le portique de l'église des Saints-Apôtres, et vous trouverez là, encadré par hasard dans le mur, un aigle qu'entoure une couronne d'un magnifique travail. Vous reconnaîtrez facilement dans cet aigle et cette couronne la représentation d'une enseigne romaine, telle que les bas-reliefs de la colonne Trajane vous en ont montré plusieurs ; seulement ce qui était là en petit est ici en grand.

Pour achever le tableau de la vie militaire de Trajan, il faut aller regarder d'autres bas-reliefs empruntés à son arc de triomphe par Constantin, qui en a décoré le sien. Les uns se rapportent également à sa victoire sur Décebale, d'autres à ses victoires en Arménie et chez les Parthes. On voit Trajan haranguer ses soldats avec cette attitude simple et digne dont nous parle Pline. Sur ce point, le panégyrique de l'écrivain est confirmé par le témoignage de la sculpture. L'humanité du bon empereur, tant et si justement célébrée par son aimable ami, est aussi attestée par un de ces bas-reliefs qui représente Trajan distribuant des aliments aux nécessiteux, parmi lesquels, le premier, il comprit les enfants pauvres et les orphelins. On y voit encore une chasse, simple et mâle divertissement très-cher à Trajan et digne d'es-

time, quand on le compare aux amusements extravagants ou cruels de Domitien.

Constantin a aussi enlevé à un arc de triomphe de Trajan les statues de prisonniers daces que l'on voit au sommet du sien. Ce vol a été puni au seizième siècle, car, dans ce qui semble un accès de folie, Lorenzino, le bizarre assassin d'Alexandre de Médicis, a décapité toutes les statues qui surmontaient l'arc de Constantin, moins une, la seule dont la tête soit antique. Heureusement on a dans les musées, à Rome et ailleurs, bon nombre de ces statues de captifs barbares avec le même costume, c'est-à-dire le pantalon et le bonnet, souvent les mains liées, dans une attitude de soumission morne, quelquefois avec une expression de sombre fierté, car l'art romain avait la noblesse de ne pas humilier les vaincus; il ne les représentait point à genoux, foulés aux pieds par leurs vainqueurs; on ne donnait pas à leurs traits étranges un aspect qu'on eût pu rendre hideux : on les plaçait sur le sommet des arcs de triomphe, debout, la tête baissée, l'air triste.

Summo tristis captivus in arcu.

Ce pouvait être une place d'honneur, car c'est celle des soldats qui représentent la gloire de nos différentes armes sur l'arc de triomphe du Carrousel. Deux statues de chefs barbares personnifient surtout énergiquement ces races qui luttaient contre la con-

quête romaine et gardaient leur fierté jusque dans la défaite. Ces statues en basalte noir se voient au fond de la cour du palais des Conservateurs, au Capitole; l'un des deux Barbares a un nez court et écrasé qui le rapproche des races tartares et rend plus farouche encore l'expression de son visage féroce. Malgré l'analogie de ces deux statues avec celles des captifs daces qui ornaient l'arc de de triomphe de Trajan, je ne veux pas croire qu'elles en proviennent, car l'une d'elles a certainement les poignets coupés. Le vainqueur a mutilé le corps sans pouvoir dompter l'âme. Dans l'enfoncement obscur où ils sont placés, derrière une grille en fer qui les sépare des spectateurs, ces noirs et terribles personnages apparaissent comme une menace du monde opprimé.

Plusieurs arcs de triomphe furent élevés à Trajan, l'un dans le grand Forum, un autre dans le sien. Il les méritait bien, car sa vie fut une suite de guerres presque toutes heureuses. Le sénat lui avait accordé de triompher autant de fois qu'il lui plairait. Trajan n'abusa point de la permission. Pline, qui parle de sa première entrée triomphale dans Rome, a fait dans son panégyrique une vive peinture de l'enthousiasme universel, et elle doit être vraie : après avoir eu Domitien, on avait Trajan. Pendant ses guerres d'Asie, on l'attendait avec transport. Martial, qui avait tant chanté Domitien, célébrait d'avance le triomphe de Trajan. Il voyait déjà tous les arbres du Champ-de-

Mars et toutes les maisons illuminées, car les illuminations jouaient un grand rôle dans les fêtes de la Rome ancienne comme de la nouvelle. Rome tout entière lui apparaissait dans la voie Flaminienne,

Totaque Flaminiâ Roma videnda viâ,

ainsi qu'elle y est tout entière en effet de nos jours, non pour voir le triomphe de Trajan, mais pour voir passer le carnaval, car la voie Flaminienne s'appelle aujourd'hui le Corso. Mais cette attente générale et empressée dont Trajan était l'objet, dont Martial était le très-fidèle, quoique assez indigne interprète, cette attente ne devait pas être remplie. Trajan devait mourir en Cilicie, sans revoir Rome, où ne triompha que son image. Sa cendre seule devait y rentrer pour aller prendre sa place sous la colonne à la fois triomphale et sépulcrale qu'il s'était bâtie. La gloire militaire de Trajan nous a conduits à ses arcs de triomphe, sa mort nous ramène à son tombeau.

La colonne et la basilique trajanes, le forum trajan, furent l'œuvre d'un architecte grec nommé Apollodore. On reconnaît la perfection de l'art grec dans la construction de la colonne, à la manière dont se joignent les tambours de marbre superposés, dans l'intérieur desquels est taillé l'escalier. L'idée première du monument est peut-être grecque, comme l'architecte. Celui-ci peut l'avoir empruntée à une colonne qui portait à Alexandrie le nom de Paneion;

mais le Paneion servait seulement à voir ce qui se passait dans la ville, nulle pensée guerrière et triomphale ne s'y joignait, et c'est là ce qui fait si romain le monument d'Apollodore [1].

Une inscription qui se lit encore à la base de la colonne apprend que pour créer son forum et sa basilique, Trajan supprima une colline qui unissait le Capitole au Quirinal, et il voulut que la colonne qu'il élevait indiquât par sa hauteur l'abaissement du sol, qui était de 100 pieds. La colonne Trajane a tout juste 100 pieds romains. C'est un gigantesque étalon métrique. On s'en est servi pour déterminer avec précision le mille romain, et par là on a retrouvé des localités voisines de Rome dont la distance était indiquée par les auteurs. Les inégalités naturelles aplanies, une destination utile unie à la perfection des matériaux et à la beauté de l'art, on conviendra que tout cela est bien romain.

Trajan n'était pas un lettré, c'était un patricien et un soldat, mais il aimait et favorisait les lettres. Il mit au pied de sa colonne deux bibliothèques comme sous la protection de sa gloire, consentant même à ce que par là les trophées sculptés sur la base du monument triomphal fussent cachés; on reconnaît cette modestie, cette insouciance de toute vanité qui le caractérisait. L'une de ces bibliothèques était grecque,

[1] En Grèce, on plaçait sur une colonne les statues des athlètes victorieux.

et l'autre latine. Trajan y avait fait placer, ou dans la basilique voisine, les statues des écrivains célèbres, et c'était un grand honneur d'y être admis. Cet honneur s'accordait encore au sixième siècle ; on sait qu'il fut décerné à un poëte nommé Merobaude et à notre Sidoine Apollinaire. Ces hommes, dont l'un portait un nom qui trahit son origine barbare, dont l'autre fut un bel esprit et un évêque de la Gaule, eurent tous deux le plaisir de voir leur statue figurer dans la bibliothèque de Trajan avec les écrivains dont ils étaient les derniers descendants.

La basilique dont je viens de parler est la basilique ulpienne. — Trajan s'appelait Ulpius. — Un certain nombre de colonnes ont été mises en place et relevées par les Français. C'était un des plus beaux monuments de Rome, remarquable par son toit en bronze, comme nous l'apprend Pausanias, qui l'admirait. Nous savons qu'on y prononçait encore des affranchissements au sixième siècle. Était-ce un hommage au souvenir de celui sous lequel les Romains avaient pour la première fois depuis l'empire respiré librement [1] ? Pline disait : « Dans le même forum se rencontrent le principat et la liberté. » Pline avait raison jusqu'à un certain point ; cependant cette liberté qu'il vante ne valait pas celle des esclaves affranchis dans la basilique ulpienne, et qui du moins était irrévocable ; c'était une concession que l'on pouvait retirer,

[1] C'était plutôt à cause du voisinage de l'*atrium libertatis*.

une liberté viagère qui n'avait d'autre garantie que la volonté et la vie du prince : il n'y a de vraie liberté que dans les institutions libres. Le forum de Trajan embrassait la basilique, la colonne, la bibliothèque, un arc de triomphe, et plus tard un temple, celui de Trajan lui-même; deux portiques demi-circulaires enveloppaient une des extrémités du forum de Trajan. On en voit encore un reste considérable; mais il faut l'aller chercher dans l'intérieur des maisons du voisinage, où il est caché. Tout cela formait un ensemble d'une incroyable magnificence. Les débris de la basilique et du forum sont d'une beauté architecturale supérieure à ce qu'a produit l'époque des Flaviens. Le style est plus large, les ornements s'épanouissent avec une élégance plus majestueuse. Il semble voir aussi les âmes se dilater et s'épanouir, et la renaissance de la félicité publique se réfléchir dans cette renaissance de l'art qui fut l'œuvre d'Apollodore.

On est vraiment stupéfait d'admiration quand on recompose dans son esprit cette basilique, ce forum, ces portiques, qu'on relève ces immenses colonnes de granit dont une est gisante aujourd'hui sur la place Trajane, et qu'on se représente ce que devait être cette architecture dont il reste de si admirables débris, quand on réédifie ces quatre forums qui se touchaient, tous remplis d'édifices ornés de statues, qu'on va par la pensée de celui-ci à ceux de César, d'Auguste, de Nerva, à l'ancien forum si magnifique,

et que le forum nouveau de Trajan effaçait, qu'on se promène en imagination à travers un quartier composé de monuments et un labyrinthe de merveilles. Pline, qui, dans son panégyrique de Trajan, abuse de l'éloge envers un prince qui le mérite, le loue à la fois d'avoir peu et d'avoir beaucoup bâti. Cependant il faut choisir. J'ai grande envie d'admirer Trajan autant que possible, mais je ne puis dire comme son panégyriste qu'il fut réservé dans la construction des nouveaux édifices, et à la page d'après me récrier sur sa diligence inouïe à élever des temples. Les dissipations insensées des Néron et des Caligula avaient rendu leur manie de bâtir un vrai fléau, un tort envers l'État, sévèrement relevé par les historiens, et dont Pline veut justifier son héros, qui n'avait pas besoin de cette justification. Par la sage admnistration de Trajan, l'ordre était rentré dans les finances, les impôts avaient été réduits, et il put construire de superbes monuments sans mériter aucun reproche. Pline lui adresse une louange plus vraie, celle d'avoir entretenu les édifices anciens tout en construisant de nouveaux, et d'avoir même réparé les maisons des particuliers. C'était là un genre de construction digne de l'âme paternelle de Trajan. Il en était de même du temple qu'il éleva à son père adoptif Nerva. Pline dit avec esprit : « Si Tibère dressa des autels à Auguste, ce ne fut que pour avoir un prétexte d'accuser d'impiété ceux qui attaqueraient la mémoire de ce prince ;

si Néron plaça Claude au ciel, ce fut plutôt pour se moquer des immortels que pour l'honorer, enfin si Titus déifia Vespasien, et Domitien Titus, ils ne voulaient que se faire regarder l'un comme fils, l'autre comme frère d'un dieu. » Il ajoute : « Pour toi, quand tu mets Nerva au rang des immortels... c'est parce que tu es persuadé que les dieux ont rendu cette justice à ses vertus. » Ceci nous fait comprendre ce que les Romains éclairés pouvaient entendre par l'apothéose. On déclarait que l'on croyait le mort reçu dans le ciel, admis à partager avec les dieux une immortalité bienheureuse. C'était comme une canonisation païenne, mais réservée seulement aux souverains et aux héros. Le catholicisme, et c'est sa gloire, canonise des mendiants et des servantes. Je ne sais pas ce que pensait Trajan du salut de Nerva; mais dans le temple qu'il lui consacra je vois un hommage de sa piété filiale et reconnaissante, et là encore je retrouve sa belle âme.

Domitien avait réparé la voie Appienne au delà des Marais-Pontins, Trajan jeta une voie dallée à travers ces marais; aussi, dans un des bas-reliefs enlevés à l'arc de Trajan pour orner l'arc de Constantin, on reconnaît la *voie* elle-même, figurée par une femme qui tient une roue, et à laquelle Trajan tend la main pour la relever. Trajan, plus occupé de l'utilité publique que de sa propre renommée, se plut souvent à continuer ou à réparer ce que d'autres avaient fait;

il étendit les thermes de Titus et restaura un aqueduc construit par Auguste. Il ajouta au port de Claude, près d'Ostie, un bassin qui avait un demi-mille de circonférence, et le peuple l'appelle encore *il Trajano*. La branche occidentale du Tibre est son ouvrage; Trajan ouvrit au fleuve ce lit artificiel en creusant un canal : c'est aujourd'hui la principale communication de Rome avec la mer. Juvénal a exprimé avec un peu d'emphase l'immensité des travaux combinés de Claude et de Trajan : « Enfin les vaisseaux entrent dans les bassins qu'embrassent des jetées dont les bras prolongés s'avancent au milieu de la mer et laissent loin derrière eux l'Italie. » L'expression est forte, mais l'exagération même du poëte montre aussi bien que les restes existants du double port l'impression que devait produire l'œuvre de Claude, encore agrandie par Trajan.

Il agrandit également le cirque, ajouta à sa magnificence, et dans une inscription se félicita de l'avoir fait assez vaste pour qu'il suffît au peuple romain. Le cirque couvrait alors quatre arpents et pouvait contenir deux cent cinquante mille spectateurs. Il devait plus tard en contenir encore davantage, car ce monument de la passion nationale, celle là innocente, pour les courses a toujours été en augmentant d'étendue depuis les rois jusqu'aux derniers empereurs et a suivi le mouvement de la population romaine, dont aux diverses époques il est, pour ainsi dire, la mesure.

Le caractère d'un souverain se manifeste dans tout ce qu'il entreprend ; un changement introduit par Trajan dans la disposition de la loge de l'empereur lui fait honneur, et a mérité le juste éloge que Pline lui adresse. Auguste avait construit cette loge de façon à être, s'il le voulait, à l'abri des regards du public. Trajan fit abattre cette espèce de rempart de la majesté impériale, de manière à être constamment en vue du peuple, qui aimait à le voir. Grâce à ce changement, cinq mille personnes de plus purent jouir du spectacle des courses.

On voudrait que la mémoire d'un empereur aussi humain que Trajan ne fût liée au souvenir d'aucun divertissement cruel ; mais il faut payer tribut à son temps, et les combats de gladiateurs étaient trop chers au peuple romain, ils étaient entré trop avant dans ses mœurs pour qu'un empereur païen songeât à les supprimer ou même à les restreindre. Trajan ne le pouvait faire et ne le fit point. Pline, le plus doux des hommes, le loue d'avoir « donné un spectacle, non de ceux qui peuvent amollir l'âme, mais de ceux qui sont propres à enflammer le courage, à à familiariser avec de nobles blessures et à nous inspirer le mépris de la mort. » C'est l'opinion de Cicéron, qui était aussi humain que Pline et Trajan. Du moins ce dernier n'imita pas Domitien dans la tyrannie que celui-ci faisait peser, même sur les plaisirs sanglants du peuple, et Pline put le louer de n'avoir point

gêné la liberté des applaudissements, de n'avoir point fait un crime aux citoyens de prendre en aversion quelque gladiateur, de ce que jamais un spectateur n'avait été donné lui-même en spectacle. Où en était-on venu, bon Dieu! pour qu'il y eût là matière à admirer?

Il est une classe de monuments élevés par Trajan qui échappent à ces études, mais qu'il faut signaler parce qu'ils ont une importance historique, parce qu'ils nous font connaître un des traits particuliers de son gouvernement. Ce sont les monuments qu'il éleva hors de Rome dans les différentes provinces et jusque dans les pays nouvellement conquis sur les Barbares.

Trajan, né en Espagne, était un provincial, le premier qui soit arrivé à l'empire. Aussi fut-il moins exclusivement Romain que ses prédécesseurs. On put dire de lui qu'il avait bâti dans tout l'univers. Il existe un arc de Trajan à Bénévent et un autre à Ancône. Il construisit sur le Rhin un pont de vingt arches et un immense rempart au delà du Danube. Trajan comprit qu'il n'était pas l'empereur de Rome, mais l'empereur du genre humain.

Déjà les monuments dont il fut l'auteur nous ont appris à le respecter et à l'aimer. Il a mérité que Dion Cassius dît de lui que dans aucun d'eux il n'a versé le sang; il ne s'agit pas du sang des gladiateurs, bien entendu, qui, pour l'historien, ne comptait pas.

Si dans cette disposition d'esprit nous arrivons aux buste du sage et bienveillant empereur, du guerrier victorieux, notre première impression sera une surprise et un mécompte.

On voit à Rome beaucoup de portraits de Trajan. Pendant un règne long et glorieux, l'amour du peuple dut multiplier ses images, et à sa mort nul n'eut l'idée de les détruire. Il est peu d'empereurs dont les traits soient mieux connus. Eh bien, surtout au premier abord, la figure de Trajan, ce qui est rare, n'annonce pas ce qu'il a été. Il n'a presque point de front, rien d'héroïque ni de clément dans l'expression du visage. On ne retrouve pas cet air de noblesse et de douceur dont parle Pline, décidé d'ailleurs à tout admirer dans celui qu'il célébrait, même ses cheveux blanchis avant l'âge, où le panégyriste voyait une preuve de sagesse. C'est ainsi qu'il loue Nerva pour avoir rappelé les pantomimes, et Trajan pour les avoir chassés. *Utrumque recte*, dit-il, ce qui peut se traduire par la locution italienne : *e sempre bene*. Un bas-relief de Trajan à Saint-Jean de Latran montre la noblesse unie à la fermeté et à l'intelligence, aucun de ses portraits ne fait voir la douceur dont parle Pline; mais en y regardant bien, on découvre dans cette figure, au premier coup d'œil assez ordinaire, quelque chose d'uni, de modeste, qui convient au Trajan de l'histoire, et cette droiture, cette bonne foi qui, au dire de Pline, se voyait dans ses regards, dans son geste, dans

tout son extérieur ; *quanta in oculis, habitu, gestu, toto denique corpore fides.* On finit par éprouver une certaine satisfaction chaque fois qu'on se retrouve en présence de la physionomie sans prétention de cet homme qui porta la sagesse dans le pouvoir et la simplicité dans le triomphe. L'instinct militaire et conquérant de la vieille Rome vivait dans cette âme paisible et forte. Comme il le disait, après avoir vaincu les Parthes, il eût voulu suivre jusque dans l'Inde les pas d'Alexandre. Trajan cependant ne ressemblait point à Alexandre, bien qu'il en partageât la moins intéressante faiblesse, car il était trop grand buveur. Du moins, voulant qu'elle ne nuisît à personne, il avait défendu d'exécuter les ordres qu'il donnerait après ses repas. Au reste, il n'y avait pas plus de ressemblance entre le génie de ces deux hommes qu'il n'y en a entre la tête en somme peu remarquable de Trajan et la tête héroïque du demi-dieu macédonien. Trajan, à ses faiblesses près, — l'amour du vin n'était pas la seule et la plus déplorable, et Pline a été mal inspiré quand il a vanté sa continence, — Trajan était un homme de la trempe de Washington, plus guerrier, parce qu'il avait été, avant d'arriver à la puissance, un général romain et non un planteur de Virginie. De même il repoussait par devoir les ennemis de son pays, car la guerre contre les populations qui menaçaient les frontières de l'empire était moins une guerre offensive qu'une défense anticipée. Seulement le mé-

tier lui plaisait, et il serait allé volontiers avec son air modeste et froid jusque dans l'Inde, s'il l'avait fallu. Washington, tout modéré qu'il était et ami de la paix, quand il vit, durant sa présidence, son pays menacé à la fois par l'Angleterre et par la France, tint tranquillement tête à la France et à l'Angleterre.

Sans doute, devant les images de Trajan, on regrette que ce modèle des empereurs n'ait pas un front plus vaste, un aspect plus imposant ; du moins ses traits respirent la candeur et l'honnêteté. Pour moi, je le retrouve mieux dans le plus médiocre de ses portraits que dans celui que Pline nous a laissé ; cette déclamation élégante et un peu recherchée va mal à la simplicité de celui qui en est l'objet. Pline peint mieux Trajan dans ses Lettres que dans son Panégyrique. Pline, qui a quitté sa belle maison de l'Esquilin pour aller remplir les fonctions de propréteur en Asie, consulte Trajan sur toutes les affaires qui lui semblent un peu difficiles. C'est dans cette occasion qu'il lui écrivit la fameuse lettre où il demande à l'empereur ce qu'il doit faire des chrétiens. La conclusion de Trajan, qu'il faut punir ceux qui s'obstinent dans la confession de leur foi, est selon moi de toute iniquité, elle est contraire à la liberté de penser et de manifester sa pensée : or à mes yeux cette liberté est la plus sacrée de toutes ; mais je ne puis nier qu'avec la manière de voir des Romains, non-seulement sous l'empire, mais même sous la république, cette iniquité

ne fût inévitable. Les anciens ne s'étaient pas élevés à l'idée vraie de la liberté de l'individu. Leur liberté, c'était surtout le droit pour la cité de ne pas être opprimée. Seulement, si nous avons une idée supérieure de nos droits, ils savaient souvent mieux faire respecter les leurs. Trajan, ses principes romains admis, montra certainement dans cette affaire une grande modération d'esprit et un vrai désir de ne pas persécuter. On voit que ce qu'il redoutait surtout dans les chrétiens, c'étaient les membres d'une association. Il témoigna des inquiétudes de même nature contre des associations d'artisans. Ici se produit le principe de centralisation absolue qui était le principe de l'empire, et l'horreur des associations indépendantes, propre à tout gouvernement reposant sur la centralisation.

Dans les réponses de Trajan à Pline, qui, du reste, sont toujours des modèles de bon sens, de gravité, de cette noble concision qu'on a si bien appelée *imperatoria brevitas*, on voit ce qu'était cette centralisation de l'empire romain. Pline s'adresse à l'empereur sur les plus minces intérêts d'une ville d'Asie; l'empereur répond et décide toujours, soit qu'il s'agisse d'un bain que les habitants de Prusium voudraient construire, soit que les citoyens d'Amasie demandent la permission de faire couvrir un ruisseau fétide. Il est admirable sans doute à Trajan de trouver le temps de prononcer sur tout cela, il fait preuve d'une prodi-

gieuse activité administrative ; mais quel périlleux système que celui où il est besoin que le souverain fasse tout, et dont la perfection suppose un empereur parfait !

On peut dire que Trajan fut cet empereur : comme homme public, je ne sais pas s'il est un reproche qu'on puisse lui adresser ; mais lui-même pouvait-il accomplir ce qu'il dit à Pline être son dessein, *s'occuper du sort des hommes dans chaque lieu?* Évidemment non, et pendant ses campagnes j'imagine que bien des intérêts locaux durent demeurer en souffrance, bien des villes attendre la construction d'un bain ou la réparation d'un égout.

Mais c'était la faute du système, non de l'homme. Le système était mauvais, l'homme excellent. Il fut digne de porter le nom de très-bon, qu'on n'avait avant lui donné qu'à Jupiter, et qui lui convenait beaucoup mieux qu'à Jupiter ; il mérita qu'après lui on adressât aux empereurs qu'on voulait le plus flatter cette louange : « Plus heureux qu'Auguste, meilleur que Trajan. » Le moyen âge, qui a traduit souvent en légendes bizarres les grands souvenirs de l'antiquité, a consacré celui que Trajan avait laissé par une légende extraordinaire et touchante. Il a cru, et cela honore les consciences de ce temps-là, qu'un si bon empereur ne pouvait être damné. Un instinct de tolérance que je me sens fort disposé à respecter dans sa naïveté a fait attribuer à Dieu un miracle pour ne

pas lui attribuer une injustice. Le pape saint Grégoire, touché des vertus de Trajan, avait demandé qu'il fût sauvé, et l'avait obtenu. Des docteurs ont combattu pour l'irrémissibilité de la damnation; mais des saints ont accepté le pardon de Trajan. L'Église grecque a mis dans son rituel cette phrase : « O Dieu, pardonne-lui comme tu as pardonné à Trajan par l'intercession de saint Grégoire. » L'*ange* de l'école, qui est à la fois un saint et un docteur, a cherché à expliquer comment on pouvait admettre sans hérésie cette tradition charitable, et c'est pourquoi un autre théologien disciple de saint Thomas, qui était de plus un grand poëte et un poëte très-orthodoxe, Dante, n'a pas hésité à placer Trajan dans son *Paradis*.

Je ne suis pas sorti de mon sujet en racontant cette belle légende, car c'est à elle qu'un des plus remarquables monuments de Rome, la colonne Trajane, et ce qui reste de la basilique ulpienne doivent peut-être leur conservation. Au douzième siècle, la municipalité de Rome prit, par un arrêté, des mesures pour protéger ce qui subsistait des édifices construits par Trajan à cause des vertus de cet empereur, qui lui avaient mérité le ciel.

Entre Trajan et son successeur Adrien, la différence est grande. Adrien eut des dons brillants et beaucoup d'esprit; mais il ne fut point un bon empereur, et il fut un empereur cruel. On ne l'a pas assez dit, et Gibbon l'a trop oublié. Cependant son biographe nous

apprend qu'il débuta par faire mourir quatre personnages considérables, ce qui le rendit d'abord très-odieux, et que dans la suite il en mit beaucoup d'autres à mort, soit ouvertement, soit par des moyens cachés. Adrien fut donc loin d'être un bon prince, quoiqu'il ne fût pas dénué de bonnes qualités; mais il était mobile, divers et ondoyant, comme parle Montaigne, d'un génie envieux, triste, lascif, rusé, dit son historien, et réunissant tous les contrastes. Son visage lui-même, qui semble mobile comme son âme, ses portraits, d'une expression si diverse, où on lit tour à tour et quelquefois tout ensemble l'intelligence et la méchanceté, la dureté et la finesse, font bien comprendre cette nature complexe, où le mauvais dominait. Tel est l'Adrien de l'histoire: ce n'est pas tout à fait celui qui a cours dans les livres, mais c'est le vrai. On vient de voir que j'admire volontiers ce qui mérite l'admiration; l'admiration toutefois n'a de prix et de sens que lorsqu'elle distingue ce qui doit être distingué. Il ne faut pas que l'histoire ressemble à ces personnes accommodantes qui disent un peu de bien de tout le monde, et ne veulent se brouiller avec personne, ce qui ôte toute valeur à leurs éloges. C'est ce qu'on a fait trop souvent pour Adrien, qui était un assez méchant homme, un souverain assez ordinaire, et que l'on place sur la même ligne que le grand souverain qui l'a précédé, Trajan, et les deux saints du paganisme qui l'ont suivi, Antonin le Pieux et Marc-

Aurèle, formant de ces quatre règnes ce qu'on appelle le siècle des Antonins, quoique Adrien ne soit pas plus un Antonin que Trajan, et, ce qui est le plus important, ne ressemble en rien aux Antonins.

Trajan ne voulait point adopter Adrien. Dion Cassius dit même qu'il ne l'avait point adopté, et que lorsqu'on apprit à Rome que l'empereur venait de mourir en Asie, l'impératrice Plotine, qui aimait Adrien, le fit élire. Quelques-uns prétendirent qu'on avait remplacé Trajan mort dans son lit par un imposteur qui désigna le protégé de Plotine, jouant ainsi, longtemps avant Regnard, la farce du *Légataire universel*. Ceci doit être une fable. Ce qui est hors de doute, c'est l'influence de Plotine sur le choix du nouvel empereur. Plotine donna le premier exemple de l'intervention des femmes dans les destinées de l'empire ; nous verrons cette influence reparaître au temps d'Alexandre Sevère et d'Héliogabale.

Bien que Dion dise expressément que Plotine avait pour Adrien un *attachement amoureux*, il se pourrait que sa prédilection ait été innocente. Adrien était parent de son mari et avait épousé sa nièce ; elle n'avait point d'enfant, et son cœur de tante put s'intéresser à ce séduisant neveu. Il en coûterait de mettre une passion coupable sur cette honnête figure, car Plotine a l'air d'une honnête et bonne femme. Le peu qu'on sait d'elle confirme cette impression et le témoignage de Pline. En montant pour la première fois l'escalier

du palais, elle dit : « Je prie les dieux qu'ils m'en fassent sortir telle que je vais y entrer. »

Pour Adrien, c'est autre chose ; il n'a pas l'air bon, et on vient de voir qu'il ne l'était point. Bien que du même pays et de la même famille, il ne ressemble pas plus à son prédécesseur par les traits du visage qu'il ne lui ressemblait par l'âme. Trajan est tranquille et posé ; Adrien est évaporé, inquiet. Espagnols tous les deux, ni l'un ni l'autre n'a le profil romain ni une physionomie vraiment romaine, Adrien encore moins que Trajan. Avec ses moustaches et ses favoris, il a l'air d'un moderne ; sa figure, sans gravité, est une figure spirituelle. Le premier des empereurs, il porta la barbe pour cacher une cicatrice, comme on l'a dit de François Ier, auquel il ressemble un peu de visage. François Ier protégeait les artistes, ainsi qu'Adrien avait la prétention de le faire ; mais il ne les jalousait point, ne se donnait point pour les surpasser, et ne fit point mourir Benvenuto Cellini par rivalité de métier, comme Adrien fit mourir Apollodore.

Nous rencontrons tout d'abord ce trait, qui, à lui seul suffirait pour le faire détester. Adrien avait toutes les prétentions, celle de la poésie, de la prose, de la critique, de l'astrologie. Il faisait des vers obscurs à l'imitation d'un certain Antimaque qu'il voulait qu'on mît au-dessus d'Homère ; il affectait de n'aimer que les vieux auteurs, préférant Ennius à Virgile. Il s'était exercé dans tous les arts : il peignait, il modelait, il

chantait et jouait de la lyre. Il paraît avoir été un amateur universel, mais il voulait être plus habile que les artistes de profession, et quand il n'y parvenait pas, il se plaisait à les décrier, à les rabaisser, à les écraser; *ut doctior*, *risit*, *contempsit*, *obtrivit*, dit Spartien. Cela n'était pas très-généreux, car ceux qu'il traitait ainsi auraient pu lui répondre ce que dit le sophiste Favorinus, à qui ses amis demandaient pourquoi il avait changé sur une critique de l'empereur un mot qu'il aurait pu défendre : « Comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas pour le plus docte des mortels un homme qui a trente légions? »

Adrien était aussi architecte et architecte distingué, s'il fut réellement l'auteur du temple de Vénus et de Rome, le plus vaste et l'un des plus beaux temples romains ; mais ce temple, qui fait honneur à l'artiste, fut pour l'empereur l'occasion d'une action indigne, le meurtre d'Apollodore. Adrien était allé un jour avec Trajan voir les grands travaux que dirigeait l'illustre Grec, et, ayant lâché quelque sottise, Apollodore lui dit brusquement, faisant allusion à ses peintures : « Jeune homme, va peindre tes citrouilles, car tu n'entends rien à ceci. » Le jeune homme, devenu empereur, exila Apollodore, puis, ayant construit le temple de Vénus et de Rome, lui envoya le plan et lui demanda son avis; l'exilé manqua cette excellente occasion de faire sa cour et d'être rappelé. C'était une de ces mauvaises têtes que le malheur ne corrige pas.

Il indiqua à l'empereur une disposition qui aurait permis d'avoir les machines dont on se servait dans les jeux à la portée de l'amphithéâtre, et ajouta: « Quant aux sanctuaires des deux déesses, tu ne leur as pas donné assez de hauteur; si les déesses voulaient se lever, elles ne le pourraient pas. » Adrien, blessé de l'épigramme, envoya tuer Apollodore. C'est exactement ainsi qu'eût agi Néron, si l'on eût blâmé sa manière de déclamer ou de chanter. Quand on regarde attentivement la figure d'Adrien, on s'explique et ces amertumes contre ses rivaux et cette sanguinaire vengeance d'un bel esprit piqué. Sa bouche, fine et mauvaise, s'entr'ouvre comme pour lancer un sarcasme à qui ne peut répliquer, ou pour répondre à un mot dur prononcé autrefois par une sentence de mort. Il y a au Capitole deux bustes d'Adrien, placés à côté l'un de l'autre, qui résument toute sa conduite avec les artistes : le premier sourit d'un air triomphant à ceux qui l'applaudissent, l'autre va dicter l'arrêt de mort de ceux qui l'ont critiqué.

De ce temple de Vénus et de Rome, dont on reconnaît très-bien l'emplacement, il reste d'énormes colonnes, quelques très-beaux ornements, et les deux sanctuaires adossés l'un à l'autre où étaient placées les statues des deux déesses. Vénus figurait là comme mère d'Énée et protectrice du peuple romain. On ne saurait nier que la disposition du double édifice, auquel on montait par deux étages de degrés, qu'entou-

rait un portique immense, soutenu par de magnifiques colonnes de granit dont on peut juger par celles qui gisent aujourd'hui sur le sol, on ne saurait nier que cette disposition ne fût heureuse et originale. Ce qui subsiste du temple de Vénus et de Rome atteste le goût et la magnificence d'Adrien ; mais le meurtre d'Apollodore gâte tout.

Ce temple était vraisemblablement le plus grand de Rome. Toute la plate-forme avait cinq cents pieds en longueur, le temple lui-même trois cent trente-trois. C'est à peu près la longueur de Sainte-Sophie et plus de la moitié de celle de Saint-Pierre. Le colossal envahit toujours de plus en plus l'architecture de l'empire. Un gouvernement qui ressemble aux gouvernements de l'Orient appelle un art qui prend les dimensions de l'art oriental. La situation du temple de Vénus et de Rome était très-bien choisie. D'un côté il dominait la voie Sacrée et le Forum, de l'autre il regardait le Colisée. Pour construire ce vaste édifice, on fut obligé de transporter le colosse de Néron ; c'est alors qu'il fut placé devant l'amphithéâtre ; on y employa vingt-quatre éléphants. La base du colosse se voit encore.

Pour se former une idée de l'activité d'Adrien par les monuments dont il fut l'auteur, il faudrait faire comme lui, sortir de Rome, parcourir le monde, aller visiter tour à tour chaque partie de l'empire romain, car Adrien était toujours en voyage, entraîné par une

humeur inconstante et un esprit curieux ; partout on doit le reconnaître, il laissait des traces de sa présence : des aqueducs, des ponts, des fontaines, des édifices de toute sorte ; à Athènes, le temple de Jupiter Olympien, qu'auprès du Parthénon l'on regarde à peine parce qu'il n'est que romain ; à Nîmes, une basilique en l'honneur de Plotine, à laquelle il devait l'empire. Il restaurait un temple d'Auguste en Espagne et relevait le tombeau de Pompée en Égypte. A cet égard, Adrien marche d'un pas plus décidé dans la route que Trajan avait ouverte. Celui-ci avait commencé à s'occuper des provinces ; son successeur les parcourut incessamment. Trajan était un provincial empereur, Adrien fut un empereur cosmopolite ; mais Rome étant le seul théâtre de cette histoire, j'y retourne pour y chercher les œuvres et les souvenirs d'Adrien.

Il y répara et restaura beaucoup. On cite le Panthéon, les thermes d'Agrippa, le forum d'Auguste. A ce moment, les monuments se sont tellement multipliés à Rome, que désormais les réparations tiendront une grande place dans les ouvrages des empereurs, des plus mauvais comme des meilleurs, de Caracalla comme de Septime-Sévère. Adrien était un esprit vif et ardent qui avait toujours besoin de faire quelque chose, qui aimait à briller ; puis il voulait séduire l'opinion, que les cruautés par lesquelles il inaugura son règne avaient soulevée : il voulait se faire absoudre

en se faisant admirer. Il faut lui savoir gré de cette vanité où entrait quelque grandeur et de ce remords salutaire qui embellit Rome et l'empire. Du reste, si Adrien conserva et répara, il détruisit aussi. Il fit abattre, au grand regret de tout le monde, un théâtre que Trajan avait bâti dans le Champ-de-Mars, et si bien abattre, qu'on ne sait où était ce théâtre; il fit aussi démolir un pont que Trajan avait jeté sur le Danube. On voit là des marques du caractère jaloux d'Adrien, et il est permis d'en signaler un autre indice dans une mesure que les modernes ont trop vantée, l'abandon des conquêtes de Trajan sur le Danube et sur l'Euphrate. De plus, il y a dans les musées de Rome deux portraits qui accusent sa mémoire, celui de Sabine et celui d'Antinoüs.

Adrien fut soupçonné d'avoir empoisonné sa femme Sabine. Son union avec elle avait été l'origine de sa grandeur. Sabine, à en juger par ses bustes, avait, au plus haut degré, ce que nous appelons la distinction. Elle diffère en cela de sa mère Marciane et de sa sœur Matidie. Ces princesses, auxquelles on éleva des temples, ont une physionomie assez vulgaire : Matidie, l'air boudeur d'une petite provinciale. Sa mère Marciane, sœur de Trajan, a été louée par Pline pour sa candeur et sa simplicité; il a dit d'elle que c'était une personne *vraie* avant qu'on l'eût dit d'une femme célèbre : *illa tua simplicitas, tua veritas, tuus candor agnoscitur*. Tout cela se retrouve dans les bustes de

la sœur de Trajan ; mais, chez toutes ces femmes de l'honnête famille Ulpia, on ne découvre aucune élégance. Leur coiffure n'est pas tout à fait aussi laide que celle des princesses flaviennes, mais elle est encore bien singulière. C'est ce que Stace appelle un monticule de cheveux, *suggestumque comæ*, et que Juvénal a décrit quand il montre les femmes romaines construisant, étage par étage, l'édifice élevé de leur coiffure. Sabine abuse moins que sa mère et sa sœur de cette mode bizarre. C'était évidemment une personne de goût[1], aimant l'esprit ; elle s'entourait d'une société familière dans laquelle se trouvaient des hommes de lettres, à en juger par l'historien Suétone, qui en faisait partie. Ils furent punis par Adrien à cause de cette intimité, qu'il n'avait pas permise. Ces paroles de Spartien montrent qu'Adrien ne reprochait rien de grave à Sabine, et que c'était à ses yeux un tort d'étiquette, tout au plus de légèreté. Il se plaignait qu'elle fût d'un caractère chagrin et rude, *morosa et aspera*. L'expression des traits de Sabine dément l'imputation d'Adrien. Cependant il est possible que cette bouche fine et fière ait quelquefois laissé échapper une irritation que la conduite de son époux justifiait. Du reste, elle l'accompagnait dans ses voya-

[1] Une statue du Vatican la représente dans un costume qui serait bien étrange pour nous, mais qui ne l'était point tant à Rome, avec une de ces tuniques presque transparentes dont parlent Horace et Juvénal.

ges, au moins elle fit avec Adrien celui d'Égypte, car on lit le nom de Sabine sur une des jambes du colosse d'Aménophis, parmi ceux des curieux venus là pour entendre le son que rendait, au lever du soleil, cette statue, à laquelle les Grecs avaient donné le nom du héros homérique Memnon. Si la figure ingrate de la fille de Titus augmente les torts de Domitien, la noble et spirituelle beauté de Sabine rend plus inexcusable encore chez Adrien un égarement qu'il faut bien rappeler, car comment parler à Rome des images célèbres qui se rapportent à son règne sans nommer Antinoüs?

C'est un mortel étrange que ce Bythinien, à la figure belle et sombre, dont Adrien fit un dieu après l'avoir laissé mourir pour lui avec un dévouement qui relève un peu cette honteuse mémoire. Dion raconte qu'Adrien ayant besoin pour ses enchantements, car il avait aussi des prétentions à la magie, de l'âme d'un suicidé, Antinoüs s'immola pour lui fournir ce qu'il cherchait. La reconnaissance de l'empereur n'eut point de bornes. Un astre nouveau s'étant montré alors dans le ciel, il déclara que c'était l'âme d'Antinoüs qui apparaissait au firmament, appela de son nom une ville d'Égypte, Antinopolis, et, dit Dion Cassius, remplit le monde de ses images. Il y en a plusieurs à Rome qui sont célèbres. Je n'y comprends point le prétendu Antinoüs du Belvédère, qui est très-certainement un Mercure; je parle de l'Antinoüs

du Capitole, du magnifique buste en bas-relief de la villa Albani, du buste colossal de la salle ronde au Vatican, de l'Antinoüs qui est au musée de Saint-Jean de Latran. Antinoüs est souvent représenté avec un caractère idéal et des attributs divins qui rappellent son apothéose : à Saint-Jean de Latran, en Bacchus jeune; au Capitole, en Adonis, selon M. Braun[1]. L'idéal nous est fort nécessaire pour nous faire accepter le favori d'Adrien divinisé.

Il est naturel qu'Antinoüs, qui s'était, disait-on, précipité dans le Nil, ait été représenté sous les traits d'un dieu égyptien. Dans une statue placée maintenant au Musée Grégorien, le sculpteur a su combiner avec une habileté très-remarquable l'art égyptien et l'art grec, dont le caractère est si différent, et, malgré cette différence, les marier et les fondre en un tout harmonieux. La figure conserve quelque chose de la roideur obligée et de la pose hiératique des statues égyptiennes, et cependant le sentiment de la nature et de la vie s'y montrent visiblement. La physionomie triste d'Antinoüs sied bien à un dieu d'Égypte, et le style grec emprunte à ce reflet du style égyptien une grandeur sombre.

Dans la salle du Vatican où est cet Antinoüs, on a

[1] La mort vient d'enlever ce savant, que rendent si regrettable sa fin prématurée, des travaux très-variés, parmi lesquels se placent au premier rang sa *Mythologie de l'Art* et son ouvrage sur *les Musées et les Ruines de Rome*, enfin une ardeur infatigable d'âme et d'étude difficile à remplacer.

rassemblé un certain nombre de statues, la plupart du temps d'Adrien, qui n'ont pas, à mes yeux, le même mérite, mais qui sont toutes des traductions de l'art égyptien en art grec. L'alliance, la fusion de la sculpture égyptienne et de la sculpture gréco-romaine est un des traits les plus saillants de ce cosmopolitisme si étranger à d'anciennes traditions nationales, et dont Adrien, par ses voyages, ses goûts, ses monuments, fut la plus éclatante manifestation. L'invasion de l'art égyptien, qui eut lieu sous son règne, est comme le dernier terme de ce long effort de l'Égypte pour pénétrer dans la civilisation européenne, effort dont l'origine se perd dans les âges antiques, et dont c'est peut-être l'occasion de tracer rapidement l'histoire.

Si haut qu'on remonte le passé, on trouve l'Égypte à l'horizon de la Grèce, comme un astre levé depuis longtemps et entouré de nuages, comme un vieux monde antédiluvien dont on a une vague tradition, et qui inspire un certain respect. L'Égypte était pour la Grèce ce qu'était pour les hommes du moyen âge l'antiquité classique entrevue à travers la nuit des temps barbares et un peu ce qu'étaient pour eux les souvenirs bibliques. On croyait qu'il y avait eu aux bords du Nil une civilisation qui avait précédé la civilisation grecque, et d'où elle était en partie venue, que là était l'origine des sciences et des arts. L'Égypte pour les Athéniens du temps de Platon, c'était l'an-

tiquité; c'était aussi l'Orient, berceau des mythes et des mystères. Jusqu'à quel point les Grecs s'exagéraient-ils ce qu'ils devaient à l'Égypte? C'est ce qui n'est pas encore bien éclairci; mais ils pensaient lui devoir beaucoup.

L'art grec et l'art égyptien se rencontrèrent avant qu'Alexandrie eût été fondée, et quand il n'y avait de grec en Égypte que la colonie de Naucratis; déjà sous Nectanebo, un peu avant Alexandre, l'art hellénique avait atteint et modifié le vieil art égyptien, et Rome fournit de cette antique influence un curieux exemple dans deux lions de basalte[1], sur la base desquels on lit écrit en hiéroglyphes le nom du roi Nectanebo. Dans cette sculpture bien égyptienne, on sent déjà le souffle de l'art grec. La pose de ces lions est la pose roide et monumentale des lions à tête humaine de Louqsor; la crinière est encore de convention, mais la vie est exprimée, les muscles sont accusés avec un soin et un relief que la sculpture purement égyptienne n'a pas connus.

Ce fut dans Alexandrie, ville égyptienne gouvernée par des rois grecs, ville grecque sur la terre d'Égypte, que se trouvèrent décidément en présence les deux civilisations et les deux arts. Les civilisations ne se mêlèrent point, ni les littératures. Les Égyptiens demeurèrent Égyptiens, et les Grecs, Grecs. Quoi qu'on en ait dit,

[1] Ces lions ornaient la fontaine de l'*Acqua Felice*, sur la place *dei Termini*. On les a transportés dans le Musée Grégorien.

en philosophie l'école d'Alexandrie est purement grecque, ou du moins très-peu orientale. Théocrite et Callimaque ignorent la langue et l'écriture de l'Égypte, et les prêtres égyptiens continuent de tracer des hiéroglyphes sans se soucier qu'il y ait au monde un Homère ou un Hérodote; mais dans l'art il n'en est pas tout à fait de même, et chose singulière, la présence de l'art grec, qui partout ailleurs, par exemple, est une cause de perfectionnement, un principe de beauté, est en Égypte une cause de décadence, un principe de laideur. La statuaire égyptienne et la sculpture hiéroglyphique du temps des Ptolémées se reconnaissent tout d'abord à leur infériorité, quand on les compare à ce qu'elles étaient sous les Pharaons. Je ne reviendrai pas sur les causes de cette anomalie. J'ai eu l'occasion de les indiquer en passant dans une autre partie de ces études; mais on peut constater le fait sans sortir de Rome, en allant regarder successivement les admirables hiéroglyphes de l'obélisque de Thoutmosis III qui décore la place de Saint-Jean-de-Latran, et ceux qui datent du temps des Ptolémées, au Musée Grégorien.

Quand l'Égypte fut devenue province romaine, les Romains se trouvèrent en contact avec elle, et la sculpture qu'ils avaient reçue des Grecs fut appliquée au bout d'un certain temps, et surtout sous Adrien, à reproduire à sa manière les types égyptiens. J'en ai déjà dit un mot à propos d'une statue d'Antinoüs : j'y

reviendrai tout à l'heure; mais il faut auparavant indiquer quelles avaient été avant cette époque les importations de l'art égyptien à Rome. et ses influences.

D'abord l'Égypte put influer indirectement sur les Romains par l'intermédiaire des Étrusques. Les Étrusques, les premiers maîtres des Romains, étaient entrés avant eux en relation avec l'Égypte. Pour la retrouver presque à chaque pas, il suffit de parcourir le musée étrusque du Vatican. La fleur de lotus y reparaît sans cesse dans les ornements des vases en terre et en bronze. La porte du tombeau étrusque, dont on a eu l'heureuse idée de placer dans ce musée un *facsimile* exact, est une porte égyptienne, aussi bien que les portes des tombes qui existent dans plusieurs parties de l'ancienne Étrurie. Toujours dans le même musée, les peintures copiées des sépulcres des Tarquinii offrent une scène funèbre parfaitement semblable à celles qui sont représentées dans l'intérieur des tombes égyptiennes. Parmi les ornements sacerdotaux trouvés dans un tombeau étrusque à Cervetri, et qu'on admire dans la vitrine centrale du Musée Grégorien, on reconnaît des figures dont la ressemblance avec certaines figures symboliques égyptiennes est trop grande pour être fortuite, entre autres des femmes avec de grandes ailes éployées qui descendent jusqu'à leurs pieds. Enfin des scarabées, sur lesquels se lisent de véritables hiéroglyphes, achèvent de

prouver les communications de l'Étrurie et de l'Égypte, comme les vases, les portes, les peintures sépulcrales, les bijoux étrusques rendent indubitable l'action de l'art égyptien sur l'art étrusque.

Outre ce qui a pu venir de l'Égypte aux Romains par cette voie indirecte, eux-mêmes ont conquis et gouverné ce pays après les Grecs. Quels produits de l'art égyptien a introduits dans Rome cette conquête ?

Les Romains ne daignèrent prendre aux Égyptiens que leurs obélisques. Ces fortes masses de granit leur plaisaient. Ils s'en servirent pour décorer leurs cirques, une fois pour orner une sépulture impériale, une autre fois pour fournir une grande aiguille à un cadran solaire, une autre enfin pour simuler le mât du vaisseau dont ils avaient donné la forme à l'île Tibérine. Outre les obélisques enlevés à l'Égypte, les Romains en commandèrent pour leur propre compte, comme le prouve celui de la place Navone, que j'ai mentionné, et qui porte, écrits en caractères hiérogliphyques, les noms des Flaviens. Quant aux statues égyptiennes, les Romains ne semblent pas s'en être souciés beaucoup. Celles qu'on a trouvées à Rome provenaient en général des temples consacrés à des divinités égyptiennes, et y avaient été apportées avec le culte de ces divinités par suite de l'invasion de la religion d'Isis et de Sérapis, invasion tantôt combattue, et tantôt tolérée, dont je ferai plus tard l'histoire[1].

[1] Parmi ces statues, il faut signaler les lions qui gardent l'escalier du

Au temps d'Adrien, la sculpture égyptienne fut l'objet d'une plus grande faveur. Adrien en goûta le mérite, grâce à son éclectisme universel, et, par son ordre ou pour lui plaire, les artistes firent de l'égyptien comme ils faisaient du grec. On a rassemblé dans une salle du Musée Grégorien une collection de ces contrefaçons romaines de la sculpture de l'Égypte. Sauf l'Antinoüs dont j'ai parlé, les produits de cette sculpture d'imitation, bien que datant d'une époque encore brillante de l'art romain, ne sauraient le disputer à leurs modèles. Pour s'en convaincre, il suffit de les comparer aux statues vraiment égyptiennes qui remplissent une salle voisine. Dans celles-ci, la réalité du détail est méprisée et sacrifiée; mais les traits fondamentaux, les linéaments essentiels de la forme sont rendus admirablement. De là un grand style, car employer l'expression la plus générale, c'est le secret de la grandeur du style, comme a dit Buffon. Cette élévation, cette sobriété du génie égyptien ne se retrouvent plus dans les imitations bâtardes du temps d'Adrien. Les divinités de l'Égypte n'ont pas plus conservé leurs types que leurs attributs. En voulant singer l'égyptien, on tombe dans la roideur sans arriver au sublime, et, au lieu de quelque chose de puissant et d'expressif, on produit quelque chose d'insignifiant et de mort : copies ef-

Capitole, et qui, bien différents de ceux dont j'ai parlé, quoique très-beaux aussi, sont purement égyptiens.

facées où disparaissent dans la sécheresse et la froideur la grandeur sévère et la vie énergique, bien qu'enveloppée, de la statuaire égyptienne.

Tel fut l'art égyptien à Rome sous Adrien. L'art grec, ce modèle constant et jamais égalé de l'art romain, ne pouvait manquer d'être de mode à une époque où, selon l'expression de Juvénal, Rome était devenue une ville grecque, et sous un empereur qu'on appelait dans sa jeunesse *le petit Grec*, on devait chercher à le reproduire ; mais la sculpture du temps d'Adrien se reconnaît à je ne sais quoi de poli, de glacé, qui est à Phidias ce que Fléchier est à Bossuet.

Adrien était dans toute la force du mot un touriste. Je l'ai dit, il y avait en lui de l'homme moderne. Sa curiosité était infatigable ; il voulait tout voir et tout lire sur ce qu'il avait vu. Je ne sais nul autre personnage dans l'antiquité dont on ait raconté qu'il avait gravi une montagne pendant la nuit pour aller voir un lever de soleil. Or c'est ce qu'Adrien fit deux fois : l'une de ces deux ascensions était celle de l'Etna, que nous tous qui avons été en Sicile devions faire après lui. Cette passion pour les lieux célèbres qui nous pousse à travers le monde, sans autre but que d'aller voir ce dont nous avons entendu parler, cette passion toute moderne inspira à l'empereur Adrien la pensée de rassembler dans sa villa de Tivoli des imitations et des souvenirs de ce qui l'avait le plus

frappé dans ses voyages, et surtout dans son voyage d'Athènes. Athènes était pour les Romains ce que Rome est pour nous. On voyait dans cette villa le Pœcile, le Prytanée, l'Académie d'Athènes et aussi le temple de Sérapis, à Canope. Adrien y avait placé la vallée de Tempé et jusqu'à la région fabuleuse des enfers. C'était un peu comme le palais de Sydenham, où l'on passe de la cour égyptienne à la cour grecque et à la cour mauresque. On reconnaît encore plusieurs de ces reproductions savantes : le Pœcile avec son double portique, le bassin sur lequel on imitait les fêtes de la ville égyptienne de Canope. M. Canina pensait que les principaux monuments imités dans la villa d'Adrien étaient disposés de manière à rappeler la situation relative des monuments originaux dans la ville d'Athènes ; mais il ne faut pas y chercher, je crois, une imitation trop fidèle. Spartien dit qu'Adrien *donna des noms célèbres* aux différentes parties de sa villa, ce qui n'indique point l'intention d'une reproduction exacte. La vallée de Tempé et surtout les enfers ne pouvaient être bien ressemblants.

Aujourd'hui ces imitations, alors modernes, de ce qui était déjà des antiquités, sont devenues des antiquités à leur tour. Les curieux vont visiter la villa Adriana comme Adrien était allé visiter Canope ou le Pœcile. Grâce à lui, on trouve réunis dans un petit espace des débris qui rappellent un double passé. Ces

débris, entremêlés de grands arbres et dominés par les montagnes de la Sabine, forment un ensemble plus pittoresque et plus poétique, je pense, qu'au temps d'Adrien. Ce qu'il y avait d'artificiel dans cette collection de copies et d'étiquettes a disparu. Les détails savants se perdent dans une émotion de ruines qui enveloppe tout d'un charme mélancolique et indéfinissable. Enfin ce besoin de rassembler ainsi des souvenirs empruntés à divers climats et à plusieurs âges, qui a donné naissance à la villa Adriana, fait comprendre comment, tandis que s'en allait l'énergique sentiment de la vieille patrie romaine, commençait à poindre dans les âmes ce sentiment collectif qui devait embrasser l'humanité. Chez Adrien, c'était seulement un intérêt d'imagination, un amusement égoïste de la curiosité qu'on ne saurait confondre avec la sympathie universelle, mais qui l'annonçait.

Voici une bien remarquable justice de la Providence. « Après ses voyages, Adrien, dit Aurelius Victor, voulut se retirer dans sa villa pour jouir de tout ce qu'il y avait fait. » Il ne méritait pas d'en jouir, car, repris par la cruauté qui marqua les commencements de son règne, il avait fait périr encore deux hommes innocents, et il trouva dans sa villa, œuvre de sa vie, résumé de ses voyages, espoir de ses dernières années, la malédiction d'une de ses victimes qui l'y attendait et le supplice de ne pouvoir mourir. Ceci mérite d'être raconté.

Adrien avait commencé à souffrir de la maladie qui devait lui être fatale, quand il fit mettre à mort un vieillard de quatre-vingt-dix ans, Servianus, avec son petit-fils Fuscus, qui en avait dix-huit. On ne voit pas ce qui put porter Adrien à cette cruauté, à moins qu'il ne se souvînt après trente ans que Servianus avait fait connaître autrefois à Trajan les désordres de son neveu et ses dettes. Ce serait une bien longue rancune; mais le meurtre d'Apollodore montre qu'Adrien était rancunier. Quand on alla égorger Servianus, le vieillard se fit apporter du feu, et ayant brûlé quelque encens, il s'écria : « Dieux immortels ! témoins de mon innocence, je ne vous demande qu'une chose, c'est qu'Adrien, quand il le voudra, ne puisse mourir ! » Servianus fut exaucé, et ce fut dans sa villa de Tivoli qu'Adrien, arrivé à un état qui lui rendait la vie insupportable, éprouva le genre de châtiment qu'avaient appelé sur lui les dernières paroles de Servianus.

Citons Dion Cassius, qui avait vu une lettre d'Adrien dans laquelle il disait quel tourment c'est de désirer la mort en vain. Adrien était atteint d'un double mal, l'hydropisie et des pertes de sang continuelles. Il crut s'être guéri par des sortiléges, mais bientôt l'eau revint, le sang recommença à couler, et comme « son état allait empirant et qu'il éprouvait une mort de chaque jour, il voulut mourir et implora souvent le poison et le glaive ; mais il ne put obtenir de personne

qu'on lui obéît, bien qu'il promît des richesses et l'impunité. Alors il envoya chercher Mastor, un barbare de la nation des Iazyges qui, ayant été pris à la guerre, lui était utile dans ses chasses à cause de son courage et de sa force; par offres et menaces, il décida cet homme à lui promettre qu'il le tuerait, et il marqua au-dessous de sa mamelle gauche, avec certaine couleur, un lieu que son médecin Hermogène lui avait désigné, afin qu'étant frappé là mortellement, il pût expirer sans souffrir. Et cela même n'ayant pu lui réussir, car Mastor, troublé de ce qu'il allait faire, s'était enfui plein de terreur, Adrien gémit amèrement sur cette maladie et sur son impuissance à recevoir la mort, lui qui avait pu la donner aux autres. »

Adrien languit quelque temps encore dans la villa qui vit ce long supplice, et dont le charme ne put l'adoucir : supplice mérité, que retracent les beaux débris de cette villa, aujourd'hui en ruines, parmi lesquels croissent de grands cyprès, et que rappellent aussi les portraits d'Adrien. Sa bouche, qui avait dicté d'homicides arrêts, semble encore s'entr'ouvrir pour laisser passer le sang qui devait l'inonder à ses derniers moments. Cette mort, semblable à celle que la tradition attribue à Charles IX, lui aussi ami des arts et faisant des vers, cette mort fut celle de l'aimable Adrien. Le sénat, toujours courageux contre les empereurs défunts, refusait de décerner à celui-ci les

honneurs divins; il ne les accorda qu'aux larmes d'Antonin et aux menaces des soldats. Les cendres de l'empereur mort à Baies, qui avaient été déposées provisoirement dans une villa de Cicéron, furent apportées à Rome et placées dans le mausolée colossal qu'Adrien avait fait construire pour les recevoir.

Sauf le temple de Vénus et de Rome, conçu dans sa vanité d'artiste et comme un défi adressé à Apollodore, Adrien n'a point élevé à Rome de monument qui eût un but d'utilité publique, point d'aqueduc, point de basilique, de bibliothèque, de forum, comme Trajan. Presque tout ce qu'il bâtit, il l'a fait dans un sentiment personnel; j'en excepte le temple de Trajan et celui de Plotine; il ne pouvait du reste se dispenser de cet acte de reconnaissance, quand il en érigeait à sa tante Marciane, à sa cousine Matidie, à toutes les femmes de sa famille, excepté à Sabine, son épouse. Son mausolée était une œuvre d'orgueil et d'égoïsme : il voulut, comme Auguste, reposer dans une de ces gigantesques sépultures de l'Orient. Il avait dû voir dans ses voyages la fameuse tombe de Mausole, une des sept merveilles du monde. Le mausolée d'Adrien était encore un souvenir et une reproduction d'un édifice célèbre, comme les constructions de sa villa.

Le pont qu'il bâtit fut entrepris aussi dans une pensée purement personnelle. Tout à côté était le pont triomphal qui conduisait à la voie Aurélia; le

sien, inutile au public, ne conduisait qu'à son tombeau : c'est le pont qu'on traverse pour aller à Saint-Pierre ; à une arche près qui est moderne, rien n'y a été changé que les parapets. Les anges du Bernin ont remplacé des statues probablement d'un meilleur goût qui le décoraient. Les autres ponts de la Rome antique n'ont pas été aussi bien conservés ; mais chaque pont de la Rome moderne correspond à l'un d'entre eux, et même, quand on a établi un pont en fil de fer, on lui a donné pour base les piles du *Ponte-Rotto*, élevé au moyen âge sur les fondements du *pons Palatinus*, qui fut achevé sous la censure de Scipion l'Africain. Scipion l'Africain et un pont en fil de fer, voilà de ces contrastes qu'on ne trouve qu'à Rome ! De même les trois aqueducs qui abreuvent la ville sont trois aqueducs antiques réparés ; les routes d'aujourd'hui suivent la plupart du temps le tracé d'une voie romaine ; dans l'intérieur de Rome, sans parler du Corso, que nous savons être la voie Flaminienne, plus d'une rue moderne marque la direction d'une rue antique, comme plusieurs églises indiquent la place d'un temple. Rome, qui a tant changé d'aspect, est pourtant, à quelques égards, la Rome d'autrefois. Il en est surtout ainsi pour les voies de communication, ce qui se continue le mieux à travers les siècles par l'habitude de passer au même endroit.

Du reste, il fallait bien qu'Adrien songeât à se donner une sépulture. Le mausolée d'Auguste était

rempli, et il ne se souciait pas d'aller en intrus dans le temple des Flaviens remplacer Domitien.

L'œuvre d'Auguste fut surpassée par son imitateur. Le soubassement du mausolée d'Adrien est un carré dont chaque côté a presque un tiers de plus que celui du mausolée d'Auguste. On a appelé au moyen âge tout l'édifice *la masse d'Adrien* (*la mole d'Adriano*), C'est en effet une masse imposante que cette énorme tour sur laquelle l'œil s'arrête toujours avec admiration, soit qu'on la voie s'élevant sévère et majestueuse au-dessus du lit profond où coulent les eaux jaunes du Tibre, prêtes à s'enfoncer tortueuses entre les rives abruptes que garnissent des maisons noires et délabrées, soit qu'aperçue d'un autre côté, au bout de grands prés sauvages, elle dessine, en regard du dôme de Saint-Pierre, sa silhouette robuste sur le ciel enflammé du couchant. Et cependant nous n'avons aujourd'hui que le squelette du monument : quand au sixième siècle Procope le vit encore dans toute sa magnificence, il était revêtu de marbre de Paros, entouré de colonnes, et une saillie circulaire portait des statues admirables, au dire de l'historien ; on peut en juger par le faune Barberini, qui orne maintenant la belle collection de Munich. Procope vit les premières mutilations de cet édifice, déjà devenu une forteresse, ce qu'il n'a pas cessé d'être jusqu'à nos jours : les troupes grecques qui le défendaient lancèrent des statues sur les assaillants ; ces assaillants

étaient des Goths. Ce ne furent pas les Goths qui furent les barbares ce jour-là.

On a dit que le buste colossal d'Adrien, conservé au Vatican, est un fragment de la statue impériale qu'on suppose avoir été placée au sommet de l'édifice, de même qu'une statue d'Auguste se dressait au faîte de son mausolée; mais il me semble que cette statue d'Adrien n'eût pas été en rapport avec le monument[1]. D'ailleurs il paraît bien que celui-ci était surmonté par la *pigna*, cette énorme pomme de pin en bronze qu'on voit dans les jardins du Vatican. L'emploi d'une pomme de pin pour décorer un tombeau n'a rien d'extraordinaire; la pomme de pin formait l'extrémité du thyrse bachique. Un tel ornement rappelait le culte de Bacchus et les mystères où ce dieu jouait un rôle funèbre. J'ai signalé ailleurs le sens des bacchanales représentées sur les tombeaux, et qui font allusion à la vie future révélée dans l'initiation à ces mystères.

Ceci rend raison de cette célèbre *pigna* qu'au moyen âge l'on avait placée à l'entrée de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, comme on le voit dans une curieuse peinture de l'église de Saint-Martin; elle avait frappé Dante, qui lui compare la tête d'un géant. Ceux qui avaient mis là ce symbole bachique en ignoraient le sens païen; cela n'était pas toutefois aussi singulier

[1] Elle était dans la niche placée à l'entrée du mausolée.

que de figurer, comme on a fait au quinzième siècle, des sujets mythologiques, tels que l'aigle enlevant Ganymède et Jupiter en cygne auprès de Léda, sur la grande porte en bronze de Saint-Pierre, où l'on peut s'en édifier encore. Il semble au moins qu'une telle tolérance aurait dû rendre moins sévère pour quelques nudités beaucoup plus innocentes qu'un zèle bien grand et un peu tardif a fait, dans ces dernières années, voiler par d'affreux et ridicules petits jupons.

L'intérieur du mausolée d'Adrien était massif, sauf deux chambres sépulcrales, les corridors inclinés qui y conduisaient et les soupiraux; c'est exactement la même disposition que dans la grande pyramide d'Égypte, où il n'y a non plus que deux chambres sépulcrales avec quelques vides au-dessus pour diminuer la pesée de l'énorme amoncellement, des corridors et des soupiraux traversant cette masse et destinés à renouveler l'air, — analogie des pyramides avec ces grands monuments funèbres, et preuve nouvelle que les pyramides étaient des tombeaux. A côté de la *pigna*, dans le jardin du Vatican, sont deux paons en bronze qui proviennent également du mausolée d'Adrien. Je pense qu'ils y avaient été placés en l'honneur des impératrices dont les cendres devaient s'y trouver. Le paon consacré à Junon était le symbole de l'apothéose des impératrices, comme l'oiseau dédié à Jupiter celui de l'apothéose des empereurs, car le mausolée d'Adrien n'était pas pour lui seul, mais,

comme avaient été le mausolée d'Auguste et le temple des Flaviens, pour toute la famille impériale. Des inscriptions placées à l'extérieur indiquaient les noms de ceux dont les restes avaient été déposés dans le mausolée. Ces inscriptions existaient encore à la fin du seizième siècle; le pape Grégoire XIII les fit arracher, et employa le marbre des tablettes à décorer Saint-Pierre. Détruire des inscriptions pour avoir quelques morceaux de marbre de plus, c'est vraiment une des plus grandes barbaries qu'on puisse commettre, surtout aux yeux d'un *membre de l'Académie des inscriptions*. Les papes qui ont placé tant d'inscriptions à tous les coins de Rome auraient au moins dû respecter celles que l'antiquité a laissées.

Un pèlerin allemand du moyen âge a recueilli les épitaphes des divers personnages de la famille des Antonins qui ont pris successivement place dans le mausolée d'Adrien : injustice du hasard ! celle de Marc-Aurèle avait péri, celle de Commode était conservée.

Le mausolée d'Adrien a, dans les temps modernes, une histoire encore plus importante et plus longue que le Colisée. Depuis le cinquième siècle, ce tombeau gigantesque a été la forteresse de Rome. Bélisaire la défendit contre les Goths. Au dixième siècle, elle fut occupée par Théodora et Marozia, ces femmes qui donnaient la papauté comme Plotine donnait l'empire, et par Crescentius, ce précurseur de Colà Rienzi, qui, quatre siècles plus tôt, rêva aussi la résurrection de la

république romaine. Clément VII y a été assiégé par les troupes de Charles-Quint, et si l'on en croit Benvenuto Cellini, de là fut tiré par lui le coup qui termina les jours du connétable de Bourbon. Aujourd'hui le monument que se disputèrent tous les chefs des factions romaines au moyen âge est un corps de garde français; dépouillé de tout caractère historique, il a perdu même le privilége d'être le théâtre de la girandola, ce feu d'artifice qu'on tire le lendemain de Pâques, et qui, éclairant par intervalles cette masse sombre et faisant resplendir les noires eaux du Tibre, produisait un effet que rien ne peut remplacer. Le sommet de la ruine antique est déshonoré par une habitation moderne : au-dessus des créneaux dont le moyen âge l'avait hérissée, on aperçoit un cadran d'horloge entre des persiennes. Elle a perdu son nom dans l'usage ordinaire et s'appelle le château Saint-Ange à cause de la statue de bronze érigée en mémoire de l'archange Michel, qui de là, pendant une peste, apparut un jour au pape saint Grégoire, remettant son glaive dans le fourreau pour avertir que la contagion allait cesser ; légende poétique, mais moins belle que les paroles du général français qui, sommé de se rendre, répondit : « Je me rendrai quand l'ange de bronze remettra son épée dans le fourreau. » De tous ces souvenirs, le plus touchant est celui des deux premiers Antonins, dont les cendres ont consacré le mausolée d'Adrien. Chaque fois que les yeux s'arrê-

tent sur le plus grand des édifices romains encore debout dans son entier, on se félicite qu'il soit resté un pareil monument de la mémoire de ces deux hommes, mémoire la plus pure et la plus sainte qu'il ait été donné à des souverains de léguer aux hommages de l'histoire et aux bénédictions du genre humain.

XI

ANTONIN LE PIEUX, MARC-AURÈLE, LUCIUS VERUS ET COMMODE

Ce que c'est que le siècle des Antonins. — Antonin le Pieux, sa colonne. — Faustine l'Ancienne, temple d'Antonin et Faustine. — Les portraits d'Antonin conformes à son caractère. — Il en est de même pour Marc-Aurèle. — Sa statue équestre. — Son livre de morale est son vrai portrait. — Colonne de Marc-Aurèle. — Marc-Aurèle guerrier, la légion fulminante. — Arc de Marc-Aurèle et bas-reliefs, la sculpture romaine. — Apothéose de Faustine la Jeune. — Illusions de Marc-Aurèle. — Lucius Verus, ses habitudes et ses portraits. — Commode, son caractère exprimé par ses statues, surtout par les accessoires. — Commode gladiateur, les sénateurs dans l'amphithéâtre. — Commode au cirque, émeute. — La villa des Quintilii, histoire de ces deux frères. — Conspiration contre Commode. — Buste de Lucille. — Mort de Commode, lieu de sa sépulture. — Imprécations du sénat. — Réflexions.

On a célébré comme l'époque la plus heureuse pour l'humanité le siècle des Antonins ; ce siècle n'a duré que quarante-deux ans, et ne comprend que deux règnes. Il n'y a d'autres Antonins pour l'histoire qu'Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, son gendre, qui

s'appelait aussi Antonin, et Commode, fils de Marc-Aurèle. On ne compte pas, j'espère, dans la période qu'on a nommée l'âge d'or du genre humain, le règne de cet Antonin-là. Nous avons vu ce qu'était Adrien, et s'il mérita d'être comparé à ses deux vertueux successeurs. Quant à son prédécesseur Trajan, séparé d'eux par un règne de vingt et un ans, il n'était pas plus un Antonin que Charles II n'était un prince d'Orange. Il y a donc inexactitude matérielle à placer Trajan parmi les Antonins, et, ce qui est plus grave, injustice morale à mettre sur la même ligne qu'eux Adrien. On fait souvent de ces confusions, et on donne à un siècle le nom d'un homme sans y regarder de très-près ; on a bien inventé le siècle de Léon X, qui régna neuf ans. Le prétendu siècle des Antonins ne fut pas si court ; mais sa durée est bien peu de chose encore dans celle de l'empire romain, et si cet âge d'or, comme on l'appelle, embrasse un espace de quarante-deux ans, l'âge de fer, qui l'a précédé et suivi, embrasse, sauf de rares interruptions, un espace de cinq siècles.

Du reste, il faut le reconnaître, et je suis le premier à le proclamer, il n'y a pas de figure plus noble et plus pure que celle d'Antonin le Pieux. Ce fut, sans aucune exagération, l'apparition inespérée, la rencontre invraisemblable de la perfection humaine sur le trône. On ne sait rien de lui qui ne prouve la vertu, la sagesse et la bonté. Irréprochable dans sa vie privée, —

ce qu'on ne peut dire de Trajan,— empereur, il fut ce qu'il avait été simple particulier, modeste, honnête, désintéressé, modérant les impôts, épargnant les provinces, déférent envers le sénat, sévère pour les abus, facile à tous, législateur zélé, administrateur attentif, plus jaloux de protéger les frontières de l'empire que de les étendre, mais ne les reportant point en arrière comme Adrien. S'il ne fut pas guerrier lui-même, toutes les guerres entreprises par ses ordres furent heureuses, et il ne se fit point élever d'arc de triomphe, comme plusieurs de ses prédécesseurs qui n'avaient pas combattu davantage.

On voudrait avoir plus de détails sur un empereur si accompli. On n'en est que plus avide des souvenirs qui s'attachent aux lieux habités par lui, aux monuments qui peuvent le rappeler, aux portraits dans lesquels on le retrouve. La famille paternelle d'Antonin était originaire de Nîmes. Il est donc un peu notre compatriote. Il naquit à Lanuvium, où était la villa de son père. C'est aujourd'hui *Cività-Lavigna*, à quelques lieues de Rome ; ce nom, donné à *Lanuvium* par une confusion qui provient de la ressemblance des sons, a fait supposer que là était l'emplacement de la ville de *Lavinia*, fondée par Énée, et bien que Lanuvium soit assez avant dans l'intérieur des terres, on montre encore au voyageur l'anneau de fer auquel a été attaché le vaisseau d'Énée. La naissance d'Antonin est un souvenir plus véridique et plus touchant que

le fabuleux débarquement d'Énée, impossible à Lanuvium. Dans la petite ville moderne, bâtie en grande partie de débris, on trouve des ruines assez considérables qui peuvent avoir appartenu à la villa d'Antonin. Une trace intéressante et caractéristique de sa présence à Lanuvium est la belle statue de Zénon, le fondateur du stoïcisme, qui a été trouvée là et qu'on voit au Capitole.

Le voyageur, en venant à Rome de Cività-Vecchia, a le plaisir de rencontrer à peu près à moitié chemin l'emplacement d'une autre villa d'Antonin, celle de Laurium, où il fut élevé. La simplicité avec laquelle il y vivait est prouvée par un petit fait qui a échappé à l'oubli. Les vêtements que l'empereur portait à Laurium avaient été fabriqués dans le voisinage. Nous savons qu'il aimait les champs, et, sauf la rudesse, conservait tout d'un vieux Romain, jusqu'au goût de l'agriculture.

A Rome, il paraît avoir préféré, comme Nerva, au séjour dans le palais impérial une habitation privée. C'était la maison que Pompée avait autrefois possédée dans le quartier des Carines, qui, comme on sait, était le beau quartier de Rome ; il a bien changé depuis.

Antonin le Pieux eut aussi sa colonne, mais ce n'était pas celle qui porte le nom d'*Antonine*, et qui, à l'imitation de la colonne Trajane, présente, figurées dans des bas-reliefs analogues, les guerres de Marc-

Aurèle en Pannonie. Antonin le Pieux, comme je l'ai dit, ne fit point la guerre et n'aurait eu garde d'accepter l'hommage d'un monument triomphal quelconque. La colonne dressée en son honneur fut érigée par ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Verus, et après sa mort, car le piédestal porte un bas-relief qui représente son apothéose et celle de Faustine son épouse. C'était une simple colonne funéraire de granit. Elle n'existe plus, car elle a servi à restaurer l'obélisque de Psammétique I[er] à *Monte-Citorio*. Le piédestal a été sauvé et placé dans le jardin du Vatican. On y voit un génie ailé emportant dans l'Olympe Antonin le Pieux et sa femme. L'art chrétien a fait plus d'un emprunt à l'art païen, et bien des fois les peintres modernes ont représenté des saints et des saintes portés au ciel par des anges assez semblables au génie qui enlève dans les airs Antonin et Faustine.

Adrien faisait abattre les monuments élevés par Trajan. Antonin le Pieux n'en agit pas ainsi envers celui qui l'avait adopté, et pour la mémoire duquel il montra toujours ce sentiment pieux qui lui a valu son nom. Sa reconnaisance avait élevé un temple à Adrien, dont il acheva le mausolée ; à cela près, on ne voit guère Antonin faire autre chose que réparer des monuments au lieu d'en construire de nouveaux. Il restaura la *Græco-Stasis*[1], l'amphithéâtre, le Panthéon,

[1] Édifice destiné à recevoir les ambassadeurs.

le vieux pont Sublicius illustré par Horatius Coclès, et que l'on reconstruisait toujours en bois. Antonin le Pieux bâtit très-peu à Rome, comparativement à beaucoup d'empereurs qui ne le valaient pas, ce qui porte à penser qu'il aimait mieux épargner la fortune publique et ménager l'argent des contribuables que de les employer à embellir la ville de quelques monuments de plus.

On vient de voir ce qu'Antonin le Pieux fit en ce genre. Marc-Aurèle fit moins encore; mais son biographe remarque qu'il apporta le plus grand soin aux rues de Rome et aux routes. Quant à Antonin, il fit exécuter de nombreux travaux en Italie et dans les provinces. Il continuait ainsi la tendance cosmopolite des deux empereurs qui l'avaient précédé. Comme eux, Antonin était provincial. Une famille gauloise avait donné à Rome son empereur après une famille espagnole. Les monuments de Nîmes, dont l'architecture paraît convenir à l'époque d'Antonin, doivent peut-être la naissance à *sa piété* envers le lieu de son origine.

La rareté des documents historiques que nous possédons sur le meilleur des empereurs romains semble s'étendre à ses monuments. Chose triste, la mémoire la plus digne d'être conservée est une de celles qui ont laissé le moins de vestiges. On ne sait où était le temple consacré à Adrien, et la colonne Antonine, bien que l'inscription que Sixte V a fait placer à sa base dise qu'elle a été dédiée à Antonin le Pieux, ne

l'a pas été à lui, mais à Marc-Aurèle. On ne peut douter que la colonne dite d'Antonin n'appartienne à son gendre, d'après les sujets représentés sur les bas-reliefs qui se rapportent aux campagnes de Marc-Aurèle contre les Barbares, et d'après une curieuse inscription trouvée dans le voisinage, qui contient la demande faite par un certain Adraste, affranchi, de se construire une petite maison près de *la colonne du divin Marc-Aurèle*, de laquelle il est l'intendant (*procurator*). On dirait aujourd'hui à Rome le *custode*.

Si Antonin a été un saint du paganisme, Faustine était loin d'être une sainte, bien que sa conduite fût beaucoup moins scandaleuse que celle de sa fille Faustine la Jeune, épouse de Marc-Aurèle. Ces excellents princes furent d'assez malheureux maris. Antonin du moins connaissait les fautes de son épouse, et en homme sage, dit son biographe, renfermait le déplaisir qu'il en ressentait. Pour Marc-Aurèle, il n'eut pas à exercer sa philosophie sur ses nombreuses infortunes domestiques, car il les ignora toujours.

Rome possède plusieurs portraits des deux Faustine. La première a beaucoup moins l'air d'une coquette que la seconde, mais elle est beaucoup moins jolie.

Si un homme pouvait mériter d'être traité comme un dieu, personne plus qu'Antonin et Marc-Aurèle n'aurait été digne de cet honneur. Il y a à Rome, près du Forum, un temple dont l'inscription nous apprend

qu'il a été dédié par le sénat au divin Antonin et à la divine Faustine. Cette inscription peut désigner également Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, qui, je l'ai dit, s'appelait aussi Antonin, comme sa femme s'appelait aussi Faustine. Cependant il est plus vraisemblable que le temple qui fut consacré à Marc-Aurèle après sa mort était près de sa colonne, comme celui de Trajan, et là où se trouve aujourd'hui le palais Chigi. De plus, on découvrit au seizième siècle non loin du temple voisin du Forum, une statue dédiée par la corporation des boulangers à Antonin le Pieux. Au reste, Antonin aussi bien que Marc-Aurèle fit accorder les honneurs divins à son épouse après l'avoir perdue, et lui éleva un temple. C'était pousser loin le pardon. Celui qui subsiste encore serait un monument de cette générosité peut-être un peu grande et qui achève de peindre la mansuétude d'Antonin. On aurait consacré ensuite à l'empereur lui-même, après sa mort, le temple érigé par lui à une épouse qui en était peu digne, et associé leurs noms sur l'entablement.

Ce temple est du reste un des mieux conservés. Les colonnes sont en place. La *cella*, dont on a fait une église, est intacte. On admire encore des deux côtés une frise ornée de griffons et de candélabres d'un magnifique travail. L'église s'appelle *San Lorenzo-in-Miranda*. Ce mot *Miranda* exprime l'admiration naïve qu'inspiraient les débris de l'antiquité

à ceux qui ont ainsi nommé l'église de *San Lorenzo*.

Si des monuments consacrés à la mémoire d'Antonin le Pieux on passe à ses images, on n'éprouve point cet étonnement qu'inspirent d'abord les portraits de Trajan. Sa figure ressemble à son âme. On y reconnaît l'aspect imposant de sa personne, la noble expression de son visage (*statura elevata decorus, forma conspicuus, nobilis vultu*), et, avec des traits qui n'ont rien de fort régulier, un air de dignité simple et de majestueuse douceur. Cette physionomie sied bien au caractère d'Antonin, que son biographe décrit ainsi : « Doux, libéral, probe, et tout cela avec mesure, sans vanité. » On lit sur son front la sérénité de sa vie et de sa mort, toutes deux d'un juste, car sa fin fut paisible comme son règne. Il s'endormit d'un doux sommeil après avoir donné pour mot d'ordre *æquanimitas*. Adrien n'avait ni vécu ni fini ainsi.

Les Romains durent croire à peine qu'ils changeaient d'empereur en passant d'Antonin le Pieux à Marc-Aurèle ; la même âme animait l'empire. Marc-Aurèle porta le nom de *philosophe*. C'était en effet un stoïcien sur le trône, et Antonin était un sage. Aussi les portraits de ces deux empereurs ont une certaine ressemblance : elle tient en partie à leur barbe, qu'ils portèrent longue l'un et l'autre à la manière des philosophes. Antonin le Pieux est plus beau ; mais Marc-Aurèle a une expression aussi marquée de gravité et de sérénité.

Il y a à Rome plusieurs bustes de Marc-Aurèle enfant d'une candeur charmante. On aime à voir l'excellent naturel que la philosophie doit développer se montrer déjà et s'épanouir sur ce jeune visage, qui a la grâce ingénue de la bonté; on aime à y saluer par avance les vertus que doit admirer le monde, et à y lire les espérances du genre humain. Un de ces bustes est placé tout près d'un Caracalla jeune, au visage bouffi et méchant. Le contraste est frappant. Tout l'avenir des deux empereurs est là. L'un promet, l'autre menace.

Il n'est pas surprenant que les images de Marc-Aurèle soient si nombreuses. Il y en avait une dans presque toutes les maisons. Qui ne la possédait chez lui était considéré comme sacrilége. Le plus remarquable portrait de Marc-Aurèle est sa statue équestre de la place du Capitole; elle s'élève là où de son temps, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans une lettre à Fronton, existait encore le bois de l'asile qui remontait au temps de Romulus. Rien de plus simple que la pose du cavalier impérial, rien qui sente moins la prétention. Dans presque toutes les statues équestres modernes, il y a du Franconi. L'antiquité n'est jamais tombée dans cette faute, et pouvait encore moins y tomber quand il s'agissait d'un souverain célèbre par sa simplicité. Marc-Aurèle n'a point d'étriers; les Romains ne paraissent pas les avoir connus. Son assiette est solide et aisée tout ensemble. On pourrait

croire qu'il ordonne par son geste de cesser le combat :

Dextra vetat pugnas,

comme dit Stace en parlant de la statue équestre de Domitien ; mais le véritable sens de ce geste est indiqué par un bas-relief dont je parlerai bientôt, qui représente Marc-Aurèle de même à cheval, et, agenouillés devant lui, des chefs barbares auxquels il fait grâce. Le mouvement de la main de l'empereur est exactement le même dans la statue et dans le bas-relief. Seulement le bas-relief explique l'attitude de cette main en montrant les ennemis suppliants vers lesquels elle est étendue ; c'est un geste clément.

La belle statue équestre de Marc-Aurèle est du très-petit nombre des statues en bronze doré que le cours du temps et surtout l'avidité des hommes ont épargnées. Il y a quelque chose à reprendre, dit-on, au point de vue de l'art hippique, dans la disposition des jambes du cheval : on peut trouver qu'il est un peu massif. C'est un puissant cheval de guerre, taillé en force, comme il devait l'être, pour emporter l'empereur à travers les montagnes et les marais de la Pannonie, et qui étonne un peu les Anglais, car il ne ressemble nullement aux sveltes vainqueurs d'Epsom. Du reste, un bas-relief du Vatican fait voir que des chevaux plus élancés figuraient dans les courses du cirque.

Une légende a conservé les monuments de Trajan au moyen âge; une erreur a sauvé la statue de Marc-Aurèle. Il paraît qu'on l'avait prise pour une statue de Constantin. C'était faire beaucoup d'honneur à ce dernier, car, bien que, cédant à un préjugé aveugle, Marc-Aurèle ait méconnu et même persécuté les chrétiens, je crois que son âme était plus chrétienne que l'âme de celui dont la politique protégea l'église catholique, sauf à la tracasser beaucoup et à l'opprimer un peu; mais au moyen âge on ne jugeait pas ainsi, et cette statue de bronze doré ne fût pas plus que presque toutes les autres arrivée jusqu'à nous, si l'on n'eût cru que c'était celle de Constantin, peut-être parce qu'elle était alors sur la place Saint-Jean-de-Latran, non loin de la basilique que cet empereur avait fondée. Marc-Aurèle était né sur le mont Cœlius, où est Saint-Jean de Latran, et l'on avait pu placer sa statue près de la villa de son grand-père Verus, voisine elle-même du palais des *Laterani*, où se passa son enfance, et qu'il quitta à regret quand il fut adopté par Antonin.

Il est certain qu'au quatorzième siècle le prétendu Constantin se trouvait devant l'église de Saint-Jean de Latran. On le voit dans l'histoire de Colà Rienzi, cet antiquaire tribun qui, inspiré par une érudition exaltée, bien que très-imparfaite, par cette fièvre de l'antiquité qui a produit la renaissance, et dont sa folle entreprise était un des premiers symptômes, conçut

au quatorzième siècle la pensée de relever la république romaine. La statue équestre dont nous parlons figura d'une manière bizarre dans sa prise de possession du tribunat. Le cheval de bronze répandait du vin par les naseaux, et Rienzi lui-même se plaça sur le cheval qui porte Marc-Aurèle.

La statue équestre de Marc-Aurèle a aussi sa légende, et celle-là n'est pas du moyen âge, mais elle a été recueillie il y a peu d'années de la bouche d'un jeune Romain. La dorure, en partie détruite, se voit encore en quelques endroits. A en croire le jeune Romain, cependant, la dorure, au lieu d'aller s'effaçant toujours davantage, était en voie de progrès. « Voyez, disait-il, la statue de bronze commence à se dorer, et quand elle le sera entièrement, le monde finira. » — C'est toujours, sous une forme absurde, la vieille idée romaine, que les destinées et l'existence de Rome sont liées aux destinées et à l'existence du monde. C'est ce qui faisait dire au septième siècle, ainsi que les pèlerins saxons l'avaient entendu et le répétaient : « Quand le Colisée tombera, Rome et le monde finiront. »

Rien, mieux que les bustes et les statues où est représentée la simplicité tranquille de Marc-Aurèle, ne montre ce qu'il y a d'emphatique et de faux dans le portrait oratoire que Thomas a appelé un éloge. Ce n'est pas là qu'il faut chercher Marc-Aurèle; mais il est un livre où il se peint mieux que dans une effigie de marbre ou de bronze : ce livre est le sien. On voit

bien déjà quelques traits du caractère et de l'âme de Marc-Aurèle dans ses lettres à son maître d'éloquence Fronton; mais c'est Marc-Aurèle encore écolier pour ainsi dire, faisant sa rhétorique, occupé d'une littérature un peu puérile, cherchant des comparaisons qui pourront servir, et enchanté le jour où il en a trouvé dix. Je préfère à ces exercices de rhéteur les expressions de tendresse pour son maître qui reviennent à chaque instant sous la plume du jeune prince, et où l'on reconnaît cette grâce bienveillante que respirent les portraits de Marc-Aurèle adolescent : « Comment veux-tu que j'étudie quand je te sais malade? » et cent autres mots aimables et affectueux qu'on retrouve presque à chaque ligne de ces lettres écrites à Fronton par son élève. On est même étonné du langage passionné de celui-ci, d'expressions qui ressemblent à celles de l'amour, et que le disciple impérial et son vieux maître s'adressent réciproquement. Les mœurs antiques avaient amené ce langage singulier entre hommes, cette espèce de galanterie sans conséquence, ces paroles semblables à celles que les mœurs modernes, qui valent beaucoup mieux, permettent d'adresser aux femmes en toute innocence; mais Marc-Aurèle ne s'en tint pas à la rhétorique : la philosophie morale le conquit tout entier, et Fronton se plaignait que son enseignement littéraire fût négligé pour les leçons plus viriles du stoïcien Rusticus.

Marc-Aurèle en effet fut avant tout un philosophe,

un philosophe de profession. Au Capitole, on a placé son buste dans la salle des empereurs et dans la salle des philosophes ; on a eu raison. Cette vocation s'était manifestée dès son enfance. A douze ans, il portait le manteau des stoïciens, et de très-bonne heure il en adopta les austérités. Cet empereur est un des écrivains de l'école stoïque. C'est, comme je l'ai dit, au livre de morale stoïcienne écrit par lui sur le trône, comme Épictète écrivit le sien dans les fers, qu'il faut demander le vrai portrait de Marc-Aurèle. La beauté de son âme, qui éclaire d'un reflet ses images matérielles, brille tout entière dans cette image spirituelle, plus complète et encore plus fidèle que les autres.

La philosophie de Marc-Aurèle, c'est le stoïcisme tempéré par je ne sais quel souffle de christianisme qui commence à passer sur le monde. Du premier, il tient l'effort vers la rectitude absolue, l'insouciance de l'opinion, des éventualités extérieures, de la mort, ce sentiment de fière indépendance vis-à-vis de tout ce qui peut séduire ou abattre, ce *mépris des choses fortuites*, pour parler comme Rabelais, qui cependant n'était pas stoïcien, cette tranquille possession de soi-même que rien ne saurait ébranler, la perfection de l'homme placée dans sa conformité avec l'ordre universel, la résignation invincible qui en résulte, et qui a inspiré à Marc-Aurèle ces belles paroles : « Il faut vivre conformément à la nature le peu de temps qui nous reste, et, quand le moment de la retraite est

venu, se retirer paisiblement et avec douceur, comme une olive mûre, en tombant, bénit la terre qui l'a portée et rend grâce à l'arbre qui l'a produite. » Ceci ne dépasse pas les limites du stoïcisme ; seulement c'est le stoïcisme attendri par un principe de douceur qui n'est pas en lui, et vient d'ailleurs. Marc-Aurèle est plus près encore du christianisme quand il dit : « Sers Dieu et fais du bien aux hommes. » Il est presque tout à fait chrétien quand il prescrit la douceur, l'humilité, la chasteté, la soumission à la volonté divine, enfin la prière. Et cet homme, chrétien par le cœur, était chrétien par ses actes. Imitant Nerva, devançant saint Paulin et saint Ambroise, il vendit ce qu'il avait de plus précieux, des vases de prix, ses vêtements de soie, ceux de sa femme, pour que la guerre qu'il allait entreprendre ne fût à charge à personne. Ce même homme ne comprit pas le christianisme, dont il prêchait et pratiquait les enseignements. Après avoir dit : « Combien est heureuse l'âme qui est toujours prête à se séparer du corps ! » il a pu ajouter, abusé par une incroyable prévention : « Mais il faut que cette bonne résolution vienne de notre propre jugement et non d'une opiniâtreté obstinée, comme chez les chrétiens. » Hélas ! certains chrétiens devaient à leur tour méconnaître chez ceux qui ne seraient pas de leur communion les vertus dont ils donneraient eux-mêmes l'exemple.

Ce qui est inexcusable chez Marc-Aurèle (l'oppres-

sion l'est toujours), c'est d'avoir persécuté ou au moins laissé persécuter ces chrétiens auxquels il aurait dû tendre la main comme à des frères, n'eussent-ils même été à ses yeux que des frères égarés. C'était dans tous les cas contraire à sa propre maxime, si vraie, si chrétienne elle-même, bien que trop souvent oubliée : « Ceux qui ignorent la vérité sont dignes de compassion. » Je voudrais pouvoir croire à une lettre de Marc-Aurèle dans laquelle il aurait dit qu'il fallait absoudre les chrétiens mis en jugement et punir leurs accusateurs. Malheureusement le doute est ici trop permis. L'égorgement des martyrs de Lyon, saint Pothin et l'héroïque sainte Blandine à leur tête, d'autres martyrs encore, sera toujours un sujet d'affliction pour ceux qui aiment à honorer la vertu là où ils la rencontrent et qui la voudraient toujours pure. Tout ce qu'on peut supposer, c'est que ces horreurs s'accomplirent loin des yeux de Marc-Aurèle, que la guerre retint longtemps aux frontières. Cependant c'était un prince vigilant, qui donnait la plus grande attention à tout ce qui se passait dans son empire : il ne put ignorer ce qui se faisait à Lyon et ailleurs, il dut au moins le tolérer. En présence de cette déplorable inconséquence d'un esprit si élevé, de cette injuste cruauté du plus humain et du plus équitable des hommes, il ne reste qu'à baisser la tête devant la faiblesse de notre nature, à se mettre en garde contre elle, et à se pénétrer davantage de la nécessité que

le droit de penser librement et de manifester ce qu'on pense devienne la religion du genre humain ; car dès qu'on laisse fléchir le moins du monde ce principe, on ne sait où l'on s'arrête, et il peut arriver qu'un Marc-Aurèle se fasse le bourreau des chrétiens.

Détournons les yeux de ce triste aspect d'une figure historique digne à tant d'autres égards d'une éternelle admiration, et allons voir la colonne de Marc-Aurèle, qu'on appelle la colonne Antonine. Cette colonne est une imitation de la colonne Trajane. Le fût est exactement de la même longueur, 100 pieds romains. La matière et la disposition sont les mêmes. Elle se compose aussi de tambours de marbre, et des bas-reliefs en spirale représentent les triomphes de Marc-Aurèle sur des peuples qui habitaient à peu près les mêmes régions que ceux contre lesquels Trajan avait dirigé ses armes victorieuses. Le danger de l'empire était vers le Danube et sur le Rhin. C'était par ces deux portes que l'invasion barbare devait entrer dans l'empire romain. Le Rhin, mieux défendu, protégé par des places fortes et des colonies, ne donnait pas encore de très-sérieuses inquiétudes. Dion nous apprend, il est vrai, que sous Marc-Aurèle les Germains passèrent le Rhin et vinrent jusqu'en Italie. Du côté du Danube, les populations barbares, qui trouvaient là moins d'obstacles, étaient déjà formidables. « Toutes les nations, dit Capitolinus, depuis les bornes de l'Illyrie jusqu'à la Gaule, avaient formé une vaste

confédération. » Et il énumère seize de ces nations. Parmi ces noms à physionomie sauvage, tels que les Sicobotes et les Costoboks, on voit ceux de nations germaniques, comme les Marcomans et les Suèves, de nations slaves, comme les Sarmates, de nations probablement tartares, comme les Alains. La grande armée de l'invasion se forme et se prépare au loin. « Pendant ce temps, ajoute l'historien, la guerre menaçait chez les Parthes et dans la Bretagne. » Il ne faut jamais oublier cette situation de l'empire romain à ses plus belles époques, toujours sous le coup d'une irruption barbare prête à l'envahir. Jusqu'à ses derniers moments, la république a été conquérante; depuis ses premiers jours, l'empire est sur la défensive: tantôt il recule comme avec Adrien, tantôt il reprend momentanément du terrain, comme sous Trajan et Marc-Aurèle. Le rôle des Romains n'a pas moins changé dans le monde. Ce n'est plus d'eux que vient l'agression; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de repousser cette multitude de peuples qui s'amasse aux extrémités de l'empire. On sent qu'un jour elle y entrera. On le craignit sous Marc-Aurèle, comme on l'avait craint sous Auguste; il fallait que le danger fût bien pressant pour qu'on ait armé alors des gladiateurs et des eslaves, ce qui ne s'était pas vu depuis les guerres puniques, et je suis porté à dire comme un historien peu considérable sans doute, mais qui dans cette circonstance me semble avoir vu assez juste,

tout en exagérant peut-être un peu : « Si Marc Aurèle n'était pas né dans ce temps-là, tout l'état romain eût pu tomber comme d'une chute soudaine, car nulle part on n'était à l'abri des armes, et des guerres se déclaraient dans tout l'Orient, dans l'Illyrie, l'Italie et la Gaule. » C'est la gloire de Marc-Aurèle d'avoir repoussé un si grand danger. Ce lettré, ce philosophe se montra général habile et brave guerrier. Lui, d'un tempérament maladif, il fit plusieurs campagnes très-rudes, dompta une sédition redoutable, et on ne reconnut le moraliste qu'à son humanité pour les vaincus et à sa générosité envers ceux qui l'avaient trahi.

Ces campagnes sont représentées sur les bas-reliefs de la colonne triomphale qui lui fut décernée justement. Ils ne valent pas ceux de la colonne Trajane : la sculpture, si admirable encore dans les ornements du temple d'Antonin et Faustine, a déchu sensiblement dans la représentation de la figure humaine, où la décadence, comme je l'ai dit, vient toujours plus vite que dans l'ornement ; puis Rome n'a plus un Grec comme Apollodore. La colonne elle-même, égale en hauteur à celle de Trajan, est très-inférieure en mérite, et tandis qu'en contemplant celle-là, l'œil glisse sans obstacle sur les spirales superposées, ici il est arrêté désagréablement par la vicieuse saillie du cordon qui les sépare. Néanmoins les scènes représentées ont le même intérêt historique.

Un des sujets figurés dans les bas-reliefs de la co-

lonne triomphale de Marc-Aurèle a surtout attiré l'attention des voyageurs : c'est un Jupiter pluvieux, avec une barbe longue et ruisselante, entouré de foudres qui frappent et dispersent des soldats éperdus. On a vu là une allusion à un miracle chrétien. L'armée, qui manquait d'eau, étant menacée de périr de soif, les chrétiens de la légion de Mytilène auraient obtenu de l'empereur la permission de prier leur Dieu; une pluie abondante serait venue désaltérer et sauver l'armée en même temps que la foudre aurait frappé leurs ennemis ; la légion chrétienne aurait reçu, à cause de cet orage doublement heureux, le nom de *fulminante*. Cependant il serait singulier qu'on eût indiqué un miracle opéré par les chrétiens sur un monument dédié à un empereur qui eut le malheur de les persécuter; de plus, et c'est le savant et pieux Dacier qui en fait la remarque : « Ceux qui ont écrit que cette légion fut appelée, à cause de ce miracle, *légion fulminante*, se sont fort trompés, car la légion fulminante avait été créée par Auguste, et on lui avait donné ce nom à cause de la foudre qu'elle portait sur ses boucliers.

Ce qui explique comment la figure de Jupiter pluvieux se rapporte à un événement des campagnes de Marc-Aurèle, c'est que les païens racontaient quelque chose de semblable d'une pluie tombée miraculeusement; seulement, selon Dion Cassius, ce n'était pas les chrétiens qui avaient obtenu ce bienfait du ciel, mais

un magicien d'Égypte nommé Arnuphis, qui avait invoqué Mercure aérien, ainsi que d'autres démons, et, par certains sortiléges, avait fait tomber la pluie. Selon Capitolinus, cette pluie aurait été accordée aux prières de Marc-Aurèle lui-même. Xiphilin, qui a recueilli les fragments de Dion, n'hésite pas à l'appeler un menteur, à soutenir qu'il a dénaturé la tradition chrétienne, et introduit à cet effet le magicien Arnuphis. Malheureusement Xiphilin insiste sur le nom de *fulminante* porté par une légion romaine comme preuve du fait qu'il atteste, et nous avons vu que c'était une mauvaise preuve. Une seule chose paraît certaine, c'est qu'une pluie inespérée étant tombée fort à propos, les païens et les chrétiens prétendirent, les uns comme les autres, l'avoir obtenue miraculeusement du ciel. Ce qui est plus certain encore, c'est que si la figure de Jupiter pluvieux fait allusion à quelque chose, c'est au miracle païen plutôt qu'au miracle chrétien.

Une colonne ne fut pas le seul monument triomphal dédié à Marc-Aurèle ; un arc lui fut aussi érigé. Il méritait l'un et l'autre, car, et c'est là une supériorité sur Antonin le Pieux, il fit la guerre en personne, et celui qu'on appela Marc-Antonin le Philosophe aurait pu s'appeler aussi Marc-Antonin le Vaillant. L'arc de Marc-Aurèle était un des quatre qui décoraient la voie Flaminienne et décoreraient aujourd'hui le Corso, qui l'a remplacée, si on ne les avait

abattus [1]. Celui de Marc-Aurèle était encore debout il y a deux cents ans. Il avait échappé aux Barbares, au moyen âge et à la renaissance. Quelle fortune ! Mais un pape s'est trouvé, Alexandre VII (Chigi), qui a eu l'audace de le détruire, et, ce qui est plus incroyable, la naïveté de s'en vanter dans une inscription qu'on peut bien lire encore aujourd'hui. On devrait au moins l'effacer pour l'honneur de la papauté et des Chigi. Alexandre VII accomplit cet acte de vandalisme pour débarrasser, dit-il, la voie publique. On ne parlerait pas autrement d'une masure ou d'une immondice, et c'était l'arc de triomphe de Marc-Aurèle ! Marc-Aurèle avait vaincu les Barbares, mais la barbarie devait prendre sa revanche. Dieu veuille que nous n'ayons jamais un autre Alexandre VII, car il pourrait bien trouver que la colonne de Marc-Aurèle gêne la circulation des voitures sur la place Antonine et la faire abattre dans l'intérêt des fiacres qui stationnent sur cette place.

Quelques bas-reliefs, qu'on a placés dans l'escalier du palais des Conservateurs, sont, s'ils proviennent de cet arc de triomphe, tout ce qui a échappé à sa destruction; mais cette provenance est douteuse, et j'incline à croire qu'Alexandre VII n'était pas homme à laisser subsister un débris du monument qu'il renversait. Quelle qu'en soit l'origine, ces bas-reliefs sont très-

[1] Les trois autres étaient l'arc de Claude, l'arc de Domitien et un arc du temps des Gordiens ou de Dioclétien.

remarquables : nulle part la sculpture, même sur l'arc de Trajan, ne se montre plus romaine ; nulle part elle ne porte mieux l'empreinte de la simplicité, de la gravité et de la majesté que dans les quatre tableaux sculptés placés en haut des premières marches de l'escalier des Conservateurs. Le premier, non dans l'ordre où on les a rangés, mais dans l'ordre véritable, représente Marc-Aurèle à cheval et faisant grâce sur le champ de bataille à des Barbares vaincus. Dans le second, une femme en habit de guerrière et qui tient un globe à la main, — on voit que ce ne peut être que Rome, — offre ce globe à l'empereur victorieux. Le troisième nous fait assister à son triomphe : il est debout sur son char, la Victoire le suit. Devant lui, un homme souffle dans un clairon, l'empereur va passer sous un arc de triomphe et s'achemine vers le Capitole. Dans le dernier des quatre bas-reliefs, il y est monté, et debout offre un sacrifice devant le temple aux trois portes consacrées à Jupiter, à Junon et à Minerve. Les deux bas-reliefs qui sont au premier étage, moins beaux de style, se rapportent à l'apothéose de Faustine la Jeune. On la voit s'élever du bûcher vers le ciel, portée par une renommée. Le champ de Mars, lieu de la scène, est figuré par un jeune homme, selon l'usage des anciens, qui personnifiaient ainsi les localités, une montagne, un fleuve, une grande route même, comme nous l'avons vu pour la voie Appienne dans un bas-relief emprunté par Constantin à l'arc de

Trajan. Ici Marc-Aurèle, assis et la tête levée, semble suivre du regard l'infidèle épouse, qu'il avait perdue, sans le savoir, bien avant ce jour-là. Le trop confiant mari n'est pas encore détrompé.

En effet, son aveuglement fut grand à cet égard. Bien qu'il y ait quelque chose de touchant à se tromper sur ceux qu'on aime, quand cette illusion va aussi loin que celle de Marc-Aurèle au sujet de sa femme, elle touche au ridicule. Un noble sentiment lui faisait répondre, quand on le pressait de la répudier : « Alors il faut rendre la dot. » — La dot, c'était l'empire. Mais ne pas voir ce que tout le monde voyait, mais, quand les bouffons nommaient sur la scène les amants de Faustine, écrire une lettre pour la défendre et remercier les dieux de lui avoir donné une épouse si vertueuse, traiter ainsi celle que son biographe appelle *uxor infamis*, celle qui choisissait ses complices parmi les matelots et les gladiateurs, et demander après cela pour elle les honneurs divins, c'est trop en vérité. C'était pousser un peu loin l'application de cette maxime des stoïciens, que « le sage ne considère rien comme sa propriété, » ou trop démontrer cet autre axiome de la même école, « qu'on n'est malheureux que parce qu'on croit. »

Marc-Aurèle n'a d'excuse que la passion. Le sage empereur paraît avoir été très-amoureux de Faustine. « Plutôt, écrivait-il à son maître Fronton, être avec elle dans une île déserte que de vivre sans elle dans le

palais impérial ! » Pour nous, en présence des portraits de Faustine, nous comprenons la passion de Marc-Aurèle, car cette femme a bien la plus charmante figure qu'on puisse voir; mais comme l'amour ne nous aveugle pas, nous lui trouvons aussi l'air d'une franche coquette, et nous nous expliquons très-bien sa mauvaise renommée auprès du public contemporain et dans l'histoire, l'un et l'autre mieux informés que Marc-Aurèle. Rien, dans la vive et piquante physionomie de Faustine, ne dément des accusations certainement fondées. Ses bustes ont toujours l'air de vouloir entrer en conversation avec le premier venu, et il y a sous le péristyle du *casin* Albani une statue assise de la charmante impératrice, qui, la tête un peu penchée, semble écouter une déclaration... Heureux Marc-Aurèle, si elle ne les eût jamais faites la première!

Dans une des salles du même *casin*, un bas-relief montre Marc-Aurèle adressant au peuple une de ces leçons de morale, un de ces sermons philosophiques qu'il avait coutume de prononcer devant lui. Faustine se tient derrière l'empereur sous les traits de l'Abondance, un caducée à la main, et écoutant cette fois son mari : c'était bien le moins après en avoir écouté tant d'autres !

Marc-Aurèle fut malheureux dans tous ses rapports de famille : Faustine fut une épouse infidèle, Commode un détestable fils, et Lucius Verus un gendre très-peu digne de son beau-père.

La figure de Lucius Verus est une de celles qu'on remarque le plus dans les musées et qu'il est le plus facile de reconnaître. C'est un bel homme à la chevelure et à la barbe très-soignée, l'air peu spirituel, fat et assez mauvais. Content de sa personne, il aimait à la montrer, et on a bon nombre de ses statues dans le costume héroïque. La physionomie de Verus est très-propre à faire apprécier son caractère. On aperçoit tout d'abord le dandy « qui avait tant de soin de sa chevelure blonde, dit Capitolinus, qu'il la semait de paillettes d'or pour la rendre plus brillante, » qui laissait croître sa barbe presque à la manière des Barbares, non par négligence, mais parce qu'elle était belle et que cette mode étrangère lui plaisait. La statue de Lucius Verus qui est au Vatican, dans la salle de l'Ariane, porte une cuirasse magnifiquement travaillée ; le goût de la parure perce jusque dans les ornements du guerrier. Lucius Verus fut ce qu'on appelle aujourd'hui un viveur, mais un viveur méchant, et cette méchanceté donne quelque chose de sombre à la figure de ce bellâtre. *Ingenii asperi atque lascivi*, dit l'*epitome* des *Césars* d'Aurelius Victor ; son naturel était rude et vicieux. Cette rudesse lui prêtait un certain air de franchise qui avait trompé Antonin. Il y a de ces hommes au fond pervers dont, parce qu'ils ont avec cela quelque brutalité, on dit : C'est un bon enfant. Tel paraît avoir été Lucius Verus. Comme tant d'autres mauvais empereurs, il eut de

bons commencements, il étudia sous les mêmes maîtres que Marc-Aurèle, et on a de lui quelques billets à Fronton qui sont d'un disciple reconnaissant; sa bonne grâce était un peu intéressée, il est vrai, car il désirait que le célèbre rhéteur écrivît ses campagnes et offrait de lui envoyer des mémoires. Associé à l'empire, le pouvoir absolu, ce poison pour lequel il n'est d'autre antidote qu'une sagesse ou une vertu surhumaine, le déprava. Contenu par son collègue Marc-Aurèle, il ne put faire tout le mal dont il était capable, et se borna à être un détestable sujet. Aimant la table comme Vitellius, le cirque et les gladiateurs comme Caligula et Domitien, il se sentit trop mauvais poëte pour vouloir faire applaudir ses vers comme Néron. Il se borna à courir, ainsi que lui, sous un déguisement les aventures nocturnes. Nul doute que s'il eût régné seul, il n'eût marché sur les traces de ces monstres. On prétendit qu'il avait été empoisonné par Faustine pour avoir révélé à Lucille, fille de l'impératrice et femme de Verus, une liaison qu'il aurait eue avec sa belle-mère. Faustine n'eût pas été si susceptible, je pense; elle ne mettait pas tant de mystère dans ses amours. D'autres disaient qu'une passion incestueuse de Verus pour sa propre sœur avait excité la jalousie de Lucille. Ces bruits montrent l'opinion qu'on avait de lui, mais ne paraissent avoir eu d'autre fondement que sa perversité bien connue. La vérité, c'est qu'après avoir fait la guerre

aux Parthes, sans quitter Antioche, où il resta plongé dans les débauches, tandis que ses généraux gagnaient les batailles, et d'où il revint triompher à Rome, Verus, emmené par Marc-Aurèle dans une expédition en Pannonie, mourut dans sa voiture frappé d'une attaque d'apoplexie, dont sans doute sa vie crapuleuse était la cause. Quand on voit les bustes ou les statues du beau Lucius Verus, il faut se souvenir de tout cela.

Marc-Aurèle, qui avait été époux trop aveugle, fut père trop indulgent. Il laissa l'empire à Commode, il le recommanda en mourant aux soldats, et cependant il connaissait la perversité de son fils : il en était venu à désirer que ce fils mourût, et lui-même, dit-on, se laissa mourir de faim, désespéré d'avoir un tel successeur. Il fallait au contraire vivre et le répudier, chercher un homme vertueux et l'adopter comme avait fait Antonin le Pieux pour Marc-Aurèle, bien que lui-même eût des fils. C'est là une grande faiblesse, que la postérité, malgré sa juste admiration pour l'empereur philosophe, doit lui reprocher[1]. Et comment se serait-il trompé sur le caractère de cet indigne fils ? A douze ans, Commode avait donné des marques de précoce férocité : ayant trouvé son bain trop chaud, il avait ordonné qu'on mît le baigneur dans le four. Le précepteur du jeune prince s'était tiré d'embarras en y faisant jeter et brûler une peau

[1] L'empereur Septime-Sévère blâmait Marc-Aurèle de n'avoir pas déshérité Commode de l'empire, et lui devait le laisser à Caracalla !

de bouc, dont l'odeur avait trompé l'enfant cruel et l'avait satisfait.

On peut voir à Rome des portraits de Commode à peu près à cet âge. L'un d'eux surtout annonce bien le futur empereur qui à douze ans avait de semblables fantaisies ; d'autres ne laissent guère apercevoir que les grâces de la jeunesse. Commode, sans posséder la fière et farouche beauté de Caligula, a plutôt ce qu'on appelle une figure agréable. Ce qui manque totalement à cette figure, c'est l'intelligence : elle n'exprime rien ; c'est celle d'un niais plutôt que celle d'un monstre, et Commode était tous les deux. Lampride parle de sa bêtise (*stultitia*), et Dion Cassius dit qu'il manquait tout à fait de finesse. Lui qui vit de près toutes les atrocités de Commode et les raconte se sert d'une expression qui, mot à mot, veut dire *pas méchant*, et qui signifie réellement *stupide*. Ce scélérat était un imbécile. Dans les portraits de Commode, la seconde de ces qualités efface la première. Sa physionomie est terne, ses traits sont réguliers, et on pourrait dire de lui ce mot qui s'applique souvent au porteur d'un visage insignifiant : Il est assez bien.

Ce n'est donc pas au visage de Commode qu'il faut s'attacher dans ses portraits : on n'y trouve rien du barbare qui ouvrit un jour le ventre à un homme très-gras pour voir s'échapper ses entrailles, ni du fou qui imagina de se faire apporter sur un plat d'argent deux bossus couverts de moutarde, qu'il éleva sur le-champ

aux plus hautes dignités : on n'y remarque même pas cet air étourdi et semblable à celui d'un homme ivre dont parle Lampride; mais plusieurs de ses portraits à Rome offrent quelques particularités qui peignent ses habitudes mieux que ses traits n'expriment son caractère. Commode fit substituer sa propre image à la tête du colosse de Néron. César en avait agi de même pour la statue d'Alexandre : usurpation de la gloire du Macédonien indigne peut-être de César. C'était Néron que Commode aimait à remplacer. César enviait Alexandre, Commode était jaloux de Néron. Ce colosse, dont j'ai raconté les vicissitudes n'existe plus, mais deux statues au Vatican montrent Commode en chasseur, l'une à cheval, l'autre à pied. Commode était grand chasseur, surtout quand il s'agissait de ces chasses (*venationes*) qui avaient lieu dans l'amphithéâtre et où il excellait; on l'y vit tuer des bêtes féroces, sans danger pourtant, car Dion, qui était présent, nous explique comment l'on avait jeté en travers du Colisée deux ponts couverts et formant une croix, d'où l'empereur pouvait facilement lancer ses traits des quatre côtés. La statue de Commode que l'on voit au Vatican, dans le *Braccio nuovo*, est très-curieuse par le costume. Il tient à la main une lance, il a des espèces de bottes : tout cela est du chasseur, enfin il porte la tunique à manches dont parle Dion Cassius, et qui était son costume d'amphithéâtre. Comme Néron, Commode passait sa vie au cirque et à l'amphi-

théâtre. Ce qui lui plaisait surtout, c'était le métier de gladiateur. Dans un roman de Walter Scott que tout le monde connaît, une jeune fille, faisant le portrait de ses cousins, dit : « Il y a dans tous du querelleur, du garde-chasse et du jockey ; mais Thornie a plus du querelleur, Dick du jockey, et Wilfred du garde-chasse. » De même Néron, Caligula, Commode, avaient tous du cocher et du gladiateur, mais Néron et Caligula plus du cocher, et Commode plus du gladiateur. Puis Néron voulait être acteur, musicien, poëte ; Commode n'avait pas assez d'esprit pour s'élever si haut. Néron se faisait représenter en Apollon, Commode en Hercule. La différence de ces deux types, que choisissent les deux empereurs pour déifier leur image, est significative. Le premier rattache encore Néron, par ses prétentions les plus risibles, à une sorte de culte de l'intelligence ; le second n'indique plus d'autre culte que celui de la force brutale. Hercule, vainqueur du lion de Némée, était l'idéal dont Commode, qui triomphait sans péril des bêtes de l'amphithéâtre, était la caricature. Aussi, bien que son souvenir ne soit pas absent du Grand-Cirque, c'est surtout au Colisée qu'il faut l'aller chercher. Commode n'y égorgeait pas des hommes ; mais dans son palais, avec un rasoir, faisant mine de les raser, aux uns il coupait le nez, aux autres les oreilles.

Quant à ses exploits de l'amphithéâtre, nous en avons un récit très-exact par un témoin oculaire,

l'historien Dion Cassius: « Le premier jour, Commode, placé en lieu sûr, dépêcha à coup de traits cent ours; les jours suivants, il descendit dans l'arène, et tua tout le bétail que l'on amena devant lui, et qui était exposé dans des filets; de plus, un tigre, un hippopotame et un éléphant. » Probablement ils étaient aussi dans un filet. Après son dîner, Commode parut en gladiateur. Les combats dans lesquels il figura étaient simulés. Il ne prenait au sérieux de son métier de gladiateur qu'une chose, la paye, qui chaque jour était pour lui de 200,000 francs. « Ensuite, dit Dion, il vint se placer sur son siége dans la loge impériale, — dont l'emplacement est aujourd'hui facile à reconnaître, — et il se mit à regarder comme nous la suite du spectacle; mais ce n'était plus un jeu, car un grand nombre d'hommes étaient égorgés. Si quelque gladiateur hésitait à tuer son adversaire, il ordonnait qu'on les attachât l'un à l'autre: il les fit tous combattre ainsi, et ils combattirent. Quelques-uns même tuèrent ceux auxquels ils n'avaient point affaire, poussés par la multitude qui se pressait dans l'enceinte trop étroite pour elle. Il y eut durant quatorze jours des spectacles de cette sorte, et lorsque l'empereur combattait, nous, sénateurs, nous étions là avec les chevaliers,... criant à haute voix tant les autres choses qu'on nous ordonnait de crier que celle-ci très-fréquemment: — Tu es le seigneur, tu es le premier, le plus heureux de tous; tu es vainqueur, tu

seras vainqueur à jamais... Un grand nombre ne mettait pas le pied dans l'amphithéâtre, les uns par honte de ce qui s'y faisait, les autres par peur, d'autant plus que le bruit s'était répandu que l'empereur avait résolu de percer quelques spectateurs de ses flèches, comme Hercule les Stymphalides, et on croyait que cela pourrait bien arriver, car on savait qu'une fois il avait fait réunir dans ce même lieu tous ceux que la maladie privait de l'usage de leurs pieds, et ayant entortillé autour de leurs genoux des formes de serpents, leur ayant mis des éponges dans les mains, en guise de pierres, pour les faire ressembler aux géants, il les avait tous assommés avec sa massue. Ces craintes étaient celles de tout le monde, de nous comme des autres, car à nous, sénateurs, il fit quelque chose de pareil, et qui nous donna lieu de penser que notre fin était très-proche. Ayant tué une autruche et lui ayant coupé la tête, puis s'étant approché de l'endroit où nous étions assis, de sa main droite il nous montrait cette tête, et de la gauche agitait son glaive ensanglanté, sans rien dire, mais en grinçant des dents, pour indiquer qu'il en ferait autant de nous. Plusieurs s'étant mis à rire, car l'envie de rire nous avait pris quand nous aurions dû être saisis de douleur, ils auraient été sur-le-champ percés de cette épée, si je ne m'étais mis à mâcher des feuilles de laurier détachées de ma couronne, et n'avais persuadé à ceux qui étaient près de moi de m'imiter, afin que par ce mou-

vement répété de la bouche notre rire pût être dissimulé. » Quelle scène! quel empereur! quel sénat! quelle honte! Voilà des souvenirs du Colisée à mettre à côté de ceux de Domitien.

Il faut bien chercher la mémoire de Commode dans l'amphithéâtre des Flaviens, car il n'a pas laissé un seul monument à Rome qui lui appartienne. Il n'en construisit aucun, et ne termina même pas ceux que son père avait commencés. Les thermes qui portèrent son nom n'étaient pas de lui. Ils avaient été construits par Cleander, un de ses serviteurs, qui fut tout-puissant sous son règne. Le despotisme, je l'ai déjà montré, amène tôt ou tard le pouvoir des favoris. Déjà Tibère avait supporté longtemps le crédit impérieux de Séjan. Nous avons vu quelle était l'autorité des affranchis sous Claude et sous Néron. Commode laissa gouverner l'empire tour à tour par Perennis et par Cleander, puis livra le dernier au peuple soulevé. Il y avait aussi des émeutes sous ces empereurs romains, dont la puissance était sans bornes, et ces empereurs cédaient à l'émeute. Celle-ci commença dans le cirque. Nous sommes toujours ramenés au cirque ou à l'amphithéâtre; comme je l'ai dit, l'histoire romaine de ce temps se passe presque tout entière dans ces lieux-là.

« Pendant les jeux du cirque, comme les chevaux allaient commencer leur septième course, dit Dion, historien précieux pour cette époque, parce qu'il a vu ce qu'il raconte, une troupe considérable d'enfants se

précipita dans le cirque; une jeune fille de grande taille à l'air farouche les conduisait. » On voit que les gamins de Rome figuraient aussi dans les émeutes. Ces enfants ayant pendant un temps fort long poussé des cris terribles, le peuple tout entier, après leur avoir répondu par ses clameurs, s'élance hors du cirque et va chercher Commode, qui était hors de Rome, dans la villa des Quintilii. On demande pour lui au ciel toutes les félicités, mais on adresse mille malédictions à Cleander. Commode envoie contre cette foule quelques soldats, qui en blessent et en tuent plusieurs. Cela ne les arrête point; se confiant dans leur nombre et dans l'appui des prétoriens, les révoltés avancent toujours[1]. « Comme ils approchaient du lieu où était Commode et que personne ne l'instruisait de ce qui se passait, sa concubine Marcia lui apprit tout. Commode en fut si effrayé, car il était très-poltron, qu'il ordonna sur-le-champ qu'on mît à mort Cleander et son fils, que lui-même prenait soin d'élever. L'enfant fut brisé contre terre et mis en pièces. On prit le corps de Cleander, et on le traîna ignominieusement à travers la ville. Sa tête fut portée sur un croc, et plusieurs de ceux qui sous lui avaient été puissants furent massacrés. »

Hideux spectacle de la faveur qui opprime, du pou-

[1] Selon Hérodien, les soldats repoussèrent le peuple jusque dans la ville; mais là le peuple reprit son avantage dans cette guerre des rues, où il y a toujours pour lui plus de chances de triompher.

voir impérial qui abdique tour à tour devant un ambitieux subalterne et devant une multitude sanguinaire! Ce spectacle, il nous est pour ainsi dire donné à Rome, car le lieu de la scène nous est connu. Nous savons où était le cirque, remplissant presque toute la longueur de la vallée qui sépare l'Aventin du Palatin. De là jusqu'à la villa des Quintilii, le chemin de l'émeute est facile à suivre. Elle n'avait qu'à marcher droit devant elle sans s'écarter ni à droite ni à gauche ; sortant par la porte Capène, qui était un peu en avant de la porte actuelle de Saint-Sébastien, la foule, partie du cirque, se trouvait sur la voie Appienne et arrivait directement en moins d'une heure à la villa des Quintilii, située à la gauche de la route, dans le lieu où il reste de cette villa des ruines assez étendues pour qu'on leur ait donné le nom populaire de *Vieille Rome*, *Roma Vecchia*. Depuis les fouilles faites par le prince Torlonia, et d'après l'indice certain de plusieurs tuyaux de plomb qui servaient à conduire les eaux et portent les noms de *Condianus* et de *Maximus Quintilius*, on ne peut douter que ces ruines considérables, autrefois habitations opulentes, ne soient celles de la villa de ces deux frères, qui périrent sous Commode. Son souvenir y est donc attaché par une barbarie. Il faut bien le prendre où on le trouve, cet odieux souvenir, et puisque lui-même n'a pas élevé de monuments, le demander aux monuments de ses victimes.

L'histoire des deux frères est intéressante et romanesque. Condianus et Maximus Quintilius étaient distingués par la science, les talents militaires, la richesse, et surtout par une tendresse mutuelle qui ne s'était jamais démentie. Servant toujours ensemble, l'un se faisait le lieutenant de l'autre. Bien qu'étrangers à toute conspiration, leur vertu les fit soupçonner d'être peu favorables à Commode; ils furent proscrits et moururent ensemble comme ils avaient vécu. L'un d'eux avait un fils nommé Sextus. Au moment de la mort de son père et de son oncle, ce fils se trouvait en Syrie. Pensant bien que le même sort l'attendait, il feignit de mourir pour sauver sa vie. Sextus, après avoir bu du sang de lièvre, monta à cheval, se laissa tomber, vomit le sang qu'il avait pris et qui parut être son propre sang. On mit dans sa bière le corps d'un bélier qui passa pour son cadavre, et il disparut. Depuis ce temps, il erra sous divers déguisements; mais on sut qu'il avait échappé, et on se mit à sa recherche. Beaucoup furent tués parce qu'ils lui ressemblaient ou parce qu'ils étaient soupçonnés de lui avoir donné asile. Il n'est pas bien sûr qu'il ait été atteint, que sa tête se trouvât parmi celles qu'on apporta à Rome et qu'on dit être la sienne. Ce qui est certain, c'est qu'après la mort de Commode, un aventurier, tenté par la belle villa et par les grandes richesses des Quintilii, se donna pour Sextus et réclama son héritage. Il paraît ne pas avoir manqué d'adresse

et avoir connu celui pour lequel il voulait qu'on le prît, car par ses réponses il se tira très-bien de toutes les enquêtes. Peut-être s'était-il lié avec Sextus et l'avait-il assassiné ensuite. Cependant l'empereur Pertinax, successeur de Commode, l'ayant fait venir, eut l'idée de lui parler grec. Le vrai Sextus connaissait parfaitement cette langue. Le faux Sextus, qui ne savait pas le grec, répondit tout de travers, et sa fraude fut ainsi découverte.

Quand on lit l'histoire des furieux qui déshonorèrent l'empire, ce qui surprend, c'est qu'on ait supporté vingt-quatre heures de pareils maîtres. Il y a chez les hommes, une fois que l'esclavage s'est appesanti sur eux, une puissance de le supporter qui effraye; mais enfin, lorsque la mesure de la tyrannie est comble, elle provoque toujours la terrible ressource des conspirations. Une première tentative pour se délivrer de Commode vint d'une de ses sœurs, Lucille, la veuve de Lucius Verus, alors remariée. On pardonnerait peut-être à une digne fille de Marc-Aurèle d'avoir voulu venger le nom de son père sur l'infâme frère qui le déshonorait, et des deux bustes colossaux de Lucille placés dans le *casin* de la villa Borghèse, il en est un surtout qui irait bien à une femme capable de cet héroïsme féroce à la Brutus. L'expression du buste est formidable, le dédain est sur les lèvres, le regard est de Némésis. Il faut néanmoins renoncer à rien voir d'héroïque dans le caractère de Lucille, soup-

çonnée du meurtre de son premier mari et criminelle épouse d'un second. Dion Cassius dit qu'elle ne valait pas beaucoup mieux que son frère. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle excita un personnage considérable nommé Pompeianus, son gendre et son amant, à tuer Commode. Pompeianus, en levant son poignard sur lui, s'écria : « Voilà ce que le sénat t'envoie! » au lieu de frapper sans rien dire, et le coup manqua. Commode se contenta d'abord d'exiler Lucille, mais il avait ses desseins : il ne voulait la mettre à mort qu'après l'avoir déshonorée, comme il fit de ses autres sœurs. Il profita aussi de cette occasion pour se débarrasser de sa femme Crispina.

La seconde conspiration réussit mieux. Elle était encore conduite par une femme, Marcia, cette concubine de Commode qui passe pour avoir été favorable aux chrétiens ; mais ni sa situation auprès de l'empereur, ni le meurtre auquel elle prit part, ne permettent de supposer qu'elle ait été chrétienne. Elle commença par empoisonner Commode ; le poison n'agissant pas assez vite, on lui envoya un gladiateur avec lequel il avait coutume de s'exercer, et qui l'étrangla : mort conforme à sa vie!

On peut s'étonner que les statues et les bustes de Commode ne soient pas plus rares, puisque le sénat, qui avait souffert ses crimes et applaudi à ses barbaries dans l'amphithéâtre, se révolta quand il fut bien mort, et ordonna que ses statues seraient détruites.

Le sénat voulait aussi que son cadavre fût privé de sépulture; mais Pertinax permit à un affranchi de l'ensevelir, et on le porta de nuit dans le mausolée d'Adrien, où sa cendre a reposé auprès de celles d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle!

Lampride nous a conservé le texte officiel de la requête adressée en cette occasion par le sénat à Pertinax. La rage de la lâcheté longtemps prosternée, enfin rassurée et triomphante, éclate dans ce singulier morceau. On pourrait citer bien d'autres exemples de ces indignes violences de la bassesse contre ce qu'elle avait adoré, car il y a toujours des hommes qui, en se vendant, n'entendent tenir le marché que tant qu'il sera avantageux, et pour qui l'infortune est un cas rédhibitoire. Voici ces injures honteuses pour ceux qui les prononcèrent, bien que méritées par celui à qui elles s'adressaient. La colère de la peur qui se révolte est prolixe, elle aime les redites, et les sénateurs romains, tout en saluant déjà l'empereur nouveau, tout en bénissant les prétoriens, ne se lassent point de répéter les mêmes malédictions sur l'empereur tombé, comme s'ils prenaient plaisir à frapper et à frapper encore un cadavre étendu à leurs pieds :

« Que les honneurs soient arrachés à l'ennemi de la patrie, que les honneurs soient arrachés au parricide, que le parricide soit traîné! Que l'ennemi de la patrie, le parricide, le gladiateur soit déchiré dans le spoliaire, — l'ennemi des dieux, le bourreau

du sénat, le parricide du sénat, l'ennemi du sénat! Au spoliaire le gladiateur[1]! Celui qui a égorgé le sénat, qu'il soit mis au spoliaire! Celui qui a égorgé le sénat, qu'il soit traîné avec le croc! Celui qui a égorgé les innocents, qu'il soit traîné avec le croc! L'ennemi, le parricide, sur lui une sévérité juste! Celui qui n'a pas épargné son propre sang, qu'il soit traîné avec le croc! Celui qui t'aurait tué (à Pertinax), qu'il soit traîné avec le croc! Tu as craint avec nous, tu as été en danger avec nous. O Jupiter très-grand et très-bon, pour que nous ne périssions pas, conserve-nous Pertinax! Vivent les prétoriens! vivent les cohortes prétoriennes! Vivent les armées romaines! Vive la piété du sénat! Que le parricide soit traîné! nous le demandons, Auguste, que le parricide soit traîné! nous le demandons, que le parricide soit traîné! Exauce-nous, César, aux lions les délateurs; exauce-nous, César, aux lions Speratus[2]! Vive la victoire du peuple romain! Vive la fidélité des soldats! Vive la fidélité des prétoriens! vivent les cohortes prétoriennes! Que partout les statues de l'ennemi, que partout les statues du parricide, que partout les statues du gladiateur, que partout les statues du parricide soient renversées! L'égorgeur des citoyens, qu'il soit traîné; le parricide des citoyens, qu'il soit traîné! Que les statues du gladiateur soient renversées! Toi sain et sauf, nous sommes sains et saufs. Vraiment, vraiment, aujourd'hui vraiment, aujourd'hui dignement, aujourd'hui vraiment, aujourd'hui librement, nous sommes en sûreté, la terreur aux délateurs! Pour que nous soyons en sûreté, la terreur aux délateurs! Soyons sains et saufs. Hors du sénat les délateurs! Le bâton aux délateurs, et toi sain et sauf! Au lion les délateurs! Toi empereur, et le bâton aux délateurs!

« Que la mémoire du parricide, du gladiateur soit abolie; que les statues du parricide, du gladiateur soient renversées; que la

[1] Le *spoliaire* était le lieu où l'on portait les cadavres des gladiateurs et où on les achevait.

[2] Speratus était probablement un délateur fameux.

mémoire de l'impur gladiateur soit abolie! Au spoliaire le gladiateur! Exauce-nous, César; que le bourreau soit traîné avec le croc; que le bourreau du sénat, suivant la coutume des ancêtres, soit traîné avec le croc! Plus cruel que Domitien, plus impur que Néron, comme il a fait, qu'il soit traité! Que les mémoires des innocents soient conservées! Rends leurs honneurs aux innocents, nous le demandons! Que le cadavre du parricide soit traîné avec le croc; que le cadavre du gladiateur soit traîné avec le croc; que le cadavre du gladiateur soit mis au spoliaire! Recueille les voix, aux voix! Nous opinons tous qu'il doit être traîné avec le croc. Que celui qui égorgeait tout le monde soit traîné avec le croc; celui qui égorgeait tout âge, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui égorgeait tout sexe, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui n'a pas épargné son propre sang, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui a spolié les temples, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui a supprimé les testaments, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui a dépouillé les vivants, qu'il soit traîné avec le croc! Nous avons été les esclaves d'esclaves. Celui qui a reçu un prix pour laisser vivre, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui a exigé un prix pour laisser vivre et n'a pas tenu sa promesse, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui a vendu le sénat, qu'il soit traîné avec le croc; celui qui a enlevé aux fils leur héritage, qu'il soit traîné avec le croc! Hors du sénat les dénonciateurs, hors du sénat les délateurs, hors du sénat les suborneurs d'esclaves! Et toi (à Pertinax), tu as craint avec nous, tu sais tout, tu connais les bons et les mauvais; tu sais tout, corrige tout. Nous avons craint pour toi. Oh! bonheur! Toi qui es un homme, toi empereur! Fais opiner sur le parricide; fais opiner, mets aux voix. Nous demandons ton assistance. Les innocents n'ont pas été enterrés; le parricide a déterré les cadavres; que le cadavre du parricide soit traîné! »

Sortons de cet affreux tumulte d'une assemblée encore palpitante de peur, éperdue de joie et ivre de vengeance, dont il semble entendre les trépigne-

ments, et cherchons à tirer avec calme quelques conclusions des spectacles si différents que viennent de nous donner les trois règnes qui ont passé devant nous.

Si je voulais prouver ce qui ressort pour moi de chaque ligne de l'histoire de la Rome impériale, combien le pouvoir illimité des empereurs était une chose mauvaise pour l'État et pour eux-mêmes, je me garderais de citer Caligula, Néron, Domitien : je citerais Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Quoi ! le monde a eu l'incroyable fortune d'être gouverné pendant près d'un demi-siècle par deux hommes incomparables, et immédiatement après, sans transition, il s'est trouvé aux mains d'un exécrable scélérat ! Commode a pu faire sans obstacle exactement le contraire de ce qu'avaient fait Antonin et Marc-Aurèle ! La félicité de l'empire était un accident qui ne devait plus se renouveler, et de cette félicité passagère il ne restait rien, absolument rien ; tout était comme si Antonin et Marc-Aurèle n'eussent pas existé ! Et ce n'est pas seulement parce qu'il n'y avait nulle institution qui subsistât quand les hommes passaient, c'est principalement parce que, le souverain étant tout, il ne pouvait se former dans les âmes aucune énergie civile, aucune vertu publique. Il ne restait donc ni des droits, ni des hommes : il n'y avait pas de cité et pas de citoyens.

Et les mauvais empereurs, quel était leur sort ?

Vraiment, au milieu de leurs crimes et de leurs folies, je suis parfois tenté de les plaindre. Quelle affreuse vie et quelle fin terrible! C'étaient des hommes après tout! Plusieurs avaient reçu du ciel des dons heureux; Tibère était un bon guerrier et un prince habile, Caligula eut d'heureux commencements, Néron en eut d'admirables; Commode lui-même, après la mort de son père, avait donné des espérances : la toute-puissance les perdit, elle fut pour eux ce que fut pour Adam la tentatrice. Eux aussi pourraient répondre quand ils comparaissent devant le tribunal des siècles : C'est elle qui m'a fait goûter le fruit empoisonné! Il faut à l'homme un frein, comme il faut un rivage à l'Océan. Cela est bien commun, mais c'est commun à force d'être vrai. Il y a eu à Rome trois bons et grands empereurs, un certain nombre d'empereurs médiocres, beaucoup d'empereurs détestables; c'est la chance de la loterie du despotisme, c'est la proportion que donne, d'après l'expérience de l'histoire, le calcul des probabilités appliqué à cette forme de gouvernement. En est-il de même pour les souverains dont le pouvoir a été modéré par les lois? Évidemment non. Ceux-ci, qui ne valent quelquefois pas mieux que les autres, ont ce grand avantage de ne pouvoir se corrompre et se perdre aussi facilement. Empereur romain au lieu d'être roi constitutionnel d'Angleterre, George Ier aurait peut-être été un Néron, et George IV un Héliogabale; Néron, roi

constitutionnel, eût peut-être été un honnête *dilettante* sur le trône. Les institutions qui protégent les peuples contre les souverains défendent les souverains d'eux-mêmes.

XII

COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE

DE COMMODE A ALEXANDRE SÉVÈRE

La décadence aussi ancienne que l'empire. — Pertinax vulgaire comme ses traits. — Didius Julianus, l'empire à l'encan. — Les compétiteurs de Septime-Sévère ; bustes rares, insignifiants comme eux. — Septime-Sévère type africain, perfidie, cruauté, énergie impuissante. — Septizonium. — Arc de Septime-Sévère, soudaineté de la décadence dans l'art. — Caracalla et Géta, ressemblance des deux frères. — Le nom de Géta effacé par son meurtrier. — Thermes de Caracalla, ce qu'étaient les thermes. — Plan et magnificence de Rome sous Caracalla. — Portraits et règne de Macrin. — Les quatre Julie, leur beauté et leurs intrigues. — Héliogabale stupide et vicieux, son portrait. — Les jardins de Varius, mort d'Héliogabale. — Des religions orientales à Rome d'après les monuments.

A vrai dire, la décadence de Rome a commencé avec l'empire. La décadence de l'énergie civique et bientôt de la vertu militaire, on en a vu les preuves ; mais, quand une société se dissout au dedans, elle conserve encore assez longtemps un air de grandeur et un semblant d'éclat, trompant ainsi ceux qui ne

regardent que la surface. Un mal mortel n'empêche pas toujours le visage d'être coloré et l'œil d'être brillant; il arrive même que les couleurs sont plus vives et que le regard semble s'animer; la mort qui s'approche revêt, en les exagérant, les apparences de la vie. Cependant le mal interne, pour être dissimulé, n'est pas guéri; le cœur, atteint par une altération organique, finit par s'atrophier; une fièvre de langueur use les forces vitales, et l'agonie paraît au front.

Il en fut ainsi de la Rome impériale. Des signes de décadence s'étaient déjà manifestés sous Auguste. La facilité avec laquelle les Romains se laissèrent ravir tous leurs droits était l'indice certain d'un abaissement moral bien profond. Plus tard, le relâchement de l'esprit militaire alla toujours croissant, l'abdication de la dignité de citoyen et d'homme fut toujours plus complète. Au dehors, l'empire semblait encore puissant et assuré; mais il était la proie de cette maladie dont meurent les vieillards qui n'en ont point d'autres, l'impossibilité de vivre.

Le progrès de la décadence, arrêté par quelques bons et grands empereurs, reprit son cours après eux sous Commode. Dès ce moment, le malade ne se relèvera plus que par intervalles, retombant toujours sur son lit de mort, plus faible et plus épuisé, jusqu'au jour où il s'éteindra tout à fait. Cette décadence presque continue date du règne de Commode. Cependant on doit reconnaître que Septime-Sévère eut encore

des qualités énergiques. Je m'arrêterai sur cet empereur, digne de quelque estime; mais avant je dois mentionner en passant les faibles concurrents qui disparurent devant lui, et d'abord leur prédécesseur Pertinax, puisque j'ai sous les yeux les bustes de ces hommes, et qu'à défaut d'autres monuments, les lieux qui virent leur élévation rapide ou leur mort non moins prompte me les rappellent.

L'extraction de Pertinax était obscure. Son père, affranchi et marchand de bois, louait aussi des boutiques; lui-même, tour à tour officier et chargé de l'administration des vivres, pendant son exil sous Domitien, fit le commerce par l'entremise de ses esclaves; il le fit encore étant empereur. Pertinax avait étudié quelque peu et même enseigné la grammaire; mais ayant fait, ce semble, à ce métier peu de profit, il quitta l'enseignement pour l'armée, et s'y distingua. Malgré ses goûts mercantiles, il y avait en lui du soldat. Le premier mot d'ordre qu'il donna fut : *militemus*, combattons. Ce mot d'ordre, remarque son historien, déplut aux prétoriens. Quel signe! Il avait, comme Galba, du goût pour la discipline, et lui ressemblait par son avarice; mais il valait mieux que Galba[1]. Son élection fut fortuite et furtive. Les princi-

[1] Dion Cassius est très-favorable à Pertinax, mais il avait ses raisons : lui-même nous apprend que l'empereur qu'il loue outre mesure, et dont il tait les cruautés, l'avait comblé d'honneurs, et qu'il lui devait la préture.

paux auteurs du meurtre de Commode, meurtre auquel il avait pris part, lui donnèrent l'idée de se faire nommer empereur, et le conduisirent au camp des prétoriens. Il leur promit une gratification : c'était tout ce qu'ils demandaient. Ceux qui se trouvaient là le proclamèrent. Descendant le Quirinal, il se rendit de nuit à la Curie pour faire ratifier son élection par le sénat : les empereurs créés par l'armée avaient coutume d'observer cette formalité; mais la Curie était fermée, et le portier absent. Pertinax traverse le Forum désert, et va s'asseoir dans le temple de la Concorde, attendant le matin et l'empire. Les magistrats et les consuls se rendent à la Curie, dont la clef s'était retrouvée, et aussitôt qu'il y paraît, Pertinax est déclaré empereur nuitamment.

Pertinax, qui ne régna pas tout à fait trois mois, n'a pas élevé de monuments, et n'a laissé de lui à Rome que ses bustes. Quoi qu'en dise Capitolin, il n'a rien d'un vieillard vénérable ; sa tête est carrée, sa bouche assez fine; sa physionomie commune est bien celle d'un homme d'affaires entendu et d'un soudard déterminé. Il périt dans le palais, tué par les soldats après avoir été élu par eux; trois cents prétoriens vinrent du camp en bon ordre pour égorger l'empereur. Pertinax leur adressa une longue et vigoureuse allocution; ils semblaient s'apaiser, quand un Germain, un Tongre qui peut-être n'entendait pas bien le latin, ranima leur colère et leurs craintes, et

planta sa pique dans la poitrine de Pertinax. Les soldats lui coupèrent la tête, et, après l'avoir promenée par la ville, la portèrent au camp. Cette tête, ramassée là où on l'avait jetée, fut réunie à son corps, qui gisait sur le Palatin; l'une et l'autre furent placés dans une sépulture de famille par le successeur de Pertinax.

Les soldats qui avaient tué Pertinax, n'ayant pas un autre empereur sous la main, en prirent un de rencontre. Il s'appelait Didius Julianus. C'était un homme riche, de mauvaises mœurs, jurisconsulte habile, qui avait fait la guerre et avait été gouverneur en Germanie. Le marché s'était ouvert au camp des prétoriens. Didius Julianus s'y rendit, pour acheter l'empire qui s'y vendait. Un autre acquéreur, nommé Sulpicianus, y était déjà et faisait des propositions. Didius Julianus enchérit. Sulpicianus avait promis aux soldats 25,000 sesterces (4,449 francs 50 centimes) par tête. Les soldats dirent à Julianus : « Voilà ce qu'il offre ; toi, qu'offres-tu? » Il proposa 30,000 sesterces pour chaque soldat (5,337 francs). Les prétoriens lui donnèrent la préférence. Pour faire cette offre, il était monté sur le rempart du camp; il en descendit empereur par la grâce de son coffre-fort.

Selon Hérodien, la femme de Julianus l'avait poussé à faire l'acquisition de l'empire. Le prétendu buste de Manlia Scantilla, qui est au Capitole à côté du buste de Julianus, est un portrait de Julie Mammée.

Le buste du *Braccio Nuovo*, au Vatican, est celui d'une jeune femme remarquable par sa beauté; mais je ne lis dans ses traits ni l'ambition, ni l'audace. Cette jolie et douce figure s'accorde mieux avec le récit de Spartien, qui nous montre Manlia Scantilla épouvantée de l'entreprise de son mari et traversant toute tremblante le Forum pour se rendre au palais où elle entrait malgré elle. Un autre buste du Vatican donne à la femme de Didius Julianus un air plus altier et plus résolu : elle regarde en haut. Le nouveau propriétaire prit possession du palais impérial aussi ignoblement qu'il avait acquis l'empire. Avec un empressement de parvenu, il se fit servir le repas préparé pour Pertinax, dont le cadavre décapité n'avait pas encore été enlevé, trouva le souper mauvais, en demanda un meilleur, puis, après avoir mangé gloutonnement, joua aux dés et fit danser le pantomime Pylade.

L'opération commerciale de Didius Julianus, qui semblait bonne, ne l'était point. L'acheteur paraît avoir éprouvé des difficultés pour ses payements, ce qui donna de l'humeur à ses créanciers. Quand Didius Julianus était venu sur le mur du camp offrir aux prétoriens un bon prix de leur marchandise, ils l'avaient proclamé empereur; mais quand il voulut les faire rentrer dans ce même camp et leur en faire fortifier les tours, ils se révoltèrent : car, et ceci montre encore ce qu'était devenue la valeur romaine par l'énervement de l'empire, « les soldats, dit Spartien, se

livraient très à contre-cœur aux exercices militaires, et chacun d'eux, dans les travaux qui lui étaient prescrits, se faisait remplacer en payant. »

Quand Didius Julianus eut acquitté de sa dette tout ce qu'il pouvait solder, les prétoriens, n'ayant plus rien à en tirer, l'égorgèrent. Deux concurrents, outre Septime-Sévère, s'étaient mis sur les rangs pour le remplacer. Par un hasard singulier, l'un s'appelait le noir, Percennius Niger, et l'autre le blanc, Clodius Albinus. Noir ou blanc, pile ou face, c'était le jeu des armées romaines. Chacune avait son prétendant, et jetait son dé pour savoir lequel tomberait le premier. Le coup fut nul pour les deux armées ; une troisième, qui portait Sévère, gagna la partie.

Après avoir considéré les portraits rares, souvent peu certains et sans caractère nettement tranché, des rivaux insignifiants de Septime-Sévère, on s'arrête avec plus d'intérêt devant ceux de cet empereur. Ils sont authentiques, nombreux, et comme lui bien caractérisés. Sévère était Africain et garda toujours l'accent de son pays. Il y a en effet de l'Africain dans ses traits : son nez est assez ouvert et un peu écrasé, sa chevelure est formée de petites boucles qui semblent disposées de manière à déguiser des cheveux crépus. Après des empereurs espagnols et gaulois, Rome avait un empereur quarteron. Septime-Sévère se montra ce que sont souvent les hommes de sang mêlé, intelligent et perfide, courageux et cruel.

Il était perfide, car il adressa à Clodius Albinus une lettre tout affectueuse, dans laquelle il lui offrait de partager l'empire; mais ceux qui étaient chargés de cette bienveillante missive avaient ordre de poignarder Albinus; il était cruel, *naturâ sævus*, dit Eutrope, car il fit mettre à mort beaucoup d'hommes sous des prétextes fort variés, les uns parce qu'ils avaient plaisanté, les autres parce qu'ils n'avaient rien dit, punissant la parole et le silence. Il s'enrichit par des proscriptions, moyen qu'avaient employé les destructeurs de la république, et auquel les successeurs de la république ne renonçaient pas. Par son ordre, on tua la femme et les enfants de chacun de ses deux compétiteurs. Il fit jeter devant sa tente et tailler en quartiers le corps de Clodius Albinus. Montant le cheval du vaincu, il força l'animal épouvanté à fouler le cadavre de son maître. Enfin il fit périr sans jugement un grand nombre de personnages considérables, — Spartien en cite quarante-trois, — et sans doute un nombre bien plus grand encore de citoyens obscurs. Selon cet auteur, la jeunesse de Septime-Sévère avait été pleine de crimes et de débordements. Cependant Sévère fut regretté et mérita de l'être, par comparaison avec ses successeurs Caracalla et Héliogabale, et parce qu'au moins il défendit l'empire. Rien ne montre mieux à quel abaissement Rome était descendue que la justice de ces regrets.

La figure de Sévère exprime la fermeté. En effet, il

sut faire respecter la discipline. Il étouffa une grave sédition qui avait éclaté presque aux portes de Rome, près des *Saxa rubra*, au bord du Tibre, là où le christianisme et Constantin devaient triompher du paganisme et de Maxence. Cependant Sévère lui-même ne put empêcher les soldats de demander au sénat 10,000 sesterces, et il ne sut ce jour-là désarmer la sédition qu'en la payant. Il est vrai que les soldats invoquaient le souvenir d'Octave, qui en avait donné autant à ceux qui l'avaient amené à Rome. On voit que les plus mauvaises traditions du régime impérial remontaient au fondateur de l'empire des césars.

Le camp des prétoriens, ce lieu où naguère on débattait les conditions de l'achat du pouvoir souverain, vit un spectacle auquel il n'était pas accoutumé : les gardes prétoriennes, qui étaient les janissaires de l'empire romain, remplacées par d'autres troupes. Le Forum vit passer l'empereur allant du Capitole au Palatin, et faisant porter devant lui, renversés, les étendards qu'il avait enlevés aux prétoriens. On put s'applaudir alors qu'une tyrannie fût détruite par un tyran ; mais cette joie ne devait pas durer. Sévère lui-même fut obligé de rétablir les prétoriens et d'en quadrupler le nombre : de douze mille ils furent portés à cinquante mille.

Cet homme ferme et dur ne pouvait rien contre la corruption qui avait atteint l'armée. Une lettre de Sévère au gouverneur de la Gaule contient une satire

amère de cette corruption. « Tes soldats vagabondent, tes tribuns se baignent au milieu du jour[1]. Ils ont pour salles à manger les cabarets, pour chambres à coucher les hôtelleries. Ils dansent, ils boivent, ils chantent ; leurs repas sont sans terme, et leur intempérance sans mesure. Ces choses se feraient-elles, si nous avions un reste de la discipline de nos pères ? » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un empereur guerrier. On croit parfois que le despotisme est favorable à l'esprit militaire ; la défaillance de cet esprit sous l'empire prouve qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Sévère, né en Afrique, alla mourir en Angleterre. Son dernier mot d'ordre : *travaillons !* a eu l'honneur d'être cité par M. le duc de Broglie dans un mémorable discours académique. A côté de l'énergie qu'atteste ce mot, une autre parole de Sévère respire un découragement profond. « J'ai tout été, et à quoi bon ? » *Omnia fui et nihil expedit.* Cette appréciation ironique des choses humaines est remarquable chez un ancien. On croit entendre parler Hamlet, ou Macbeth dire après une vie d'ambition et de remords :

Life is a poor player...
« La vie est comme un pauvre acteur. »

Rome, qui allait à sa ruine après tant de brillantes fortunes, pouvait dire comme Sévère : « J'ai tout été,

[1] C'était un grand signe de mollesse de se baigner avant le soir.

et à quoi bon? » L'amertume de sa décadence est dans ce mot-là.

Septime-Sévère, un des conservateurs et des réparateurs passagers de cet édifice prêt à tomber en ruine qui s'appelait l'empire, montra le même instinct de conservation et de réparation dans le soin qu'il prit d'entretenir les édifices et de rebâtir les ruines. Selon Spartien, Sévère n'avait pas coutume d'inscrire son nom sur les monuments qu'il relevait; Dion dit précisément le contraire. Le Panthéon donne raison à Dion, car une inscription placée au-dessous de celle d'Agrippa nous apprend que Septime-Sévère et son fils Caracalla ont restauré ce monument et l'ont orné. On le reconnaît aussi à l'infériorité de plusieurs détails et au goût médiocre de certains ornements. Cette inscription nous apprend aussi que le Panthéon était déjà dégradé par le temps, *vetustate corruptum;* ces mots auraient pu s'appliquer à l'empire. Sévère restaura même un temple qui remontait à l'époque de la république, celui de la *Fortune Mulièbre*, élevé en mémoire du triomphe qu'avait remporté l'ascendant d'une mère et d'une épouse sur l'orgueil irrité de Coriolan, et, parmi les monuments qui dataient des premiers temps de l'empire, le portique d'Octavie. A ces restaurations Sévère joignit des constructions nouvelles. Il bâtit des thermes qui étaient placés non loin de la porte Capène, et par conséquent voisins du lieu où devaient s'élever les thermes de Caracalla, dont ils

furent peut-être l'origine et pour ainsi dire le germe. Il donna son nom à une porte qui se trouvait sur la rive droite du Tibre; cette porte, réparée dans les temps modernes et refaite en partie, s'appelle encore *porta Settimiana;* il établit une voie, la *via Severiana*, qui, partant d'Ostie, suivait le bord de la mer : produits de l'activité d'un empereur dont la devise eût pu être ce mot d'ordre déjà cité : Travaillons (*laboremus*).

Si je suivais l'histoire monumentale de Rome hors de Rome même, j'aurais à mentionner ce mur ou rempart élevé par Septime-Sévère à travers l'île de Bretagne pour protéger les établissements romains contre les populations insoumises du nord de l'Angleterre et de l'Écosse[1], grand ouvrage analogue à celui dont Adrien et Antonin étaient les auteurs, et qui ne suffisait plus. Rome se retranchait déjà; elle élevait contre ses ennemis des remparts aux extrémités de son empire. Le jour approchait où elle serait obligée de reporter en arrière ses moyens de défense et de se fortifier elle-même, en opposant aux Barbares, devenus menaçants pour le centre de l'empire, le mur d'Aurélien.

Il ne reste rien d'un édifice à sept étages bâti par Septime-Sévère, et qu'on appelait le Septizonium.

[1] Je suis d'autant moins tenté d'empiéter sur un sujet placé en dehors de ces études, que je le sais en bonnes mains, car il ne peut manquer d'être savamment traité dans l'écrit que prépare M. Noël Des Vergers sur la domination des Romains en Angleterre.

Il l'avait placé devant le palais impérial, vers l'angle méridional du Palatin, pour frapper les yeux de ses compatriotes africains quand ils arrivaient à Rome. C'est peut-être par la même raison qu'il avait construit ses thermes de ce côté. Le sentiment que Spartien prête à Septime-Sévère est un signe curieux de ce patriotisme de province, sentiment nouveau qui venait se mettre à côté du vieux patriotisme romain, et devait l'effacer. L'Africain se retrouve là comme dans les traits de Sévère, comme dans son accent, comme dans son éloquence, qui était *carthaginoise*. Au sein de l'unité romaine, les nationalités commencent à se dessiner; on pressent la diversité des temps modernes.

La disposition particulière qui donna au Septizonium son nom n'était pas nouvelle. Les *régionnaires* indiquent un autre Septizonium sur le mont Esquilin, près des Thermes de Titus et de la maison où cet empereur naquit. Sévère paraît avoir affectionné ce genre de construction, car c'est dans un troisième Septizonium érigé sur la voie Appienne, et destiné par lui à sa propre sépulture, que fut porté le corps de son fils Géta. Quant au Septizonium du Palatin, trois des sept étages existaient encore au temps de Sixte-Quint, le grand bâtisseur, mais qui, comme on l'a fait pendant tout le seizième siècle et depuis jusqu'à nos jours, n'a bâti qu'en détruisant beaucoup.

Avant d'arriver à l'antiquité la plus considérable

qui nous reste de Septime-Sévère, à son arc de triomphe, je dois dire un mot d'un autre arc qui date de son règne. C'est un arc nain dont les sculptures sont très-médiocres, et que les changeurs et les marchands de bestiaux qui fréquentaient le marché aux bœufs (*forum boarium*) érigèrent en l'honneur de Sévère et de sa famille : pauvre petite platitude pauvrement exécutée. Par un de ses caprices ironiques, le temps, qui, avec le secours des hommes, a détruit tant d'admirables monuments, a épargné celui-là ; ce lourd et disgracieux colifichet de la décadence est à deux pas de la voûte antique et indestructible de l'égout des Tarquins.

Un arc plus considérable et voisin du premier porte le nom de *Janus quadrifrons* parce qu'il a quatre ouvertures, et par là quatre façades. C'est un de ces *janus* près desquels se tenaient les changeurs et les banquiers, qui servaient d'abri aux marchands et de *bourse* aux Romains. Ceux du grand Forum ont disparu, celui du *Marché aux bœufs* subsiste. Il n'offre d'autre intérêt que de nous fournir un spécimen du genre de construction auquel il appartient. L'architecture en est pesante. Canina y voyait un des innombrables *janus* dont Domitien avait rempli la ville ; mais on construisait mieux sous Domitien. Il est plus convenable de le rapporter au temps de Septime-Sévère, qui avait aussi élevé plusieurs *janus*. Peut-être est-ce par reconnaissance pour la munificence impé-

riale, qui leur aurait donné le plus grand des deux arcs, que les habitués du Marché aux bœufs ont élevé le petit.

Mais passons à l'arc triomphal de Septime-Sévère, l'un des restes les mieux conservés de la Rome antique, l'un de ses plus imposants débris.

Septime-Sevère, empereur vraiment guerrier, était digne d'un arc de triomphe, et le sort a été juste en laissant debout cet hommage auquel il avait droit. L'arc de Septime-Sévère est intact ; il se dresse au pied du Capitole, en face du Forum. En le plaçant dans ce lieu, Sévère montrait ce jour-là son indifférence pour les souvenirs de Rome libre, car, dominée par l'arc impérial, l'ancienne tribune aux harangues, devenue inutile, était comme écrasée sous sa masse et perdue dans son ombre. L'arc de Septime-Sévère masquait aussi le temple de la Concorde, dont l'origine remontait à Camille, et que Sévère lui-même avait réparé. Dresser un arc de triomphe devant l'un des plus beaux temples de Rome, c'était déjà de la barbarie. Quand on s'étonne de l'accumulation des monuments au pied du Capitole, on oublie que cette accumulation fut successive. Sous la républiquc, il n'y avait là que deux temples, celui de la Concorde et celui de Saturne; même quand Domitien eut ajouté le temple de son père Vespasien, l'encombrement n'existait pas encore. Septime-Sévère vint planter gauchement son arc de triomphe devant le temple de la Concorde, et par là,

le premier, troubla le bel effet d'ensemble que ce lieu présentait. C'est une faute de goût sans doute, mais il ne faut pas nous en étonner, car la décadence arrive ; l'arc de Septime-Sévère semble bâti, à son premier avénement, pour la laisser passer.

La décadence paraît surtout dans les sculptures. Si on les compare avec celles du temps des Antonins, on sera frappé de leur prodigieuse infériorité. Il y a entre les unes et les autres la plus grande des distances, la distance du beau au laid, et cependant les deux époques se touchent. Ces chutes soudaines se rencontrent souvent dans l'histoire de l'humanité. De même qu'à certaines heures privilégiées de la vie des peuples le beau semble naître par une éclosion soudaine, de même aux heures fatales le beau meurt de mort subite, comme le jour sous les tropiques commence et finit tout à coup. Cette apparition et cette disparition ne se produisent, il est vrai, que lorsqu'elles ont été suffisamment préparées, mais elles sont parfois presque instantanées. Le lendemain, on ne parle plus la langue de la veille. C'est ainsi qu'en voyage on est souvent étonné de passer sans transition d'une race à une autre race, d'un idiome à un autre idiome. Les différentes périodes de la civilisation, des lettres, des arts, ont aussi leurs frontières, parfois très-brusquement tranchées. Un torrent, un sommet sépare des populations entièrement différentes ; on passe le torrent, on franchit le sommet, et on ne retrouve plus

rien de ce qu'on a laissé de l'autre côté. Pareillement tel pas fait dans l'histoire transporte de la région de la beauté ou de la puissance dans celle de la laideur ou de la ruine.

L'architecture de l'arc triomphal de Septime-Sévère est fort supérieure à la sculpture. J'avais déjà eu l'occasion de faire remarquer que le premier de ces deux arts résiste mieux que le second à la décadence; j'ai eu le plaisir de retrouver cette observation dans une lettre de Raphaël.

Les proportions de l'arc de Septime-Sévère sont encore belles. L'aspect en est imposant ; il est solide sans être lourd. La grande inscription où se lisent les épithètes victorieuses qui rappellent les succès militaires de l'empereur, Parthique, Dacique, Adiabénique, se déploie sur une vaste surface et donne à l'entablement un air de majesté qu'admirent les artistes. Cette inscription est doublement historique : elle rappelle les campagnes de Sévère et la tragédie domestique qui après lui ensanglanta sa famille, le meurtre d'un de ses fils immolé par l'autre, et l'acharnement de celui-ci à poursuivre la mémoire du frère qu'il avait fait assassiner. Le nom de Géta a été visiblement effacé par Caracalla. La même chose se remarque dans une inscription sur bronze qu'on voit au Capitole et sur le petit arc du Marché aux bœufs dont j'ai parlé, où l'image de Géta a été effacée comme son nom. Caracalla ne permit pas même à ce nom

proscrit de se cacher parmi les hiéroglyphes. En Égypte, ceux qui composaient le nom de Géta ont été grattés sur les monuments.

Les bas-reliefs de l'arc de Septime-Sévère retracent ses victoires en Orient. On y voit son entrée à Babylone et la tour du temple de Bélus. Les armes romaines étaient encore conquérantes, mais ne devaient pas l'être longtemps. Du reste, l'empereur seul et l'armée pouvaient s'enorgueillir de ces victoires, non le peuple romain, qui, lui, était conquis par la servitude. Une nation ne saurait être très-fière de ce qu'un despote accomplit de grand en son nom : c'est l'œuvre du maître, ce n'est pas la sienne. Comme sa volonté ne compte point, elle ne saurait revendiquer sa part de gloire dans des guerres entreprises et conduites sans la consulter. Si les Romains éprouvaient de l'orgueil en présence de ces tableaux de la gloire de Sévère, cet orgueil était risible, ainsi que le serait l'orgueil d'un esclave qu'on promènerait dans un char triomphal.

Je passe à Caracalla, que l'arc de triomphe paternel a introduit dans cette histoire comme empereur fratricide, et que le moment de peindre est arrivé.

Septime-Sévère laissa deux fils : Géta et Bassianus, surnommé Caracalla, du nom d'un vêtement long qu'il aimait à porter et à donner au peuple. Caligula avait tué son cousin le jeune Tibère. Caracalla tua

son frère Géta. Ce sont les mœurs fratricides du sérail. Le despotisme oriental, en s'établissant à Rome, y amenait les crimes de l'Orient.

A en croire Spartien, Caracalla n'aurait pas eu ces instincts précoces de férocité que trahit Commode enfant. Son enfance fut douce et aimable. Il pleurait quand il voyait les condamnés livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre; mais la mauvaise figure qu'a déjà Caracalla dans les bustes où on le représente encore adolescent me porte à penser que cette douceur était feinte et cette sensibilité hypocrite. On dit bien aussi qu'après avoir fait périr son frère, toutes les fois qu'il voyait l'image ou entendait le nom de ce frère, il versait des larmes. Qui pourrait croire à la sincérité des larmes de Caracalla? Caracalla ressemblait aux petits tigres qui jouent avec grâce jusqu'au jour où l'âge a développé leur appétit naturel du sang. Si Caracalla obéit une fois à un bon sentiment, ce fut quand il éleva un portique où étaient représentés les exploits guerriers de son père.

Spartien a dit : *Nihil inter fratres simile*, les deux frères n'avaient rien de semblable. Au physique du moins ils se ressemblaient. Pour juger de cette ressemblance, il ne faut pas comparer aux rares images de Géta les bustes dans lesquels Caracalla est représenté, comme c'est l'ordinaire, le col tordu et l'air furieux, caricature que les artistes n'auraient pas osé se permettre, mais que dans sa démence Caracalla

leur imposait. Il voulait que ses bustes eussent la tête penchée, comme il affectait de la porter pour ressembler à Alexandre, et qu'on lui donnât un air terrible. Malgré tout le bien que Spartien dit de Géta, j'incline à croire avec Dion Cassius qu'au moral il ressemblait aussi à son frère. C'est parfois une bonne fortune d'être tué à propos. L'horreur que fait éprouver le meurtre inspire souvent à l'historien un intérêt excessif pour la victime. Géta n'a point dans ses bustes ce visage de fou furieux qu'affectait Caracalla, mais il n'a pas l'air bon. Ce qui est certain, c'est que les deux fils de Sévère avaient l'un pour l'autre une haine violente. Ils ne pouvaient se supporter ni même se voir, et ils s'étaient partagé les bâtiments impériaux du Palatin, assez vastes pour qu'ils pussent y vivre sans se rencontrer. Ils avaient supprimé toute communication entre leurs demeures. Pendant ce temps, on frappait des médailles où se voyait la double effigie impériale et se lisaient ces mots : *Concordiæ perpetuæ, concordiæ æternæ*. Malgré cette assurance de concorde perpétuelle, éternelle, l'un des frères devait à la fin être tué par l'autre. Géta n'ayant point tué Caracalla, Caracalla tua Géta.

Géta fut égorgé dans les bras de sa mère Julie, où, blessé, il s'était réfugié. Caracalla s'y était pris adroitement pour se débarrasser de son associé. Il était allé au camp des prétoriens, près d'Albe, — là où est aujourd'hui la charmante petite ville d'Albano, qui

occupe l'emplacement de ce camp et du palais de Domitien, et dont la position riante contraste si fort avec de tels souvenirs, — affirmant que son frère avait conspiré contre lui et manqué de respect à Julie, leur mère, puis il l'avait fait frapper dans le palais. Ensuite il ordonna qu'on mît à mort plusieurs de ceux qui avaient servi d'instruments à son crime et qu'on rendît des honneurs à la statue de Géta. C'est le meurtre avec la perfidie et l'hypocrisie de plus.

Caracalla ne commença donc point par effacer sur les monuments le nom et les images de son frère; mais il semble que bientôt les furies vengeresses le saisirent et que le nom de Géta le troubla. Les auteurs n'osaient plus donner à leurs personnages ce nom, qui est souvent celui d'un esclave dans les comédies romaines. C'est probablement alors qu'il voulut aussi imposer silence aux monuments, et qu'il fit mourir tous ceux qui furent soupçonnés de regretter Géta, au nombre, assure Dion Cassius, de vingt mille. Pour moi, dans cette rage qui poussait le meurtrier à supprimer tout souvenir de sa victime, je vois moins encore l'acharnement de la haine que le besoin de fuir l'obsession du remords. Cependant cette suppression impuissante a laissé un vestige qu'on peut reconnaître encore aujourd'hui là où elle s'est accomplie. Caracalla n'a pas si bien fait gratter la pierre des arcs de triomphe que l'on ne retrouve la trace des inscriptions qu'il voulait anéantir. C'est la tache de

sang sur la main que lady Macbeth frotte en vain, la tache que *tous les flots de l'Océan ne laveraient pas.* En cherchant à faire disparaître ces inscriptions, il n'a pu abolir l'histoire; au contraire, il l'a rendue par ses efforts mêmes plus présente au souvenir des hommes. Parfois effacer, c'est écrire.

Nous sommes accoutumés à voir les plus mauvais parmi les empereurs se signaler par le zèle qu'ils mirent à embellir Rome. Caracalla continua les réparations que Sévère avait commencées. Ses préférences devaient être pour le cirque; il agrandit les portes du *Circus Maximus.* On lui a attribué un cirque encore existant hors de Rome, non loin du tombeau de Cecilia Metella; mais la maçonnerie en est trop grossière pour remonter au temps de Caracalla, et l'opinion qui en place la fondation sous Maxence est beaucoup plus vraisemblable. Il éleva partout des temples somptueux à la déesse Isis; enfin il construisit des thermes, auxquels conduisait une rue assez large pour être appelée par Spartien une des plus belles places de Rome.

Caracalla, qui pour l'histoire n'est autre chose qu'un fou sanguinaire, a laissé les débris immenses d'un gigantesque monument, bien connu sous le nom de *Thermes de Caracalla.* Il s'appelait *Thermes Antoniniens;* la rue champêtre qui y conduit aujourd'hui, moins large que celle dont parle Spartien, porte encore le nom de *Via all'Antoniana,* et rappelle le nom

d'Antonin, que, par une vanité qui ressemble à une dérision, osa porter Caracalla, — que son père lui avait donné, parce que rien ne pouvait arracher ce nom du cœur des Romains, et que plusieurs empereurs prirent sans en être digne, entre autres Héliogabale. Les thermes de Caracalla sont le plus majestueux reste de l'architecture romaine après le Colisée, et peut-être, pour l'effet pittoresque, l'emportent-ils sur l'amphithéâtre des Flaviens. Quand on pénètre dans ces thermes, on croit voir d'abord un chaos de ruines, du sein desquels des masses confuses s'élèvent comme des tours démantelées, ou des rochers entassés en désordre par un éboulement de montagnes; mais bientôt on voit facilement l'ensemble de ce vaste édifice, et alors rien n'est plus simple et plus régulier.

Si du Palatin ou du Cœlius on embrasse cet ensemble, on s'aperçoit que la partie principale des thermes forme un carré long dessiné par de hautes murailles. Cette enceinte colossale est d'une parfaite régularité. Pour se former une idée complète des thermes de Caracalla, il faut joindre à ce grand quadrilatère la palestre destinée au jeux athlétiques et terminée au sud par des gradins formant une anse de panier très-évasée, un grand portique qui enveloppait les thermes de trois côtés, et dans les vignes voisines encore quelques dépendances. L'imagination est d'abord étourdie de tant de grandeur. Si l'on

entre maintenant dans l'enceinte de murailles qui subsiste presque toute entière, on remarque bientôt l'ordonnance et la symétrie des salles qu'elle renfermait. Aux deux extrémités, deux cours entourées de portiques; dans l'espace qui les sépare, une salle immense, qui était la grande piscine pour les bains froids; du côté de la palestre, une salle ronde; entre ces deux salles, le *calidarium* pour les bains chauds: telles sont les parties principales de ces thermes, qui comprenaient en outre plusieurs salles plus petites, des chambres de bain, divers lieux de promenade et de récréation. Le tout couvrait un espace dont la circonférence a près d'un mille. L'étendue de ces thermes fait comprendre l'expression hyperbolique d'Ammien Marcellin : les *bains qui semblent des provinces*. Spartien les appelle *très-magnifiques*.

Tout ce qu'on sait de ces thermes et tout ce qu'on en voit encore atteste en effet leur extrême magnificence. La couverture d'une des salles, la *cella solearis*, était formée par des barres de bronze et de cuivre d'une telle étendue que les plus doctes mécaniciens ne pouvaient concevoir comment il avait été possible de la construire ainsi. Les ornements de l'intérieur ont été enlevés, mais on peut encore en admirer plusieurs dans les divers endroits où on les a dispersés. Deux énormes vasques de granit placés devant le palais Farnèse, et qui servent aujourd'hui de fontaine, furent trouvées dans les thermes de Caracalla, ainsi

que diverses statues célèbres, l'Hercule Farnèse, le groupe appelé Taureau Farnèse, la Flore et la Vénus du musée de Naples. Les curieuses mosaïques représentant des portraits de gladiateurs, qui ont été transportées au musée de Saint-Jean-de-Latran, formaient le pavé de l'une des salles. Au quinzième siècle, les thermes de Caracalla n'avaient pas été entièrement dépouillés, le Pogge y admirait encore une multitude de colonnes et des marbres de toute espèce. Maintenant les murailles sont nues, sauf quelques fragments de chapiteaux oubliés par la destruction ; mais elles conservent ce que seules des mains de géant pourraient leur ôter, leur masse écrasante, la grandeur de leurs aspects, la sublimité de leurs ruines. On ne regrette rien quand on contemple ces énormes et pittoresques débris, baignés à midi par une ardente lumière ou se remplissant d'ombres à la tombée de la nuit, s'élançant à une immense hauteur vers un ciel éblouissant, ou se dressant, mornes et mélancoliques, sous un ciel grisâtre, — ou bien, lorsque, montant sur la plate-forme inégale, crevassée, couverte d'arbustes et tapissée de gazon, on voit, comme du haut d'une colline, d'un côté se dérouler la campagne romaine et le merveilleux horizon de montagnes qui la termine, de l'autre apparaître, ainsi qu'une montagne de plus, le dôme de Saint-Pierre, la seule des œuvres de l'homme qui ait quelque chose de la grandeur des œuvres de Dieu.

Redescendons dans l'intérieur des thermes de Caracalla, étudions-en les diverses parties, et cherchons à nous faire une idée vraie de ces thermes des Romains, sorte de monuments qui leur fut propre, et qui, en dépit du nom qu'ils portent, n'étaient pas seulement des bains chauds.

Les thermes romains eurent pour type le gymnase et la palestre des Grecs, c'est-à-dire des lieux où l'on se livrait aux exercices corporels. Dion Cassius, qui écrit en grec, désigne les thermes par le mot *gymnasion*. En Grèce, dans les gymnases, il y avait un bassin d'eau froide et des bains d'eau chaude; tout cela était subordonné à l'objet principal, la lutte, destinée à développer la force et la beauté. Après ces exercices violents, on avait besoin de se reposer et de se récréer par le bain et la promenade. Les jardins, les portiques se trouvaient aussi dans les gymnases romains, c'est-à-dire dans les thermes. Seulement le bain, qui en Grèce était l'accessoire, devint à Rome le principal, et donna son nom à tout l'établissement; mais la palestre ne fut pas oubliée, et figure dans les thermes de Dioclétien aussi bien que dans ceux de Caracalla. Les thermes renfermaient aussi des objets d'art, comme nos musées. On y trouvait des salles de conversation et de lecture, des bibliothèques, des emplacements pour les jeux de balle et de ballon, en un mot tout ce qui est nécessaire à l'amusement d'un peuple civilisé. C'était, sur une vaste échelle, ce que

sont en petit nos cercles et nos *clubs*, où il y a de même des salles de lecture et de conversation, où l'on joue, sinon à la balle et au ballon, au whist et au billard. Les poëtes y venaient lire leurs vers, et Martial se plaint de ceux qui l'y poursuivaient. Les inventeurs d'un divertissement nouveau y apportaient leurs inventions. Martial parle aussi d'un certain Ursus Togatus, qui allait, dans les différents thermes de Rome, montrant l'essai d'une balle de verre. Les thermes se fermaient au coucher du soleil ; une cloche avertissait que l'heure de la clôture était arrivée. Alexandre Sévère fut le premier qui les éclaira toute la nuit.

La passion des Romains pour le plaisir du bain donna un grand développement à cette destination partielle et, dans l'origine, secondaire des thermes. On eut, dans tous, des bains froids, des bains chauds et des bains de vapeur. Les thermes prirent, sous les empereurs, des proportions immenses : Caracalla établit dans les siens seize cents siéges de marbre pour les baigneurs, et on voit encore les restes d'un aqueduc dont le seul objet était de fournir à ceux-ci l'eau dont ils avaient besoin.

Une semblable création était un grand moyen de popularité. Caracalla inaugura ses thermes en s'y baignant avec la foule, qu'il y admettait. Cette familiarité indécente dut lui faire dans cette foule beaucoup de partisans. Je ne doute pas que l'usage de la grande piscine n'ait été gratuit. Bien que divers pas-

sages des auteurs fassent voir que parfois à Rome on payait pour se baigner, ces passages semblent en général se rapporter à des établissements particuliers. Quelques-uns montrent cependant que l'entrée dans les thermes n'était pas toujours gratuite. Au temps de Lucien, on payait dans les bains publics un droit d'entrée, très-faible il est vrai, deux oboles (6 sous) : plus anciennement, nous voyons Agrippa léguer en mourant des fonds à Auguste pour que les Romains pussent être admis gratuitement dans les thermes qu'il avait fondés ; mais il y a lieu de croire que ceux de Caracalla étaient ouverts à tous sans rétribution. L'expression de Spartien, *populum admittendo*, me semble le prouver. Ce plaisir dut être donné gratis, comme ceux du cirque et de l'amphithéâtre, à ce peuple qu'il fallait amuser pour le tenir asservi. Les thermes étaient, on l'a vu, des lieux de divertissement encore plus que d'utilité publique, et il entra toujours dans la politique des mauvais empereurs romains d'acheter la faveur de la multitude par des prodigalités démesurées. Marc-Aurèle bâtissait peu, il ne construisait pas des thermes somptueux, mais il donnait de grands soins aux voies de communication ; il s'occupait de l'utile. Caracalla ne fit rien en ce genre ; on lui attribue seulement le pavage d'une rue magnifique, mais c'est qu'elle conduisait à ses thermes ; il n'éleva de temple qu'à une déesse étrangère, Isis. Dans sa prédilection pour un tel culte et pour les

robes longues, qui lui firent donner le nom de Caracalla, on voit se manifester déjà ce goût pour les usages de l'Orient, qui sera une passion chez Héliogabale. Né d'un père africain et d'une mère syrienne, Caracalla n'avait pas dans les veines une goutte de sang européen. Comment eût-il conservé quelque chose de romain? Aussi prodigua-t-il le titre de citoyen, comme il prodiguait tout. Il ne se montra pas plus avare de ce titre, dont la vieille Rome était si jalouse, que ménager des trésors de l'État, dont elle était si économe; mais cette prodigalité était, comme toujours, avide, et pour y subvenir, Caracalla accorda ou plutôt vendit le droit de cité à tous les habitants de l'empire. Grâce dérisoire! s'il déclarait tout le monde citoyen quand personne ne l'était plus, c'était pour que nul n'échappât à l'impôt du vingtième ou de 5 pour 100, et il le porta bientôt à 10 pour 100. On a dit que le monde était heureux sous les plus méchants empereurs, que leurs caprices sanguinaires n'atteignaient qu'un petit nombre de personnages considérables; mille faits démontrent le contraire : celui-ci est décisif. L'impôt étendu à tous et doublé, était-ce une mesure qui frappait seulement quelques personnages considérables? n'était-ce pas le fait d'une tyrannie qui voulait être sans exception, comme elle était sans limites?

Toujours la décadence dans l'art finit par suivre la décadence sociale, mais elles ne marchent pas con-

stamment du même pas; quelquefois la première retarde sur la seconde. Rome était bien abaissée sous Caracalla, mais l'architecture se soutenait à une grande hauteur. Cette époque de honte fut peut-être celle où Rome étala dans ses monuments le plus de magnificence. Ceux qui dataient des siècles précédents étaient encore intacts ou réparés; presque tout ce qui devait leur être ajouté de plus remarquable existait déjà. Si l'on voulait se faire une idée complète de la Rome monumentale des empereurs, c'est, je crois, à l'époque de Caracalla qu'il faudrait se transporter.

Un curieux débris qui paraît provenir de cette époque aiderait, s'il était plus considérable, l'imagination à reconstruire la Rome d'alors : ce sont les fragments d'un plan de la ville éternelle, où était figurée la disposition relative de tous les monuments. Malheureusement ces fragments, qui ont été trouvés près du Forum, sont peu nombreux par rapport à l'ensemble que le plan tout entier devait offrir. Tels qu'ils sont, ils ont servi à mieux déterminer la place et la forme de plus d'un édifice. Quand on monte l'escalier du musée Capitolin, entre les deux murs que tapissent les lambeaux déchirés de cette carte de marbre où l'ancienne Rome était représentée, et qu'on imagine ce que cette carte devait être quand elle subsistait tout entière, on croit voir dans leur intégrité les monuments que nous connaissons par leurs ruines, et l'on cherche à deviner l'aspect de ceux dont

il ne reste que le nom. Ce plan nous fait apparaître dans une vision vague Rome avec ses temples, ses basiliques, ses théâtres, ses thermes, ses maisons privées, ses rues, ses places. On se perd dans l'effort de cette contemplation imparfaite, mais il en reste une impression immense, bien que confuse, d'admiration et d'étonnement ; puis, quand on songe à ce qu'étaient dans cette ville admirable le gouvernement et les citoyens, ce sentiment fait place au mépris et au dégoût.

Rome nous a montré dans les inscriptions et les images effacées sur les arcs de Sévère les traits du fratricide, et dans les thermes de Caracalla l'œuvre du despote qui voulait amuser le peuple; elle ne nous montrera pas le lieu où le meurtrier de Géta, où le despote sanguinaire fut puni. Cette punition ne s'accomplit ni dans le palais impérial, ni au Forum, théâtres ordinaires du châtiment des mauvais empereurs. C'est en Orient que le poignard devait atteindre Caracalla. Sur la route d'Édesse, étant descendu un moment de cheval, il fut frappé par un meurtrier subalterne, agent obscur du préfet du prétoire Macrin. La circonstance dans laquelle Caracalla reçut le coup mortel donne à sa fin quelque chose de honteux et de ridicule. Une telle mort couronne convenablement une abjecte et absurde vie. Son cadavre fut porté la nuit dans le sépulcre de ces Antonins dont il avait profané le nom, c'est-à-dire dans le mausolée d'Adrien,

qui était aussi le leur, et que la cendre de Commode avait déjà déshonoré.

Macrin, qui avait fait tuer Caracalla, lui succéda. Meurtrier hypocrite, il feignit de le pleurer, l'appela *divin*, et jura qu'il avait été étranger à sa mort. Ainsi, dit Capitolin, « il ajouta le parjure à son crime, digne commencement d'un homme tel que lui. » Macrin était de basse condition, il avait vécu honteusement par toute sorte de moyens. Pour ne parler que des professions qu'on peut nommer en français, tour à tour histrion, gladiateur, tabellion, avocat du fisc, attaché à la domesticité du palais sous Caracalla, la bassesse de ses emplois était moindre que celle de son cœur. Ignoble, sordide, déhonté, — ce sont les expressions de Capitolin, — tout cela se peignait sur sa figure impudente comme son caractère, *animi atque oris inverecundi*. Son nez pointu, son front renflé et plissé au-dessus des sourcils, lui donnent l'air de ce qu'il était réellement, un coquin vulgaire et rusé. Devenu empereur, il eut le désir de valoir mieux que par le passé. Comme Galba, il montra des velléités d'énergie et la prétention de rétablir la discipline, mais il était encore moins que Galba digne de la réformer. Sa rigueur fut de la férocité. Il mérita qu'on appelât le palais impérial une boucherie. Macrin admettait des littérateurs à sa table, mais c'était pour que leur conversation mît une borne à son intempérance : singulier hommage aux lettres! Son règne

éphémère peut se résumer tout entier dans cette phrase de son historien : « L'empire fut laissé quelque temps à cet homme, qui avait tous les vices. »

Ce procureur fourbe et méchant, Macrin n'était pas autre chose, fut accablé d'épigrammes, auxquelles il répondait par des vers de sa façon. Macrin périt bientôt ridicule et détesté, avec son fils Diadumène, dont la beauté est célébrée par les historiens. Le peuple, qui a toujours besoin de s'attacher à quelqu'un, avait adopté Diadumène. Ce nom faisait, dit-on, allusion à une circonstance de sa naissance, celle qui a donné lieu à cette locution populaire : il est né *coiffé;* mais l'oracle fut trompeur, car on le tua avec son père. Ses portraits ne me paraissent pas justifier sa réputation de beauté extraordinaire, surtout sa statue du Vatican; il a l'air assez sombre, et probablement il n'aurait pas valu beaucoup mieux que Macrin. Lampride dit qu'il était luxurieux et cruel. Nous avons une lettre de lui écrite à son père pour détourner celui-ci de la clémence, et une autre adressée à sa mère dans le même esprit. On y trouve ces paroles à propos de quelques personnages compromis dans une conspiration dont les chefs avaient été punis : « Si tu veux être en sécurité, il faut frapper ceux-ci. » Cette lettre, le témoignage de Lampride et l'expression de la statue du Vatican m'empêchent de regretter beaucoup le beau Diadumène.

Après l'apparition odieuse et burlesque de Macrin

sur le trône du monde viennent les règnes des deux cousins germains, l'exécrable Héliogabale et l'intéressant Alexandre Sévère. L'un et l'autre durent l'empire à des intrigues de femmes. Ici entrent en scène ces princesses syriennes, qui portèrent toutes le nom de Julie, qu'on reconnaît d'abord dans la série des impératrices à un certain air qui leur est propre, et à leurs cheveux, qui ondulent gracieusement des deux côtés de la tête, tels que les portent aujourd'hui les jeunes femmes du Transtévère, coiffure élégante, surtout si on la compare aux toupets monstrueux, à la mode sous les Flaviens et sous Trajan, mais qui souvent est une véritable perruque. Les Julie étaient d'origine syrienne. Être Syriennes à cette époque, c'était être à demi Grecques. Aussi l'inscription funéraire qu'une d'elles, la mère d'Héliogabale, a fait tracer en l'honneur de son mari et de son père, est bilingue, latine d'un côté, grecque de l'autre. La beauté des Julie n'est plus la sévère beauté romaine; ce n'est pas non plus la pureté grecque. Les trois premières Julie sont de charmantes étrangères dont la grâce est presque moderne. Cela est surtout vrai de Julia Domna, qui, en épousant Septime Sévère, la première rapprocha du trône son obscure famille. Elle a sur le front toutes les élégances de l'Asie. C'était une femme d'Émèse, dont Sévère désira la main parce qu'un oracle avait promis que son époux aurait l'empire. Ses portraits confirment ce que l'histoire dit

de sa beauté. Elle est belle et jolie; il y a dans la bouche de la finesse et de la décision. Sa physionomie intelligente ne trompe point; elle aimait le savoir : Dion l'appelle Julie *la philosophe.* Malgré sa philosophie, Julia Domna fut une épouse peu recommandable, et montra une grande ingratitude pour celui qui l'avait choisie, *famosa adulteriis;* elle prit même part à une conspiration contre lui : c'était vraisemblablement celle qu'ourdit Caracalla. Caracalla était né d'une première femme de Septime-Sévère, si l'on en croit Spartien; mais selon Hérodien et Dion Cassius, écrivain contemporain, il était fils de Julie; il osa l'épouser après avoir fait mourir son autre fils Géta. Plus tard, humiliée de voir un personnage comme Macrin succéder à Sévère et à Caracalla, la fière parvenue se donna la mort.

Les quatre Julie, savoir : Julia Domna ou Pia, femme de Septime-Sévère, sa sœur Julia Mœsa, les deux filles de celle-ci, Julia Soaemis, mère d'Héliogabale, et Julia Mammea, mère d'Alexandre Sévère, ont un air de famille. L'expression des traits de Julia Mœsa est sérieuse : au musée du Capitole, son regard a une sorte de profondeur; au musée du Vatican, son visage respire une assurance hardie. Elle était intrigante et audacieuse. Chassée de Rome par Macrin, Julia Mœsa s'était retirée en Syrie, où elle possédait de grandes richesses. Elle s'en servit pour acheter des légions, et fit proclamer Héliogabale, qui était son pe-

tit-fils. On croit être déjà au temps des Théodora et des Marozia, ces femmes belles, ambitieuses et corrompues, qui dans la Rome du moyen âge faisaient de leurs amants ou de leurs fils non des empereurs, mais des papes. Julia Mœsa répandit le bruit que sa fille avait été aimée de Caracalla et qu'il était le père d'Héliogabale, très-digne certainement d'une telle origine. Toutes deux se vantaient peut-être d'une honte à laquelle Julia Soaemis n'avait point de droit, mais les soldats crurent sur la parole de la mère au déshonneur de la fille. Celle-ci avait mené la vie de courtisane. Il n'est pas étonnant que de telles femmes oubliassent la pudeur dans leurs portraits, et que Julia Soaemis y fût représentée en Vénus, comme on la voit au Vatican, à demi nue, sauf sa perruque; Julia Pia s'était bien laissé voir dans un costume pareil à son fils pour lui inspirer le désir de l'épouser.

Le successeur de Macrin fut encore au-dessous de Caracalla. Il se nommait Varius, et osa de même se faire appeler Antonin; la postérité le connaît sous le nom du dieu syrien dont il avait été le prêtre. Héliogabale, élevé dans le temple d'Émèse, fut un Asiatique énervé qui donna aux vices romains les proportions et les difformités de l'Orient. Cet empereur eut les passions d'une femme dépravée, monstrueuses chez un homme. Lampride dit avoir supprimé dans la biographie d'Héliogabale des détails trop honteux pour être rapportés, et il en raconte d'inimaginables;

je pousserai la réserve encore plus loin que Lampride. Le portrait d'Héliogabale, qu'on a placé dans la collection des empereurs au musée du Capitole, montre ce que la dépravation peut faire de la beauté. Le jeune prêtre du soleil était beau, et sa figure fut ce qui séduisit d'abord les soldats en sa faveur. Voyez ce qu'est devenu Héliogabale après quelques années d'une puissance sans bornes employée à violer toutes les lois de l'humanité et de la nature ; ce visage, dont les traits sont fins et délicats, a pris une expression stupide que rend assez exactement le mot vulgaire de *crétinisme*. Héliogabale a l'air idole et idiot. C'est bien là celui dont l'histoire raconte tant de turpitudes ridicules. Il fallait que l'on vît une fois à quels excès de dégradation peut arriver la puissance absolue livrée à elle-même. Auguste l'avait fondée ; elle produisit Héliogabale.

Un empereur qui dissipait les finances de l'État dans les plus folles prodigalités ne pouvait réserver grand'-chose pour élever des monuments ; il bâtit cependant sur le Palatin un temple à son dieu, qu'il avait apporté d'Orient ; il ajouta des bains au palais impérial, mais ce fut dans une pensée infâme. Il ajouta aussi des portiques aux thermes de Caracalla, qu'en tout il s'appliquait à continuer et à surpasser ; enfin il attacha à ces thermes un souvenir d'impudicité. Marc-Aurèle avait défendu que les deux sexes se baignassent en commun ; Héliogabale, qui encourageait la débau-

che comme un art libéral, supprima cette défense. Alexandre Sévère devait la rétablir. Après les lieux de désordre, ce qui intéressait le plus Héliogabale, c'était le cirque avec ses joies tumultueuses, le cirque si cher à cette foule, dont peut-être dans sa stupidité il eût négligé de s'occuper, mais dont sa mère et sa grand'-mère, plus avisées que lui, songèrent sans doute à flatter la passion. Il déploya dans le *Circus Maximus* une extravagance digne de lui. On remplissait ordinairement d'eau un canal qui le bordait et qu'on nommait l'Euripe; Héliogabale le remplit de vin. Cette profusion insensée dut charmer la multitude qui avait remplacé le peuple romain, et à laquelle Héliogabale plaisait, comme lui avaient plu Néron et Caracalla. Le bouffon impérial la divertissait par ses folies, par les espiègleries, quelquefois cruelles, que cet enfant imbécile et malicieux faisait subir aux premiers personnages de l'État, et qui humiliaient tout ce qu'une plèbe corrompue aime à mépriser.

Héliogabale ne fut pas même un tyran, mais un fou, car il ne gouvernait pas assez pour beaucoup opprimer. Julia Mœsa et Julia Soaemis régnaient sous son nom. La mère de l'empereur assistait aux séances du sénat, et signait de sa main les décrets que ce sénat était censé rendre. On ne s'étonnera pas, d'après cela, qu'Héliogabale ait institué un sénat de femmes sur le Quirinal. On y décrétait des sénatus-consultes ridicules; on y prononçait sur les parures que les ma-

trones romaines de différentes conditions avaient le droit de porter; on y décidait laquelle, lorsque deux d'entre elles se rencontraient, devait céder le pas à l'autre et être embrassée la première. Les susceptibilités de l'étiquette moderne ne furent donc pas étrangères à l'antiquité : elle a connu des sujets de discussion aussi importants que ceux de la préséance et du tabouret.

Les autres empereurs qui souillèrent le trône conservèrent dans leur démence quelque trace de l'homme. Commode, le plus bestial de tous avant Héliogabale, avait au moins les goûts du chasseur, sinon du guerrier. Il tuait, sans danger il est vrai, des lions dans l'amphithéâtre. Chez Héliogabale, nul vestige d'un sentiment viril; il est puéril dans ses infamies. C'est un enfant qui vit comme une brute. Pour former ce prodige de honte et de délire, il fallait que la toute-puissance se trouvât aux mains d'un empereur élevé dans un temple de l'Orient. Héliogabale, le plus impie des hommes, était dévot, dévot à son dieu Soleil, dont il avait été le desservant, auquel il voulait subordonner tous les autres dieux, et qu'il honorait par des sacriléges. Il y a dans ses turpitudes du mauvais prêtre, et, si j'osais le dire, du séminariste vicieux; puis il avait été élevé en Syrie au milieu des femmes et des eunuques, véritable éducation de sérail; sa mère fut *une sultane Validé*, et lui-même *un imbécile Ibrahim*

Héliogabale avait d'un despote de l'Orient les fantaisies indicibles, le goût du sang mêlé à la rage des voluptés, et aussi le mépris de toute distinction hiérarchique. Il aimait à choisir les magistrats dans la classe la plus infime : il donna la préfecture du prétoire à un danseur ; il nomma commandant des gardes de nuit le cocher Gordius ; il nomma préfet des subsistances le barbier Claudius Censor. Cela encore est bien oriental, des pâtres et des matelots sont devenus grands-vizirs. Ceux qui consentent à tout sacrifier à l'égalité, même la liberté, devraient se demander si ce niveau dégradant qui fait descendre les plus hautes fonctions sur les têtes les plus basses, pour les courber toutes, relève beaucoup la dignité humaine, et si elle est bien sauvegardée parce que chacun, comme le cocher Gordius ou le barbier Claudius, peut arriver à tous les emplois.

La fin de Néron, de Caligula, de Domitien, de Commode, de Caracalla, attendait Héliogabale. Cette fois nous pourrons, sans quitter Rome, où nous avons été témoins de toutes les ignominies de sa vie, assister aux ignominies de sa mort. La première tentative faite contre lui avorta dans un lieu dont l'emplacement est bien connu, les *horti Variani*, jardins de Varius, qui étaient situés là où s'élève à une des extrémités de Rome la tour de Sainte-Croix de Jérusalem, dans la solitude et parmi les ruines. Ces jardins étaient ceux de Varius, père légal d'Héliogabale. Après avoir

exercé divers emplois secondaires dans l'administration, Varius était devenu, peut-être grâce à la faveur dont sa femme jouissait auprès de Caracalla, préfet du trésor militaire. Entrant ainsi dans l'armée par les finances, le fils de Julia Soaemis avait fait des jardins paternels une villa impériale, et c'est de là qu'un jour il envoya l'ordre de tuer son jeune cousin Alexandre Sévère, dont il redoutait la juste popularité. Dans la joie que lui inspirait par avance le succès de son crime, il préparait une course de chars, car il y avait des hippodromes dans les grandes villas romaines; nous l'avons vu pour les *jardins de Salluste*, qui furent aussi une résidence impériale, nous le verrons pour la *villa des Gordiens*. Le cirque d'Héliogabale était, selon l'usage, orné d'un obélisque; c'est celui qui décore aujourd'hui la promenade du Pincio. Mais les prétoriens, las d'Héliogabale, indignés qu'il eût ordonné de jeter de la boue sur les inscriptions des statues d'Alexandre, venaient de leur camp, peu éloigné des jardins de l'empereur, lui faire en voisins une terrible visite. Héliogabale, interrompu dans ses divertissements de cocher, s'échappa, et parvint à se cacher en s'enveloppant dans une portière; il en fut quitte ce jour-là pour la peur, mais il devait bientôt trouver dans une autre cachette plus abjecte une mort moins sale que sa vie.

On était parvenu à écarter les prétoriens, en petit nombre, qui avaient pénétré dans les jardins de Va-

rius ; cependant près de là, dans le camp, l'agitation n'était pas apaisée. Les soldats demandaient qu'on mît à mort les indignes favoris d'Héliogabale, qu'on préservât avec soin Alexandre des embûches de son cousin, et que celui-ci changeât son genre de vie. A ces conditions, ils consentaient à l'épargner ; mais l'insensé refusa de s'y soumettre : il osa réclamer ses favoris, s'obstina, comme un enfant qui a de l'humeur, à ne pas vouloir paraître en public avec Alexandre, et enfin essaya encore de le faire périr. Cette fois les soldats, qu'Héliogabale avait trompés, et le sénat, qu'il avait chassé de Rome, perdirent patience. On alla le poursuivre jusque dans un lieu secret où il s'était réfugié. C'est là qu'il mourut. Nous suivons pied à pied l'histoire de la décadence de l'empire, voilà où elle nous a conduits. J'ai dit ailleurs ce que devinrent les restes d'Héliogabale.

Le règne d'Héliogabale marque le degré le plus bas de l'avilissement auquel un peuple qui renonce à toute liberté s'expose à descendre. Après cela, l'empire ne pouvait pas se déshonorer davantage, mais il lui restait à périr. Avant de suivre l'agonie de Rome jusqu'au jour où, délaissée par les empereurs, elle sera livrée aux Barbares, à ce moment où nous venons de voir chez Héliogabale l'incarnation du despotisme dans un prêtre de l'Orient, nous nous arrêterons un peu pour demander aux monuments des preuves visibles de l'invasion de l'Orient dans la religion ro-

maine, invasion que personnifie l'avénement d'Héliogabale.

On a exagéré la tolérance des Romains en matière de religion, afin de rendre les chrétiens responsables des persécutions qu'ils subirent. A Rome, l'idée de la tolérance était repoussée par l'énergie de l'orgueil national. Les superstitions étrangères, comme on les appelait, y furent toujours suspectes. Dans l'affaire des bacchanales, sous la république, quand on découvrit avec terreur que des milliers d'adeptes, hommes et femmes, avaient été initiés à ces honteux et sanglants mystères, le consul prononça ces paroles : « Combien de fois, au temps de nos pères et de nos ancêtres, les magistrats ont été chargés d'interdire les cultes étrangers, de chasser les prêtres et les devins, de rechercher et de brûler les livres prophétiques, d'abolir toute discipline de sacrifice qui s'écartât de la coutume romaine, car ces hommes qui possédaient à fond le droit divin et humain, ils ne jugeaient rien plus propre à détruire la religion que de sacrifier, non d'après les usages de la patrie, mais selon les usages étrangers ! » Ce qui a pu faire illusion, c'est que les Romains, comme les Grecs, étaient conduits par leur orgueil même à ne voir dans les croyances des différents peuples qu'un reflet de la leur. S'ils reconnaissaient une divinité indigène sous un nom barbare, ils consentaient à lui donner droit de cité ; mais un dieu entièrement différent de leurs dieux, une re-

ligion fondée sur une idée contraire ou même distincte, cela, ils ne pouvaient l'admettre. C'était quelque chose d'ennemi qu'ils haïssaient et combattaient avec violence. Ils épargnaient les peuples qui consentaient à se fondre avec eux, et ils exterminaient ceux qui voulaient conserver leur indépendance; ils traitaient les religions insoumises comme les races indomptées :

Parcere subjectis et debellare superbos.

De là cette haine que leur inspiraient les Juifs et les chrétiens, avec leur dieu, le vrai Dieu, unique, immatériel, exclusif, qu'on ne pouvait placer à son rang dans l'Olympe, et qui ne souffrait aucune idole à ses côtés. Le judaïsme fut moins persécuté que le christianisme, surtout parce que ses sectateurs n'avaient pas de penchant à faire des prosélytes; mais à Rome on n'aimait point les Juifs. Septime-Sévère défendit également qu'on se fît juif et chrétien, et sous son règne on voit un juif battu de verges pour sa religion. Les autres cultes venus de l'Orient furent souvent proscrits. Ici on est frappé d'un singulier contraste : ils sont embrassés avec passion et repoussés avec sévérité. C'est ce qui est sensible surtout dans les vicissitudes de la religion égyptienne chez les Romains.

Les preuves de la présence de la religion égyptienne à Rome sont nombreuses. Elle pouvait, comme l'art

de l'Égypte, y avoir pénétré par l'intermédiaire des Étrusques. L'âme, représentée par un oiseau à tête humaine, symbole égyptien, a été trouvée dans des tombeaux de l'Étrurie. Ce qui est certain, c'est que les divinités et les cérémonies égyptiennes ont laissé à Rome plus d'un vestige dans des bas-reliefs où sont figurées des pompes isiaques, dans des chapiteaux où paraît la fleur sacrée du lotus, dans des tombeaux, comme celui d'une prêtresse d'Isis qu'on remarque sur la voie Appienne, enfin dans des statues d'Isis et de Sérapis. Ces statues nous font voir comment les Romains s'étaient en quelque sorte approprié les divinités qu'ils avaient empruntées à l'Égypte. Le dieu Sérapis était devenu chez eux une sorte de Pluton ou de Jupiter souterrain. Rien ne rappelle sa provenance égyptienne que l'air sombre donné à ses bustes, et quelquefois la couleur noire du basalte dans lequel on les a taillés. Au Vatican, une de ces hideuses figures égyptiennes qu'on appelle des typhons a été affublée de la peau du lion de Némée, comme Hercule. Il y a dans le même musée plusieurs Isis romaines; on y remarque facilement les altérations que le type égyptien a subies. Ainsi jamais les Égyptiens n'ont donné de voile à Isis; mais quand le génie métaphysique des Grecs eut fait de l'épouse d'Osiris le symbole de la nature, ils la supposèrent voilée. De là une phrase célèbre placée dans la bouche d'Isis : « Nul n'a soulevé mon voile. » Les sculpteurs romains, qui

étaient sous l'empire de cette conception abstraite, entièrement étrangère à la théologie plus simple de l'Égypte, eurent soin de donner à Isis un voile. La remarquable Isis du corridor Chiaramonti au Vatican est voilée. Il ne lui restait des attributs égyptiens que les colliers qui descendent sur sa poitrine et la fleur de lotus dont sa coiffure était ornée. Dans une autre partie du même musée, une tête d'Isis, d'une disposition assez élégante, porte aussi le voile et la fleur de lotus. Celle-ci est formée ou plutôt indiquée par une touffe de cheveux placée au-dessus du front de la déesse : procédé ingénieux de l'art gréco-romain que l'art hiératique de l'Égypte n'aurait pas imaginé.

Ces transformations montrent combien la religion égyptienne s'était altérée à Rome, et combien on l'y connaissait mal. Les Grecs ne l'avaient guère mieux connue. La marque la plus éclatante de leur ignorance en ce genre est d'avoir inventé un prétendu dieu égyptien du Silence, posant sa main sur ses lèvres, qu'ils nommèrent Harpocrate, et cela à l'occasion d'un hiéroglyphe représentant un homme portant là main à sa bouche, ce qui est l'hiéroglyphe de *la parole*. Les Romains et les anciens en général se firent presque toujours une idée assez fausse de la religion égyptienne. On peut s'en convaincre en comparant ce qu'ils disent avec le témoignage des monuments interprétés par la science nouvelle que Champollion a créée. Tantôt les anciens s'exagéraient la

profondeur des mythes égyptiens, et y retrouvaient les abstractions philosophiques qu'ils y avaient mises eux-mêmes : c'est ce qui est arrivé par exemple à Plutarque; tantôt ils parlaient de cette religion avec un mépris non moins exagéré, affirmant que les Égyptiens adoraient des animaux et des plantes, l'ail et le poireau. Les Égyptiens n'adorèrent jamais ni l'ail ni le poireau[1]. Ils n'adoraient pas des animaux, mais des dieux représentés avec une tête ou même un corps entier d'animal, ce qui est très-différent. Bien ou mal comprise, la religion égyptienne avait de nombreux temples à Rome. Une des quatorze *régions* portait le nom d'*Isis et Sérapis*, qu'elle devait sans doute à un édifice consacré à ces deux divinités. On sait que l'une et l'autre avaient aussi un temple près du lieu où depuis a été bâtie l'église de San Stephano in Cacco, et dans plusieurs autres endroits de la ville.

Cette religion singulière frappa et attira de bonne heure l'imagination grave des Romains. Dès le temps de la république, Metellus avait dédié un temple à

[1] Je crois pouvoir expliquer cette assertion si souvent répétée, bien que totalement dénuée de fondement. Nulle trace d'un tel culte n'a jamais été aperçue sur les monuments de l'Égypte. L'erreur est provenue, je crois, d'un hiéroglyphe mal compris, celui qui exprime l'idée de *temple* par un carré désignant un édifice, et dans lequel est un poireau. Le poireau est le signe de la blancheur, et l'hiéroglyphe tout entier veut dire *maison blanche;* mais pour les Romains il a pu sembler vouloir dire *la maison du poireau.* De là l'opinion que des temples étaient consacrés à ce végétal ou à d'autres semblables, et qu'ils étaient adorés.

Isis sur le Cœlius, et le sénat, déjà ennemi, comme il le fut toujours, de ce qui était étranger et nouveau, avait fait démolir celui d'Isis et de Sérapis par la main du consul. Après la mort de César, un décret des triumvirs, rendu entre deux proscriptions, rétablit ce temple au moment où le désordre prévalait dans l'État.

Auguste, avec sa mesure accoutumée, interdit le culte égyptien dans l'enceinte sacrée du pomœrium, et le permit à la distance d'un mille. C'est ainsi qu'on permet aujourd'hui aux protestants d'avoir une chapelle hors de la ville. Tibère avait moins de ménagements : il fit jeter dans le Tibre la statue d'Isis et crucifier ses prêtres. Othon releva le culte proscrit et en célébra les rites, revêtu d'une robe de lin. Les Flaviens, qui avaient besoin de popularité pour s'établir, furent favorables à cette religion populaire. Commode la protégea par la même raison ; il porta dans les processions l'image d'Anubis. Caracalla, nous l'avons vu, éleva des temples en l'honneur d'Isis. Tous les empereurs qui voulaient gagner la multitude flattèrent son penchant aux religions étrangères, toujours suspectes de licence, que repoussait la sévérité cruelle de Tibère, et que n'autorisa jamais l'austérité philosophique des deux grands Antonins. Ces alternatives de persécution et de faveur, ces idoles, ces temples successivement abattus et relevés, montrent que les zélateurs du culte égyptien formaient à Rome un parti assez nombreux pour que tantôt on voulût

le détruire, que tantôt on se résignât à lui céder. En dépit des proscriptions plusieurs fois renouvelées qu'il subit, ce culte était difficile à extirper, car on le trouve encore chez les paysans de la Gaule au quatrième siècle.

La religion égyptienne ne fut pas la seule religion de l'Orient que les Romains connurent, et dont tour à tour ils admirèrent ou rejetèrent les pratiques. Aux divinités sévères de l'Égypte, ils associèrent les divinités sensuelles ou sanguinaires de l'Asie. C'est de là que leur vint cette étrange déesse dont la statue n'est pas rare dans les musées, parce que son culte était très-répandu, qu'on appelle Cybèle, et qui est certainement la grande déesse, la grande mère, c'est-à-dire la personnification de la fécondité et de la vie universelle : bizarre idole qui présente le spectacle hideux de mamelles disposées par paires le long d'un corps comme enveloppé dans une gaîne, et d'où sortent des taureaux et des abeilles, images des forces créatrices et des puissances ordonnatrices de la nature. On honorait cette déesse de l'Asie par des orgies furieuses, par un mélange de débauche effrénée et de rites cruels; ses prêtres efféminés dansaient au son des flûtes lydiennes et de ces *crotales*, véritables castagnettes, semblables à celles que fait résonner aujourd'hui le paysan romain en dansant la fougueuse *saltarelle*. On voit au musée du Capitole l'effigie en bas-relief d'un *archigalle*, d'un chef de ces prêtres

insensés, et près de lui les attributs de la déesse asiatique, les flûtes, les crotales et la mystérieuse corbeille. Cet archigalle, avec son air de femme, sa robe qui conviendrait à une femme, nous retrace l'espèce de démence religieuse à laquelle s'associaient les délires pervers d'Héliogabale. A son costume, on pourrait le prendre pour Héliogabale lui-même. Au-dessous d'un autre bas-relief qui se rapporte également aux cultes de l'Asie, est une inscription moitié en langue grecque, moitié en langue palmyrienne ; ce ce mélange indique bien la fusion qui s'opérait alors entre l'Orient et l'Occident. Il y est parlé d'un Aglibol qui paraît être le même que celui dont le nom altéré a fait le nom d'Héliogabale[1].

L'alliance des voluptés et du sang était le caractère de ces religions de l'Asie occidentale : un tel caractère semblait les désigner pour être les religions de l'empire. C'est en effet sous l'empire que leur vogue devint très-grande; mais l'introduction du culte de Cybèle à Rome datait de plus loin. Il y avait été apporté d'Asie avec la déesse du temps de Scipion l'Africain. L'austérité républicaine s'alarma bientôt, et les prêtres de la déesse d'Asie ne tardèrent pas à être chassés. Son culte ne fut cependant point aboli, et c'est celui-là sans doute que les matrones romaines étaient autorisées à célébrer en secret dans

[1] Alagabalus, Élégabal dans les inscriptions.

ce qu'on appela les mystères de la bonne déesse. Bientôt les prêtres mutilés de Cybèle, les galles impurs reparaissent, les historiens et les poëtes en font foi. C'est que, comme je l'ai plusieurs fois remarqué, les mœurs de l'Orient entraient dans Rome à la suite du despotisme oriental. Il fallait qu'elles y eussent déjà pénétré bien avant sous Septime-Sévère pour que Plautius ait osé, le jour du mariage de sa fille, faire cent eunuques de cent Romains libres, — comme on l'était alors. Dans le même temps, le sénat se remplissait d'Orientaux. Ils devaient se trouver là comme chez eux.

Une autre importation de l'Asie fut le culte de Mithra. Les monuments mithriaques représentent tous un sujet semblable : l'immolation, par un homme portant un costume asiatique, d'un taureau que mutile un scorpion, et dont un serpent vient lécher le sang. Ces monuments singuliers ne sont pas rares daus les collections de Rome. Ils ont été rencontrés dans presque toutes les parties de l'Europe, jusqu'au bord du Rhin, jusqu'au fond de la Hongrie et de la Transylvanie, où les avaient portés sans doute les légions romaines. C'est pendant le troisième et le quatrième siècle de l'empire que paraît s'être propagé le culte de Mithra, culte accompagné de mystères homicides remplacés ensuite par des représentations où le meurtre était simulé. Commode y rétablit les meurtres véritables. On a trouvé aussi

près du Vatican, — lieu anciennement consacré par la religion étrusque et où devait être le centre du christianisme, — dans quelques inscriptions, la trace des sanglantes cérémonies elles-mêmes, bien vraisemblablement d'origine orientale, dans lesquelles on se purifiait avec le sang d'un taureau, et auxquelles se soumit Héliogabale.

Cette époque était à la fois sceptique et inquiète, incrédule et superstitieuse ; elle cherchait le surnaturel dans l'inconnu. On se sentait entraîné vers les cultes les plus étranges par le besoin religieux qui remuait sourdement les âmes, tandis que le polythéisme romain s'affaissait avec l'empire romain, et par l'attente d'une foi nouvelle que le christianisme allait apporter. Telle était la cause de cette extension des cultes impudiques ou barbares de l'Orient dans une société dont elle hâtait la chute. La vieille religion romaine, fondement de l'ordre politique, était minée sourdement par les religions de l'Orient, qui sapaient sa base. On a découvert une grotte souterraine de Mithra creusée sous les fondations du temple de Jupiter au Capitole.

La religion chrétienne, il faut le proclamer, car c'est sa gloire, concourait à la décadence d'un pouvoir qui méritait de finir : non assurément qu'elle secondât les mauvaises tendances qui devaient le perdre, mais parce qu'en les combattant elle attaquait le principe vicieux sur lequel il était fondé.

Je n'ai pas aujourd'hui à traiter ce sujet, que je me réserve pour d'autres études; mais j'ai dû, en présence des monuments, parler de l'invasion des religions orientales dans le monde romain, quand je parlais de celui qui fut lui-même une monstruosité de l'Orient tombé à Rome, de l'odieux et bizarre Héliogabale.

XIII

SUITE DE LA DÉCADENCE

D'ALEXANDRE SÉVÈRE A CONSTANTIN

Alexandre Sévère. — Douceur de son âme et de ses traits. — *Santa Maria in Trastevere*, le culte chrétien toléré. — Édifices réparés ou construits par Alexandre Sévère. — Le goût du colossal et le despotisme. — Les prétendus trophées de Marius. — L'*opus Alexandrinum* remonte à Héliogabale. — Mort et tombeau d'Alexandre Sévère et de Julie Mammée. — Gordien l'Ancien, un empereur malgré lui. — Villa des Gordiens. — Portraits de divers empereurs de la décadence. — Honte et crimes de Gallien, son arc de triomphe. — Bons empereurs venus trop tard. — Aurélien et Zénobie. — Temple du Soleil et murs de Rome construits par Aurélien. — Le Colisée au temps de Carin. — Dioclétien, ses thermes. — Constantin et sa famille, tombeau de sa mère et de sa fille. — Bataille livrée à Maxence près de Rome, tableau de Jules Romain. — Arc de triomphe de Constantin, persistance du paganisme, spoliation de l'arc de Trajan. — Basilique de Maxence dédiée à Constantin. — Abandon de Rome.

Après Héliogabale, il semble qu'on soit arrivé au dernier jour de l'empire. Alexandre Sévère le relève de cet extrême abaissement. Son règne est un de ces temps d'arrêt qui suspendent le progrès de la déca-

dence et prouvent combien ce progrès est irrésistible par leur impuissance à le supprimer. Si l'empire ne s'écroula pas soudain, a dit un historien, ce fut l'œuvre d'Alexandre ; il faut ajouter : et de sa mère Mammée, qui dirigea ses premières années, car il fut appelé au trône à douze ans. Seule des quatre Julie, Mammée a laissé une réputation intacte. L'unique vice qu'on lui reprocha fut l'avarice. Cette avarice était peut-être de la prudence, peut-être était-elle ménagère pour son fils. Mammée est moins belle que les autres princesses de sa famille, mais elle a l'air plus respectable : on découvre sur son visage quelque chose de matronal et de maternel. Alexandre Sévère fut aussi dirigé par le célèbre jurisconsulte Ulpien, pour lequel il avait une grande vénération. Cette époque est celle des jurisconsultes, et c'est ce qui explique comment tout ne s'est pas abîmé plus tôt. La notion du droit s'était réfugiée chez eux, mais ils étaient hors d'état de le défendre contre l'omnipotence de la force, et quand Papinien avait gêné Caracalla, Caracalla l'avait fait tuer.

On aime à reposer ses yeux de la figure hébétée d'Héliogabale sur le front candide et le doux visage d'Alexandre Sévère. Sa physionomie respire cette simplicité qu'il fit paraître en toute circonstance, et qui contrastait si heureusement avec le faste insensé d'Héliogabale. On y lit la pureté, la bonté, la droiture de l'âme ; la sévérité dont il donna plusieurs exemples,

et qui lui mérita son nom, ne s'y montre point, ce qui fait croire qu'elle n'était pas dans sa nature, mais lui fut inspirée par Mammée ou Ulpien. On retrouve bien plutôt dans cette figure ingénue la faiblesse qu'il montra toujours pour sa mère. Celle-ci a des traits assez mâles, un profil énergique et vraiment romain. C'était en effet une femme d'un caractère résolu. Dans une bataille, elle ranima l'ardeur des troupes qui pliaient. On croit voir l'épouse de Germanicus défendre le passage du Rhin contre les Barbares.

Alexandre n'était pas chrétien, mais le christianisme, déjà très-répandu, avait effleuré son âme, et sa mère paraît avoir été chrétienne. Il avait voulu qu'on gravât dans le palais impérial cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même. » Il avait placé l'image du Christ dans sa chapelle domestique avec celles d'Orphée, d'Abraham et d'Apollonius de Tyane. Le premier il permit l'exercice public du christianisme : *christianos esse passus est*. Il donna de cette tolérance un exemple célèbre que rappelle un des plus remarquables monuments de la Rome chrétienne, la basilique de *Santa-Maria in Trastevere*. Dans le quartier au delà du Tibre, habité surtout par les Juifs, auxquels s'étendit aussi la tolérance d'Alexandre Sévère, se trouvaient des chrétiens, ce qui était naturel, car les chrétiens devaient se recruter beaucoup parmi les Juifs et se confondaient encore avec eux. Une contestation s'étant

élevée entre les chrétiens et quelques cabaretiers au sujet de certaines boutiques que ceux-ci réclamaient, et dont les humbles sectateurs de la foi nouvelle avaient fait un lieu d'oraison, Alexandre les adjugea à ces derniers, disant : « Il est préférable qu'elles soient employées à honorer Dieu, il n'importe de quelle manière. » Ce souvenir augmente encore l'intérêt qui s'attache à l'église de Santa-Maria in Trastevere. Les colonnes antiques de granit égyptien de cette basilique et les belles mosaïques qui la décorent me touchent moins que la tradition d'après laquelle elle fut élevée là où de pauvres chrétiens se rassemblaient dans un cabaret purifié par leur piété, pour y célébrer le culte qui devait un jour étaler ses magnificences sous le dôme resplendissant de Saint-Pierre.

Cependant le règne d'Alexandre Sévère vit le martyre de plusieurs chrétiens. Le plus célèbre est celui de sainte Cécile, dont la chambre sépulcrale a été retrouvée par la sagacité de M. de Rossi, qui a fait dans les catacombes tant de découvertes capitales. L'église dédiée à sainte Cécile et bâtie sur l'emplacement de son opulente demeure montre encore la chambre de bains où elle périt. Dans cette église, on admire la statue de la sainte par Maderne, qui la représente la tête à demi séparée du tronc, telle qu'elle a été trouvée dans son tombeau. Ces souvenirs accusent Alexandre Sévère ; ils étonnent, surtout quand on lit dans Lampride que les chrétiens pouvaient publier les noms des

prêtres qui devaient être ordonnés, car ceci suppose une assez grande liberté. Ce n'est pas le lieu d'approfondir l'explication que peuvent fournir l'absence de Sévère et l'ascendant d'Ulpien : je le ferai plus tard; ici, j'ai voulu seulement constater la tolérance incomplète peut-être, mais prouvée cependant par un fait incontestable, d'Alexandre Sévère.

Lampride a été jusqu'à dire que le fils de Mammée avait eu l'intention d'élever un temple au Christ et de l'admettre au rang des dieux. Il n'est pas impossible qu'Alexandre ait eu la pensée de placer en effet le Christ parmi les divinités romaines et orientales que sa piété éclectique honorait. On a dit avec moins de vraisemblance la même chose d'Adrien. En tout cas, il ne pouvait, dans l'une et l'autre circonstance, être question que d'une association avec les divinités païennes, et nul chrétien ne saurait regretter une apothéose qui aurait mis l'objet de son culte à côté d'Antinoüs.

Malgré ses égards pour le christianisme, Alexandre Sévère était païen et païen dévot. Le matin, il adressait une prière aux dieux, quand sa nuit avait été pure. Le septième jour de la semaine, il montait régulièrement au Capitole. J'en admire d'autant plus ce qu'il fit pour les chrétiens : ce fut l'œuvre d'une vraie tolérance, non d'une indifférence dédaigneuse pour tous les cultes; il les respectait tous au contraire. Il embellit les temples d'Isis et de Sérapis. Sévère paraît

avoir eu un respect sincère pour les diverses formes de la religion.

Alexandre continua, comme l'avait fait le premier Sévère, à réparer les édifices publics, entre autres le théâtre de Marcellus. La modestie qui lui fit refuser le titre d'*auguste* et de *grand* semble empreinte sur ses traits, et il en prouva la sincérité lorsque, sur les ponts que Trajan avait commencés, il inscrivit seul le nom de cet empereur, dont il achevait les monuments comme il continuait les vertus. Parmi ceux dont il fut l'auteur, il faut mentionner des entrepôts publics, les thermes qu'il construisit sur la rive droite du Tibre, d'autres encore qui touchaient à ceux de Néron, et pour lesquels il fit venir à Rome l'eau qui, de son nom, s'appela Alexandrine. On ne dit pas de Néron qu'il ait, comme Alexandre Sévère, acheté les maisons qui couvraient l'emplacement dont il avait besoin. Sévère avait l'intention de construire une gigantesque basilique qui aurait eu mille pieds de long, environ le double de Saint-Pierre. A mesure qu'on avance dans l'histoire de l'empire, on voit le goût du colossal dominer toujours davantage. J'ai dit que c'était un caractère de l'architecture sous le despotisme : les monuments de l'Orient, Versailles et l'arc de triomphe de l'Étoile sont là pour le prouver. La liberté vise moins au grand qu'au beau. Voyez les temples de la Grèce et les temples romains de la république : Auguste élève à Rome le premier grand

temple, celui de Mars Vengeur; Agrippine, le temple de Claude; Adrien, le temple de Vénus et de Rome; les Flaviens, leur immense amphithéâtre; Caracalla, ses thermes énormes. Il en est à cet égard de la sculpture comme de l'architecture. L'Égypte, Ninive, l'Inde ont leurs colosses. A Rome, la première statue colossale est celle d'Apollon sous Auguste, la seconde celle de Néron. Alexandre Sévère, despote honnête, mais despote aussi bien que Néron, de même qu'il entreprenait de construire une basilique immense, remplissait Rome de statues colossales.

Il faut rapporter à ce règne deux trophées qui ornaient un château d'eau appelé le Nymphée d'Alexandre Sévère, et qui maintenant décorent la place du Capitole. Ils sont connus sous le nom de *trophées de Marius;* mais leur provenance est certaine, le style de la sculpture est évidemment du troisième siècle, et ils n'ont rien de commun que leur sobriquet populaire, soit avec les trophées de Marius, que César releva sur le Capitole, soit avec un autre monument de Marius qui se trouvait là où est aujourd'hui la place d'Espagne.

Il est un monument qui ne date point d'Alexandre Sévère, mais le rappelle doublement : c'est le forum de Nerva. Alexandre Sévère, qui accueillait tous les cultes, avait celui des grands hommes, touchant chez un jeune prince. Il fit rassembler dans le forum de Nerva et dans celui de Trajan les portraits des person-

nages célèbres. Peut-être devons-nous à ce soin la conservation de plusieurs de ceux que nous pouvons aujourd'hui contempler dans les musées de Rome. Ce fut aussi dans le forum de Nerva qu'Alexandre, se montrant jusqu'à la barbarie digne de son nom de Sévère, fit étouffer par la fumée un homme qui avait trafiqué d'une faveur prétendue et vendu de la *fumée*, jeu de mots encore plus révoltant que la rigueur immodérée de l'arrêt. A Rome, les plus doux étaient parfois cruels.

Alexandre Sévère, comme Adrien, connaissait et pratiquait les arts, mais il ne persécutait point les artistes supérieurs à lui, et ne se débarrassait point de ses rivaux par un arrêt de mort. Comme Néron, il aimait la musique, mais il ne chantait pas sur le théâtre, et réservait ce plaisir pour l'intérieur de sa famille. Alexandre Sévère passe pour avoir été l'inventeur de cette espèce de mosaïque formée d'un assortiment de porphyre et de marbre de différentes couleurs qu'on appelle *opus Alexandrinum*, dont il orna son palais, et qui plus tard fut employé si heureusement dans les basiliques chrétiennes; mais Lampride, qui lui attribue cette invention, oublie qu'il en a déjà fait honneur à Héliogabale.

Alexandre Sévère, né en Syrie, était plus Grec que Romain ; ses traits ont la délicatesse d'un éphèbe. Il parla toujours mieux le grec que le latin, et se plaisait à lire Platon ; c'est un doux disciple de Socrate

comme égaré parmi la barbarie romaine. Cependant ce prince si doux était guerrier, cette tête gracieuse, *fuit venustate decorus*, était portée par un corps grand et robuste. J'ai peine à croire, d'après ses bustes, dont l'expression est si tranquille, à la vivacité de son regard, dont parle Lampride; peut-être était-ce pour le flatter qu'on feignait de n'en pouvoir supporter l'éclat. Sévère fit avec succès plusieurs campagnes importantes. Des fantaisies juvéniles se mêlaient à son goût sérieux pour les armes. Il poussait l'imitation d'Alexandre le Grand jusqu'à une rivalité frivole. On disait qu'Alexandre avait une légion formée de soldats qui portaient des boucliers d'argent; Sévère en voulut avoir une composée de soldats aux boucliers d'or. En toute chose, il montra, à côté de qualités énergiques, je ne sais quoi d'enfantin qui se retrouve dans ses traits et dans ce qu'on sait de ses goûts. Il aimait les oiseaux, surtout les pigeons, et avait des volières pleines de paons, de faisans, de poules, de canards et de perdrix. Les soldats qui se mutinèrent contre lui l'appelaient un enfant, *puer;* mais c'était un aimable et généreux enfant, qui dans l'occasion savait faire respecter la discipline comme un vieux guerrier.

Il eut toujours une tendre vénération pour sa mère, et construisit dans le palais des chambres auxquelles il donna son nom. Les soldats la massacrèrent avec son fils. On a cru reconnaître leurs deux statues sur un sarcophage qui est maintenant au Capitole, et qui

était placé dans un grand tombeau romain qu'on appelle aujourd'hui *monte del grano*. On sait en effet que Sévère, tué en Gaule, eut à Rome un très-vaste tombeau, *sepulcrum amplissimum*. Cette désignation conviendrait bien au *monte del grano*, tumulus en maçonnerie dont la base a deux cents pieds de diamètre; mais d'autres assurent que le tombeau d'Alexandre Sévère n'était pas là, que les deux figures couchées ne sont pas la sienne et celle de Mammée. Il m'en coûterait de renoncer à cette illusion archéologique, de ne plus voir dans le sarcophage du Capitole un témoignage de l'union du fils respectueux et de la mère dévouée, union constante pendant la vie et se continuant dans la mort.

Après Alexandre Sévère, on voit se succéder un certain nombre d'empereurs qui règnent peu de temps et font peu de choses, qui n'élèvent guère de monuments, et dont les images sont rares et parfois douteuses. Rome possède cependant les portraits de plusieurs de ces empereurs. J'en dirai donc quelques mots rapides comme la durée de leur puissance.

Il y a au Capitole, dans un coin sombre de la salle des empereurs, un buste de Maximin. On le reconnaît d'abord à un air sauvage qui devait n'appartenir qu'à ce pâtre goth devenu empereur romain, et dont l'avénement fut un premier avénement de la barbarie. Ce Maximin, qui avait sept pieds de haut, dont le poing, disait-on, brisait les pierres et fendait les arbres, qui

mangeait quarante, ou, selon d'autres, soixante livres de viande par jour, forme le plus parfait contraste avec l'aimable Alexandre Sévère, dont la figure est presque celle d'une jeune fille. Des intrigues de femmes avaient fait monter sur le trône Alexandre Sévère; Maximin y fut porté par les soldats : tout le monde pouvait donner un maître aux Romains, excepté les Romains eux-mêmes. Cet homme singulier, avec les appétits de la brute et le naturel de la bête féroce, eut aussi quelques instincts de grandeur. Celui dont les cruautés inspiraient une telle terreur, que les femmes priaient les dieux qu'il ne vînt jamais à Rome, comme on disait au moyen âge : « Seigneur, délivrez-nous de la fureur des Tartares (*à Tartarorum furore libera nos*, *Domine*), » a prononcé ces paroles d'une noble ambition : « Plus je serai grand, plus je travaillerai. » Puis les soldats se dégoûtèrent du Barbare, et, pour changer, voulurent d'un sénateur. Ils forcèrent à la pointe de l'épée un vieux proconsul à recevoir l'empire. Gordien eut beau se récrier, se coucher par terre; les prétoriens tinrent bon. Menacé par leurs armes, le fer sur la gorge, Gordien fut revêtu de la pourpre, et le monde vit la comédie de l'*empereur malgré lui*. On lui adjoignit son fils. Le sénat ratifia les deux choix de l'armée. Le jeune Gordien fut tué dans la guerre civile, et son père, craignant d'être défait par un général de Maximin, se donna la mort pour sortir d'embarras ; la dignité impériale était de-

venue une corvée qu'imposait la violence, et dont on s'affranchissait par le suicide.

Le sénat avait accepté les deux Gordiens, élus de l'armée; eux morts, il voulut opposer à Maximin des empereurs à lui : il choisit dans ses rangs Pupien et Balbin, en leur adjoignant comme césar le fils du second Gordien, enfant de treize ans, que les acclamations des soldats réunis dans le Forum lui imposèrent. Pupien, fils d'un serrurier ou d'un carrossier, était un homme capable. Balbin était noble, riche, ami du plaisir, lettré, faisant des vers. Il a sur la figure toute la satisfaction d'un homme médiocre. Pupien a cet air grave et sévère dont parle Capitolin, — *vultu gravissimus et retorridus*. Pupien partit pour combattre Maximin, et Balbin resta à Rome avec les prétoriens, qui, ce semble, à cette époque, n'aimaient pas à la quitter. Ils se querellèrent avec le peuple, on eut presque une guerre civile. Le sang coula dans les rues, et une partie de Rome fut brûlée, comme au temps de Vitellius. Balbin, qui avait perdu la tête en présence de l'émeute, allait pressant la main à chacun, tandis qu'on lui jetait des pierres; on assure même qu'il reçut des coups de bâton. Le peuple assiégea les prétoriens dans leur camp et coupa les tuyaux de plomb qui y conduisaient l'eau. On a trouvé un de ces tuyaux. Quand les soldats voulurent rentrer dans la ville, on leur jeta des tuiles du haut des toits, et tous les vases qui étaient dans les maisons, ce qui fait pen-

ser au nom que le grand Condé donnait à la guerre des rues. La ville souffrit beaucoup, car des bandits se mêlèrent aux soldats et les aidèrent à la piller. Telle était la physionomie de Rome sous les empereurs du sénat, qui n'étaient pas les plus mauvais. L'ordre qu'ils y font régner ressemble assez à l'anarchie tumultueuse de la Rome du moyen âge. Pupien était allé attaquer Maximin, qui assiégeait la ville d'Aquilée; mais il n'eut pas à le vaincre : ses propres soldats se chargèrent de délivrer le sénat de cet ennemi. « Ces soldats, dit Capitolin, avaient leurs affections sur le mont Albain, » c'est-à-dire dans leur camp d'Albano. En d'autres termes, ils préféraient à la vie des camps la vie de garnison. A midi, pendant que Maximin et son fils faisaient la sieste dans leur tente, ils furent égorgés; leurs têtes, plantées sur des piques, furent portées à Rome, à travers les populations ivres de joie à cet aspect. On s'attendrissait cependant sur la beauté du jeune Maximin, qui était en effet très-beau. Les deux têtes n'en furent pas moins promenées dans Rome et brûlées dans le champ de Mars, au milieu des insultes de la multitude.

Pupien et Balbin ayant péri à leur tour dans une émeute militaire, le troisième Gordien resta seul et fut empereur pendant six ans. C'était un jeune homem faible, mais bien intentionné. Son beau-père, Misithée, préfet du prétoire, paraît avoir joué auprès de lui le rôle d'un maire du palais. Dirigé par cet homme

ferme et intelligent, Gordien III fit une campagne heureuse contre les Perses.

Cette famille des Gordiens se rattachait par son extraction aux plus beaux noms de la république et de l'empire, aux Scipions, aux Gracques, à Trajan. Elle se montra peu digne de cette origine doublement illustre. Les Gordiens, très-grands personnages, furent de très-petits empereurs. Ils montrent ce qu'était devenu l'aristocratie romaine dégénérée. Le premier, honnête et pusillanime, comme le prouvent son élection et sa mort, était un peu replet et avait dans l'air du visage quelque chose de solennel et de théâtral (*pompali vultu*). Il aimait et cultivait les lettres. Son fils également se fit quelque réputation en ce genre, grâce surtout à sa bibliothèque de soixante mille volumes; mais il avait d'autres goûts encore que celui des livres : on lui donne jusqu'à vingt-deux concubines en titre, et de chacune d'elles, il eut trois ou quatre enfants. Il menait une vie épicurienne dans ses jardins et sous des ombrages délicieux : c'étaient les jardins et les ombrages d'une villa magnifique que les Gordiens avaient sur la voie Prénestine, et dont Capitolin, au temps duquel elle existait encore, nous a laissé une description détaillée. Le péristyle était formé de deux cents colonnes des marbres les plus précieux, le cipollin, le pavonazetto, le jaune et le rouge antiques. La villa renfermait trois basiliques et des thermes que ceux de Rome surpassaient à peine.

Telle était l'opulence d'une habitation privée vers le milieu du troisième siècle de l'empire. Les particuliers avaient chez eux des thermes et des basiliques, mais les maîtres de ces magnifiques demeures étaient des hommes sans énergie qui se tuaient au premier revers, comme Gordien le père, qui vivaient dans un harem à l'orientale, comme Gordien le fils. Ce contraste entre le grandiose des existences romaines d'alors et la médiocrité morale de ceux qui en jouissaient nous est rappelé par les considérables débris de la villa des Gordiens, que l'on croit reconnaître dans l'amas de ruines connu sous le nom de *torre dei schiavi*, bien que l'on n'y puisse retrouver aucun des édifices dont il est parlé dans la description de Capitolin.

Le troisième Gordien avait projeté, probablement sous l'inspiration de son beau-père, un vaste ensemble de constructions, un *square* de mille pieds entouré de portiques, et attenant à une basilique de cinq cents pieds avec des thermes d'été et des thermes d'hiver; mais un Arabe, le prefet du prétoire, Philippe, fit tuer d'abord Misithée, puis le dernier des Gordiens, avec lequel il dédaigna de partager l'empire. Le lâche Gordien demanda à être préfet du prétoire sous celui qui l'avait détrôné. Refusé par Philippe, il supplia celui-ci de le prendre pour général et de lui laisser la vie. Philippe le fit mettre à mort malgré ses cris et placer au rang des dieux.

Le nouvel empereur était fils d'un chef de brigands. Sa tête est bien aussi celle d'un bandit énergique. En voyant ce front dur, ridé, impitoyable, on comprend que Philippe n'ait pas eu pitié de Gordien ; en voyant ce regard sombre et faux, on comprend qu'il l'ait trompé avec cette astuce orientale dont parle Capitolin, *peregrina calliditate*. Les traits de son fils, qu'il avait associé à l'empire, sont moins romains : on le voit surtout dans un buste en basalte noir, matière qui semble avoir été choisie pour faire allusion à son origine. Il a plus que son père une tête arabe. En supposant chez les Philippes un sang mélangé, le type primitif aurait reparu plus marqué à la seconde génération, comme il arrive pour les ressemblances de famille.

Le règne, du reste assez obscur, de Philippe compte dans les fastes du Colisée, car pendant ce règne l'an 1000 de Rome fut célébré par des égorgements d'une grande magnificence. Deux mille couples de gladiateurs y combattirent, on tua trente-deux éléphants, dix tigres, quarante lions apprivoisés, trente léopards, dix hyènes, dix girafes, un hippopotame, un rhinocéros, etc. On voit que le massacre des hommes et des animaux n'avait rien perdu de son ancienne splendeur. Il n'y avait point de décadence pour cet art-là.

Nous arrivons à un temps où l'obscurité qui s'étend sur les misérables héritiers de l'empire enve-

loppe leurs images. L'art, en se corrompant, rend de plus en plus difficile de démêler à quels personnages appartiennent les portraits que nous avons. Quelques-uns de ces personnages se font remarquer par un air de férocité. Le buste du Capitole donne à Decius la plus méchante figure qu'on puisse imaginer. Il fait une affreuse grimace, et semble apercevoir un objet effrayant. Je soupçonne un chrétien d'être l'auteur de ce portrait, et d'avoir ainsi représenté Decius en haine de la persécution. Ou bien peut-être on l'a choisi à dessein pour le mettre dans la collection parce qu'il était hideux, comme doit l'être aujourd'hui à Rome le persécuteur des chrétiens. Decius n'a point cet aspect sur les médailles, et l'histoire ne l'a pas si mal traité. Vopiscus, en enumérant une suite de mauvais empereurs, a soin de faire une exception pour les Decius, dignes d'être comparés aux anciens, dit-il, par leur vie et leur mort. Quant aux deux fils de Decius, ils paraissent avoir été de bien méchants garnements, si l'on en juge par leurs bustes. L'un donne l'idée d'un petit serpent venimeux, l'autre d'un grossier et impudent drôle. Un peu plus loin, le jeune Soloninus, fils de Gallien, a une atroce figure d'enfant. Decius, comme la plupart des empereurs de ce temps, ne mourut point à Rome. Ils n'y mouraient guère plus souvent qu'ils n'y naissaient. Decius alla finir en Pannonie, au fond d'un marais. L'empire faisait comme lui, il se noyait dans la boue.

Ceci ne s'applique point en particulier au règne de Decius. Si Lactance l'appelle un exécrable animal, l'*Epitome des Césars* dit qu'il fut un souverain affable et un guerrier vaillant, et Zozime assure qu'il gouverna très-bien. Il avait construit à Rome des thermes dont on ignore l'emplacement. Decius est le dernier empereur romain dont on ait trouvé le nom écrit en hiéroglyphes sur les monuments de l'Égypte. Encore un signe de la puissance romaine qui s'en va et du monde qui lui échappe.

Quand on considère les bustes des empereurs de cette triste époque, on remarque chez plusieurs une expression tout à la fois ferme et inquiète, bien sensible surtout chez Volusien. Ils semblent voir les Barbares venir, les légions s'apprêter à les immoler, et attendre avec une résolution triste la fin de l'empire et la leur.

Cette fin approchait. On peut dire que l'empire a été frappé à mort sous Gallien. Les Barbares y pénètrent de tous côtés, il se démembre pièce à pièce, et à chaque lambeau qu'ils emportent, Gallien fait une plaisanterie, ou dit : « Qu'aurons-nous demain à dîner? » Pendant ce temps s'élèvent partout des chefs militaires qui prennent la pourpre, et qu'on appelle les trente tyrans. Ces tyrans, parmi lesquels on compte deux femmes, étaient en général des hommes énergiques qui, dans la défaillance du pouvoir impérial prenaient en main, là où ils se trouvaient, la défense

de l'empire, *assertores romani nominis*, tandis que l'empereur l'abandonnait, *Galieno rempublicam deserente*, comme dit Trebellius Pollion. La plupart ne firent que passer, et l'un d'eux régna trois jours. On ne peut s'étonner que Rome, qui ne vit pas leur pouvoir éphémère et lointain, n'ait pas conservé leurs images. On y trouve celle de Gallien, auquel l'expression de son visage donne l'air d'un aussi grand coquin que la ressemblance historique peut le faire désirer.

Gallien, comme tant d'autres mauvais empereurs, avait bien commencé, ce qui explique sans doute quelques lignes favorables de Zozime et de Zonaras ; mais bientôt, dit Eutrope avec une certaine éloquence, « s'abandonnant à tous les vices, il laissa aller les rênes de la république par lâcheté et par désespoir. » La biographie de Gallien dont Trebellius Pollion est l'auteur ne permet pas de douter qu'il ait été le plus misérable des hommes. Il gagna la multitude par des distributions de vivres, mais on n'achète pas l'histoire.

Il reste de cet homme, dont le règne fut plus que nul autre funeste à l'empire, et sous lequel Rome perdit le plus de provinces, un arc de triomphe. Ceux de Trajan et de Marc-Aurèle, qui allèrent vaincre chez eux les Barbares, ont péri ; celui de Gallien, qui les laissa entrer en Italie, subsiste encore !

Cet arc n'est pas mauvais pour l'époque. Il fut dédié

à Gallien et à sa femme Salonine par un certain Aurelius Victor, qui était probablement un courtisan zélé de leurs majestés, auxquelles il se dit très-dévoué. Ce ne peut être l'historien de ce nom, car celui-ci parle de Gallien avec le dernier mépris, et d'ailleurs a vécu plus tard. C'est heureux pour Aurelius Victor, car l'inscription qu'on lit sur l'arc de Gallien donnerait une impression peu favorable de sa véracité. Jamais l'adulation n'eut moins de pudeur. L'inscription contient ces mots : « A Gallien, prince très-clément, dont le courage invincible n'est surpassé que par sa piété. » Voici maintenant le commentaire de l'inscription par les faits.

Il arrivait à Gallien de faire tuer trois ou quatre mille soldats en un jour, et il écrivait des lettres comme celle-ci, adressée à un de ses généraux : « Tu n'auras pas fait assez pour moi, si tu ne mets à mort que des hommes armés, car le sort de la guerre aurait pu les faire périr. Il faut tuer quiconque a eu une intention mauvaise, quiconque a mal parlé de moi. Déchire, tue, extermine : *lacera*, *occide*, *concide*. » Entré dans Byzance en promettant leur pardon aux troupes qui avaient combattu contre lui, il les fit égorger, et ses soldats ravagèrent la ville au point qu'il n'y resta pas un habitant. Voilà pour la clémence. Tandis que Valérien, son père, était prisonnier du roi des Perses Sapor, qui pour monter à cheval se servait du dos du vieil empereur comme

d'un marchepied, en attendant qu'il le fit empailler, l'indigne fils de Valérien vivait au sein des plus honteuses voluptés, et ne tentait pas un seul effort pour le délivrer. Voilà pour la vaillance et la piété.

Cet arc de triomphe fut très-probablement élevé à Gallien après son lâche et parjure exploit contre Byzance, quant il revint à Rome à la suite de ce meurtre pour y triompher. On remarqua dans ce triomphe plusieurs détails ridicules, des chars remplis d'histrions, douze cents gladiateurs habillés en femmes. Le triomphe romain tournait à la mascarade, au carnaval. Dans celui-ci, un farceur allait par la foule, disant qu'il cherchait le père de l'empereur. Gallien le fit brûler vif. L'arc élevé à Gallien en cette circonstance, au moment où il revenait d'une boucherie, est une bouffonnerie de plus. Un arc de triomphe érigé à l'empereur sous lequel commença le démembrement de l'empire, c'est la plus grande dérision monumentale de Rome[1].

Le règne de Gallien est néfaste entre tous les règnes des empereurs que Rome a subis. Au moment où la

[1] Cet arc est sur le mont Esquilin, où Gallien avait ordonné qu'on lui dressât une statue colossale tenant une lance dans laquelle un enfant pût entrer : puérilité gigantesque. Dans le voisinage de l'arc et de la statue de Gallien devaient se trouver les jardins Liciniens, c'est-à-dire les jardins dont parle son histoire et qui portaient son nom; il s'appelait Licinius. L'on voit en effet sur l'Esquilin, à peu de distance de l'arc de Gallien, des conserves d'eau et un bâtiment voûté qu'on appelle sottement temple de *Minerva medica*, qui ne fut jamais un temple, mais offre très-probablement un reste de la villa de Gallien.

puissance romaine est près de se dissoudre par l'ineptie et les vices d'un homme, la nature semble vouloir ajouter ses fléaux à ceux que le pouvoir qui régit la société avait attirés sur elle. La terre tremble et engloutit un grand nombre de maisons avec leurs habitants, des villes sont envahies et détruites par la mer, beaucoup d'hommes meurent d'effroi; des éclipses répandent les ténèbres, une contagion terrible fait mourir jusqu'à cinq cents personnes en un jour. Il semble que la fin de Rome et du monde soit arrivée.

Du sein de ce temps lamentable allaient surgir quelques hommes dignes d'un temps meilleur : Claude le Gothique, Aurélien, Tacite, Probus. Ils venaient trop tard pour empêcher la chute de l'empire; ils ne purent que l'ajourner. Malheureusement leurs portraits sont rares et manquent dans la collection du Capitole. J'aurais aimé à y voir les traits de ce second Claude, qui montra autant de vigueur que le premier déploya de faiblesse. Je voudrais qu'on trouvât le bouclier d'or sur lequel le sénat avait fait graver son image, sa statue en argent, que l'on avait placée sur les Rostres, enfin la statue en or que le peuple romain, hommage sans exemple, avait érigée à Claude devant le temple de Jupiter, parce que les livres sibyllins ayant annoncé que le premier qui parlerait dans le sénat mourrait, et par sa mort sauverait l'État, Claude avait réclamé cet honneur comme une prérogative de la dignité impériale.

Ce règne et celui d'Aurélien tirèrent Rome de l'avilissement où Gallien l'avait plongée. Aurélien fut dur, cruel même, mais brave, énergique, infatigable. Pendant un règne de quatre années, il reprit presque tout ce que Gallien avait perdu ; il avait le droit de consacrer, comme il le fit, une statue au génie du peuple romain, qu'il relevait. Ses traits n'ont rien d'un Romain, ce qui ne saurait étonner chez un Illyrien ; fils d'un paysan, d'une grande taille, d'une force remarquable, toujours sombre, *trux omni tempore*, dit Eutrope, Aurélien fut le paysan du Danube empereur. La victoire la plus célèbre d'Aurélien est celle qu'il remporta sur Zénobie, reine de Palmyre. Après la mort d'Odenat, son mari, Zénobie avait gouverné avec fermeté et avec gloire. Vaincue par Aurélien, elle orna son triomphe. On la laissa vivre, et elle alla terminer paisiblement ses jours en grande dame romaine, près de Tivoli, dans le voisinage de la villa Adriana, où son souvenir s'est perpétué dans les noms de diverses localités. Le Vatican possède un buste qu'on donne pour celui de Zénobie, mais à tort évidemment. La sculpture est trop bonne pour être du temps d'Aurélien, et puis cette femme à l'air spirituel, mais assez laide, ne peut être celle que Trebullius Pollion dit avoir été d'une beauté incroyable, et qu'il appelle la plus belle femme de l'Orient.

Ce fut après son triomphe sur Zénobie qu'Aurélien éleva au Soleil un temple dont on croit reconnaître

quelques restes dans le jardin Colonna; mais il est bien difficile d'admettre que ces restes aient fait partie d'un temple bâti sous Aurélien : ils semblent appartenir à une époque plus ancienne. Les grandes dimensions de ces débris peuvent seules les rapprocher des ruines contemporaines de Palmyre, auxquelles ils sont très-supérieurs par le style, et bien que l'art dût être plus parfait à Rome que dans le désert où Zénobie élévait comme par enchantement la cité des caravanes, on ne saurait comprendre comment il eût pu produire, à la fin du troisième siècle, les fragments du jardin Colonna, fragments pour lesquels il est d'ailleurs très-difficile de trouver une autre origine. C'est un des problèmes les plus embarrassants que présentent les antiquités de Rome, et je ne prends pas sur moi de le résoudre.

Aurélien entreprit un grand ouvrage qui caractérise bien son règne, ce règne qu'on peut considérer comme un effort contre la décadence. Il entoura Rome d'une enceinte fortifiée. Rome n'avait pas de murailles. Les anciens murs de l'époque des rois avaient depuis longtemps cessé d'être employés comme des moyens de défense, et avaient disparu au milieu des habitations privées. Les Romains pensèrent longtemps, comme le dit un ancien, que leur courage était une défense suffisante, et ne voulurent point d'autres remparts pour la ville éternelle; mais un jour vint où cette sécurité superbe se troubla. Sous Gallien, les Barbares avaient

pénétré en Italie. Sous Aurélien, ils avancèrent sur la voie Flaminia et la voie Aurelia, avec le dessein de prendre Rome. Rome comprit alors qu'elle allait avoir à se défendre chez elle, que le courage de ses légions était un rempart qui ne suffisait plus, et Aurélien éleva cette enceinte qui, refaite en partie par Honorius, réparée successivement de siècle en siècle par les papes, forme encore l'enceinte actuelle de Rome, et ne l'a pas mieux défendue dans les temps modernes qu'au temps des invasions barbares.

Après la mort d'Aurélien, le sénat choisit Tacite et le proposa dans le champ de Mars aux soldats et aux citoyens. Faire l'élection d'un empereur en cet endroit et non dans la Curie ou dans les temples, lieux ordinaires des assemblées du sénat, c'était un hommage au peuple et surtout aux soldats, que le sénateur par qui fut proposé Tacite appelait très-saints et très-sacrés, et auxquels Tacite lui-même adressa son premier remercîment. Au bout de six mois, il fut victime d'une conspiration militaire. C'est là qu'aboutissaient les triomphes du sénat. L'honnête vieillard mourut découragé et sans avoir rien fait. Cependant Vopiscus énumère quelques monuments commencés pendant ce règne si court; malheureusement Tacite n'eut pas le temps de les achever. Ainsi rien ne s'est conservé, ni des thermes qu'il voulait faire construire sur l'emplacement de sa maison, détruite dans une vue d'utilité publique, ni du temple qu'il destinait à

recevoir les bustes des bons empereurs, et qui n'avait pas besoin d'être très-grand. Peut-être va-t-on retrouver dans les fouilles d'Ostie, savamment dirigées par M. Visconti, quelques-unes au moins des cent colonnes de marbre numidique que Tacite avait données à cette ville. Ce qui fait le plus regretter la brièveté de son règne, c'est qu'il avait ordonné qu'on copiât chaque année dix exemplaires des œuvres de son aïeul l'historien, et qu'on les plaçât dans les archives et les bibliothèques. S'il eût régné plus longtemps, nous aurions probablement aujourd'hui Tacite tout entier. Il ne reste de l'empereur Tacite ni monuments ni portraits, mais seulement une preuve de plus de l'impuissance du sénat et de la vertu sous l'empire.

Il ne reste rien non plus de son successeur Probus, qui régna six ans avec gloire. Sans dire, comme Vopiscus, que par lui l'univers tout entier fut romain, qu'il allait, quand il mourut, abolir la guerre, établir une paix perpétuelle et ramener l'âge d'or sur la terre, il est certain que pour la valeur, l'énergie, l'intégrité, Probus peut être comparé aux meilleurs empereurs, à Trajan, à Marc-Aurèle. Il refoula l'invasion qui s'avançait, en Gaule, en Germanie, en Illyrie, en Orient.

Le souvenir des victoires de Probus est lié à l'histoire des monuments romains. Le cirque vit alors une chasse mémorable. On y planta une forêt artificielle, dans laquelle furent lâchées mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, des gazelles, des

brebis sauvages. Le peuple, lancé à leur suite, fit main basse sur le tout. Un autre jour, ce fut le tour de l'amphithéâtre. Cent lions à longues crinières parurent en même temps dans le Colisée, puis deux cents léopards, cent lionnes et trois cents ours; mais le carnage fut froid, les animaux n'avaient pas ce jour-là d'entrain pour se faire tuer. Trois cents paires de gladiateurs vinrent réchauffer un peu la représentation.

Malgré ses succès militaires, malgré les fêtes somptueuses qu'il donnait au peuple, Probus périt comme Tacite : les vertus, la gloire, la popularité, ne pouvaient rien contre un mécontentement de l'armée. Un jour Probus voulut faire dessécher un marais par des soldats, et ces soldats l'égorgèrent.

Nous venons de voir que, même aux époques les plus désastreuses, les bons princes n'ont point manqué à l'empire. C'est, comme je l'ai déjà dit, l'empire qui a trahi les efforts de ces princes capables et bien intentionnés. Les Antonins du troisième siècle[1], comme ceux du deuxième, montrent par leurs qualités mêmes combien était foncièrement mauvaise une institution que ces qualités n'ont pu améliorer, car, de même qu'après Marc-Aurèle était venu Commode, après Pro-

[1] Il est à remarquer que Claude le Gothique, Aurélien et Probus venaient tous trois de la région du Danube; aussi leur voit-on sur les médailles un profil barbare qui rappelle celui des prisonniers daces du temps de Trajan. Les Barbares, par qui devait se retremper l'énergie du monde romain, communiquaient seuls quelque énergie à l'empire.

bus ne tarda pas à paraître Carin, qui devait renouveler Héliogabale.

Si l'on en juge par son buste du Capitole, douteux il est vrai, ce scélérat était fort laid. Calpurnius dit bien, dans une de ses églogues, qu'en voyant Carin on croit voir Mars ou Apollon ; mais Calpurnius était un poëte de cour, et d'après des témoignages moins suspects rapportés par Gibbon, nous savons que Carin était petit et laid. Lui aussi voulut donner des jeux extravagants faits pour passionner la multitude. Son père Carus et son frère Numérien, assez bons empereurs du reste, avaient fait en ce genre des exhibitions bizarres : ils avaient montré des hommes qui dansaient sur la corde avec des cothurnes, un *tichobate*, qui pour éviter un ours courait sur la crête d'un mur. Carin les surpassa. Le Colisée et le cirque, ces monuments dont je fais toujours l'histoire, car ils ont remplacé le Forum et sont l'unique théâtre de la vie publique des Romains, le Colisée et le cirque furent témoins de divertissements extraordinaires, dont un poëte du temps nous a conservé de curieux tableaux faits d'après nature.

Le pasteur Corydon, car Calpurnius se souvient de Virgile, revient de la ville et raconte à un autre berger, Lycotas, ce qu'il a vu dans l'amphithéâtre. La poésie n'est pas bonne, mais les descriptions sont d'une minutieuse exactitude. Corydon a vu le velarium soutenu par des poutres, les gradins innombrables ; toutes les autres places étant occupées, il est monté au troi-

sième étage, réservé pour les femmes et les gens du commun. Les femmes étaient assises, non sur des gradins, il n'en existait pas à cet étage, mais sur des chaises, comme nous l'apprennent ces vers :

Venimus ad sedes ubi pullâ sordida veste
Inter fœmineas spectabat turba cathedras.

Corydon compare l'ovale du Colisée à une vallée partout entourée de montagnes,

Sic tibi planitiem curvæ sinus ambit arenæ
Et geminis medium se molibus alligat ovum.

Dans ce qui suit, l'hyperbole est forte, mais il fallait bien flatter cet exécrable Carin en mettant tout ce qu'on avait pu admirer au-dessous des divertissements qu'il venait de donner au peuple. Heureusement l'éloge emphatique de ces divertissements contient de nombreux détails qui mettent pour ainsi dire sous nos yeux les magnificences de l'arène. Calpurnius nous promène dans toutes les parties du Colisée un jour de représentation. Déjà nous sommes montés avec lui au *paradis;* il fait maintenant étinceler à nos regards le pourtour de l'arène, orné de pierreries, et les portiques dorés :

Baltheus en gemmis, en illita porticus auro
Certatim radiant.

Puis il énumère tous les animaux rares et singuliers qu'il a vus paraître tour à tour : des lièvres

blancs, des sangliers cornus, des élans venus des forêts de la Germanie, des bœufs bossus de l'Asie, des veaux marins combattant contre des ours, des hippopotames du Nil. Le poëte fait décrire par Corydon l'apparition des bêtes féroces s'élançant du sein de la terre, qui semblait tout à coup s'ouvrir, et d'où sortait aussi une végétation soudaine; c'était à qui se surpasserait, dans ces sanglants spectacles, par des coups de théâtre inattendus. Ainsi Septime Sévère avait donné à l'arène la forme d'un navire. Dans un enfoncement, on avait placé quatre cents animaux qu'on avait lâchés pêle-mêle, ours, panthères, lions, autruches, onagres, et qu'on avait eu le plaisir de voir égorger dans une agréable confusion.

Après les empereurs aux traits hagards et inintelligents que nous a présentés la série du Capitole, l'œil rencontre un personnage d'un aspect tout différent, au front large, à la tête carrée, et dont l'air posé et réfléchi annonce l'attention et la capacité, un personnage qui rappelle un peu Vespasien, mais avec plus de sérénité, qui a le sourire froid plutôt qu'ironique; c'est Dioclétien. En le voyant, on reconnaît tout d'abord la tranquillité d'un esprit qui se possède et sait ce qu'il veut, celui dont l'histoire a pu dire : « Homme remarquablement rusé, aux desseins profonds, quelquefois hardis, — toujours prudent, et comprimant par son extrême opiniâtreté les mouvements inquiets de son cœur. »

Dioclétien fut loin d'être un sage sur le trône. En Égypte, il usa cruellement de sa victoire et la souilla par le carnage et les proscriptions. Les chrétiens trouvèrent en lui un atroce persécuteur. Il fut habile, très-habile (*sollertissimus*), qualité qu'il ne faut pas trop admirer quand nulle autre ne l'accompagne, car on peut dire de l'habileté ce qu'on a dit de l'esprit : elle sert à tout et ne suffit à rien. Dioclétien tenta de perfectionner la machine usée et détraquée de l'empire ; il eut la passion et la science de la classification administrative. Il fit tout ployer sous le niveau régulier du pouvoir absolu, les prétoriens comme le sénat. Par malheur, en nivelant, on écrase : *truncatæ vires urbis* (Aurelius Victor). Il essaya, non par vanité folle, comme Héliogabale, mais dans une intention politique, de donner au pouvoir impérial le caractère et la pompe des despotismes de l'Orient. Il s'acharna barbarement contre le christianisme, qui ne se révoltait pas, mais portait en lui un principe sous lequel cet odieux empire romain devait succomber. Tout cela fut inutile. Cet empereur, qui organisait plus systématiquement qu'on ne l'avait fait depuis Auguste l'unité d'administration dans l'État, la scinda lui-même, et l'État fut divisé entre quatre et bientôt entre six souverains. Dioclétien perdit ses efforts à ranimer le paganisme par la persécution ; il ne put tuer ce qui devait vivre, pas plus qu'il ne put faire vivre ce qui devait mourir. Lui et son collègue Maxi-

mien, vaincus dans cette lutte, abdiquèrent le même jour comme atteints et détruits par le sentiment de l'impossible.

Je me souviens d'avoir entendu Niebuhr donner dans ses cours un motif politique de l'abdication de Sylla, dont le célèbre dialogue de Montesquieu ne donnait guère, selon lui, que des motifs poétiques et oratoires. Niebuhr disait que Sylla, dont la pensée fut de réorganiser l'aristocratie romaine, ne trouvant plus sous sa main les éléments, de cette réorganisation, désespéra de son œuvre, et déposa un pouvoir qu'il sentait impuissant à l'accomplir. De même, je pense, Dioclétien, qui voulait constituer dans l'empire l'unité et la hiérarchie administratives, y faire triompher la religion officielle, entourer le pouvoir impérial du prestige monarchique, comme Sylla désespéra de son œuvre, et abdiqua par le même motif que lui. La tentative dans laquelle Dioclétien avait échoué, l'assimilation du despotisme romain au despotisme pompeux de l'Orient et au despotisme administratif des grandes monarchies modernes, fut reprise à Constantinople. Là elle réussit, et produisit cette décrépitude séculaire qui a porté si justement le nom de Bas-Empire.

Bien que Dioclétien ait été presque toujours absent de Rome, Rome possède les ruines d'un vaste monument auquel il a donné son nom; mais les thermes de Dioclétien furent dédiés par quatre Augustes et deux

Césars. Une inscription trouvée dans ces thermes contient avec le nom de Dioclétien ceux de deux Maximien (le second est Galère), de Constance, de Sévère et de Maximien. On peut donc considérer l'édifice attribué à Dioclétien comme l'œuvre collective de tous ces princes, et par là il exprime assez bien l'état de morcellement où le pouvoir était tombé, en dépit de la savante organisation de Dioclétien et de l'unité qu'il avait voulu imposer par elle à l'empire.

D'après les débris qui en subsistent, on peut reconnaître et mesurer l'étendue des thermes de Dioclétien. L'espace qu'ils couvraient est occupé aujourd'hui par une place, des jardins, un couvent, des magasins à foin, des maisons, un établissement d'utilité publique. Dans une partie de ces thermes, Michel-Ange a construit le plus grand cloître qui soit à Rome : l'église de Sainte-Marie-des-Anges n'est, comme on sait, qu'une salle des thermes de Dioclétien. Une autre salle, à laquelle on n'a rien changé, est devenue la petite église de Saint-Bernard. Quant à Sainte-Marie-des-Anges, il y avait peu de chose à faire pour l'approprier à sa destination actuelle, et si après Michel-Ange on a introduit des changements regrettables dans cette belle église, la faute n'en est point au majestueux et grandiose édifice de Dioclétien.

Ces thermes n'étaient pas tout à fait aussi considérables que ceux de Caracalla. Cependant nous savons qu'ils pouvaient recevoir trois mille baigneurs, ce qui

est le double des siéges de marbres construits par le fils de Septime Sévère ; mais peut-être ce nombre n'était-il pas égal à celui de tous ceux qui se baignaient dans les thermes de Caracalla, et puis il y avait dans ceux de Caracalla une seule piscine, et deux piscines dans ceux de Dioclétien. Les divertissements de tous genres, qui à Rome, autant que les bains mêmes, faisaient partie intégrante des thermes, n'avaient pas non plus été oubliés. On voit encore dans le jardin du couvent de Saint-Bernard les gradins semi-circulaires d'où les oisifs regardaient les jeux de la palestre, et l'on sait que les livres de la bibliothèque ulpienne, fondée par Trajan, furent transportés dans les thermes de Dioclétien. Suivant une tradition qui n'a rien d'invraisemblable, beaucoup de chrétiens, pendant la persécution de Dioclétien, travaillèrent à élever ce vaste monument. Ce serait une belle revanche du christianisme que d'avoir converti en églises deux salles d'un monument bâti pour leur persécuteur par les labeurs des chrétiens opprimés.

L'excès de l'oppression touche quelquefois à l'affranchissement. Après les plus violentes persécutions, voici venir pour les chrétiens la délivrance et l'empire. Après Dioclétien, voici venir Constantin.

Son père, Constance Chlore, remarquable parmi ses collègues impériaux pour son humanité, a au Capitole une bonne grosse tête carrée, et, ce qui est assez rare depuis quelque temps chez les empereurs romains,

l'air d'un honnête homme. Sainte Hélène, mère de Constantin, mourut probablement en Palestine, d'où son corps dut être rapporté à Rome, car on a trouvé près de cette ville son tombeau dans son mausolée. C'est un magnifique sarcophage en porphyre, conservé aujourd'hui au Vatican, ouvrage étonnant par la difficulté que présentait une matière aussi dure. Les figures en relief très-saillant qui décorent le sarcophage, et qui représentent des guerriers à cheval et des prisonniers, font voir que si à cette époque le style de la sculpture avait dégénéré, l'art de travailler les matières les plus rebelles au ciseau et la patience ne manquaient pas aux sculpteurs. Plusieurs figures qui avaient été brisées ont été remplacées ; il a fallu pour cela le travail assidu, continué pendant neuf ans, de quarante-quatre ouvriers. Ce tombeau de sainte Hélène a été trouvé hors de Rome et non dans ses thermes, dont l'emplacement est déterminé par l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, qu'elle y fit élever pour déposer les reliques du Calvaire. Ces thermes avaient été construits dans les jardins d'Héliogabale, souvenir infâme que purifie à peine le nom de la pieuse impératrice.

On a placé au Vatican, en face du tombeau de sainte Hélène, celui de la fille de Constantin, sainte Constance, trouvé pareillement dans son mausolée, qui est devenu son église. La matière est semblable, et par conséquent le mérite de la difficulté vaincue est

le même, ce mérite que, dans les arts comme dans la poésie, on recherche lorsqu'on ne sait plus en avoir un autre ; mais le travail est déjà bien inférieur, l'intervalle si court de deux générations, qui sépare la grand'mère de la petite-fille, se marque dans la différence qui existe entre les sculptures des deux tombeaux. Quand l'heure de la décadence a sonné, l'art tombe vite.

Le portrait de Constantin ne se rencontre pas dans la série des empereurs romains au Capitole. Il semble qu'on ait pensé que ce lieu appartenait trop aux souvenirs de la Rome païenne pour y laisser Constantin ; mais sa statue, tirée de ses thermes, a été transportée sous le portique de Saint-Jean de Latran. Elle est très-convenablement placée à la porte de la basilique, hélas ! trop renouvelée, que Constantin avait fondée. Il semble veiller sur le seuil de cette église qui s'intitule fièrement la mère et la tête de toutes les églises du monde, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*. On a mis dans la main du premier empereur chrétien la croix, qu'il fit triompher. C'est ainsi qu'il voulut être représenté depuis qu'il eut embrassé le christianisme. Constantin n'est pas grand et majestueux comme l'affirme Eusèbe, son complaisant biographe, flatterie qu'a reproduite Gibbon et que dément la statue impériale. Son corps est court, ramassé, trapu, sa poitrine large, ses jambes grosses : il a une tournure de soldat. Constantin fut en effet un

soldat qui se mit au service de la croix. Une chose est surtout remarquable en lui, c'est ce regard profond qui semble contempler un objet lointain. Constantin regarde en avant. Il dirige un œil ferme sur l'avenir, pour lequel il a pris parti. Historiquement ce fut là sa gloire ; il comprit où allait le monde, et en le précédant il le suivit. Du reste, celui qui fit monter le christianisme sur le trône se montra peu digne d'être chrétien. Meurtrier de son fils, de sa femme, de son beau-père Maximien, de son beau-frère Licinius, il put faire dire aux païens qu'il avait embrassé le christianisme parce que c'était le seul culte qui lui rendît possible l'expiation de tant de crimes ; de plus, Constantin vendit cher à l'église les services qu'il lui rendit; il fut pour elle un protecteur hautain, tracassier, tyrannique, et même un allié peu fidèle. Il allait faire triompher Arius quand la mort frappa l'hérétique, protégé par le persécuteur de saint Athanase. Sans nier sa foi, qui paraît avoir été sincère, sans méconnaître ce que lui doivent de reconnaissance le christianisme et la civilisation pour le grand acte qui a justement immortalisé son règne, des voix éloquentes et non suspectes se sont élevées pour signaler par cet exemple les dangers de la protection que le despotisme fait toujours payer à l'église, et que presque toujours il finit par lui retirer. Rome rappelle une autre preuve de la même vérité. Elle a vu de nos jours un empereur d'abord restaurateur

du culte et faisant bientôt du pape son prisonnier.

C'est près de Rome que la cause du christianisme fut gagnée dans la bataille livrée par Constantin à Maxence. Nous savons que cette bataille eut lieu sur la rive droite du Tibre, à neuf milles de la ville, dans un endroit appelé les *Roches-Rouges* (*saxa rubra*). Les tufs volcaniques dont sont composés les rochers qui de ce côté dominent le cours du Tibre ont une couleur grise qui tire çà et là sur le violet, et Vitruve donne à certains tufs le nom de *pierres rouges*.

Au delà de l'endroit où la Cremera se jette dans le Tibre, on voit une plaine assez étendue, dans laquelle la cavalerie qui décida la victoire de Constantin a pu se déployer. C'est là qu'il faut placer le champ de bataille, non loin du lieu qui vit l'héroïque mort des Fabius. La guerre contre Veïes était aussi une guerre décisive, mais seulement pour Rome. Le monde n'était pas intéressé, au moins dans le présent, à ce que la grande nation étrusque écrasât ou non le petit peuple romain; mais aux Roches-Rouges il y allait de tout le genre humain comme de tous les siècles.

Il y a longtemps que les environs de Rome ne nous ont rappelé une bataille célèbre. A l'époque des rois, aux premiers âges de la république, le théâtre de la guerre était renfermé dans l'horizon romain; mais depuis lors il a été porté en Grèce, en Orient, en Gaule, en Germanie, dans des contrées qui étaient hors de la portée de ces études locales. Maintenant la

guerre est revenue dans la campagne de Rome, l'histoire objet de nos méditations se rapproche encore une fois de nos yeux, et il semble qu'on voie dans cette campagne déserte, près de ces bords solitaires du Tibre, sur ces collines abandonnées, se dresser les fantômes du passé et de l'avenir, intéressés l'un et l'autre dans ce grand duel des deux champions qui les représentèrent ici. L'avenir, comme toujours, triompha.

L'élu de l'avenir battit le défenseur du passé; la cavalerie de Constantin, emportée par un élan irrésistible, culbuta les troupes de Maxence; elles s'enfuirent, vaincues par cette impétuosité. Elles voulurent atteindre, non comme on le dit quelquefois, le pont Milvius, trop éloigné du champ de bataille, mais un pont de bateaux que Maxence avait fait construire, et qui se trouva coupé au moment où il comptait le repasser. Tandis qu'il cherchait à gagner la partie du pont qui communiquait avec la rive gauche, il glissa de son cheval et enfonça dans le limon sous le poids de sa cuirasse. Le genre de mort que Maxence trouva dans sa défaite, Fiesque longtemps après devait le rencontrer dans son triomphe[1]. Ce fut la déroute et la dé-

[1] Au moment où Fiesque venait de s'emparer à main armée du pouvoir souverain, il voulut monter sur une galère qui était dans le port de Gênes. En passant sur une planche, le pied lui glissa, il tomba et enfonça dans la vase, d'où le poids de son armure ne lui permit pas de se dégager. C'était la nuit, personne ne s'en aperçut. Il périt ainsi, étouffé sans bruit dans le succès de son usurpation: dénoûment plus

bâcle du paganisme englouti dans les flots du Tibre avec Maxence.

On peut voir au Vatican cette grande bataille retracée avec beaucoup de vigueur par le pinceau de Jules Romain. Constantin à cheval y poursuit les fuyards, qu'il pousse dans le Tibre; la figure du vainqueur semble avoir été inspirée par un bas-relief de l'arc de Constantin.

Cet arc se rattache, aussi bien que la bataille de *Saxa rubra*, au grand événement qui a changé le monde. Ce fut le jour où il fut dédié à Constantin que l'empereur, faisant acte de chrétien, ne voulut pas permettre aux soldats de monter au Capitole, où ils devaient, selon l'usage, offrir un sacrifice à Jupiter et l'implorer pour le bonheur de l'empire. A défaut d'autre témoignage, cet arc prouverait combien le christianisme de Constantin était imparfait. Dans ce monument, dont il accepta la dédicace, sont encastrés des bas-reliefs empruntés à un arc de Trajan, et parmi les sujets que ces bas-reliefs représentent, il y a des hommages adressés à des divinités païennes; on y voit Trajan sacrifiant à Mars, à Apollon, au dieu Sylvain. Constantin, qui ne permettait plus à ses soldats l'immolation solennelle du Capitole, n'en était pas encore à se scandaliser des représentations idolâtriques qui figuraient sur son arc de triomphe.

vraiment poétique et plus moral que le dénoûment inventé par Schiller.

Au surplus, ce n'est pas la seule trace qui reste des concessions du premier empereur chrétien au culte qu'il abandonnait, mais n'interdisait point et même ne répudiait pas absolument. On sait qu'il conserva toujours le titre de grand-pontife, lié si étroitement au culte païen, et dans ses rapports avec l'Église, Constantin ne montra que trop qu'il se considérait toujours comme le chef de la religion. La prétention qu'il eut constamment de faire prévaloir, en matière de foi, sa volonté et sa sagesse impériales était un reste de cette idée toute païenne, — bien qu'on la retrouve chez des souverains qui se disaient chrétiens, soit dans les pays catholiques, soit surtout dans les États protestants, — qu'à l'autorité civile il appartient de régler la croyance. L'inscription gravée sur l'arc de Constantin est curieuse par le vague de l'expression en ce qui touche aux idées religieuses, par l'indécision calculée des termes dont se servait un sénat qui voulait éviter de se compromettre dans un sens comme dans l'autre. L'inscription porte que cet arc a été dédié à l'empereur parce qu'il a délivré la république d'un tyran (on dit encore la république!) par la grandeur de son âme et une inspiration de la Divinité, *instinctu Divinitatis*. Il paraît même que ces mots ont été ajoutés après coup pour remplacer une formule peut-être plus explicitement païenne. Ce monument, qui célèbre le triomphe de Constantin, ne proclame donc pas encore nettement le triomphe du christianisme. Comment

s'en étonner, quand sur les monnaies de cet empereur on voit d'un côté le monogramme du Christ et de l'autre l'effigie de Rome, qui était une divinité pour les païens? Constantin prescrivit de célébrer le repos religieux du dimanche, et publia un édit sur la manière de consulter les aruspices; à Constantinople, il faisait promener dans l'hippodrome sa propre statue, portant une image de la Fortune dans la main. Il tenait donc à cette idolâtrie, la plus impie de toutes, qui consacrait l'apothéose de sa fortune.

Le paganisme, dont l'arc de Constantin porte l'empreinte, se continua longtemps après lui. Quand Théodose vint à Rome, il la trouva opiniâtrément païenne. Après qu'il eut ordonné de fermer les temples, les images des dieux y demeurèrent, et même ces temples se rouvraient quelquefois. Un préfet de Rome sacrifiait à Cérès; un autre champion obstiné du paganisme érigeait des autels aux douze dieux *consentes*. On a reconnu les débris d'un temple de ces dieux au pied du Capitole. Les vieilles superstitions étrusques n'étaient pas abandonnées; le témoignage d'un poëte païen, Claudien, et celui d'un évêque chrétien, Maxime de Turin, font voir également que les aruspices étaient consultés de leur temps, et lorsque Alaric menaçait la ville, le préfet Pompeianus fit appeler, pour la défendre, des prêtres étrusques qui promirent de diriger le feu du ciel sur les ennemis de Rome. Enfin le fanatisme païen fut encore assez puis-

sant pour faire étrangler une princesse chrétienne, Serena, veuve de Stilicon, et dont la fille avait épousé Honorius, parce qu'elle avait enlevé le collier d'une déesse et avait osé s'en parer[1]. De tels faits, qui montrent les résistances obstinées du paganisme vaincu, ses retours momentanés et les hésitations du genre humain dans la voie nouvelle où il était entré, font comprendre la présence de sujets païens dans l'arc de Constantin et l'ambiguïté de l'inscription qui l'accompagne.

Entre les bas-reliefs qui proviennent d'un arc de triomphe élevé en l'honneur de Trajan et ceux qui sont du temps de Constantin, la différence sous le rapport de l'art est manifeste. Les morceaux d'emprunt sont de la belle sculpture romaine, ceux qui appartiennent à l'époque de Constantin sont pitoyables. Il y a là des Victoires qui posent le pied sur des bonshommes grotesques. Ceux-ci représentent des Barbares agenouillés. Le pied d'une de ces Victoires couvre toute la jambe du Barbare[2].

[1] On trouvera ces faits cités dans le bel ouvrage d'Ozanam sur *la Civilisation au cinquième siècle*, auquel l'Académie française a décerné l'hommage extraordinaire d'une récompense posthume, et qui vient d'être traduit en italien sous les auspices d'un des plus généreux citoyens de la péninsule, Gino Capponi.

[2] Ces Victoires écrivant sur des boucliers sont tout à fait analogues à l'admirable statue en bronze de Brescia, l'une des merveilles de la statuaire antique, sauf la différence qui existe entre un chef-d'œuvre et une monstruosité. Il est curieux de voir la même donnée reproduite par l'art dans sa perfection et par l'art déchu. Je saisis cette occasion

Constantin n'est pas le premier qui ait ainsi dépouillé le passé pour décorer le présent; bien longtemps avant lui, Sylla avait enlevé d'Athènes les colonnes du temple de Jupiter Olympien pour en orner le Capitole. Ces spoliations se sont reproduites à toutes les époques, et c'est à peine si de nos jours on commence à reconnaître que les monuments appartiennent à l'histoire, et que les siècles aussi ont leur droit de propriété.

Quand on a dépassé le Forum, en s'avançant vers le Colisée, on aperçoit, à sa gauche, trois grands arceaux : dans celui du milieu est une vaste crevasse par où l'œil se plaît à voir tomber la lumière du soleil, se glisser la clarté de la lune, ou briller l'azur du ciel. Au sommet se dressent les arrachements d'une voûte qui n'existe plus; à terre gisent des masses pareilles à des rochers précipités par une avalanche. Cette vaste ruine, la plus imposante qui soit à Rome après le Colisée et les thermes de Caracalla, c'est un tiers seulement de la basilique élevée par Maxence avant sa défaite et dédiée par le sénat et le peuple à Constantin victorieux. Ce monument se lie donc, par la succession de ses deux destinations diverses, à la grande transformation qui s'accomplit

de complimenter le conseil municipal de Brescia sur la belle disposition du musée national qu'il a établi dans les ruines du temple où la *Victoire* a été trouvée, et sur le bon goût qu'il a montré en laissant croître l'herbe, les fleurs et une riante végétation entre les colonnes du temple. Cet exemple serait bon à suivre au Colisée.

alors. Comme l'empire, il passa en quelques années du paganisme au christianisme, et son histoire est celle de la plus grande révolution morale que les sociétés humaines aient vu s'accomplir. La métamorphose de ce monument correspond à la métamorphose que subit l'esprit des hommes. Celle-ci est en quelque sorte rendue visible par le changement de direction qu'éprouva la basilique païenne de Maxence, quand elle devint la basilique chrétienne de Constantin. Elle était d'abord dirigée dans le sens du Forum, du sud-est au nord-ouest, comme le prouve un portique que l'on a découvert à l'une de ses extrémités; en plaçant l'entrée principale sur un des côtés du monument, on en changea le sens en même temps que la destination, et il se trouva dirigé du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire à peu près de l'ouest à l'est, selon l'orientation ordinaire des anciennes basiliques chrétiennes; celle-ci se tourna donc vers le soleil levant, comme les âmes se tournaient vers la lumière naissante du christianisme.

C'est surtout ici que l'on est frappé de la persistance des Romains à élever jusqu'à la fin de grands monuments, même quand ils ne savaient plus faire de grandes choses. La basilique de Maxence avait trois cent trente pieds de long sur deux cent vingt pieds de large. Ainsi, la veille du jour où Constantin allait abandonner la vieille Rome pour fonder une Rome nouvelle sur les rives du Bosphore, son compétiteur

Maxence construisait cette immense basilique, qui probablement serait encore debout, si un tremblement de terre ne l'eût en partie renversée au quatorzième siècle. Maxence, ce dernier empereur de la Rome païenne, pendant un règne agité de six années, a eu le temps de bâtir deux monuments considérables, la basilique dont je viens de parler et un cirque.

Ce cirque est en dehors de Rome, près de la tombe de Cæcilia Metella, et de ruines qui ont probablement appartenu à quelque villa impériale dont il faisait partie. C'était l'usage, nous l'avons vu à propos d'Héliogabale et des Gordiens, que les grandes villas continssent des basiliques, des thermes et des cirques. Le cirque bâti par Maxence fut dédié par lui à son fils, qu'il avait appelé Romulus. La Rome païenne devait commencer et finir par ce nom fatal, comme l'empire d'Occident devait commencer et finir par celui d'Auguste, dont Augustule est un diminutif, l'empire d'Orient par celui de Constantin, la vieille monarchie française par celui de Louis, le même que Clovis; ainsi il est arrivé plusieurs fois que le fondateur d'un empire s'est appelé comme le dernier héritier de cet empire. Le jeune Romulus, étant mort, fut placé au rang des dieux, dans cet olympe qui s'écroulait. Son père lui éleva un temple dont la partie inférieure se voit encore, et le cirque lui-même fut peut-être une dépendance de ce temple funèbre, car les courses de chars étaient un des honneurs que l'antiquité rendait

aux morts, et sont souvent pour cela représentées sur les tombeaux. Ce cirque a environ seize cents pieds de long, et dans la vallée où il s'étend, au pied de la tour crénelée qui fut la sépulture de l'épouse de Crassus, dominé à l'horizon par les montagnes d'Albano, il se présente avec un certain air de grandeur. C'était pourtant un diminutif de cirque, si on le compare au *circus maximus*, car il pouvait contenir quinze mille spectateurs, et le *circus maximus* en contint jusqu'à trois cent quatre-vingt mille. La construction du cirque de Maxence est misérable comme le temps auquel elle appartient; mais il est intact, et du grand cirque il ne reste que peu de débris. Le seul intérêt qu'il offre, c'est de montrer presque entièrement conservées toutes les parties dont se composait un cirque, et au dernier jour de la Rome païenne la présence d'un de ces monuments, dont le plus ancien remontait aux premiers temps de la Rome des rois. Tout avait changé dans cet intervalle de mille ans, excepté la passion pour le même divertissement. Cette passion était tellement inhérente au génie des Romains, qu'ils devaient l'emporter à Constantinople et y construire un hippodrome célèbre par les agitations, futiles dans leur motif, souvent sanglantes dans leurs résultats, qu'y produisirent les factions des *bleus* et des *verts*, hippodrome dont le nom, traduit en turc, subsiste encore dans celui de l'*at-meidan*.

Maxence répara le temple de Vénus et de Rome, qui

alors ne s'appelait plus que le temple de Rome, *fanum Urbis*. Le paganisme des derniers temps oubliait la fabuleuse mère d'Énée; mais Rome était une divinité à laquelle on croyait encore, bien que sa puissance fût près de passer dans le domaine des fables.

Constantin, qui vécut peu à Rome, y fit pourtant construire des thermes sur le Quirinal. Ainsi les thermes, cette expression gigantesque de tous les besoins et de toutes les habitudes de la civilisation impériale de Rome, paraissent depuis le siècle d'Auguste jusqu'à l'époque de Constantin. Tant que l'empire y est resté, ils n'ont jamais fait défaut à l'empire.

Constantin eut la gloire d'en finir avec les prétoriens que Septime-Sévère avait tenté vainement de détruire. Leur camp fut démantelé. Ce lieu, dont l'enceinte existe en grande partie, perdit son importance dans l'histoire romaine, où depuis Tibère il avait joué un si grand rôle, et dut prendre dès lors quelque chose de l'air abandonné qu'il a aujourd'hui. La formidable forteresse où se firent et se défirent tant d'empereurs est maintenant une paisible *vigne* des jésuites, retraite rurale destinée à la récréation de leurs élèves, et où l'on ne voit, au lieu de prétoriens farouches, que de tranquilles néophytes qui s'ébattent discrètement, tandis qu'un religieux se promène au milieu d'eux en lisant son bréviaire. Constantin, qui devait transporter Rome à Byzance, ne voulut pas laisser derrière lui ce fort de la soldatesque, si longtemps

redoutable aux empereurs même présents. De plus, les prétoriens avaient proclamé et soutenu son rival Maxence. Constantin vengea donc sa propre injure en vengeant tous les empereurs que les prétoriens avaient massacrés.

Je dois parler d'un grand fait de la vie de Constantin, qui est lié à l'histoire de la Rome antique, car on peut le considérer comme une des principales causes de sa fin : c'est la translation du siége de l'empire en Orient. Le jour où Constantin prit ce grand parti, l'arrêt de mort de Rome fut prononcé. Dans un empire où la centralisation politique était ce qu'elle fut toujours dans l'empire romain, ce qu'elle était devenue surtout depuis Dioclétien et sous Constantin lui-même, la présence de l'empereur pouvait seule défendre la capitale contre les Barbares, et on peut croire qu'elle l'eût défendue. Il tint à peu de chose que Rome ne les empêchât d'entrer dans ses murs. Alaric s'y prit à trois fois pour y pénétrer. Bélisaire en repoussa Vitigès. Les papes protégèrent la cité de saint Pierre contre les Lombards, qui pendant trente ans en menacèrent les murailles sans pouvoir les franchir, et plus tard contre les Sarrasins. Constantinople, qui vit de très-bonne heure les Barbares à ses portes, entre autres les Russes, résista huit cents ans à l'invasion. Rome eût fait de même, et au quinzième siècle il ne se serait pas trouvé là des Turcs pour la prendre. Constantin, qu'une inscription gravée sur

son arc de triomphe appelle le libérateur de Rome, en fut le premier destructeur. Dès ce moment, l'histoire monumentale de Rome est presque terminée, et je n'aurai plus guère à raconter que l'histoire de ses ruines.

Une seule chose excuse Constantin. La pensée de transporter en Orient le siége de l'empire n'était pas nouvelle. On l'avait attribuée à César. Il existait une affinité naturelle entre l'Orient et le despotisme. L'Orient avait attiré plusieurs empereurs. Adrien y avait beaucoup voyagé. Caracalla y avait passé douze ans et y était mort. Dioclétien préférait à Rome, où il ne fit que paraître, le séjour de Nicomédie. Il se sentait là plus à l'aise pour son essai de monarchie orientale. Constantin, qui reprit l'œuvre de Dioclétien, voulut aller la continuer dans un milieu qui était fait pour elle, loin de cette Rome où un sénat bien dégradé sans doute faisait vivre un souvenir de la république, et où l'empire n'avait jamais pu devenir la royauté. Il y fut sans doute encouragé par la situation de Byzance, situation qu'il avait eu l'occasion d'admirer pendant le siége qu'il avait fait de sa future capitale. Je crois qu'il fut décidé surtout par l'idée qu'une nouvelle religion s'établirait mieux dans une ville nouvelle. Rome était l'asile du vieux paganisme, il s'y retranchait dans les débris du vieux patriciat. La foi qui remuait le monde semblait ne pouvoir ébranler l'immobile rocher du Capitole, et cependant c'est là que cette

foi devait s'asseoir et se fonder. Constantin ne comprit pas cet avenir du christianisme. Il céda à la papauté l'honneur de maintenir Rome à la tête du monde. En présence du paganisme qui se cramponnait à Rome, il eut peur d'un fantôme. S'il eût regardé en face ce patriciat décrépit, il en aurait compris la faiblesse, et par sa présence il lui eût imposé sa foi. Il devait planter bravement son *labarum* sur le Capitole et défier le monde de venir l'en arracher. Ses successeurs, toujours à Ravenne et à Milan, quand ils n'étaient pas à Constantinople, livrèrent aux Goths le Capitole, que la république avait défendu contre les Gaulois. Cette plainte n'est pas d'hier. Claudien s'écriait déjà : « Pourquoi le pouvoir s'est-il exilé loin de ses foyers? Pourquoi l'empire est-il errant? »

. . . . . Laribus sejuncta potestas
Exulat, imperiumque suis a sedibus errat.

Et un poëte du moyen âge disait tristement : « O Rome, si tu es esclave, c'est que tes maîtres t'ont abandonnée. »

Aujourd'hui celui qui écrit au milieu des ruines de Rome ne peut se défendre de quelque colère contre l'impolitique abandon qui a fait les plus anciennes de ces ruines. Et encore ici il admire les sévères justices de la Providence. Rome s'était livrée pieds et poings liés à l'empire, elle s'était rendue sans condition au despotisme. D'abord le vainqueur traita bien

sa captive, puis il lui fit éprouver les rigueurs de sa cruauté et l'ignominie de ses caprices; enfin, las de cette vieille esclave, il la quitta pour une plus jeune et la livra... L'empire a successivement asservi, opprimé, enfin déserté Rome. Les Barbares n'auront pas beaucoup à faire pour l'achever.

XIV

FIN DE LA ROME IMPÉRIALE

LES BARBARES

Rome à Constantinople. — Constance à Rome. — Rome descend dans la plaine. — Portrait de Julien, comparé au portrait de Constantin. — Buste de Magnence, art déchu. — Les murs de Rome constuits ou réparés par Honorius. — Édifices restaurés, le temple de Saturne. — Aspect monumental de Rome au cinquième siècle, éclat extérieur et misère réelle. — Entretien du Cirque et du Colisée, passion des jeux sous les empereurs chrétiens. — Le monte Testaccio, problème historique. — La colonne de Phocas, l'excès de la servilité. — Venue des Barbares, portes par où ils entrent dans Rome. — Défense de Bélisaire, mur raccommodé à la hâte. — Souvenirs de Bélisaire, porta Pinciana. — Bélisaire mendiant, légende. — Muro Torto, autre légende. — Le mausolée d'Adrien, statues servant de projectiles. — La destruction des monuments romains par les Barbares fort exagérée. — Les canaux coupés, effet de cette mesure sur Rome et la campagne. — Conclusion et réponse.

Rome a été abandonnée par ses empereurs ; elle a cessé pour un temps d'être le centre du monde ; elle est devenue une de ces capitales du passé sacrifiées à la nouvelle capitale qu'on destine à l'avenir, comme

Nan-king, la ville chinoise et lettrée, le sera à Pé-king, la ville tartare et guerrière, comme Moscou, le cœur de la vieille Russie, le sera à Pétersbourg, tête de la Russie renouvelée.

Constantinople aspire à remplacer Rome; elle veut lui ressembler en toute chose, et prétend même avoir aussi ses sept collines. Constantin, dit Codinus, dans son désir de rendre Byzance plus brillante que l'ancienne Rome, voulut donner à celle qu'il avait créée un cirque qui pût rivaliser avec le Grand-Cirque. Le nom même de Rome, ce nom auguste, Byzance l'usurpe. Cette cité grecque s'appelle la nouvelle Rome, et jusqu'à son dernier jour les historiens byzantins nommeront leurs compatriotes *Romaïoi*, Romains. L'empire grec sera pour les Orientaux l'empire de *Roum*. Au moyen âge, une partie de la Grèce s'appellera *Romanie*. Encore aujourd'hui *Roumélie* est le nom d'un pachalik de Turquie. Enfin le nom que les Grecs modernes donnent à leur langue, le *romaïque*, est un souvenir de cette prétention de l'empire grec à être romain. Les hommes de Byzance ne pouvaient s'empêcher de conserver pour Rome un singulier respect, auquel se mêlaient parfois de bien étranges réminiscences de liberté. Sous Justin II, un certain Corippus appelait Rome la nourrice de l'empire et la *mère de la liberté*. Cependant, si Rome, après avoir cessé d'être le siége de l'empire, exerçait encore une sorte de prestige, elle avait perdu la réalité de la vie,

et l'on reconnut avec raison un symbole de l'empire dans cet homme accablé de coups, avançant toujours, que Valens rencontra en marchant contre les Barbares. Rome en effet respirait encore, mais combien de coups l'avaient frappée !

Elle n'entendait parler de ses maîtres que lorsque le souvenir des empereurs d'Orient se reportait par hasard vers la capitale déshéritée. Ainsi l'un des fils de Constantin, Constance, fit à Rome l'aumône d'un obélisque destiné par son père à orner Constantinople. Du reste, l'aumône était magnifique : c'était le plus grand obélisque du monde, celui qui décore aujourd'hui la place Saint-Jean-de-Latran. Érigé par un des Touthmosis, dont il porte le nom, à l'époque de la plus grande perfection de l'art égyptien, comme le prouve le style des hiéroglyphes, il ornait depuis environ deux mille ans une ville d'Égypte, quand Constantin l'y envoya chercher et le fit apporter par le Nil et la mer à Alexandrie, d'où Constance ordonna qu'il fût transporté à Rome. Il remonta le Tibre, et on le plaça dans le Grand-Cirque, où déjà s'élevait l'obélisque thébain contemporain de Sésostris, et qui orne la place du Peuple. Ceci montre quelle importance on attachait aux jeux du cirque sous les empereurs chrétiens. Nous en verrons d'autres preuves.

Sur le piédestal de cet obélisque de Constance, on lisait une inscription aussi pleine d'emphase que l'inscription par laquelle Auguste avait dédié le sien au

soleil était simple. Après avoir soumis le monde entier à son empire, Constance a voulu, y était-il dit, que ses dons fussent égaux à son triomphe ; « mais le dieu, — ainsi est désigné un empereur chrétien, — était dans un grand souci : mouvoir cette masse, au Caucase pareille, semblait impossible. » Ce n'était pas cependant le premier obélisque apporté à Rome. « Le maître du monde, Constance, sachant que tout cède au courage, a ordonné que cette partie non petite d'une montagne avançât sur la terre et sur la mer, quoique l'on désespérât d'élever une telle masse dans les airs. Maintenant elle brille avec sa cime de métal doré, comme arrachée de nouveau au flanc de la montagne, et touche au ciel. » Plus haut il est dit que Constance a *arraché* cet obélisque de la roche par lui taillée; *cæsa Thebis de rupe revellit*. C'est un impudent mensonge, puisqu'on lit dans l'inscription hiéroglyphique le nom du pharaon Touthmosis, antérieur à Constance de vingt siècles; mais l'adulation n'y regarde pas de si près. On se fiait au mystère des hiéroglyphes, et on ne s'attendait pas qu'un Champollion viendrait le percer.

Constance visita Rome. Ammien Marcellin, qui accompagnait l'empereur, peint vivement l'admiration que tous deux ressentirent en présence du forum de Trajan, et comment Constance « fut frappé d'un profond étonnement en promenant son esprit sur ce vaste ensemble de merveilles qu'on ne saurait décrire, et

qu'il n'appartient plus au génie de l'homme de produire. » Il est curieux de voir Ammien Marcellin, un soldat du quatrième siècle, exprimer dans un latin assez barbare l'impression que lui faisaient le Panthéon, qu'il appelle une *région voûtée*, le temple de Vénus, le forum de la Paix, qui avait survécu au temple de la Paix, le théâtre de Pompée, le stade de Domitien. C'est, comme je crois l'avoir déjà remarqué, la première fois que s'exprime cette admiration pour l'effet monumental de Rome que l'on a depuis si souvent exprimée. Aucune exagération des touristes modernes sur le Colisée n'a surpassé celle d'Ammien Marcellin, disant que l'œil humain « a peine à en atteindre le sommet ; » mais c'est l'exagération d'un sentiment vrai, car lorsqu'on regarde d'en bas le haut mur de l'amphithéâtre, encore intact, on éprouve une étonnante sensation de grandeur. Ainsi se traduisaient déjà par l'emphase, il y a quatorze cents ans, les émotions que nous éprouvons encore aujourd'hui, malgré tant de progrès de la destruction depuis cette époque, en présence des antiquités romaines.

Rome, comme il arrive à toutes les villes, commençait à descendre des hauteurs qu'elle avait d'abord couvertes et à s'étendre à leur pied. Ammien Marcellin montre Constance parcourant les parties de la ville situées entre les sommets des sept collines, sur leurs pentes et dans la plaine. On peut croire que le champ de Mars, dans lequel, à la fin de la républi-

que, nul n'avait le droit de bâtir, était habité au temps d'Ammien Marcellin. Il semble peindre déjà la situation de la Rome actuelle répandue sur le penchant des sept monts et occupant la plaine qui avait été le champ de Mars.

Julien ne fit rien pour Rome; je m'étonne que sa tentative insensée de rétablir le paganisme ne l'ait pas conduit à replacer le centre de l'empire dans la ville où la fidélité au paganisme était surtout vivante. Je me l'explique cependant. Il se plaisait à embellir les cités de la Grèce; son inclination le portait plutôt de ce côté que vers Rome, car son paganisme était philosophique et non traditionnel : or, si la tradition du paganisme était à Rome, sa philosophie était en Grèce. Au milieu des guerres qui remplirent le vaillant règne de Julien, il trouva le temps de réparer les villes endommagées par les Barbares, notamment celles de la Gaule. Nous lui devons les thermes de Paris, qu'on regarde à peine, et qui à Rome attireraient l'attention des voyageurs. On sait combien il aimait sa chère petite Lutèce, comme s'il avait le pressentiment que de là sortirait un jour un adversaire du christianisme aussi passionné que lui. Du reste, Julien n'était pas plus un apostat que Voltaire; ni l'un ni l'autre n'avaient jamais cru à ce qu'ils attaquaient, et par ses vertus le premier, mieux que le second, méritait le nom de philosophe.

On a fait une chose sage et digne en plaçant au Ca-

pitole l'image d'un adversaire injuste, mais honorable du christianisme. Julien y figure parmi les empereurs et parmi les philosophes : le sculpteur n'a eu garde d'oublier cette barbe négligée, qu'il disait assez cyniquement *être habitée*. Il disait aussi, avec une prétention moins grossière à la rusticité stoïque, que cette barbe était propre à faire des cordes; celle de ses deux bustes fait juger que Julien ne se vantait pas trop en parlant ainsi.

Il est intéressant de comparer la physionomie de Julien avec celle de Constantin : elle est beaucoup plus intelligente, elle est même spirituelle; mais au lieu du regard fixe et profond de Constantin, Julien a un regard indécis et mal assuré; il semble chercher l'avenir un peu au hasard : c'est bien l'homme qui, en le cherchant, a rencontré le passé. Le buste de Julien est le dernier buste d'empereur dans la série du Capitole. Cette série est doublement instructive; on y lit l'histoire de la décadence politique de Rome écrite au front des empereurs; on y suit la marche descendante de l'art; elle est arrivée à son dernier terme dans le portrait de l'usurpateur Magnence. C'est un morceau de marbre dans lequel on a taillé une sorte de nez, pratiqué une fente qui ressemble à une bouche, et tracé des ovales qui peuvent passer pour des yeux; cette sculpture est tellement grossière, qu'elle pourrait être prise pour l'œuvre d'un sauvage ou d'un enfant. On faisait mieux sans doute, comme le

prouvent les bustes de Julien, infiniment supérieurs à cette tête difforme, dont les traits sont à peine dégrossis ; mais il suffit, pour caractériser l'art d'une époque, que la sculpture y fût capable d'une telle monstruosité.

L'empire d'Occident fut ressuscité par le partage opéré entre Honorius et son frère. Cependant celui des deux empereurs auquel échut l'Occident ne vint pas pour cela habiter Rome. Ce vieux foyer du paganisme ne pouvait attirer un empereur chrétien. La résidence impériale fut transportée à Ravenne, dans le nord de l'Italie, près des frontières de la Gaule, toujours menacée, quelquefois à Autun, à Trèves, aux confins de la Germanie. Il semble que l'empire se met en marche pour aller au-devant des Barbares : il veut les surveiller de plus près ; mais encore quelques années, et il aura passé dans leur camp, il sera de fait aux mains d'Odoacre et de Théodoric ; encore quelques siècles, et son nom sera l'héritage des descendants de ces Francs qu'on immole dans l'amphithéâtre de Trèves. Ces nouveaux centres de l'empire, Trèves, Milan, Ravenne, se couvrent de monuments ; on n'en construit plus guère à Rome.

Cependant ces empereurs, qui lui sont devenus comme étrangers, ne l'oublient pas entièrement. Un arc de triomphe s'éleva dans le champ de Mars, dédié à Gratien, Valentinien II et Théodose, et peut-être encore un, le dernier, à Honorius. Ce qui est plus sûr,

Honorius répara le mur d'Aurélien ; il est difficile de déterminer ce qu'a fait Honorius à travers les flatteries de Claudien. Claudien parle de murailles nouvelles, de tours soudainement élevées, et des sept monts entourés d'une enceinte continue. Ceux qui, comme Nibby, croient à un mur embrassant un espace de cinquante milles construit par Aurélien, puis détruit et remplacé par le mur moins étendu d'Honorius[1], voient dans les vers de Claudien la preuve qu'Honorius a réellement bâti le mur qui existe encore ; mais les flatteries de Claudien expriment seulement, je pense, ce fait, que le mur réparé par Honorius embrassait les sept collines. Une inscription en l'honneur d'Arcadius et d'Honorius ne parle que des murs restaurés, *restauratos urbis æternæ muros*. Je crois plus aux termes de l'inscription qu'aux vers d'un poëte courtisan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Honorius vint à Rome animer par sa présence les travaux qu'il avait fait entreprendre. Cette restauration des murs de Rome porte l'empreinte d'une grande

[1] Je ne partage point cette opinion, qui s'appuie sur un passage de Vopiscus, dans lequel il est dit que le mur d'Aurélien avait cinquante milles de circonférence, tandis que l'enceinte qui subsiste encore n'en a guère plus de treize. Ce chiffre est de toute invraisemblance, et je le crois inexact ou altéré ; mais je dois dire qu'un des arguments qu'on oppose à l'opinion de Nibby n'est pas sans réplique. Comment, dit-on, un mur en briques de cinquante mille élevé par Aurélien n'aurait-il point laissé de traces ? A cela on pourrait répondre : En Égypte, Thèbes avait une enceinte au moins aussi considérable ; cependant je ne sache pas qu'on ait trouvé une brique de l'enceinte de Thèbes.

précipitation, ce qui s'explique facilement, car les Goths approchaient, et, comme le dit énergiquement Claudien, qui, pour célébrer la magnificence de l'ouvrage, oublie un moment d'en flatter les auteurs, « la peur fut l'artisan de sa beauté. »

Profecitque opifex decori timor.

C'est la peur, en effet, qui a travaillé à la construction et à la réparation de ces murs, la peur, devenue, grâce à l'empire, l'inspiratrice du peuple romain !

Bien qu'absents de Rome, les empereurs ne voulaient pas la laisser s'écrouler et tomber tout à fait. Gratien rebâtit le pont Cestius, et lui donna son nom. Plusieurs préfets de Rome s'appliquèrent à la réparation des monuments; l'un d'eux, Prætextatus, avait entrepris de relever tous les temples; un autre, nommé Claudius, restaura plusieurs édifices, et parmi eux un portique près des thermes d'Agrippa. Les portiques étaient des lieux de promenade et de *flânerie* chers au peuple romain. Un troisième, Petronius Quadratianus, rendit aux thermes de Constantin leur antique splendeur, comme nous l'apprend une inscription, en ajoutant une grosse somme au peu d'argent que la municipalité pouvait lui accorder à cause de la difficulté des temps.

Les réparations elles-mêmes étaient une preuve de

décadence et un témoignage de barbarie. La plus remarquable en ce genre est celle du temple de Saturne, dont huit colonnes sont encore debout. La première origine de ce temple remonte au temps des rois. Le trésor de l'État était là, placé sous la protection du dieu, ce qui n'empêcha pas César, qui avait besoin d'argent et peu de scrupules, de violer le temple et de voler le trésor. Rien, bien entendu, n'est resté de l'édifice primitif. Ce qui subsiste offre un curieux pêle-mêle de parties datant d'époques très-diverses. Dans la frise est un morceau du meilleur temps : les chapiteaux, la corniche, le fronton, sont d'une époque de mauvais goût. Parmi les bases, les unes sont ioniques et les autres corinthiennes ; les colonnes, de dimensions différentes, proviennent vraisemblablement de différents édifices. Les tronçons dont plusieurs d'elles se composent ne paraissent pas toujours avoir appartenu originairement à la même colonne ; un fragment d'inscription apprend que le monument détruit par le feu a été reconstruit : on le verrait bien, même sans l'inscription. Évidemment, à une date qu'on ignore, mais qui ne saurait être bien ancienne, on a réparé ou plutôt refait grossièrement le temple de Saturne, en mêlant quelques débris de la construction antérieure à des matériaux pris là où on les trouvait. C'est déjà le procédé du moyen âge. Ce temple, ainsi recomposé sans art, n'en est pas moins ou plutôt il est par cela même un des restes de l'antiquité les plus

curieux et les plus *historiques;* le vieux temple qu'il a remplacé rappelait le souvenir de la Rome des rois et un souvenir encore plus ancien qui se rapporte aux temps héroïques de la Grèce, car on disait que les os d'Oreste avaient été transportés d'Aricie à Rome et déposés dans le temple de Saturne. Quelques-uns de ces débris grossièrement rapprochés ont peut-être vu César consommer ici l'attentat du Rubicon ; l'incohérent ensemble de ce temple transporte l'œil et l'imagination des splendeurs du siècle d'Auguste aux dernières misères de l'empire que cet acte d'audace devait fonder. On suit encore son histoire au moyen âge, où, dans le nom de *ceccha* (pour *zecca*, monnaie), qu'il reçut alors, se trahit une vague tradition de l'*ærarium*, du trésor public. L'époque de sa ruine définitive conduit jusqu'à la renaissance, la renaissance, qui, en dépit de son nom, fut la mort de tant d'antiquités. Le Pogge assista presque à cette destruction du temple de Saturne. En 1425, il l'avait vu encore presque intact et conservant ses revêtements de marbre ; à un second voyage, il le trouva démoli : les huit colonnes de la façade restaient seules comme elles restent encore aujourd'hui. Tel est le chemin qu'à Rome un monument fait faire à la pensée à travers les siècles.

Rome avait un grand aspect monumental au commencement du cinquième siècle. « Contemple, dit Claudien à Stilicon, les sept monts qui insultent aux

rayons du soleil par l'éclat de l'or, les arcs chargés de dépouilles, les temples au niveau des nuages ; » puis à Honorius, qui était venu habiter la résidence impériale du Palatin : « Le palais domine de sa cime les Rostres[1], qui sont à ses pieds. Que de temples il voit autour de lui ! La demeure de Jupiter montre les géants suspendus au-dessus de la roche Tarpéienne. » Le poëte indique ici le fronton du temple de Jupiter, où étaient représentés les géants foudroyés, « et les portes ciselées, et les statues qui semblent voler à traver les nuées, et les colonnes d'airain que décorent de nombreuses proues de vaisseaux ; l'œil est ébloui par l'éclat des montagnes et s'étonne de voir l'or étinceler partout. » Cet éclat matériel que Rome conservait sous Honorius fait comprendre comment on peut rencontrer encore dans cet âge de décadence un poëte aussi latin et au milieu de sa pompe aussi élégant que Claudien. Claudien représente dans la poésie cette dernière magnificence de Rome. J'y trouve un écho de la grandeur romaine, dont en le lisant on croit entendre un sonore et suprême retentissement, comme dans la Rome que peignent ses vers apparaît un suprême reflet de cette grandeur.

[1] Dans un bas-relief de l'arc de Constantin, on voit la vraie forme de la tribune aux harangues, et l'empereur assis sur ce trône de l'antique liberté romaine. Au temps de Claudien, c'était un consul, c'est-à-dire un serviteur de l'empereur, qui venait y prendre place. Entouré de ses licteurs, il y rendait la justice. La tribune était devenue un tribunal servile.

Mais en même temps Claudien nous fait comprendre le contraste qui existait entre le luxe des monuments et la misérable condition de l'empire. La confiance que le poëte affecte de montrer dans les destinées de Rome n'empêche pas qu'on ne sente chez lui un pressentiment de sa chute et un effroi de sa ruine. Dans un poëme où il dit que l'empire ressuscite, *imperio sua forma redit*, que Rome est aussi grande que le ciel et qu'elle ne peut périr, il la représente comme « une vieille femme dont la voix est faible, le regard abattu, dont la maigreur ronge les bras, qui soutient à peine sur ses épaules malades son bouclier souillé de poussière, dont le casque qui ne tient plus laisse voir la chevelure blanchie, et qui traîne une pique rouillée. » Cette peinture est plus vraie que l'autre. La première a été inspirée à Claudien par l'apparence extérieure que Rome lui présentait encore; la seconde, par un sentiment vrai de son affaiblissement politique, résultat de son épuisement moral. Claudien est bien le poëte de ce temps, où le néant se cache sous la splendeur. On conçoit qu'en présence de cette splendeur, après une victoire, la dernière, remportée sur Alaric, il rêve la résurrection de Rome et de l'empire. Dans cette illusion d'une renaissance impossible, il va jusqu'à croire que les suffrages qui, pour la sixième fois, ont nommé l'empereur consul sont des suffrages sérieux, que les votes du champ de Mars ne sont pas une fiction ridicule. Il célèbre avec enthousiasme « le Ti-

bre s'applaudissant de revoir dans Honorius et Numa et Brutus, le Palatin saluant le consul impérial, et des licteurs royaux entourant le Forum de leurs faisceaux dorés. » Singulier mélange d'ivresse monarchique et de réminiscences républicaines! Ailleurs il évoque les Fabricius et les Scipions, il invite Caton lui-même à sortir de son tombeau, et propose Brutus à l'admiration d'Honorius. Le plus courtisan des poëtes a parfois des accès de républicanisme farouche; il s'écrie que « le peuple romain, après que le fier César se fut emparé des droits de tous, est tombé dans le sein d'une paix servile. » Mais tout cela est creux; le patriotisme romain au temps de Claudien est moins solide que les temples, et quand il n'y a pas encore de ruines, il est déjà une ruine.

Claudien n'est point le seul qui nous atteste combien Rome était intacte vers le commencement du cinquième siècle. Thémiste écrivait : « Rome est quelque chose d'immense que le discours ne saurait égaler, c'est un océan de beauté. » En 420, un poëte gallo-romain, Rutilius Numatianus, pouvait encore dire : « Grâce à l'or qui couvre les temples, le ciel de Rome surpasse en éclat tout autre ciel. Rome se fait à elle-même son jour, un jour plus pur. »

Un peu plus tard, un autre Gallo-Romain, Sidoine Apollinaire, avait le plaisir de voir sa statue dans la basilique Trajane, où l'on plaçait encore les portraits des littérateurs célèbres, comme au temps de Claudien.

Le même honneur fut accordé à un certain Mérobaude, dont Niebuhr a retrouvé des vers animés de sentiments vraiment romains, et, en dépit de son nom germanique, très-hostiles aux Barbares. Le monument destiné à honorer les derniers continuateurs de la littérature latine subsistait donc toujours, consacré au même emploi, et plus tard encore Fortunat, cet Italien devenu, à la cour des rois francs, poëte ordinaire de Childéric et de Frédégonde, dit positivement qu'on récitait des vers dans le forum de Trajan, c'est-à-dire dans la basilique ou dans la bibliothèque Trajane qui en dépendait :

Audit Trajano Roma verenda foro.

Le même Sidoine Apollinaire nous apprend que les thermes d'Agrippa, de Néron, de Dioclétien, subsistaient de son temps. La voie Appienne avec ses tombeaux fit l'admiration de Procope au sixième siècle.

Rome avait ainsi conservé ses monuments, mais elle n'avait conservé que cela d'elle-même. Tandis que les poëtes déclamaient encore leurs vers en public, que les riches formaient des galeries de statues qu'ils s'amusaient à faire dorer, se livraient aux plaisirs de la table, galopaient sur de nobles coursiers à travers la ville presque abandonnée, ou mettaient leur vanité à avoir des voitures très-élevées, les pauvres s'agitaient dans leur misère, et cherchaient à s'en distraire par de fréquentes séditions. Déjà sous Jovien, Symma-

que, préfet de la ville, et qui avait fait construire un pont, vit son palais détruit dans une émeute. La cause de ces troubles était souvent le manque de pain. Les empereurs n'étaient plus là pour nourrir une plèbe indigente; l'Égypte faisait partie de l'empire d'Orient, et ses blés étaient réservés pour alimenter la nouvelle capitale. Ainsi les empereurs, après avoir déserté Rome, l'affamaient.

Malgré cette apparence monumentale toujours la même, l'aspect de Rome dut changer insensiblement, la vie diminuer, les richesses émigrer vers Constantinople, les grandes familles déchoir, et, comme le dit Gibbon avec une imagination de style qui ne lui est pas ordinaire, « les faibles restes du peuple romain se perdaient dans l'espace immense des thermes et des portiques. Les vastes bibliothèques et les basiliques devenaient inutiles à une génération indolente qui s'occupait rarement d'études ou d'affaires. Les temples qui avaient échappé au zèle destructeur des chrétiens n'étaient habités ni par les dieux ni par les hommes. » La magnificence romaine, qui ne se produisait plus par des monuments publics, se réfugiait dans la vie privée. Le luxe des demeures opulentes est attesté par les débris de celle qu'on vient de découvrir chez les dominicains de Sainte-Sabine, et dans laquelle un archéologue de premier ordre, M. de Rossi, a reconnu l'habitation des Cæcina, famille illustre dans les derniers siècles de Rome.

On ne construit point d'édifices utiles, mais on agrandit le *Circus Maximus*, toujours plus digne de son nom, et qui finit par contenir près de quatre cent mille spectateurs. Et cependant la population a diminué, mais l'ardeur de cette population oisive et misérable pour le cirque semble aller s'accroissant; *populique voluptas circus*, dit Claudien. Ammien Marcellin dit aussi : « Le cirque est pour eux un temple, une demeure, un lieu de réunion, une chambre à coucher ; » et ailleurs : « Le plus grand de leurs plaisirs est, depuis le point du jour jusqu'au soir, exposés au soleil et à la pluie, d'examiner minutieusement les qualités et les défauts des chevaux et des cochers. » Le cirque n'était point dédaigné par les empereurs ou les princes chrétiens. Claudien parle des applaudissements qui faisaient retentir la vallée Murcia, située entre le Palatin et l'Aventin, et que le Grand-Cirque remplissait tout entière, quand on y voyait paraître Honorius ou son beau-père Stilicon.

La passion de l'amphithéâtre non plus n'avait pas changé. Les préfets de Rome, qui avaient à ménager une multitude turbulente, prenaient soin d'entretenir et de réparer le Colisée. Une inscription qu'on y voit encore atteste qu'un certain Lampadius a mis à neuf l'arène de l'amphithéâtre, le *podium* et les gradins. Dans une autre, il est dit qu'un préfet de la ville, consul ordinaire, a restauré à ses frais l'arène et le podium, qu'un affreux tremblement de terre avait ren-

versé. Au lieu d'*abominandi*, on lit *abontinandi*. Un barbarisme dans une inscription officielle, c'est un signe de la barbarie des temps. Il paraît que ce consul n'était pas difficile sur le latin.

On voit par un passage de Claudien que les combats des hommes contre les bêtes féroces étaient en vogue sous le pieux empereur Honorius. L'amphithéâtre était abondamment pourvu d'animaux qu'on apportait dans de grandes cages de bois, les uns sur le Tibre dans des barques, les autres par terre dans des chariots. Au cinquième siècle, l'amphithéâtre militaire servait aussi à des jeux de cette sorte; il fallait amuser les soldats comme le peuple.

Les combats des hommes entre eux durèrent moins longtemps que ceux où figuraient des animaux : ils étaient encore plus contraires à l'esprit du christianisme. Constantin avait publié une loi contre les gladiateurs, et Théodose avait interdit les spectacles sanguinaires. Cependant le poëte chrétien Prudence, sous Honorius, pouvait encore demander que « les supplices cessassent d'être un plaisir public, que l'arène se contentât des bêtes féroces et ne vît plus du moins les homicides faire un jeu des armes sanglantes. » La gloire d'avoir mis fin aux combats de gladiateurs appartient à l'héroïque saint Télémaque, qui s'élança dans l'arène, eut le courage d'élever la voix contre eux, et fut massacré. C'est un des plus nobles souvenirs de la Rome chrétienne, et cependant on n'y a pas élevé une

église, on n'y a pas, que je sache, consacré une chapelle à ce martyr de l'humanité.

Durant cette époque stérile, sauf les églises dont il sera parlé ailleurs, il ne s'est élevé presque aucun monument à Rome; mais il s'est formé une montagne, une colline au moins : c'est la *montagne des Pots-Cassés*, *Monte-Testaccio*. Le *Monte-Testaccio*, comme son nom l'indique, est uniquement composé de vases brisés. On ne trouve pas autre chose à sa surface ; les caves creusées à sa base et des tranchées pratiquées à travers sa masse pendant le dernier siége ont permis de s'assurer qu'il en était de même dans toute sa profondeur et dans toutes ses parties. Le *Monte-Testaccio* est pour moi des nombreux problèmes qu'offrent les antiquités romaines le plus difficile à résoudre. On ne peut s'arrêter à discuter sérieusement la tradition d'après laquelle il aurait été formé avec les débris des vases contenant les tributs qu'apportaient à Rome les peuples soumis par elle. C'est là évidemment une légende du moyen âge née du souvenir de la grandeur romaine et imaginée pour exprimer la haute idée qu'on s'en faisait, comme on avait imaginé ces statues de provinces placées au Capitole, et dont chacune portait au cou une cloche qui sonnait tout à coup d'elle-même, quand une province se soulevait, comme on a prétendu que le lit du Tibre était pavé en airain par les tributs apportés aux empereurs romains. Il faut donc chercher une autre explication.

La seule considération qui aide à comprendre la prodigieuse accumulation des singuliers matériaux du Monte-Testaccio, c'est que les vases de terre servaient chez les anciens à une foule d'usages, qu'on y mettait le blé et divers liquides, non-seulement l'huile, mais encore le vin. En effet, ce que les Romains appelaient *dolium*, mot que nous traduisons par *tonneau*, était un grand vaisseau de terre. Un bas-relief de la villa Albani représente Alexandre et Diogène dans son tonneau. Le tonneau de Diogène est un vase de cette nature. On comprend que, les vases de terre ayant des emplois si divers, le nombre en devait être fort considérable. M. Canina a fait remarquer que près du Monte-Testaccio étaient divers dépôts de grains, *horrea;* mais cela encore ne rend pas compte de l'entassement de tant de vases, tous cassés sur un seul point, et surtout l'amoncellement de ces débris jusqu'à une si grande hauteur. Qu'on suppose toutes les fabriques de vases établies en ce lieu, car ailleurs on n'a rien trouvé de semblable, ou bien une mesure de police, dont il n'est pas question dans les lois romaines, qui eût forcé les habitants de Rome à venir déposer au même endroit leurs vases brisés, mesure étrange, vu la grandeur de Rome, qu'on suppose l'une de ces deux choses, soit; mais comment se persuader qu'on a continué à faire un semblable dépôt, quand ce dépôt avait atteint une telle élévation qu'il eût été extrêmement pénible de porter des vases brisés au som-

met de ce monticule, d'où l'on a une des plus belles vues de Rome? La même objection s'oppose à l'hypothèse des fabriques de vases réunies en un même lieu, et qui auraient donné naissance au Monte-Testaccio. Et de plus comment ces fabriques auraient-elles produit une aussi grande quantité de pots cassés, car ils le sont tous? Cette hypothèse est encore moins vraisemblable que l'autre; je déclare ne point pouvoir en inventer une troisième, et je termine cette petite dissertation sur les causes qui ont pu former le Monte-Testaccio par ces mots, qu'on ferait bien de prononcer plus souvent, quand il s'agit d'antiquités et de beaucoup d'autres choses : Je ne sais pas.

Les antiquaires qui, il y a quarante ans, trouvaient tant de suppositions ingénieuses pour rendre compte de la présence d'une colonne isolée au milieu du Forum, colonne que lord Byron, plus sensé qu'eux tous, appelait *la colonne sans nom*, eussent bien fait d'imiter cette réserve, qui n'eût pas contenté peut-être leur amour-propre, mais qui l'eût sauvegardé. On se disputait sur les explications que chacun donnait de la mystérieuse colonne, quand une femme dont se souviennent avec respect tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, la duchesse de Devonshire, qui montra toujours pour les arts un intérêt éclairé, fit faire des fouilles autour de la colonne sans nom. Bientôt le nom de la colonne fut trouvé; mais celui-là, personne ne l'avait soupçonné. On reconnut que ce

n'était le débris d'aucun des monuments du Forum, parmi lesquels on avait cherché son origine, mais une colonne dédiée, dans les premières années du septième siècle, par un obscur préfet de Rome, nommé Smaragdus, au détestable usurpateur Phocas. Cette découverte n'en faisait pas un monument bien intéressant; mais nul doute n'était possible, car le fait était attesté par une inscription que porte le piédestal de la colonne. Ce qui excuse et put consoler les antiquaires mystifiés par une pareille déconvenue, c'est que cette colonne n'est point du temps de l'empereur Phocas, mais évidemment beaucoup plus ancienne, de sorte que l'inscription n'apprend rien sur sa destination primitive et sur le monument dont elle a fait partie avant d'être érigée en l'honneur de Phocas. Dans ces derniers temps, en la comparant avec trois colonnes voisines qui appartiennent au temple de Vespasien, on a cru reconnaître qu'elle leur ressemblait et très-probablement découvert sa véritable origine.

Ce monument et l'inscription qui l'accompagne sont précieux pour l'histoire, car ils montrent le dernier terme de l'avilissement où Rome devait tomber. Smaragdus est le premier magistrat de Rome, — mais ce magistrat est un préfet, l'élu du pouvoir impérial et non de ses concitoyens; — il commande, non, il est vrai, à la capitale du monde, mais au chef-lieu du duché de Rome. — Ce préfet, qui n'est connu de l'histoire que par ses lâches ménagements envers les Bar-

bares, imagine de voler une colonne à un beau temple, au temple d'un empereur de quelque mérite, pour la dédier à un exécrable tyran monté sur le trône par des assassinats, au meurtrier de l'empereur Maurice, à l'ignoble Phocas, que tout le monde connaît, grâce à Corneille, qui l'a encore trop ménagé. Et le plat drôle ose appeler très-clément celui qui fit égorger sous les yeux de Maurice ses quatre fils avant de l'égorger lui-même. Il décerne le titre de triomphateur à Phocas, qui laissa conquérir par Chosroès une bonne part de l'empire. Il ose écrire : « Pour les innombrables bienfaits de sa piété, pour le repos procuré à l'Italie et la liberté. » Ainsi l'histoire monumentale de la Rome de l'empire finit honteusement par un hommage ridicule de la bassesse à la violence.

Puisqu'on en est venu là, puisque Rome a perdu, avec la liberté, toute vertu, tout courage, toute grandeur, tout ce qui pouvait faire désirer qu'elle ne disparût pas du monde, puisqu'elle n'est plus qu'une grande honte étalée aux regards des hommes, il vaut mieux qu'elle tombe sous un coup terrible que de traîner ainsi. En présence de la désorganisation que le pouvoir absolu a fait peu à peu pénétrer au cœur de la société romaine, ne voyant aucun secours, n'attendant aucun remède, je laisse échapper ce cri désespéré : Eh bien, viennent les Barbares !

Ils sont venus, ils ont paru sous les murs de Rome. Rome avait vu autrefois un danger pareil. Annibal

avait menacé ses portes, les Gaulois avaient occupé le Forum et incendié la ville; mais alors Rome était libre, elle possédait les vertus que donne ou plutôt qui donnent la liberté. Aussi Annibal avait été repoussé, le Capitole avait résisté aux Gaulois. Aujourd'hui, abandonnée par les maîtres auxquels elle s'était abandonnée, livrée par ceux auxquels elle s'était livrée, Rome ne pouvait plus se défendre. L'esclavage avait usé sa force. A la longue, les fers gênent pour combattre, et on ne saurait plaindre un peuple qui expie le crime de la servitude par l'opprobre de la défaite.

Il ne s'agit plus pour Rome de conquérir le monde; elle en est à défendre en vain le Capitole, et par là nous nous retrouvons, comme aux jours de ses premiers développements, sur le théâtre de son histoire. Cette histoire, que nous avons vue commencer dans les fanges du Vélabre et sur l'esplanade du Palatin, est ramenée par la destinée vengeresse des extrémités du monde au point où elle a commencé. Le berceau de Rome serait son sépulcre, si Rome pouvait mourir.

Les Barbares qui attaquaient Rome au début du cinquième siècle avaient eu des prédécesseurs. Les Teutons et les Cimbres, au moins en partie d'origine tudesque, furent un premier flot de l'invasion germanique. César semble avoir pressenti le danger qui menaçait Rome encore de si loin; il repoussa au delà du Rhin les Germains d'Arioviste, et son plan était, sitôt qu'il serait roi, d'aller chercher à travers l'Asie

les plus lointaines extrémités de l'Europe septentrionale, et d'en soumettre, comme il avait fait pour la Gaule, les nombreuses nations, qui, bientôt atteintes aussi par la civilisation romaine, auraient de même cessé d'être un danger pour elle. Si César eût exécuté ce dessein, il eût peut-être supprimé les Barbares; mais il n'eut pas le temps de l'accomplir. Il ne lui fut pas donné de racheter par ce grand service rendu à la civilisation son crime envers la liberté. L'empire, qui n'eut des césars que le nom, n'osa point tenter cette immense entreprise; mais, dès son origine, il commença contre les Barbares une lutte dans laquelle il devait être défait pour le châtiment mérité des Romains.

Germanicus répara le désastre qu'avaient subi les armées romaines sous Auguste, Tibère fit vingt ans la guerre en Germanie, Caligula eut la prétention de vaincre les Germains sans les avoir rencontrés, Claude fit contre eux une expédition peu importante; dans les troubles qui suivirent, on les oublia. Les Flaviens tournèrent surtout leurs armes vers l'Orient; mais le premier grand et bon empereur que Rome ait connu, Trajan, employa presque toute la durée de son règne à subjuguer les populations du Danube : sa colonne raconte ses victoires. Marc-Aurèle marcha sur ses traces. Septime Sévère mérita les noms de Germanique et de Dacique, qu'on lit sur son arc de triomphe. Tous les empereurs qui ont quelque intelligence et

quelque vigueur combattent sur le Rhin ou sur le Danube. Le second Claude s'appelle le Gothique. Aurélien, qui triompha de Zénobie, triompha aussi des Francs ; mais la valeur de ces princes, remarquables par leurs talents militaires et l'emploi constant qu'ils en firent contre les Barbares, n'empêchait pas ceux-ci d'avancer sur Rome. Gallien leur ouvrit l'empire; le mur élevé par Aurélien et réparé par Honorius ne put les arrêter. Constantin avait déserté le poste qu'il aurait dû défendre. En vain ses successeurs d'Occident, comme pour réparer sa faute, reportèrent le siége de la puissance aux avant-postes de l'empire. Il était trop tard, et un jour le Goth Alaric parut à la porte *Salara*, tout près de la porte Colline, qu'avait menacée Annibal et par laquelle étaient entrés les Gaulois. Cette fois Rome devait succomber; elle n'avait plus le sénat qui faisait mettre en vente le terrain sur lequel Annibal était campé et les citoyens qui l'achetaient. Elle n'avait plus ces patriciens qui, assis sur leurs chaises curules, attendaient froidement le fer du Barbare. La porte qu'Annibal n'avait pu franchir fut forcée par Alaric. Les Goths entrèrent dans la ville comme les Gaulois, mais ils ne trouvèrent plus, pour les arrêter, le rocher immobile du Capitole : le Capitole, arraché de sa base séculaire, avait changé de place; Rome n'était plus dans Rome, elle était à Constantinople. Les Goths y pénétrèrent comme dans une tente abandonnée et la pillèrent. Honorius,

aveuglé par une confiance puérile, avait cru le danger passé pour jamais. Les Goths s'étant retirés une première fois, il s'était hâté de triompher. Claudien avait célébré ce triomphe, et une inscription qui existe déclarait la nation des Goths à jamais domptée, *Getarum gentem in omne ævum domitam.* Alaric n'avait pas de poëte de cour pour chanter ses triomphes, il ne mettait pas dans des inscriptions mensongères des victoires anticipées; mais il marcha sur Rome et la prit.

En présence de ce mémorable événement, on éprouve quelque chose de la stupeur qui alors frappa le monde. On se sent partagé, comme il le fut à ce moment, entre la compassion qu'inspire un si grand désastre et je ne sais quel sentiment d'équité satisfaite, en voyant cette revanche du genre humain contre le peuple qui l'avait asservi et s'était déshonoré par son propre asservissement. Sans doute il est triste de voir les Huns dans les prés de Cincinnatus, mais on s'en console en pensant que depuis ils avaient été les prés de Néron. Pour moi, quand je suis près de la porte Salara les pas d'Alaric, je me surprends à vouloir arrêter le Barbare avant qu'il franchisse le seuil de la ville qui avait vu de si grandes choses et produit de si grands hommes; mais je me rappelle ce que cette ville dégénérée avait permis de tyrannie et toléré de bassesse. Alors je courbe la tête et, me rangeant de côté, je dis : Laissons passer la justice de Dieu.

Alaric entra par la porte Salara ; Totila par la porte Asinaria, dont on voit encore les deux tours, et une autre fois par la porte Ostiensis, aujourd'hui porte Saint-Paul ; par la même porte, Genséric, que la mer apportait, et qui, en s'embarquant, avait dit à son pilote : « Conduis-moi vers le rivage que menace la colère divine. »

Il y eut pourtant un beau moment dans la défense de Rome contre les Barbares, dans ce dernier et désespéré combat du vieux lion mourant, quand Bélisaire vint prendre en main cette défense. Comme un homme courageux attaqué dans sa maison se barricade avec tout ce qui lui tombe sous la main, Bélisaire répara précipitamment les murs entamés dans une première invasion des Goths ; il boucha les ouvertures faites par l'ennemi avec de grosses pierres entassée sans ordre et sans ciment. On croit avoir le spectacl de cette vaillante résistance quand on observe certaines parties de muraille rétablies et pour ainsi dire raccommodées avec des débris empruntés pour la plupart aux vieux murs étrusques de Servius Tullius. L'énergie de la défense est visible dans le désordre et le pêle-mêle de ces fortifications improvisées. En voyant ces remparts de Rome naissante servir à protéger Rome décrépite, on embrasse d'un coup d'œil toute la destinée du peuple romain, on tient pour ainsi dire son histoire par les deux bouts.

Le souvenir de Bélisaire s'attache aussi à la porte

Pinciana, aujourd'hui close, qui est de son temps et qui porta son nom. En suivant à l'extérieur les murs de Rome, on est surpris de rencontrer cette porte d'une architecture imposante et simple. Elle rappelle une trait héroïque de Bélisaire. Attaqué par les Goths, il voulut rentrer dans Rome par cette porte; les Romains la fermèrent lâchement : lui alors se retourna et battit les Goths.

C'est le dernier monument où soit empreint le caractère romain, comme Bélisaire fut le dernier des Romains. Après lui, la barbarie a vaincu. On le sent bien en voyant à côté de la porte de Bélisaire, qui est du sixième siècle, la construction informe des murailles du huitième, grossier mélange de briques et de petites pierres agglomérées irrégulièrement, œuvre de complète décadence. Évidemment, au huitième siècle, toute trace de la civilisation romaine a disparu; mais au sixième, l'architecture romaine n'était pas morte : elle semble dans la porte Pinciana faire un effort pour la barbarie, alors que Rome elle-même lutte encore contre elle, un moment ranimée par le général de Justinien. La croix grecque tracée sur cette porte rappelle en effet que les défenseurs de la métropole occidentale lui étaient envoyés par l'empereur d'Orient.

A côté de la même porte, on lit sur une pierre les paroles célèbres : « Donnez une obole à Bélisaire; » mais cette inscription est moderne, comme la légende

à laquelle elle fait allusion, et qu'on ne trouve dans nul historien contemporain de Bélisaire. Bélisaire ne demanda jamais l'aumône, et si le *cicerone* montre encore aux voyageurs l'endroit où, vieux et aveugle, il implorait une obole de la charité des passants, c'est que près de ce lieu il avait, sur la colline du Pincio, son palais, situé entre les jardins de Lucullus et les jardins de Salluste, et digne probablement de ce double voisinage par sa magnificence. Ce qui est vrai, c'est que le vainqueur des Goths et des Vandales fut disgracié par Justinien, grâce aux intrigues de Théodora. La légende, comme presque toujours, a exprimé par une fable une vérité, l'ingratitude si fréquente des souverains envers ceux qui leur ont rendu les plus grands services.

Bélisaire était un de ces hommes du sixième siècle en qui vivait un reste de l'ancien esprit romain, comme fut Boëce, plus platonicien encore que chrétien, et qui, accusé d'avoir conspiré contre Théodoric pour rétablir la république romaine, écrivait dans sa prison ces belles paroles : « Plût à Dieu qu'elle pût être rétablie ! »

Le *Muro-Torto* offre aussi un souvenir curieux de cette époque. On nomme ainsi un pan de muraille qui, avant de faire partie du rempart d'Honorius, avait servi à soutenir la terrasse du jardin des Domitius, où fut la sépulture de Néron, et qui, du temps de Bélisaire, était déjà incliné comme il l'est aujourd'hui.

Procope raconte que Bélisaire voulait le rebâtir, mais que les Romains l'en empêchèrent, affirmant que ce point n'était pas exposé, parce que saint Pierre avait promis de le défendre. Procope ajoute : « Personne n'a osé réparer ce mur, et il reste encore dans le même état. » Nous pouvons en dire autant que Procope, et le mur, détaché de la colline à laquelle il s'appuyait, reste encore incliné et semble près de tomber. Ce détail du siége de Rome est confirmé par l'aspect singulier du *Muro-Torto*, qui *semble toujours près de tomber*, et subsiste dans le *même état* depuis quatorze siècles, comme s'il était soutenu miraculeusement par la main de saint Pierre. On ne saurait guère trouver pour l'autorité temporelle des papes, au moment où j'écris, un meilleur symbole.

Après Bélisaire, l'eunuque Narsès se montra le seul homme de l'empire. Il défendit contre Vitigès le mausolée d'Adrien, qui déjà était devenu ce qu'il a toujours été et ce qu'il est encore aujourd'hui, la citadelle de Rome. Ce fut pour repousser l'assaut de Vitigès que les troupes grecques lancèrent sur les assaillants les statues qui décoraient le magnifique monument sépulcral d'Adrien. Parmi ces statues était un chef-d'œuvre de l'art antique, le faune Barberini, qui orne aujourd'hui la très-remarquable glyptothèque de Munich. Cette fois ce n'étaient pas les Goths, mais les Grecs qui étaient les barbares, comme avant ce

temps ce n'était pas Alaric qui avait fait fondre des statues de bronze qui existaient encore dans les temples fermés par Théodose, mais les Romains, pour payer à Alaric la rançon de leur vie.

Les Barbares ont été calomniés. Les ravages dont ils furent les auteurs ont été fort exagérés; on leur attribue généralement la destruction des statues et des monuments. Les Barbares ne s'amusaient guère à briser des statues ou à les fondre. Si la Vénus du Capitole, qui a été trouvée enfouie dans un mur, a été cachée là par crainte de la destruction, c'est qu'on a voulu la protéger contre le zèle des chrétiens plutôt que la sauver de la fureur des Barbares[1]. Les statues qui n'étaient pas enterrées ou que l'on déterrait par hasard étaient sans doute exposées à être défigurées par ce goût brutal de détruire qui est celui des hommes grossiers de tous les temps, et parmi ceux-ci je place au premier rang les touristes qui mutilent une statue pour le sot plaisir d'emporter un doigt ou une oreille : vol stupide dont Rome voit chaque jour, en pleine civilisation, quelque ignoble exemple. A cette rage de destruction sans but un motif superstitieux a pu se joindre. Rien ne manque plus souvent aux statues antiques que le nez; sans doute cette par-

[1] Une barbarie d'un autre genre a fait depuis quelques années traiter cette belle statue comme une image obscène et inspiré l'idée honteuse de la placer au Capitole dans un cabinet réservé avec le groupe si pur de l'Amour et de Psyché enfants, au lieu de la montrer à tous dans sa chaste et majestueuse nudité.

tie du visage est fort exposée, mais souvent le nez semble avoir été cassé et comme arraché à dessein. Je ne pouvais m'empêcher de m'étonner de cette rareté des nez antiques, quand un jour je crus avoir trouvé le mot de l'énigme. M. Dubois me racontait l'histoire de la Minerve d'Olympie, que l'on peut voir au Louvre : elle fut trouvée le soir presque intacte; grande joie parmi les membres de l'expédition scientifique de Morée. Le lendemain, on se hâte d'aller la considérer au grand jour; mais, ô douleur! Minerve avait le nez cassé. Les paysans grecs sont convaincus que les statues qu'on tire de terre ont *le mauvais œil* et portent infailliblement malheur à ceux qui les ont trouvées, que le seul moyen de se mettre à l'abri de ce danger est de les mutiler. La croyance au mauvais œil est, comme on sait, commune aux Grecs et aux Romains depuis Théocrite et Virgile jusqu'à nos jours. Ce peut donc être une cause de plus de la mutilation des statues antiques, et qui n'a rien à faire avec les Barbares. Sous Alexandre VII, un paysan ayant découvert des figures en mosaïque dans un lieu souterrain, un certain prêtre lui déclara que ces figures étaient des démons, et lui persuada de les briser. Le pape le sut et envoya le paysan aux galères. Alexandre VII aurait dû être plus indulgent, car une mosaïque brisée était un acte de barbarie moins révoltant que la démolition de l'arc de Marc-Aurèle.

Quant aux monuments, les Barbares n'avaient ni

l'envie, ni le temps, ni les moyens de les renverser. Pourquoi les auraient-ils renversés? Le mot de barbare, qui dans l'origine voulait dire seulement que les peuples auxquels on le donnait n'étaient pas Romains, ce mot, qui par cela même était pris en mauvaise part, a fait illusion à la postérité. On se représente parfois les Barbares comme des légions de diables qui se ruaient sur la civilisation avec une haine furibonde; il n'en est rien. Les Barbares n'étaient animés d'aucune antipathie violente contre la société romaine; la plupart étaient depuis assez longtemps en contact avec elle. Souvent ils avaient servi dans les armées de l'empire, et ressemblaient plus à des bandes de routiers qu'à des hordes de sauvages. Ils cherchaient un pays pour s'établir et le cultiver ou le faire cultiver. De plus, excepté les Huns, presque tous étaient chrétiens; le plus grand nombre, il est vrai, avaient embrassé l'arianisme; ils avaient cela de commun avec plusieurs empereurs. Les Goths de l'arien Alaric respectèrent beaucoup plus les églises de Rome que ne le firent depuis les soldats du très-catholique empereur Charles-Quint.

On a fait fort injustement de *Goth* et de *Vandale* le synonyme de ravageur de monuments. Les Goths, les plus civilisés et les plus *civilisables* des peuples qui fondirent sur l'empire romain, ont donné, je ne sais pourquoi, leur nom à la barbarie. L'architecture ogivale, qu'ils n'ont point inventée, a été appelée go-

thique dans un temps où elle était méprisée uniquement parce qu'on la considérait comme une architecture barbare. A la renaissance, ce préjugé injurieux contre les Goths était si fortement enraciné, qu'un architecte de ce temps, Flaminio Vacca, semble croire à leur existence et leur attribue la destruction des monuments, destruction qu'il voyait s'accomplir sous ses yeux par d'autres mains.

Les Vandales ne se montrèrent pas non plus si sauvages qu'on les a dépeints : c'était l'opinion de Louis XVI, qui, comme on sait, s'occupait beaucoup de géographie et d'histoire. Et qu'il me soit permis à cette occasion de relater un fait qui prouve, chez ce malheureux prince, le plus étrange sang-froid. Au 10 août, Louis XVI, qui s'était réfugié avec sa famille dans le sein de l'assemblée nationale, regardait impassible défiler les bandes de furieux qui venaient faire retentir la salle des séances de leurs imprécations contre le tyran. L'un de ces misérables l'ayant appelé Vandale, le roi, placé dans la loge du logographe, près du siége du président, dit à M. Lémontey, qui occupait momentanément le fauteuil de la présidence, et de qui je tiens cette singulière anecdote : « On se trompe sur les Vandales, ils n'étaient pas si barbares qu'on le croit. » Je pense que Louis XVI avait raison, et quand de nos jours on a appelé vandalisme ce que font les gouvernements et les particuliers qui renversent les monuments historiques ou

les mutilent pour les rajeunir, je pense qu'on a fait tort aux Vandales.

Les Goths et les Vandales n'eurent pas le loisir de beaucoup ravager; si l'on excepte Totila, ils ne firent guère que passer à Rome. Alaric n'y resta que six jours, selon un chroniqueur, et seulement trois d'après un autre ; il détruisit si peu, qu'Orose, favorable, il est vrai, aux Barbares, a pu dire : « Bien que la mémoire de ce fait soit récente..., on penserait que rien n'est arrivé ; *nihil factum.* » Cependant nous savons qu'Alaric saccagea les jardins de Salluste et endommagea le Colisée, mais il n'incendia que quelques bâtiments, dit Orose ; *facto aliquantarum ædium incendio.* Genseric pilla Rome pendant quatorze jours : le pape avait toutefois obtenu de lui qu'il s'abstiendrait de l'incendie; or c'est l'incendie qui pouvait surtout être funeste aux monuments. Le pillage devait se porter sur l'argent, les bijoux, les vases précieux ; mais on n'emporte pas les temples.

Un médecin, homme d'esprit, qu'impatientaient les mauvaises plaisanteries sur les docteurs qui tuent leurs malades, disait : « Il n'est pas si aisé qu'on le croit de tuer un homme. » Il est encore moins facile à un peuple peu avancé dans les arts de la civilisation de détruire des monuments et surtout des monuments aussi solides que ceux des Romains. Comment les Goths et les Vandales seraient-ils venus à bout de disjoindre des pierres liées par un ciment tenace, et cela

sans nul profit, de scier des colonnes dont ils n'avaient que faire? La destruction des monuments ne s'est opérée en grand que lorsqu'on a eu besoin de matériaux pour construire de nouveaux édifices. C'est pour bâtir qu'on démolit, et non pour le plaisir de démolir. Les Barbares ne démolissaient point, parce qu'ils étaient des barbares qui ne construisaient point. C'est quand on a bâti une Rome nouvelle que la Rome ancienne a presque disparu. Chose singulière et naturelle, c'est la renaissance qui a porté le coup mortel à l'antiquité.

Une opinion fort répandue veut que les Barbares aient jeté beaucoup de choses dans le Tibre. On répète souvent qu'il faudrait détourner le cours du fleuve et en fouiller le lit. Je ne m'y oppose pas, et je crois volontiers que cette fouille d'un genre nouveau serait fructueuse, car, pendant une longue suite de siècles, divers accidents ont pu conduire des objets précieux dans le lit du Tibre; mais il ne faudrait pas concevoir à ce sujet des espérances exagérées. On ne jette de propos délibéré des statues dans un fleuve que lorsque, mû par un sentiment d'hostilité, on veut les anéantir. Or ce sentiment hostile, les Barbares, comme je l'ai dit, ne l'avaient point pour les objets d'art. Et puis, dans ce cas même, on brise sur place l'objet de sa fureur plutôt qu'on ne se donne la peine de le transporter au loin pour avoir le plaisir de le noyer. Les chrétiens, qui seuls ont pu en vouloir sérieusement aux

statues antiques, n'avaient pas besoin de prendre tant de peine pour s'en débarrasser : quelques coups de marteau étaient bientôt donnés. Je crois donc que des fouilles faites dans les quartiers de Rome où l'on n'a jamais creusé, parce qu'ils ont toujours été habités, fourniraient une récolte encore plus abondante que les eaux du Tibre, car les colonnes gisantes des temples, plus souvent délaissées que détruites, les statues couchées dans la poussière, plus souvent mutilées qu'entièrement fracassées, peuvent se trouver sous les débris longuement accumulés qui les ont bientôt recouvertes et n'ont pas tardé à les protéger.

Non-seulement les Barbares n'ont pas détruit à Rome autant qu'on l'a dit souvent, mais ils y ont réparé et reconstruit. Ils eurent parfois honte du rôle de destructeurs. Vitigès et Totila obéirent à ce sentiment. L'un voulait faire de Rome un pâturage, mais il y renonça sur une lettre de Bélisaire, et pour l'autre, un roi franc lui ayant reproché d'avoir abattu en partie les murs de Rome, il les rebâtit. Enfin Théodoric, bien que Goth et Ostrogoth, était un barbare à la manière de Charlemagne : il ne se montra jamais l'ennemi de la civilisation romaine; bien plus, il en comprit la grandeur, quoique déchue, et fit tout ce qui était en lui pour la relever, de même qu'il conservait et réparait les monuments romains. Sans doute ses conseillers Symmaque et Boëce furent pour beau-

coup dans ce zèle de Théodoric pour l'antiquité, sentiment qui était au fond de leur âme, et qu'ils surent inspirer au roi barbare; sans doute, dans ses lettres, c'est souvent son secrétaire Cassiodore qui parle en son nom : il n'en est pas moins certain que Théodoric prit un grand nombre de mesures favorables à la restauration de la civilisation romaine et à celle des monuments de Rome. Théodoric attribua deux cents livres sur la taxe du vin à la réparation du palais impérial. Grâce à lui, ce palais, dont il n'existe plus que quelques grands débris, était encore habitable à la fin du VIII[e] siècle, car Charlemagne y a demeuré. Ainsi Théodoric préparait une demeure à Charlemagne, comme il préparait de loin, en le devançant, son règne, qui fut le réveil de la civilisation et des lettres latines. Théodoric abolit l'impôt sur le papyrus, fit reconstruire en marbre le pont Sublicius, réparer le théâtre de Pompée, les aqueducs et les routes, dessécher les marais Pontins. « Je veillerai sur les monuments, écrit-il, avec un zèle infatigable. » On a trouvé une tuile portant cette inscription : *regnante domino Theodorico felix Roma* (sous Théodoric, Rome heureuse). Ces paroles ne sont point un mensonge. Amalasonte et Théodat suivirent son exemple, et firent venir de Grèce des marbres pour décorer la capitale de leur empire. Il est curieux de voir prescrire par une loi de Théodoric un soin dont on ne s'est avisé que depuis mon premier voyage à Rome. Déjà le mo-

narque goth ordonnait d'abattre les arbustes qui, croissant sur les anciens édifices, pouvaient en hâter la destruction. J'ai pu regretter cette mesure au point de vue du pittoresque; mais elle montre chez le roi barbare un désir de conserver les monuments romains qui étonne, et qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Il voulait même qu'on réparât les ruines; *si quid autem senio procubuerit, pervigili charitate reparetur.*

Il faut bien que les Barbares n'aient pas autant détruit qu'on le suppose d'ordinaire, car nous avons une statistique monumentale de Rome qui date du milieu du sixième siècle (540), et on va voir qu'à cette époque Rome est loin encore d'être dépouillée; malgré plusieurs invasions, pas un monument important n'a péri.

L'auteur de ce singulier document, découvert par feu le cardinal Mai, s'appelait Zacharia; il commence ainsi : « Ceci est une brève histoire des beautés de la ville de Rome; l'abondance de toutes choses et la tranquillité sont grandes. » On voit que dans Rome, plusieurs fois prise, on vivait tranquille, fermant les yeux au péril et refusant d'y croire. L'auteur continue : « Les délices et les comforts, *commoditates*, sont merveilleux et tels qu'il convient à cette admirable ville. Et d'abord la richesse des ornements : je ne parle pas de ceux qui sont dans l'intérieur des maisons, comme les colonnes des portiques, de leur élégance, de leur

hauteur. » Ne croirait-on pas lire une description de Rome sous Auguste? « Il y a trois cent vingt-quatre rues larges et spacieuses, deux capitoles, » celui du mont Tarpéien et le capitole Sabin, sur le mont Quirinal; « quatre-vingts grandes statues d'or (dorées) des dieux, soixante-six statues d'ivoire des dieux. » Les chrétiens avaient donc épargné cent quarante-six statues des dieux, et les Barbares quatre-vingts statues dorées. Aujourd'hui il n'existe plus qu'une statue de dieu qui soit dorée, celle d'Hercule, et pas une statue d'ivoire. « Quarante-six mille six cent trois maisons, dix-sept mille quatre-vingt-dix-sept palais, treize mille cinquante-deux fontaines. » On voit que le nombre des palais et surtout des fontaines dans la Rome actuelle est petit, comparé à celui des palais et des fontaines de la Rome du sixième siècle. « Trois mille sept cent quatre-vingt-cinq statues de bronze des empereurs et des autres généraux, vingt-deux grands chevaux en bronze (statues équestres); » aujourd'hui une seule subsiste, celle de Marc Aurèle. « Deux colosses, deux colonnes à spirales, » la colonne de Trajan et la colonne Antonine, encore debout; « trente et un théâtres et onze amphithéâtres, » plus que nous n'en connaissons par le témoignage des anciens; « neuf mille vingt six bains. » Quand je suis arrivé à Rome en 1824, cette ville ne possédait qu'un établissement de bains, et dans cet établissement il n'y avait qu'une baignoire. Voici maintenant ce qui concerne les besoins de la po-

pulation : « Deux cent soixante-quatorze boulangers qui fournissent le pain aux habitants, sans compter ceux qui circulent dans la ville en le vendant ; cinq mille fosses communes, où l'on enfouit les cadavres, » entassés exactement comme de nos jours dans les *campi santi ;* « deux mille trois cents boutiques de parfumeurs : » cela suppose de singulières habitudes de luxe et de mollesse à cette époque ; « deux mille quatre-vingt-onze prisons : » on avait fait sous les empereurs bien du chemin depuis les deux cachots de la prison Mamertine.

N'est-il pas étonnant de se représenter Rome encore si magnifique par ses monuments après qu'Alaric et Genséric y avaient passé ? Et que ne donnerait pas un antiquaire pour vivre une journée dans cette Rome envahie plusieurs fois par les Barbares ? Ce témoignage si curieux n'est pas isolé, car Procope nous fait connaître qu'au sixième siècle « le Forum était rempli de statues de bronze, qu'on y voyait les œuvres de Phidias, de Lysippe, et la célèbre vache de Myron. » Cassiodore parle encore sous Théodoric « d'un peuple très-abondant de statues. » Ces statues avaient donc échappé à ce qu'on appelle la rage des Barbares ; d'autres ennemis plus civilisés et plus dangereux les attendaient. Pour les monuments, nous savons maintenant, par un témoignage positif, ce que la vraisemblance nous avait fait pressentir, qu'au sixième siècle les Barbares n'en avaient pas détruit un seul.

Mais la position topographique de la Rome du moyen âge et de la Rome actuelle, l'aspect que présente la campagne romaine, sont dus aux Barbares. Le jour où ils coupèrent les aqueducs, ils produisirent un grand changement dans Rome et hors de Rome. C'est surtout aux Lombards qu'il faut attribuer la dévastation de la campagne romaine, qu'ils ravagèrent à plusieurs reprises pendant plus d'un demi-siècle. Ce furent eux qui, soit en coupant les aqueducs, soit seulement en empêchant de les entretenir et de les réparer, privèrent les Romains de l'eau qu'ils recevaient du dehors, et par là les forcèrent à quitter les hauteurs et à se presser aux alentours du Tibre. C'est ainsi que le Champ de Mars, inhabité au temps de Cicéron, est devenu l'emplacement principal de la Rome moderne, attirée par le fleuve.

Cette interruption des cours d'eau artificiellement apportés par les aqueducs eut plusieurs résultats déplorables. En même temps que les Romains étaient privés de l'eau salubre des montagnes et réduits à l'eau bourbeuse et malsaine du Tibre, ils voyaient s'arrêter les moulins qui se trouvaient sur la rive droite du fleuve, là où ils sont encore aujourd'hui mis en mouvement au moyen d'un aqueduc que Paul V leur a rendu. Les Romains furent donc pris à la fois par la soif et par la faim. C'est de ce moment que date réellement la substitution de la ville basse à la ville haute et de la Rome misérable du moyen

âge à la Rome encore magnifique de l'antiquité.

En même temps les eaux qui n'arrivaient plus à la ville se répandaient dans la campagne romaine, qui cessait d'être cultivée, car, grâce aux Lombards, les pèlerins mêmes ne pouvaient plus la traverser. Les eaux stagnantes et la dépopulation préparaient le règne lugubre d'un fléau mystérieux, la *mal'aria*. Les environs de Rome, longtemps couverts d'habitations, prenaient cet air de solitude et d'abandon qu'ils ont encore. Les aqueducs brisés achevaient de donner à ce singulier paysage sa physionomie mélancolique. La poésie de la campagne romaine est due aux causes qui ont fait sa misère.

Si les Barbares n'ont pas détruit les monuments de Rome, ils n'en ont pas moins amené sa ruine, car ils ont détruit l'empire romain. Après eux, la Rome antique a cessé de compter dans le monde. Alors les destins de la Rome moderne ont commencé. Je suivrai plus tard ces étonnantes destinées en me plaçant dans le milieu, sombre et agité au moyen âge, brillant et corrompu à la renaissance, où elles s'accomplirent. Je ferai d'après les monuments l'histoire de la Rome moderne, comme j'ai fait l'histoire de la Rome ancienne, histoire dont je trace aujourd'hui les dernières lignes. En écrivant ce livre sur place, en contemplant chaque jour un lieu célèbre, un monument ou un portrait historique, il me semble que j'ai vu clairement, dans cette succession de faits qui passaient de-

vant moi, la marche vraie des choses et l'enchaînement des causes et des effets. Voici comment se résume pour moi cette longue et patiente étude : Rome, après avoir dû à la liberté une fortune incomparable, fatiguée et dégradée, s'est livrée au despotisme, dans lequel elle espérait un refuge, mais qui ne lui a donné ni la paix ni la force, qui a favorisé la désorganisation morale au dedans comme au dehors, et a préparé le triomphe de l'invasion. Rome vertueuse et libre a mis cinq cents ans à conquérir le monde; il n'en a pas fallu autant à la corruption et à la servitude pour livrer Rome aux Barbares.

C'est là ce qu'a produit à Rome le pouvoir absolu. Osera-t-on le nier! La main sur la conscience, je ne puis trouver que j'aie calomnié l'empire romain. On m'a accusé de refaire l'histoire romaine; oui, j'ai dû la refaire, car on l'avait défaite. On s'était lassé de la vérité historique; on avait tenté, souvent avec beaucoup d'art, de réhabiliter, comme on dit, cette époque néfaste de l'empire. L'empire romain, tel que je l'ai peint d'après les monuments et les textes, était celui de tout le monde, jusqu'à ce qu'on en ait découvert un autre qu'il faudrait admirer. Ce que j'ai raconté l'a été par Tacite, et, si on rejette Tacite comme suspect d'indignation, par Suétone, qui ne s'indigne jamais, par Dion Cassius, ce pauvre diable de sénateur qui avait si grand'peur quand Commode lui montrait son glaive teint de sang et la tête d'autruche qu'il ve-

nait de couper, par les arides chroniqueurs de l'*Histoire Auguste;* mais on avait changé tout cela depuis quelque temps. On avait mis le cœur à droite, je l'ai remis à gauche; ce n'est pas ma faute s'il ne convient pas à tout le monde qu'il soit à sa place.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

VIII. — DOMITIEN.

IX. — NERVA, TRAJAN ET ADRIEN.

X. — ANTONIN LE PIEUX, MARC AURÈLE, LUCIUS VERUS ET COMMODE.

XI. — COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE.

XII. — SUITE DE LA DÉCADENCE.

XIII. — FIN DE LA ROME IMPÉRIALE.

FIN DE LA TABLE

TABLES ANALYTIQUES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS *L'HISTOIRE ROMAINE A ROME*

ET DANS *L'EMPIRE ROMAIN A ROME*

TABLE ANALYTIQUE

DE

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME[1]

A

[1] L'*Histoire romaine* de M. Ampère se compose, ainsi que nous l'avons dit dans l'*Avertissement*, de deux parties intitulées, l'une : *Histoire romaine à Rome*, l'autre : *Empire romain à Rome*. Cette première table est celle des quatre volumes de la première partie.

D

E

F

G

H

K

L

M

N

O

Q

R

S

U

V

W

Z

TABLE ANALYTIQUE

DE

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

A

B

C

D

E

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Z

ERRATA

Tome I, p. 111, dernière ligne du texte, lisez : *à Lucius Antonius*.
— p. 136, note 1, ligne 2, lisez : *celle de Glabrio*.
— p. 406, ligne 21, lisez : *est appelé mortel* (lethifer) *par Juvénal* (Sat. IV, 56, 57).
— II, p. 80, ligne 5, lisez : *villa Panfili*.
— p. 321, ligne 13, lisez : *la Nymphée*.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

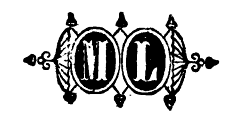
L'EMPIRE
ROMAIN
A ROME

PAR

J.-J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

ÉDITIONS FORMAT IN-8°

DERNIERS OUVRAGES PARUS.

J.-J. AMPÈRE

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME, avec des plans topographiques de Rome à diverses époques. — 2e *édition*. — 4 vol........... 30 »

CÉSAR, scènes hist. 1 v. 7 50

J.-B. BIOT

Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES. — 3 v. 22 50

ÉTUDES SUR L'ASTRONOMIE INDIENNE ET SUR L'ASTRONOMIE CHINOISE. — 1 v. 7 50

J. COHEN.

LES DÉICIDES. Examen de la vie de Jésus et des développements de l'église chrétienne dans leurs rapports avec le Judaïsme. 1 v. 6 »

DUVERGIER DE HAURANNE

HISTOIRE DU GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE EN FRANCE (1814-1848), précédée d'une introduction. — 6 v. 45 »

AD. FRANCK

Membre de l'Institut.

RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES DE L'EUROPE. — Moyen-âge et Renaissance. - 1 v. 7 50

F. GUIZOT

MÉMOIRES pour servir à l'histoire de mon temps. — 2e *édition*. — 6 vol. 45 »

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE FRANCE, recueil complet des discours de M. Guizot dans les chambres de 1819 à 1848, accompagnés de résumés historiques et précédés d'une introduction ; formant le complément des mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. — 5 vol 37 50

LE PRINCE ALBERT, son caractère et ses discours, traduction précédée d'une préface. — 1 vol........ 6 »

WILLIAM PITT ET SON TEMPS, par *lord Stanhope*, traduction précédée d'une introduction. — 4 vol.. 24 »

Mme RÉCAMIER

COPPET ET WEIMAR. — MADAME DE STAEL ET LA GRANDE DUCHESSE LOUISE. — Récits et Correspondances, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*. - 1 v. 7 50

ERNEST RENAN

HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES. — 4e *édit.*, *revue et augmentée*. — 1 vol............ 7 50

VIE DE JÉSUS. — 12e *édition*. — 1 vol......... 7 50

ÉTUDES D'HIST. RELIGIEUSE. — 6e *édition*. — 1 vol. 7 50

LOUIS REYBAUD, *de l'Institut*

ÉCONOMISTES MODERNES. — 1 vol............. 7 50

LE COTON. Son régime, ses problèmes, son influence en Europe. — Nouvelle série des études sur le régime des manufactures. - 1 v. 7 50

SAINTE-BEUVE

POÉSIES COMPLÈTES. — JOSEPH DELORME, LES CONSOLATIONS. — PENSÉES D'AOUT. — *Nouvelle édit. très-augmentée*. — 2 vol........ 10 »

J. SALVADOR

HISTOIRE DES INSTITUTIONS DE MOISE ET DU PEUPLE HÉBREU. — 3e *édition, revue et augmentée d'une Introduction* sur l'avenir de la Question religieuse. — 2 volumes.......... 15 »

JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE, Histoire de la naissance de l'Église et de ses progrès pendant le 1er siècle. — *Nouvelle édition, revue et augmentée*. — 2 vol. 15 »

EDMOND SCHERER.

MÉLANGES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. — 1 vol.... 7 50

LOUIS DE VIEIL-CASTEL

HISTOIRE DE LA RESTAURATION. — 7 vol.... .... 42 »

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES, poëmes philosophiques. — 1 vol. 6 »

PAUL JANET

PHILOSOPHIE DU BONHEUR — 2e *édition*. — 1 vol. 7 50

LÉONCE DE LAVERGNE

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES SOUS LOUIS XVI. - 1 vol. 7 50

LORD MACAULAY

Traduit par GUILLAUME GUIZOT.

ESSAIS HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES. — 2 vol. 12 »

ESSAIS POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES. — 1 vol... 6 »

ESSAIS SUR L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. — 1 vol. 6 »

JOSEPH DE MAISTRE

MÉMOIRES POLITIQUES ET CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE avec explications et commentaires historiques, par *Alb. Blanc*. - 3e *éd*. 1 v. 6 »

J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION EN EUROPE AU TEMPS DE CALVIN. — 3 vol. 22 50

MORTIMER-TERNAUX

HISTOIRE DE LA TERREUR (1792-1794), d'après les documents authentiques et inédits., t. I à III. - 3 v. 18 »

MICHEL NICOLAS

ESSAIS DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE RELIGIEUSE. — 1 vol............. 7 50

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BIBLE. — Ancien Testament. — 1 vol 7 50

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BIBLE. — Nouveau Testament. — 1 vol.... 7 50

GEORGES PERROT

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ASIE MINEURE. - 1 vol. 7 50

A. PEYRAT

HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE DE JÉSUS. — 2e *édit.* — 1 vol 7 50

PRÉVOST-PARADOL

ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. — 3e série. — 1 vol.............. 7 50

EDGAR QUINET

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1815. — 1 vol. avec une carte.............. 7 50

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.